COLLECTION MICHEL LEVY
— 1 franc le volume —
Par la poste, 1 fr. 25 cent. — Relié à l'anglaise, 1 fr. 50 cent.

DE STENDHAL
(HENRY BEYLE)

PROMENADES DANS ROME

SEULE ÉDITION COMPLÈTE
AUGMENTÉE DE PRÉFACES ET DE FRAGMENTS ENTIÈREMENT INÉDITS

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PROMENADES
DANS ROME

CLICHY. — Impr. de MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

PROMENADES
DANS ROME

PAR

DE STENDHAL
(HENRY BEYLE)

ESCALUS.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu misanthrope et envieux ?

MERCUTIO.

J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite.

SHAKSPEARE.

SEULE ÉDITION COMPLÈTE

AUGMENTÉE DE PRÉFACES ET DE FRAGMENTS ENTIÈREMENT INÉDITS

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

PROMENADES

DANS ROME

Rome, 7 juin 1828.—Ce soir, après une représentation d'*Elisa et Caudio,* qui nous avait fait un plaisir infini, car Tamburini chantait et nos âmes étaient disposées à la candeur et à la tendresse, la jeune marchesina Mathilde Dembos*** a été d'une éloquence admirable; elle a parlé du dévouement sincère, plein d'alacrité, sans ostentation, mais sans bornes, que certaines âmes ont pour leur Dieu ou pour leur amant. C'est ce que j'ai entendu, dans ce voyage-ci, de plus voisin du *beau parfait.* Nous sommes sortis de chez elle, comme enivrés par notre enthousiasme subit pour une simplicité réelle et complète.

L'homme le plus naïf d'entre nous, me disait l'aimable Della Bianca, ne passe-t-il pas une partie de son temps à songer à l'effet qu'il produit sur les autres? L'être qui brave le public est peut-être celui qui s'en occupe le plus. L'homme qui a de la candeur emploie tout ce temps à songer à sa passion ou à son art. Peut-on s'étonner de la supériorité des artistes naïfs

et de bonne foi? Mais les articles de journaux leur manqueront dans les pays libres, et les croix sous le gouvernement monarchique. — Donc, pour être supérieur désormais, il faudra naître très-riche et très-noble, on se trouvera ains au-dessus de toutes les petites tentations.—Oui, mais en qualité de privilégié, on passera son temps à avoir peur du peuple. — Croyez-vous que sans véritable grandeur dans l'âme on puisse exceller dans les arts au dix-neuvième siècle? — On peut avoir beaucoup de talent avec une âme faible. Voyez Racine, qui veut être courtisan et meurt de chagrin pour avoir nommé Scarron en présence de son successeur Louis XIV. Il ne faut pas voir l'homme meilleur qu'il n'est. Je suis persuadé que plus d'un artiste honnête homme est troublé et découragé par les succès des artistes intrigants. Donc, pour exceller désormais, il faudra naître riche et noble, voilà ce que les lettres et les arts auront gagné à la protection des gouvernants. Un cordonnier, dans certains pays, est plus heureux qu'un peintre; protégé par la vulgarité de son métier, s'il excelle, il est sûr de faire fortune. Un mauvais cordonnier qui chausse le ministre n'est pas prôné à l'envi par tout le charlatanisme payé par le pouvoir : et qui pourrait résister à cet immense levier? Le public qui n'a qu'une certaine somme à dépenser en tableaux achète chez le peintre prôné, et néglige Prud'hon.

— Monseigneur Colonna m'a demandé de lire avec lui l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers. Je lui explique les parties de cet ouvrage peu intelligibles pour un étranger. Il est frappé des figures colossales de ces hommes qui, en 1793, empêchèrent les soldats autrichiens d'arriver à Paris. Il ne veut pas croire qu'en 1800 nous fussions dégoûtés de la liberté.

9 juin 1828. — Qu'attendre d'un peuple énergique et souve-

rainement passionné, se méfiant profondément du sort et des hommes, et par conséquent point léger dans ses goûts? Notez que, depuis cinq cents ans, ce peuple est régi par un gouvernement dont le caractère personnel de Grégoire VII, d'Alexandre VI ou de Jules II, peut donner une idée; et ce gouvernement lui présente, s'il n'obéit pas, la potence dans le monde, et l'enfer dans l'autre.

Le despotisme papal, exercé par des gens passionnés, comme le reste du peuple, ne vit que de caprices; par conséquent, dix fois par an, le moindre cordonnier, comme le prince romain le plus riche, se trouve dans un cas imprévu, et *obligé d'inventer* et de *vouloir*. C'est justement ce qui pouvait manquer à des hommes nés avec d'aussi grandes qualités pour être, comme individus, à la tête de leur espèce.

Si vous avez voyagé, suivez de bonne foi les suppositions que voici : prenez au hasard cent Français bien vêtus passant sur le pont Royal, cent Anglais passant sur le pont de Londres, cent Romains passant dans le Corso; choisissez dans chacune de ces troupes les cinq hommes les plus remarquables par le courage et l'esprit. Cherchez à avoir des souvenirs exacts; je prétends que les cinq Romains l'emporteront sur les Français et les Anglais; et cela, soit que vous les placiez dans une île déserte, comme Robinson Crusoé, ou à la cour du roi Louis XIV, chargés de suivre une intrigue, ou au milieu d'une chambre des communes orageuse. Le Français, mais celui de 1780, et non pas le triste raisonneur de 1829, l'emportera dans un salon où passer agréablement la soirée est la première affaire.

L'Anglais que ma supposition arrête sur le pont de Londres sera beaucoup plus raisonnable et beaucoup mieux vêtu que le Romain; il aura des habitudes profondément sociales. Le jury et l'esprit d'association, la machine à vapeur, les dangers

de la navigation, les ressources dans le péril, lui seront choses familières; mais, comme homme, il sera fort inférieur au Romain. C'est précisément parce qu'il est mené par un gouvernement à peu près juste (à l'omnipotence près de l'aristocratie), que l'Anglais n'est pas obligé, dix fois par mois, de se décider dans de petits cas hasardeux qui peuvent fort bien par la suite le mener à sa ruine, ou même en prison et à la mort.

Le Français aura de la bonté et une bravoure brillante; rien ne le rendra triste, rien ne l'abattra; il ira au bout du monde et en reviendra, comme Figaro, faisant la barbe à tout le monde. Peut-être il vous amusera par le brillant et l'imprévu de son esprit (je parle toujours du Français de 1780); mais, comme homme, c'est un être moins énergique, moins remarquable, plus vite lassé par les obstacles que le Romain. Amusé toute la journée par quelque chose, le Français ne jouira pas du bonheur avec la même énergie que le Romain, qui, le soir, arrive chez sa maîtresse avec une âme vierge d'émotions; donc il ne fera pas de si grands sacrifices pour l'obtenir. Que si vous dirigez autrement votre choix, et que, dans ces troupes de cent hommes appartenant aux trois peuples, vous choisissiez les plus dépourvus d'éducation et de culture, la supériorité de la race romaine sera plus frappante encore. C'est que l'éducation; loin de rien faire pour le Romain, agit en sens inverse; c'est que le gouvernement et la civilisation agissent *contre la vertu* et le travail, et lui enseignent sans le vouloir le crime et la fraude. Par exemple, le gouvernement traite avec des assassins : que peut-il faire de pis? Leur manquer de parole, et il n'y manque pas [1].

Les actions de peu d'importance qui remplissent la journée

[1] Voir le *Voyage d'un privilégié,* le lord Craven, dans les environs de Naples, et *Six mois dans les environs de Rome,* de madame Graham.

d'un petit marchand, comme celui qui vient de me vendre le portrait de Béatrix Cenci, prennent, en moins de cinquante ans, la couleur du gouvernement, et se décident par des moyens analogues et d'après les mêmes *habitudes morales* que les actions importantes.

Si vous me répondez par de l'emphase et de la philosophie allemande, nous parlerons d'autre chose; mais, si vous m'estimez assez pour être de bonne foi, vous verrez par ces *pourquoi*, rapidement esquissés, comment il se fait que la plante homme est plus robuste et plus grande à Rome que partout ailleurs. Sous un bon gouvernement, elle ferait de plus grandes choses, mais aurait besoin, pour vivre, de moins d'énergie, et par conséquent serait moins belle. Je ne vous demande point de me croire sur parole; seulement, si jamais vous allez devers Rome, ouvrez les yeux et cachez ce livre.

Ce qui suit est ennuyeux et s'adresse seulement aux esprits lents ou de mauvaise foi.

A Dieu ne plaise que je prétende que Pie VI ou Pie VII ont eu le caractère du père de César Borgia; mais ce sont les souverains énergiques et actifs qui laissent une empreinte profonde dans la mémoire des peuples, et non pas les hommes doux, tels que Ganganelli, Lambertini et les papes qui ont régné depuis cent ans. Par la moralité, ces papes sont peut-être supérieurs aux souverains qui, pendant le dix-huitième siècle, ont occupé les trônes de l'Europe. Mais la politique de la cour de Rome est constante envers ses sujets comme envers les rois, et il s'est fait d'étranges choses, même sous les meilleurs papes. Voyez ce que toléraient, en 1783, dans les couvents de Toscane, les évêques les plus vertueux [1]. Le poison

[1] *Vie de Scipion Ricci*, par M. de Potter. *Biographie de tous les papes*, publiée à Bruxelles en 1827. *Vies* de Paul Jove. Je publierai dans les

agit plus à Rome qu'on ne le pense; aveux de M. le curé de ****. Les curés de Rome tiennent à peu près le rang des colonels de l'armée de Napoléon en 1810. Ce sont des hommes raisonnables, expéditifs, qui ont beaucoup d'affaires, et qui savent la vérité sur bien des choses. Souvent ils ne veulent pas dire tout ce qu'ils savent au ministre de la police (*il gobernatore di Roma*). C'est maintenant M. Bernetti, homme d'un vrai mérite. (En 1829, M. Bernetti est cardinal et légat à Bologne.)

10 juin 1828. — Pour peu qu'on ait étudié l'histoire des papes dans Paul Jove et M. de Potter, on sera de mon avis. Cette histoire, si on a la précaution de sauter tout ce qui est *dogme*, est la plus originale et peut-être la plus intéressante des temps modernes.

A Versailles, le maréchal de Richelieu intriguait, en 1730, pour donner une maîtresse au plus faible des hommes, Louis XV. (Voir les Mémoires de madame la duchesse de Brancas, fragment délicieux publié par M. de Lauraguais.) A Rome, on intriguait, en 1730, pour savoir si l'on ajouterait tel mot dans l'office de la Vierge, ou si les carmes déchaussés porteraient des culottes. Il y avait des gens passionnés pour ou contre les culottes des carmes. On citait de part et d'autre vingt auteurs latins.

Je vous en prie, ne faites pas plus d'attention au fond de la dispute que dans un opéra aux paroles du *libretto*; réservez votre attention, et je puis dire votre admiration, pour l'*habileté* déployée par les disputants. Auprès de tel carme déchaussé intrigant à Rome pour ou contre les culottes, le ma-

derniers volumes de l'*Histoire de la peinture* cinquante pages de petits faits tous avérés. — Suppression du couvent de Bajano.

réchal de Richelieu, l'abbé de Vermont, le baron de Bézenval, c'est-à-dire les courtisans les plus fins et les plus heureux à Versailles, ne sont que des étourdis oubliant ce matin ce qu'ils ont voulu hier soir. Songez à ce que doit faire un malheureux moine renfermé dans son couvent pour y devenir le premier. Là, tous se connaissent, personne n'est étourdi ou distrait. Cette école a donné au monde les Sixte-Quint et les Ganganelli.

Le voyageur qui écrit ceci peut jurer que, parmi les hommes qu'il a vus exercer le pouvoir, le cardinal Consalvi et Pie VII sont ceux qui lui ont inspiré le plus de sympathie. Dans les rangs inférieurs, il pourrait nommer parmi ses amis plusieurs moines et quelques abbés.

Un *monsignor* romain, stupide et fat à couper au couteau, oncle de la jolie Fulvia F***, avait permis au comte C*** de faire son portrait. Le comte, excédé de la stupidité de son modèle, et ne sachant que lui dire, s'écrie tout à coup : « Vous aurez une mine vraiment imposante quand vous serez pape ! » L'abbé rougit beaucoup et ajoute enfin en baissant les yeux : « Je vous avouerai que je l'ai souvent pensé. »

Un jeune homme appartenant aux grandes familles et un habile intrigant songent également à devenir prélat (*monsignore*). Un monsignore employé se voit cardinal, et il n'est pas de cardinal qui ne songe à la tiare. Voilà ce qui chasse l'ennui de la haute société. Vous-même, ô mon lecteur ! qui riez de leur folie et des ruses de la politique romaine, que deviendriez-vous si vous saviez qu'un prix de cent millions sera tiré au sort d'ici à sept ans entre quarante de vos amis et vous ? Quelle tête ne tournerait pas à cette idée?

12 juin. — Ce matin, à cinq heures, nous sommes allés à Saint-Pierre avec M. Gros, célèbre géomètre de Grenoble· nous

avons cherché à ne considérer ce grand monument que sous le point de vue mathématique. M. Colomb et moi nous avons vérifié plusieurs des mesures suivantes.

Longueur de Saint-Pierre, y compris le portique et l'épaisseur des murs, six cent soixante pieds de roi et demi.

Longueur dans œuvre de Saint-Pierre, cinq cent soixante-quinze pieds.

Le mur du fond a vingt et un pieds sept pouces d'épaisseur; le mur du péristyle huit pieds neuf pouces; le péristyle trente-neuf pieds trois pouces; l'épaisseur du mur, avec la colonne extérieure vingt-deux pieds trois pouces.

Longueur intérieure de la croisée de Saint-Pierre, depuis l'autel de S. Processo e S. Martiniano jusqu'à celui de saint Simon et saint Jude, quatre cent vingt-huit pieds.

Lougueur de la croisée de Saint-Pierre, y compris les murs, quatre cent soixante-quatre pieds.

Largeur intérieure de la grande nef de Saint-Pierre, sans les collatéraux et les chapelles, quatre-vingt-deux pieds.

Hauteur totale de Saint-Pierre, depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix, quatre cent huit pieds de roi; M. Dumont dit quatre cent onze pieds.

Hauteur de la voûte de Saint-Pierre, sous clef, cent quarante-quatre pieds.

Hauteur extérieure de la façade, cent cinquante-neuf pieds.

Un homme qui avait plus d'esprit que de goût a fait placer dans le pavé de Saint-Pierre, sur l'axe, entre la porte du milieu et le grand autel, la mesure des plus grandes églises du monde, Saint-Paul de Londres, le dôme de Milan, etc., comme si la grandeur mathématique pouvait augmenter le *sentiment de grandeur* donné par une belle architecture!

Ces mesures étaient à leur place dans l'escalier par lequel on monte aux combles. Cet escalier est blanchi à la chaux

tous les ans pour effacer les noms que tous les voyageurs qui visitent Saint-Pierre ne se lassent pas d'y inscrire.

La cathédrale de Strasbourg, à mes yeux la plus belle église gothique du continent, fut commencée en 1015 et terminée en 1275. La tour, commencée en 1277 et achevée en 1439, est l'édifice le plus élevé qui existe en Europe; sa hauteur est de quatre cent vingt-six pieds. Mais remarquez qu'il s'agit d'une simple tour, et non pas d'un vaste monument comme Saint-Pierre.

La tour de Saint-Étienne, à Vienne, a quatre cent quatorze pieds d'élévation; la tour de Saint-Michel, à Hambourg, trois cent quatre-vingt-dix pieds; le dôme de Milan, trois cent vingt-sept pieds au-dessus de la place.

Le dôme de Milan, commencé en 1386, a quatre cent neuf pieds de long sur deux cent soixante-quinze de large. Cette cathédrale, sombre et majestueuse, est divisée en cinq nefs par cinquante-deux énormes piliers gothiques construits en marbre, ainsi que toute l'église.

La tour penchée de la place Saint-Mathieu, à Pise, haute de cent quatre-vingt-treize pieds, incline vers le midi d'environ douze pieds.

Sainte-Sophie, de Constantinople, rebâtie par Justinien et convertie en mosquée en 1453, a de longueur deux cent soixante-dix pieds; sa largeur, qui s'étend du midi au nord comme celle de Saint-Pierre, est de deux cent quarante pieds; élévation de la coupole au-dessus du pavé de la mosquée, cent soixante-cinq pieds seulement.

La grande pyramide d'Égypte, celle du haut de laquelle quarante siècles contemplaient l'armée de Bonaparte, a cent quarante-six mètres ou quatre cent trente-huit pieds.

La flèche des Invalides, à Paris, a trois cent vingt-quatre pieds.

La coupole de Saint-Paul, à Londres, a trois cent dix-neuf pieds un sixième.

Les tours de Notre-Dame, à Paris, deux cent quatre pieds.

Longueur de Saint-Paul de Londres, cinq cents pieds anglais, ou pieds de roi quatre cent soixante-neuf un tiers.

Longueur de Notre-Dame de Paris, y compris les murs, quatre cent neuf pieds un tiers.

Longueur dans œuvre de Notre-Dame de Paris, trois cent soixante-dix-huit pieds.

Longueur extérieure de la cathédrale de Strasbourg, trois cent vingt-neuf pieds.

Longueur intérieure de la même église, trois cent six pieds.

Longueur de la cathédrale de Milan, trois cent treize pieds.

Longueur intérieure de la croisée de Notre-Dame de Paris, cent cinquante pieds.

Longueur intérieure de la croisée du Munster de Strasbourg, cent quarante-cinq pieds.

Longueur de la croisée de Saint-Paul de Londres, deux cent trente-cinq pieds.

Largeur de la nef de Notre-Dame de Paris, quarante pieds; moins de la moitié de la nef de Saint-Pierre, marque du style gothique.

Largeur de la nef à Strasbourg, quarante-trois pieds.

Largeur de la nef de Saint-Paul de Londres, mais en y comprenant les chapelles, cent soixante-neuf pieds.

La pyramide de Cholula, au Mexique, a de hauteur cent soixante-deux pieds ou cinquante-quatre mètres.

On dit que le style d'architecture dit *gothique* est en usage de temps immémorial parmi les Indiens et les Arabes. Il aurait été introduit en Europe à l'époque des croisades. Je croirais volontiers que le style gothique est né en Sicile, où se rencontrèrent à la fois le goût grec, le goût arabe ou sarrasin,

et le goût normand. A peine ce style est-il né, que l'on voit bâtir la cathédrale de Coutances. Je crois que l'on peut avancer que Rome n'a rien en style gothique.

Les plus beaux monuments gothiques que je connaisse en Angleterre sont l'abbaye de Westminster, à Londres, fondée sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon en 914, et la cathédrale de Salisbury, commencée en 1220.

La cathédrale de York, brûlée en 1828, avait été rebâtie en 1075.

Longueur du bâtiment, cinq cent quarante-deux pieds anglais; largeur à l'extrémité orientale, cent cinq pieds; à l'autre extrémité, cent neuf pieds; hauteur de l'église, quatre-vingt-dix-neuf pieds. La plate-forme de la grande tour est à deux cent treize pieds de terre. Une fenêtre à l'extrémité du chœur a soixante-quinze pieds anglais de hauteur sur trente-deux de large; elle est entièrement garnie de verres de couleur.

Nous avons remarqué au dôme de Milan une fenêtre à peu près semblable, à l'orient, vers la Corsia de' Servi.

Un des monuments les plus singuliers de l'Europe est la cathédrale de Cordoue, ancienne mosquée appelée Mezquita. Elle fut élevée, en l'année 792, par le roi Abdérame; elle a cinq cent trente-quatre pieds de long et trois cent quatre-vingt-sept de large. Cette église est partagée en dix-neuf nefs par mille dix-huit colonnes, dont les plus grandes ont onze pieds trois pouces de hauteur et les plus petites sept pieds seulement.

L'Escurial, commencé en 1557, a la forme d'un gril, en l'honneur de Saint-Laurent. La façade principale n'a que cinquante et un pieds huit pouces d'élévation sur six cent trente-sept pieds de longueur.

L'Alhambra de Grenade, ancienne forteresse arabe, ren-

ferme un palais des rois maures. La Cour des Lions a cent pieds de longueur sur cinquante de large; elle est entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre blanc ac couplées deux à deux et trois à trois.

Saint-Denis, près Paris, construit en 1152 par Suger, a trois cent trente-cinq pieds de long sur quatre-vingt-dix de hauteur.

La colonne de la grande armée, place Vendôme, a cent trente-six pieds de haut. Tâtonnements étranges lors de la construction, terminée le 15 août 1810.

Sainte-Geneviève ou le Panthéon fut commencée en 1763 par Soufflot. La coupole a soixante-huit pieds de diamètre; elle est entourée de trente-deux colonnes de trente-quatre pieds de haut. Le point le plus élevé de Sainte-Geneviève est à deux cent trente-sept pieds du pavé.

La cathédrale de Reims, l'une des plus belles églises de France, bâtie en 840, a quatre cent trente-pieds de longueur et cent dix pieds d'élévation. Saint-Pierre a cinq cent soixante-quinze pieds de long et quatre cent huit pieds de haut.

14 juin 1828. — Le premier mérite d'un jeune peintre est de savoir imiter parfaitement ce qu'il a sous les yeux, que ce soit la tête d'une jeune fille ou le bras d'un squelette. C'est avec ce talent qu'il pourra parvenir à copier exactement la tête idéale de Tancrède pleurant la mort de Clorinde ou celle de Napoléon à Sainte-Hélène regardant la mer. C'est son imagination qui créera le modèle qu'il doit copier, si toutefois, après avoir appris les parties matérielles de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il se trouve avoir une âme qui lui fournisse des sujets. Si cette âme l'entraîne à peindre des scènes trop au-dessus de la terreur prosaïque de la vie de tous les jours, on louera peut-être son tableau *sur parole*, mais très-peu de gens en sentiront réellement le mérite.

Les marchands hollandais, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, et des milliers d'amateurs payent au poids de l'or un tableau représentant une grosse cuisinière ratissant le dos d'un cabillaud, pourvu que ce tableau réunisse les trois parties matérielles de la peinture. Les formes énormes des Nymphes de Rubens (Vie de Henri IV au Louvre), les figures souvent insignifiantes, du Titien font la conquête des hommes un peu moins dépourvus d'âme. Enfin, les trois quarts des voyageurs français se trouveraient bien en peine d'avoir un tête-à-tête avec une des Madones de Raphaël; leur vanité souffrirait étrangement, et ils finiraient par la prendre en guignon; ils lui reprocheraient de la hauteur et s'en croiraient méprisés.

Quant à tous les tableaux de Raphaël dont le sujet n'est pas une jolie femme, les Parisiens arrivant à Rome n'ont pour eux que de l'estime sur parole; et, si le *culte du laid* triomphe tout à fait en France, ce peintre sera aussi méprisé dans quatre-vingts ans qu'il l'était il y a quatre-vingts ans.

Si le jeune peintre dont je parlais a beaucoup d'esprit et d'imagination, mais ne possède pas le *sine qua non* de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il fera de jolies caricatures comme Hogarth, dont personne ne regarde les tableaux une fois qu'on a saisi l'idée ingénieuse qu'ils sont destinés à présenter au spectateur.

La civilisation étiole les âmes. Ce qui frappe surtout, lorsqu'on revient de Rome à Paris, c'est l'extrême politesse et les yeux *éteints* de toutes les personnes qu'on rencontre.

Je faisais ces réflexions ce matin en accompagnant plusieurs jeunes femmes dans les ateliers de MM. Agricola et Cammucini. Le premier fait d'assez jolies imitations de Raphaël. Il ravale ce grand homme au niveau de notre tiédeur actuelle, en ôtant toute énergie à ses figures de Madones. Sans

aucun doute, une tête de femme de M. Agricola plaisait beaucoup plus ce matin que la plus belle Madone de Raphaël, tant l'*énergie*, quelque mitigée qu'elle soit par l'expression de la piété la plus tendre, est antipathique au dix-neuvième siècle.

M. Cammucini est un homme fort adroit, qui fait de grands tableaux de trente pieds de long, tels que la *Mort de Virginie*, la *Mort de César*, etc. Ces grandes toiles n'apprennent rien de nouveau et ne laissent aucun souvenir. Cela est correct, convenable et froid, absolument comme les poëmes à grandes marges que Paris voit prôner tous les hivers. Le bon public ne sait quoi y blâmer.

M. le chevalier Cammucini a le talent assez commun de faire d'excellentes copies. Lorsque les victoires de l'armée d'Italie enlevèrent à Rome la *Déposition de Croix* si énergique de Michel-Ange de Carravage, en vingt-sept jours seulement M. Cammucini en fit une copie admirable pour le *matériel* de l'art, et qui n'affaiblissait pas trop l'expression des passions. Je louerai avec plaisir les dessins de M. Cammucini, d'après des figures isolées de Raphaël; ils annoncent réellement beaucoup de talent.

En sortant du magnifique atelier de ce peintre, nous sommes allés chez M. Finelli, sculpteur, place Barberini. Sa *Vénus sortant de l'onde* est une bien jolie chose, et a obtenu un succès réel auprès de nos compagnes de voyage si jolies elles-mêmes. La sculpture est un art sévère, et qui est loin de plaire au premier abord; depuis quelque temps nos compagnes de voyage ont surmonté ce premier mouvement d'antipathie. M. Finelli a beaucoup d'imagination, sous ce rapport c'est un véritable artiste.

Nous n'avons pu résister à l'envie de revoir la villa Ludovisi, dont nous étions tout près; nous sommes descendus ensuite à la villa Borghèse, où l'on nous a montré les nouvelles

acquisitions du prince. Le soir nous avons eu un bal charmant; il y avait des jeunes gens fort aimables, plusieurs étaient Allemands et les autres Russes. Ceux qui ont le moins de succès dans ce moment sont les Anglais; leur timidité souvent gauche trouve le moyen d'être offensante. L'un d'eux, horriblement triste, et prenant tous les événements de la vie du mauvais côté, a vingt-cinq ans et vingt-cinq mille louis de rente; il est d'ailleurs fort bel homme: il étalait ce soir un immense col de chemise en toile fort grosse. Ces deux ridicules l'ont perdu auprès des dames. — Charmante figure de madame la marquise Florenzi de Pérouse; elle avait pour rivale miss N***, qui arrive de l'Inde.

15 juin. — Toute l'Europe envie les éléments du bonheur réel que la France possède. L'Angleterre elle-même est bien loin de l'état de prospérité dont, si nous n'étions pas un peu fous, nous saurions jouir. Parce qu'un lieutenant d'artillerie est devenu empereur, et a jeté dans les sommités sociales deux ou trois cents Français nés pour vivre avec mille écus de rente, une ambition folle et nécessairement malheureuse a saisi tous les Français. Il n'est pas jusqu'aux jeunes gens qui ne répudient tous les plaisirs de leur âge, dans le fol espoir de devenir députés et d'éclipser la gloire de Mirabeau (mais on dit que Mirabeau avait des passions, et nos jeunes gens semblent être nés à cinquante ans). En présence des plus grands biens, un bandeau fatal couvre nos yeux, nous refusons de les reconnaître comme tels, et oublions d'en jouir. Par une folie contraire, les Anglais, réellement condamnés à un malheur inévitable par la *dette* et par leur affreuse aristocratie, mettent leur vanité à dire et à croire qu'ils sont fort heureux.

Le bon sens italien ne peut pas comprendre notre étrange folie. Les étrangers voient le résultat total de ce qui se passe

chez une nation, mais ils ne saisissent pas assez les détails pour voir *comment* le bien s'opère. De là cette croyance si plaisante : si jamais l'Italie se lève pour obtenir la charte de Louis XVIII, la France l'appuiera.

A côté de cette supposition, le bon sens italien comprend fort bien que désormais toute charte peut se réduire à cet article unique :

« Chacun pourra imprimer ce qu'il voudra, et les délits de la presse seront jugés par un jury. »

C'est par cette vérité qu'a commencé la longue discussion politique qui nous a occupés depuis la fin du spectacle jusqu'à deux heures du matin. Une nouvelle loi promulguée par M. le duc de Modène mettait tous les esprits en émoi; elle nous a été apportée par M. N***, peintre fort habile. Il nous raconte qu'en arrivant à Modène il était allé voir le musée avec un ami intime; ils parlaient bas, et les gardiens se tenaient loin d'eux; cependant, dès le lendemain matin, Son Altesse savait tout ce qu'ils avaient dit à l'occasion de ses tableaux. Voici la loi que je rapporte, pour n'être pas toujours cru sur parole; elle me semble fort bien faite :

« François IV, par la grâce de Dieu, duc de Modène, Reggio, etc., archiduc d'Autriche, prince de Hongrie et de Bohême ;

« Considérant la nécessité toujours croissante de mesures plus efficaces que celles actuellement existantes pour préserver nos sujets bien-aimés de la contagion morale qui, par le moyen si facile de la presse, venue de pays même lointains, fait chaque jour de nouveaux ravages; tandis qu'en même temps la faculté de lire se répand et accroît ainsi le nombre des personnes exposées au danger, bien que privées d'instructions suffisantes pour le distinguer et en éviter les pernicieuses conséquences ;

« Nous nous sommes déterminé à prendre de nouvelles mesures pour garantir nos sujets bien-aimés de cette horrible contagion, de telle sorte qu'à des signes extérieurs ils puissent immédiatement re-

connaître celles des productions de la presse dont ils ne doivent craindre la séduction ni pour eux ni pour leurs enfants, certains ainsi qu'elles ne contiendront rien de contraire à notre sainte religion, aux princes et aux bonnes mœurs ;

« Voulant pourtant que ces mesures n'entravent pas la circulation des livres réellement utiles et instructifs, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1er. Il sera établi une commission de censure, composée d'un nombre égal d'ecclésiastiques et de laïques. Tous les censeurs seront nommés par nous ; mais les censeurs ecclésiastiques le seront d'accord avec les évêques diocésains.

« Art. 2. Nous confions la surveillance de la censure à notre département de la haute police... A cet effet, il sera formé, près de ce ministère, une section qu'on appellera Bureau de surveillance et de censure. Tous les censeurs dépendront de ce bureau et de notre conseiller d'État chargé de ce département. Les *cas douteux* seront soumis audit conseiller d'État, qui les résoudra lui-même, ou les renverra aux tribunaux, lorsqu'il jugera que l'affaire est de leur compétence.

« Art. 3. Tout censeur est garant de la *sanite* des doctrines contenues dans les livres soumis à son visa, comme les notaires le sont de la réalité des actes munis de leur signature et de leur sceau. A cet effet, tout censeur sera muni d'un timbre. Les livres seront marqués, à leurs première et dernière pages, d'un double timbre, constatant le visa du censeur ecclésiastique et du censeur laïque ; le premier, pour ce qui regarde la religion ; le second, pour ce qui regarde le prince et les bonnes mœurs. Les censeurs devront refuser leur visa à tout livre dans lequel ils entreverraient *une tendance générale vers de mauvais principes.*

« Art. 4. Tout mauvais livre sera remis au Bureau de surveillance.

« Art. 5. Tout possesseur d'un livre sera libre de choisir celui des censeurs auquel il désirera en confier l'examen. Si le censeur qu'il aura désigné refuse, le bureau de surveillance nommera d'office.

« Art. 6. Les propriétaires de livres ne seront obligés de les soumettre à la censure que lorsqu'ils auront l'intention de les mettre en circulation, c'est-à-dire de les faire sortir de leur maison par vente, donation, échange, ou de quelque autre manière que ce soit, ou de les donner en lecture, fût-ce même dans leur propre maison.

« En conséquence, à dater du 1er janvier 1829, quiconque mettra en circulation un livre ancien ou moderne, non muni des timbres de la

censure, encourra l'amende de quatre livres italiennes par volume, outre la confiscation du livre. Encourra la même peine quiconque gardera un volume dans lequel auraient été intercalés des morceaux imprimés ou manuscrits après l'apposition du sceau des censeurs. Sera puni d'une amende de cent livres et de un à six mois de prison quiconque aura fait une pareille intercalation. La contrefaçon des timbres censoriaux pourra entraîner la peine des galères.

« Art. 7. Défense d'imprimer aucun livre non muni des timbres de la censure; ce qui n'empêche pas qu'après l'impression licite aucun exemplaire ne pourra être mis en circulation s'il n'est pas également timbré.

« Art. 8. Les propriétaires de livres réprouvés par la censure, lorsqu'ils les présenteront volontairement aux censeurs, recevront en échange, du Bureau de surveillance, un nombre égal de volumes en ouvrages de saines maximes (*libri di sane massime*) pris dans les magasins du gouvernement.

« A partir de la publication de la présente loi, une année est accordée aux libraires et aux marchands et négociants pour déposer dans les magasins des douanes tous les livres qui se trouvent dans leurs boutiques ou dans leurs magasins, à l'effet de réexpédier ces livres à l'étranger, si la censure n'en permet pas la circulation. Il en est de même des livres qui se trouvent en ce moment aux douanes.

« Art. 9 et 10. Ces articles déterminent la forme du timbre et la perception d'une taxe annexée au timbre. La taxe pour chaque volume timbré est de seize centimes. Les livres de piété, les bréviaires, les missels, seront timbrés gratuitement.

« Art. 11. Cet article concerne les feuilles périodiques. Il n'est permis de s'abonner à un ouvrage périodique, littéraire ou autre, qu'après en avoir demandé et obtenu la permission du Bureau de censure, qui enverra la note des permissions accordées aux inspecteurs des postes de Modène et de Reggio, lesquels seuls pourront faire les abonnements, et surveilleront la distribution de tout écrit périodique.

« Donné à Modène dans notre palais ducal, le 29 avril 1828.

« François. »

16 juin. — Un soir, chez madame Tambroni, Canova parlait des commencements de sa carrière : « Un noble Vénitien me mit à même, par sa générosité, de ne plus avoir d'inquiétude

pour ma subsistance, et j'ai aimé le beau. » Comme mesdames Tambroni et Lampugnani l'en priaient vivement, il continua à nous conter sa vie, année par année, avec cette simplicité parfaite qui était le trait frappant de ce caractère virgilien. Jamais Canova ne songeait aux intrigues du monde que pour les craindre; c'était un ouvrier, simple d'esprit, qui avait reçu du ciel une belle âme et du génie. Dans les salons, il cherchait les beaux traits et les regardait avec passion. A vingt-cinq ans, il avait le bonheur de ne pas savoir l'orthographe; aussi à cinquante ans refusait-il la croix de la Légion d'honneur parce qu'il y avait un serment à prêter. A l'époque de son second voyage à Paris (1811), il refusa de Napoléon un logement immense : on le lui offrait où il voudrait, près ou loin de Paris, à Fontainebleau, par exemple, ainsi qu'un traitement de cinquante mille francs et vingt-quatre mille francs pour chaque statue qu'il ferait pour l'empereur. Canova, après avoir refusé cette existence superbe et des honneurs qui l'auraient *proclamé aux yeux de l'univers le premier des sculpteurs vivants*, revint à Rome habiter son troisième étage.

Il eût vu son génie se refroidir s'il se fût fixé dans cette France, la lumière du monde, occupée alors de victoires et d'ambition comme elle l'est aujourd'hui d'industrie et de discussions politiques. Il a été donné aux Français de comprendre les arts avec une finesse et un esprit infinis; mais, jusqu'ici, ils n'ont pas pu s'élever jusqu'à les *sentir*. La preuve de cette hérésie serait ennuyeuse à établir pour la peinture et la sculpture; mais, si vous êtes de bonne foi, voyez le *malaise physique* dont on se laisse affliger partout à Paris, et par exemple dans les divers théâtres. Pour éprouver l'effet des arts, il faut qu'un corps soit à son aise. Voyez le silence morne et complet aux premières représentations des Bouffes; la vanité n'ose parler, de peur de se compromettre. A une première représen-

tation au théâtre d'Argentina, à Rome, tout le monde gesticule à la fois. Le vieil abbé le plus méfiant est fou comme un jeune homme; c'est de l'amour qu'ils sentent pour l'opéra qui leur plaît; ils achètent un petit morceau de bougie, dont la lumière les aide à lire le *libretto*. Avant la civilisation française et les convenances, les abbés, éclairés ainsi par des rats de cave, *criaient des injures* au maestro quand la musique leur déplaisait. Alors s'établissaient les dialogues les plus bouffons par la naïveté et la folie des interlocuteurs.

Les Français n'aiment réellement que ce *qui est la mode*.

Dans le Nord, en Amérique, par exemple, deux jeunes gens n'éprouvent de l'amour l'un pour l'autre qu'après s'être assurés, pendant vingt soirées passées à raisonner froidement ensemble, qu'ils ont les mêmes idées sur la religion, la métaphysique, l'histoire, la politique, les beaux-arts, les romans, l'art dramatique, la géologie, la formation des continents, l'établissement des impôts indirects, et sur beaucoup d'autres choses. A la première vue et sans aucun raisonnement métaphysique, une statue de Canova émeut jusqu'aux larmes une jeune femme italienne. Il n'y a pas huit jours que Giulia V*** a été obligée de cacher ses larmes sous son voile. Madame Lamberti l'avait emmenée voir les *Adieux de Vénus et d'Adonis* de Canova; et, en venant, nous parlions de tout autre chose, et par hasard fort gaiement. — Ce n'est point par un transport soudain du cœur que l'on sent les arts au nord des Alpes. Je crois presque que l'on peut dire que le Nord ne sent qu'à force de penser; à de telles gens on ne doit parler de sculpture qu'en empruntant les formes de la philosophie. Pour que le gros public de France pût arriver au sentiment des arts, il faudrait donner au langage cette *emphase poétique* de *Corinne*, qui révolte les âmes nobles, et d'ailleurs exclut les nuances.

Il est sans doute parmi nous quelques âmes nobles et ten-

dres comme madame Roland, mademoiselle de Lespinasse, Napoléon, le condamné Lafargue, etc. Que ne puis-je écrire dans un langage sacré compris d'elles seules! Alors un écrivain serait aussi heureux qu'un peintre; on oserait exprimer les sentiments les plus délicats, et les livres, loin de se ressembler platement comme aujourd'hui, seraient aussi différents que les toilettes d'un bal.

17 juin 1828. — L'extrême plaisir que nous a fait ce soir le plus beau sonnet de Pétrarque me sera-t-il une excuse suffisante pour le placer ici? La vue imprévue d'un nouveau tableau de Raphaël ne nous eût pas émus davantage. La langue italienne est si hardie dans l'expression des passions, et si peu gâtée par les délicatesses de la cour de Louis XV, que je n'ose essayer la traduction de ce morceau. Les Italiens me reprocheront, de leur côté, d'avoir cité des vers que tous savent par cœur.

FRANCESCO PETRARCA

DOPO LA MORTE DI LAURA.

Levommi il mio pensier in parte ov' era
Quella ch' io cerco, e non ritrovo in terra:
Ivi fra lor che il terzo cherchio serra,
La rividi più bella, e meno altiera
Per man mi prese e disse: In questa spera
Sarai ancor meco, se il desir non erra;
I' son colei che ti diè tanta guerra,
E compiè mia giornata innanzi sera:
Mio ben non cape in intelletto umano;
Te solo aspetto, e quel che tanto amasti
E laggiuso è rimaso, il mio bel velo.
Oh! perchè tacque, ed allargò la mano?
Ch' al suon di detti si pietosi e casti
Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

18 juin. — Le gouvernement du pape est un despotisme pur comme celui de Cassel ou de Turin. Seulement, tous les huit ans, la première place s'obtient par une manœuvre savante, et l'on arrive à toutes les autres par un mélange de démarches prudentes et de mérite réel. L'élection, cette circonstance singulière, donne un caractère original à tout. A Rome, comme vous savez, les laïques, quel que soit leur rang, qu'ils soient princes ou plébéiens, n'occupent aucune place importante. Les plébéiens sont avocats, médecins, ingénieurs des ponts et chaussées; mais tous les emplois qui ont quelque autorité sont exercés par des prêtres. En 1828, quel danger y a-t-il donc pour un ambitieux à être trop fanatique et trop rétrograde?

Vous avez lu Mill, Ricardo, Malthus, et tous les auteurs d'économie politique. Figurez-vous le contraire des règles d'administration qu'ils recommandent; ce sont celles qu'on suit à Rome, mais souvent avec les meilleures intentions du monde.

Ici, comme en France au quinzième siècle, la même affaire peut être décidée par deux ou trois ministères différents; ce qu'il y a de plaisant, c'est que les divers ministères ne tiennent pas registre de leurs décisions, il n'y a que des *dossiers*, et quoi de plus facile que d'enlever une pièce importante dans un dossier oublié? Votre cousin devient-il général des minimes ou des prémontrés, ou des capucins, ou des dominicains, vous recommencez une affaire décidée contre vous il y a vingt ans; et, à votre tour, vous l'emportez sur votre adversaire.

Les longueurs des procès entre particuliers sont donc incroyables; le plaideur qui va être condamné fait tout au monde pour retarder l'arrêt. Cet arrêt est-il rendu, l'*auditor santissimo* va parler au pape, et tout s'arrête. Avantage immense, car d'ici à dix ans, le plaideur qui allait perdre son procès peut voir

un de ses parents arriver à la puissance. On vous niera ces huit lignes; mais ne vous laissez éblouir ni par de vaines paroles ni par des réticences adroites. Demandez l'histoire nette et précise de la dernière cause célèbre jugée dans l'année. Le tribunal de la Rota juge souvent en dernière instance; les prélats qui le composent sont des jurisconsultes fort habiles; mais quel bien peut-on faire avec des usages aussi opposés au sens commun? Le détail exigerait deux ou trois pages, j'aime mieux renvoyer le lecteur curieux au jésuitique Lalande. Dès qu'un père voit un de ses enfants annoncer quelque esprit, il le fait prêtre. Cet enfant peut un jour protéger sa famille. Que sait-on? il peut devenir pape. Cette chance singulière trouble toutes les têtes, et s'accorde bien avec cet amour passionné pour le jeu, qui est un des caractères de l'imagination italienne. Il est d'usage que le neveu d'un pape soit prince; telle est l'origine de la fortune des maisons Albani, Chigi, Rospigliosi, Barberini, Corsini, Rezzonico, Borghèse et tant d'autres.

Quant à la façon de faire fortune dans les basses classes, voici l'opinion de mon bottier : Il faut bien se garder d'être travailleur, pieux et bon sujet. On fait tapage, on s'amuse, on va au mont Testaccio avec de jolies femmes; le scandale commence à éclater dans le quartier, tout à coup on est touché de la grâce, et l'on remet le soin de sa conscience à quelque *fratone* (quelque capucin ou carme adroit qui va souvent chez les cardinaux influents); on travaille assidûment le jour dans sa boutique, sauf à se divertir le soir avec prudence; on fait des aumônes, et en cinq ou six ans on est recommandé aux bonnes pratiques, aux princes, aux étrangers, et l'on se voit à la tête d'une boutique renommée. « J'aurais fait une fortune plus rapide, ajoutait le cordonnier, si j'avais épousé une jolie femme; mais, ma foi, ce moyen me répugne. » La critique de mauvaise foi va me dire : « Quoi, monsieur! un bottier vous

a dit cela en un quart d'heure et en dix lignes! — Non, monsieur, en six ans, et en trente ou quarante heures de bavardage. »

19 juin 1828. — Nous venons de passer une soirée délicieuse dans le charmant palais de M. M. : on parlait de Rome antique et de Cicéron, quelqu'un a cité une ariette de la *Congiura di Catilina, dramma per musica,* de l'abbé Casti. On a lu la pièce : ce n'est qu'un *libretto* d'opéra; mais quel génie! quelle fougue de bonne plaisanterie! et celle précisément dont la musique augmente l'effet! Cette plaisanterie, qui compte sur l'ivresse de l'imagination, peut se permettre les allusions les plus hardies; elle suppose et fait naître la folie de la gaieté. Il y a six mois que nos compagnes de voyage, ne comprenant pas assez les mœurs italiennes, eussent été insensibles à ce chef-d'œuvre de *brio* et de gaieté. C'est, comme on voit, par hasard, qu'on a lu la *Conjuration de Catilina.* On a fait ensuite de la musique, même assez bonne; mais les sentiments nobles, tendres et sérieux n'avaient plus de prise sur nos cœurs. Il se faisait tard, nous n'étions plus que huit ou dix, on a demandé la lecture d'un second drame de Casti, égal au premier, et peut-être encore plus gai; il s'appelle *Cublai, dramma comico per musica, in due atti.* Non, il n'est pas vrai que l'on meure de rire, puisque nous avons pu résister à cette lecture faite par un mime excellent. *Cublai* est une plaisanterie pleine de feu sur la cour de Russie et son étiquette. Mais heureusement cela est antérieur à la révolution qui s'achève en Europe, et pour laquelle il y a trois jours on a fusillé plusieurs personnes non loin de Rome. Dans *Cublai,* il n'y a rien d'odieux. Le roi est un homme d'esprit qui cherche à s'amuser, et se moque des courtisans. Je ne sais pourquoi les deux *libretti* dont je viens de parler sont fort rares. Le propriétaire, le vieil abbé F***,

qui les avait lus avec génie, nous a permis d'en prendre copie, mais à regret. Rien ne rend l'esprit étroit et jaloux, comme l'habitude de faire une collection.

Mes amis commencent à s'intéresser à la sculpture; voici quelques-unes des idées que nous a inspirées ce matin la vue des statues du musée Pio Clémentin. Notre fatuité ne connaît nullement les anciens; indécence incroyable d'un tombeau dans la cour des Studj, à Naples. Un sacrifice à Priape sur un tombeau, et de jeunes filles jouant avec le dieu! Il y a loin de là à l'idée d'une messe pour les morts. On voit combien la religion chrétienne dispose les âmes à l'amour-passion. Quoi! pas même la mort, rien ne peut rompre nos rapports avec ce que nous avons aimé une fois!

La sculpture peut-elle nous donner la tête de Napoléon contemplant la mer du haut du rocher de Saint-Hélène; ou la tête de lord Castlereagh qui va se tuer? Si une telle chose est possible, voilà une place pour le successeur de Canova.

Un sculpteur, qui était avec nous ce matin au musée Pio Clementin, voyant ce que nous demandions à son art, nous a dit: « Un jour un seigneur russe pria le peintre de la cour de lui faire le portrait d'un serin qu'il aimait beaucoup. Cet oiseau chéri devait être représenté donnant un baiser à son maître qui avait un morceau de sucre à la main; mais on devait voir dans les yeux du serin qu'il donnait un baiser à son maître *par amour* et non point par le désir d'obtenir le morceau de sucre. » Cette réponse a eu beaucoup de succès, on y fera souvent allusion; mais, je l'avoue, je ne suis pas convaincu.

La sculpture doit remplir plusieurs conditions, faute de quoi elle n'est pas de la sculpture : elle doit être belle vue de tous les côtés. Exemple : Une musique de *Requiem,* qui n'est pas *agréable à entendre,* n'est de la musique que pendant que son auteur est vivant et intrigant. Cette nécessité d'être belle, que

je suppose à la sculpture, peut-elle se concilier avec l'expression des passions? Il me semble que tous les grands mouvements rendent la sculpture ridicule. (Voir avec quelle retenue les anciens ont exprimé la douleur de Niobé.) C'est un autre art, celui de madame Pasta, qui se charge de nous présenter les mouvements d'une mère qui est sur le point de tuer ses enfants pour se venger de leur père (Médée).

Le nu obtenait un culte chez les Grecs, parmi nous il repousse. Le vulgaire en France n'accorde le nom de beau qu'à ce qui est *féminin*. Chez les Grecs, jamais de galanterie envers les femmes qui n'étaient que des servantes, mais à chaque instant un sentiment réprouvé par les modernes. Les soldats de la légion thébaine mouraient pour leur ami, mais cette amitié admettait-elle la mélancolie tendre? Virgile n'a-t-il pas prêté sa propre sensibilité à la peinture des tourments d'Alexis? L'amour, dans l'antiquité, a produit bien des actions héroïques, mais, ce me semble, peu de suicides par mélancolie. L'homme disposé à tuer son ennemi ne se tue pas, ce serait *se rendre inférieur*. Oubliez le *Voyage d'Anacharsis*, l'un des ridicules de notre littérature; lisez l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, par M. Clavier. Voilà une excellente base pour des idées justes. C'est dans les romans de Cooper que vous trouverez les habitudes sociales des Grecs des temps héroïques. (Voyez l'*Arrivée d'Hercule chez Admète*.) Si l'amour d'Héloïse pour Abailard a créé des sentiments plus délicats que tout ce que l'antiquité nous présente, la peinture, telle que l'ont faite Raphaël et le Dominiquin, doit surpasser les tableaux si vantés des Apelles et des Zeuxis.

Les madones de Raphaël et du Corrége attachent profondément, par des nuances de passions assez modérées et souvent mélancoliques. Les choses charmantes découvertes à Pompeï ne sont au contraire que de cette peinture toute de vo-

lupté qui convient à un climat brûlant comme un sonnet de Baffo; il n'y a rien pour l'âme aimante. Cela est l'opposé d'une civilisation où l'on s'imagine plaire à Dieu en se causant de la douleur (principe ascétique de Bentham). Lisez l'admirable *Théodorie des sacrifices*, par M. de Maistre, et passez de là au tombeau napolitain qui présente le sacrifice à Priape. En 1829 nous ne croyons pas à M. de Maistre, et le tombeau napolitain nous choque. Que sommes-nous? Où allons-nous? — Qui le sait? Dans le doute, il n'y a de réel que le plaisir tendre et sublime que donnent la musique de Mozart et les tableaux du Corrége.

20 juin. — Le bon ton moderne, disais-je un jour à Canova, qui ne me comprenait guère, défend les gestes. Un juge prononce à M. de Lav*** son arrêt de mort. M. de Lav*** est un homme comme il faut, précisément parce que son voisin, s'il est complétement sourd, ne peut pas s'apercevoir en le regardant s'il vient d'être acquitté ou condamné à mort. Cette absence de gestes à laquelle toutes les nations arriveront *tôt* ou *tard* ne doit-elle pas anéantir la sculpture? L'Angleterre et l'Allemagne ne nous sont peut-être un peu supérieures en sculpture que parce qu'elles sont moins civilisées que nous[1]. Dans les arts auxquels il faut des gestes, les artistes français en sont réduits à imiter des gestes connus et admirés de tout Paris, les gestes du grand acteur Talma. Ce qu'on peut dire de mieux de leurs personnages, c'est qu'ils jouent la comédie

[1] Voyez, dans les Mémoires de la margrave de Bareuth, la façon de vivre des gens riches en Prusse vers 1740. Paris avait alors une société qui lisait les *Hasards du coin du feu*, de Crébillon fils, et la *Marianne*, de Marivaux. Kant et ses successeurs égarent l'Allemagne, la *Bible* et le méthodisme égarent l'Angleterre. Il faudra plus d'un siècle à ces gens-là pour être aussi civilisés que nous.

avec talent, mais rarement ont-ils l'air de sentir pour leur propre compte. Voyez, au musée du Louvre, *Atala portée au tombeau*, de feu Girodet; le visage de Chactas nous apprend-il *quelque chose de nouveau* sur la douleur d'un amant qui ensevelit le corps de sa maîtresse? Non; il est seulement *bien conforme* à ce que nous savons déjà. Ce tableau est-il à la hauteur de ce que la peinture avait inventé avant M. Girodet? Souvenez-vous de la tête d'Agar regardant avec un reste d'espoir Abraham qui la chasse (dans l'*Agar* du Guerchin, musée de Brera, à Milan).

Le tableau de M. Girodet est-il à la hauteur des idées que fait naître en nous l'abbé Prévost, à la fin de l'*Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux?*

Non; les personnages du grand peintre moderne sont des acteurs qui jouent bien, et voilà tout.

On ferait une petite montagne des articles de journal écrits pour prôner ce tableau. L'auteur disparaît; le zèle des journaux disparaît avec lui, et son ouvrage ne trouve plus que de rares admirateurs parmi la génération qui arrive à la vie. En général, on adore pour toujours l'opéra ou le tableau qui étaient à la mode à l'époque où l'on a eu le bonheur d'aimer avec passion. Mais ce tableau agit comme *signe*, et non point par son propre mérite. Cela est encore plus vrai pour la musique qu'on a entendue avec l'être qu'on aimait.

Chez M. Tambroni, nous parlions quelquefois, devant Canova, de la nécessité pour les sculpteurs des nations civilisées d'imiter les gestes des acteurs célèbres, d'*imiter une imitation*. Nous avions beau chercher à être piquants, Canova ne nous écoutait guère; il faisait peu de cas des discussions philosophiques sur les arts; il aimait mieux sans doute jouir des images charmantes que son imagination lui présentait. Fils d'un simple ouvrier, l'heureuse ignorance de sa jeunesse l'a-

vait garanti de la contagion de toutes les poétiques, depuis Lessing et Winkelman, faisant de l'emphase sur l'*Apollon*, jusqu'à M. Shlegel, qui lui eût appris que la tragédie antique *n'est autre chose que de la sculpture*. Si ces théories sur les arts faisaient le charme des conversations de MM. degli Antonj, Melchior Gioja, della Bianca, B. et M., que chaque soir je rencontrais dans la maison Tambroni, c'est que nous n'étions pas de grands artistes ; pour entrevoir des images agréables, nous avions besoin de parler.

Des théories discutées en si bonne compagnie excitaient nos imaginations à nous représenter vivement les divins ouvrages de sculpture ou de musique dont nous discutions le mérite. Voilà, ce me semble, le mécanisme par l'effet duquel les théories sont si agréables aux *dilettanti* et si importunes aux artistes. En France le philosophe raisonneur leur est de plus un objet d'épouvante ; car il peut faire des *articles* dans ces journaux abhorrés, et pourtant sans cesse présents à la pensée, qui disposent de leur sort. Un article de Geoffroy rendit Talma fou : ce grand comédien alla égratigner le vieillard dans sa loge. « Que reste-t-il à un acteur, si ses contemporains sont injustes envers lui ? » nous disait Talma encore tout bouillant de colère. Cette scène ridicule est à mes yeux une des plus grandes preuves du génie de Talma. Le public demande au grand acteur dont d'ici à dix ans il fera la réputation, des gestes un peu plus simples que ceux de Talma. J'en avertis les artistes qui l'imitent toujours.

Canova était trop bon et trop heureux pour nous haïr ; je pense seulement que souvent il ne nous écoutait pas. Je me souviens qu'un soir, pour exciter son attention, Melchior Gioja lui dit : « Dans les arts qui s'éloignent des mathématiques, le commencement de toute philosophie, c'est le petit dialogue que voici : — Il y avait une fois une taupe et un ros-

signol; la taupe s'avança au bord de son trou; et, avisant le rossignol qui chantait, perché sur un acacia en fleur : « Il faut « que vous soyez bien fou, lui dit-elle, pour passer votre vie « dans une position aussi désagréable, posé sur une branche « qu'agite le vent, et les yeux éblouis par cette effroyable « lumière qui me fait mal à la tête. » L'oiseau interrompit son chant. Il eut bien de la peine à se figurer le degré d'absurdité de la taupe ; ensuite il rit de bon cœur, et fit à sa noire amie quelque réponse impertinente. Lequel avait tort? Tous les deux.

« Que de fois n'ai-je pas entendu le dialogue d'un vieux procureur ou banquier enrichi, et d'un jeune poëte qui écrit pour le bonheur d'écrire et sans songer à l'argent, dont à la vérité il manque souvent !

« Un homme préfère le *Déluge* de Girodet au *Saint Jérôme* du Corrége. Si cet homme répète une leçon qu'il vient d'apprendre dans quelque poétique, il faut lui sourire agréablement et penser à autre chose. Mais s'il est aimable et nous presse de bonne foi de lui donner une réponse, continuait Melchior Gioja, je lui dirai : « Monsieur, vous êtes le rossignol et « moi la taupe ; je ne saurais vous comprendre. Je ne puis dis- « courir sur les arts qu'avec des êtres qui sentent à peu près « comme moi. Mais si vous voulez parler du *carré de l'hypo- « thénuse*, je suis votre homme, et d'ici à un quart d'heure « vous penserez comme moi ; si vous voulez parler des avan- « tages de l'*esprit d'association* ou du *jury*, et que vous ne « soyez ni prêtre ni privilégié, d'ici à six mois vous penserez « comme moi ; que, si vous avez inventé pour votre usage une « science de la logique, et qu'ensuite vous vous soyez accou- « tumé à la mettre en pratique, au lieu de six mois il ne nous « faudra que six jours pour arriver à un *credo* commun. »

Canova se fit répéter trois fois la fable de la *Taupe et du*

Rossignol. Il nous dit en riant que dès le lendemain il ferait faire, par M. Deste, son élève, un bas-relief représentant les deux personnages de ce dialogue.

Le dessin étant une science exacte qu'un être sec apprend comme l'arithmétique, au moyen de quatre années de patience, la fable du *Rossignol* n'est point applicable au principal mérite de MM. David, Girodet, etc. Ces messieurs étaient de grands géomètres.

Il en est de même de la science musicale; en six mois de temps, grâce aux méthodes expéditives du dix-neuvième siècle, tout amateur peut acquérir ce qu'il faut pour être pédant et parler de *septième diminuée;* ensuite il aura moins de plaisir et sera deux fois plus ennuyeux.

Si l'on a affaire à quelque esprit *lent*, on peut lui raconter qu'il y avait une fois un chien barbet qui disait à un grand lévrier : « Quel plaisir trouvez-vous à vous essouffler à la poursuite d'un lièvre, au lieu de vous amuser comme moi à faire de jolis tours pour être caressé par votre maître? » Voilà deux animaux de la même espèce.

21 juin. — Singulière inscription que l'on trouve sur la porte de certaines maisons à Pompeï :

HIC HABITAT FELICITAS.

Se figure-t-on une femme honnête habitant Pompeï, et lisant tous les jours cette inscription quand elle passe dans la rue? La pudeur, cette mère de l'amour, est un des fruits du christianisme. Les louanges exagérées de l'état de virginité furent une des folies des premiers pamphlétaires chrétiens; ils sentaient bien que ce qui fait la force d'un amour ou d'un culte, ce sont les sacrifices qu'il impose. Mais, par l'effet de leurs discours, une vierge chrétienne eut un genre de vie in-

dépendant et libre; elle put traiter de pair avec l'homme qui la sollicitait au mariage, et l'émancipation des femmes fut accomplie.

22 juin. — Ce matin nous avions divers projets, il s'agissait de visiter beaucoup de monuments. Nos compagnes de voyage avaient engagé à déjeuner monseigneur C***, qui nous a menés voir une prise d'habit au couvent de ***, près du Cours; il y avait grande foule et fort bonne compagnie. On a promené dans l'église une pauvre jeune fille parée comme pour le bal; le cardinal-vicaire Zurla lui a coupé les cheveux. La jeune religieuse était belle comme la *Prudence* de Giacomo della Porta, à Saint-Pierre (tombeau de Paul III); elle était fort pâle et avait l'air ferme. Tout ce spectacle nous a touchés jusqu'aux larmes; nous nous sommes enfuis rapidement jusqu'aux Thermes de Caracalla.

Nous étions fort émus; ces ruines sans forme nous ont fait plaisir. Nos dames dînaient de bonne heure dans une maison romaine; pour moi, j'avais un volume de Gibbon; monté sur un de ces grands murs des Thermes de Caracalla, je me suis mis à lire la vie de Vespasien; j'y étais encore à sept heures. Je sens que je m'attache tous les jours davantage à cette vie de curieux, si simple et si aisée. Le soir, je vais dans une certaine maison où se rendent des Romains fort instruits. La conversation, qui roule toujours sur les inscriptions et les usages de l'antiquité, commence à m'intéresser beaucoup, malgré mon ignorance. J'ai déjà oublié les dix-huit manières dont les anciens sculpteurs arrangeaient les cheveux de Minerve. Cela devrait m'être familier comme la table de Pythagore à un calculateur.

Ce soir, enveloppé dans mon manteau, car nous avons la *tramontana*, vent fort incommode, j'ai parlé d'antiquités jus-

qu'à neuf heures; ensuite je suis allé écouter un acte de *Donna Caritea*, opéra de Mercadante. J'ai passé ainsi une soirée sans parler à une femme et sans ennui. M. N... veut bien me prêter un Suétone qui ne sera pas pollué, comme le mien, par le plat français de M. de la Harpe. Je compte demain aller lire une vie ou deux dans le fauteuil de bois qu'un Anglais a fait placer tout au haut des ruines du Colysée. Je remarquais aujourd'hui ce passage dans Caligula, § 3 : « *Germanicus oravit causas, etiam triumphalis.* »

Même après avoir obtenu le triomphe, Germanicus allait plaider des causes devant les tribunaux. Quelle réunion de talents dans un jeune prince héritier de l'empire! Quelle large porte ouverte à l'expression de l'opinion publique et à son influence sur lui!

23 juin. — A Rome, il faut, quand on le peut, vivre trois jours dans le monde sans cesse environné de gais compagnons, et trois jours dans une solitude complète. Les gens qui ont de l'âme deviendraient fous s'ils étaient toujours seuls. — Extrême impolitesse des savants Italiens dans les discussions qu'ils ont entre eux : ils s'appellent sot, infâme, et même botte (*stivale*). M. le chevalier d'Italinsky nous dit qu'avant la révolution les savants français avaient ce ton-là. Scène du petit abbé Dalin, qui monte sur la table de l'Académie des sciences et court jusqu'au bout pour aller donner un soufflet à M. de Réaumur. Une autre fois, trio de jurements de MM. de Bougainville, Sébastien Mercier et Ancillon.

24 juin 1828. — Ce matin, je revoyais les fresques du Dominiquin à Saint-André della Valle; il est des jours où il me semble que la peinture ne peut aller plus loin. Quelle expression de timidité tendre et vraiment chrétienne dans ces belles

têtes! Quels yeux! Plongé dans une admiration profonde, et parlant peu et à voix basse, j'admirais ces fresques avec l'aimable O. (jacobin qui a cinquante mille francs de rente) : un prêtre est venu tout à coup nous faire une réprimande sévère sur ce que nous parlions haut dans l'église. Rien de plus faux. Il n'y avait personne dans cette grande église, qui d'ailleurs sert de passage; et, si la diplomatie eût été indépendante du parti prêtre, nous eussions dit son fait à ce cuistre très-insolent; il a fallu filer doux. Le gouvernement de Rome serait ravi de traiter un étranger comme on traite à Paris M. Magallon, et les diplomates riraient de bien bon cœur de voir vexer des hommes sans croix ni titres, et qui ne font pas profession d'une excessive admiration pour ces avantages sociaux.

Du temps du cardinal Consalvi, nous ne serions sortis de Saint-André della Valle que pour aller chez le portier du cardinal écrire un récit fidèle de l'incartade du prestolet. Mais, sous ce grand ministre, il n'y avait ni pendaisons de carbonari ni insolences.

Cette scène, qui est tombée sur nous au moment où nos âmes étaient attendries par le sentiment profond des chefs-d'œuvre des arts, nous a fait une impression extrêmement désagréable. Nous n'avons point caché notre petite aventure. Voici les sentiments que nous avons trouvés chez nos amis. — Il faudra démonétiser tous ces petits tyrans quand les dix mille Français paraîtront sur le mont Cénis. Le malheur égare les esprits de ces pauvres Romains jusqu'au point de leur faire regarder comme possible, ou même probable, cette apparition de dix mille Français qui apporteraient à la malheureuse Italie une copie modifiée de la Charte de Louis XVIII. M. l'abbé D*** nous disait ce soir qu'en 1821 le gouvernement français entama une négociation avec les carbonari de Naples. Si ces messieurs eussent voulu faire quelques modifications à leur

constitution, on les aurait soutenus. Le fait est-il vrai? le ministère français était-il de bonne foi? Dans tous les cas, les Napolitains furent bien fous de ne pas modifier. Qu'importe la *lettre* d'une charte? C'est la manière de la mettre en pratique qui fait tout.

Nous avons continué ainsi jusqu'à deux heures du matin à faire les jacobins en prenant du punch excellent chez un grand seigneur. Il y a cinquante ans, nous eussions parlé peinture et musique; et vous demandez pourquoi les arts tombent! Ils tombent même ici. Rome a cet avantage immense d'avoir du loisir ou d'être trop petite ville pour que le *charlatanisme* y soit possible; mais même ici *va mancando l'anima*, comme disait Monti; *la passion s'éteint* tous les jours. On ne pense qu'à la politique. L'insolence qui nous est tombée dessus nous a donné de l'humeur pour deux jours; nous avons porté ce soir un sentiment hostile dans la société, et nous nous sommes donné le plaisir de tourner en ridicule deux ou trois prêtres puissants. Ils sont sortis furieux; nous feront-ils chasser?

25 juin 1828. — Ce matin, près de Saint-Jean-de-Latran, nous avons vu la Porta Maggiore, bâtie par l'empereur Claude et située en un lieu élevé; elle est pourtant enterrée jusqu'aux corniches, qu'on peut toucher de la main. Cette masse épaisse de douze ou quatorze pieds, qui est tombée sur presque tous les monuments de Rome, est de la terre et non pas des débris de briques ou de mortier. Souvent ce fait a été expliqué avec emphase; mais la moindre logique ne laisse pas vestige de ces belles explications. Une autre faiblesse des savants, c'est de vouloir retrouver dans la même place les ruines de tous les monuments qui l'ont successivement occupée.

Supposez que, dans mille ans, Paris soit en ruines, et voyez

s'avancer un petit savant intrigant : il prétend savoir cinq ou six langues, chose que je ne peux pas vérifier; mais, de plus, il veut retrouver à la fois les ruines du couvent des Capucines, et celles de la caserne des pompiers et des autres bâtiments de la rue de la Paix qui ont remplacé le couvent des Capucines. Ces bâtiments, qui n'ont existé que l'*un après l'autre*, il les place hardiment l'*un à côté de l'autre* dans la carte qu'il fait du *Paris antique*.

M. Nibby, l'un des antiquaires les plus raisonnables de Rome, et qui est jeune encore, a déjà donné quatre noms différents, dans ses itinéraires et autres livres, aux trois colonnes du temple de Jupiter Stator que l'on voit au Forum. Aujourd'hui, en 1828, il appelle ce monument une *Græcostasis*. Il y voit un édifice élevé dès le temps du roi Pyrrhus pour la réception des ambassadeurs étrangers. A chaque nouveau nom, ce savant n'a pas manqué de déclarer qu'il fallait être fou ou imbécile pour ne pas reconnaître à la première vue dans ces colonnes la justesse de la dénomination nouvelle. Si l'on montre le moindre doute ici sur l'explication qui dans le moment est à la mode, la colère se peint sur toutes les figures. J'ai reconnu le *sentiment* qui, dans les pays du Midi, allume les bûchers de l'inquisition.

Il faut regarder les mots par lesquels on désigne les monuments anciens comme des noms propres qui ne prouvent rien. Un sot bègue ne peut-il pas s'appeler Chrysostome?

Dès le temps de Tibère, Rome était comme ces endroits à la mode de l'ancien parc du père la Chaise, où la vanité du dix-neuvième siècle entasse des tombeaux. Toutes les belles places du mont Capitolin, du Forum, etc., étaient occupées, et la plupart consacrées par des temples. Un empereur, ou un riche citoyen, parvenait-il à acheter un petit coin de terrain vacant dans une rue à la mode, il en profitait bien vite pour élever

un monument par lequel il prétendait s'illustrer. Formés par les idées d'une république qui avait honoré par des monuments Horatius Coclès et tant de héros, les citoyens riches du siècle d'Auguste avaient horreur de l'oubli profond où ils allaient tomber dès le lendemain de leur mort. De là la pyramide de Cestius, qui n'était qu'un financier ; le tombeau de Cecilia Metella, femme du riche Crassus, etc., etc. Ces gens-là ont réussi, puisque moi, Allobroge, venu du fond du Nord, j'écris leurs noms, et que vous les lisez tant de siècles après eux. Un sentiment analogue a paru chez les papes qui avaient le cœur un peu au-dessus du vulgaire. Les arts sont perdus à Rome, parce que dorénavant ce qui occupera les hommes de ce caractère, ce sera le moyen de retarder le triomphe de Voltaire et des deux Chambres. Que ce pays existe avec ou sans les Chambres, tout annonce la chute des arts pendant le dix-neuvième siècle. Mais, au moyen d'une application ingénieuse de la machine à vapeur, tel Américain pourra nous livrer, pour six louis, une copie fort agréable d'un tableau de Raphaël.

Un pape fait placer ses armes sur le plus petit mur qu'il relève et jusque sur les bancs de bois peint dont il garnit les antichambres du Vatican ou du Quirinal. Cette vanité, bien pardonnable, maintient le culte des beaux-arts. C'est ainsi qu'au Jardin du Roi on inscrit le nom de l'amateur qui envoie un ours.

26 juin 1828. — Au milieu d'une discussion vive et passionnée, comme on en a dans ce pays-ci, un jeune artiste m'a dit fièrement : « Savez-vous bien, monsieur, que depuis l'âge de douze ans j'étudie Raphaël ? » J'ai pensé à part moi : Rien de plus vrai. Chaque semaine, pendant quatre heures, il a copié quelques figures de Raphaël ; cela fait deux cent huit heures

par an, et, pour douze années, car mon homme a vingt-quatre ans, deux mille quatre cent quatre-vingt-seize heures. Mais, en quittant sa palette, le Français du dix-neuvième siècle songe à courir à la soirée d'un *chef de division*, afin d'obtenir la commission de peindre un grand tableau de *Saint Antoine*. Il est ensuite triste ou gai, parce qu'il a obtenu ce tableau que le gouvernement lui payera douze mille francs.

S'il est assez riche pour se moquer du commis et de *saint Antoine*, notre artiste sera triste ou gai, parce qu'il a été brillant ou éclipsé par quelque homme plus aimable à la dernière soirée de madame D***. Mais jamais l'expression d'une tête de Raphaël ne le consolera d'une peine de sentiment, et nos usages ne lui laissent pas le loisir d'être triste, autrement que par envie, amour-propre blessé ou fatigue sociale.

Je parierais que, cent fois dans sa vie, Prud'hon a été ridicule dans un salon, mais notre artiste n'a rien de commun avec ce peintre, qui sera grand dans cent ans

Si un Français brave les usages vaniteux des salons, sa vanité s'occupe *à chaque moment du jour* de l'honneur qu'il a de les braver. Le ridicule, mais naturel et non affecté, sera désormais la première indication d'un homme de génie dans les beaux-arts; mais il faut s'arrêter. Tout artiste qui affecte de bien mettre sa cravate ou de la mal mettre trouverait ces phrases méchantes. Notre siècle est si ennuyé, que je désire passionnément me tromper dans ma prophétie sur la chute des beaux-arts. Si un nouveau Canova se présente, je serai bien surpris, mais je jouirai de ses ouvrages. Quoi de plus déshonoré, en 1805, que le roman historique tel que madame de Genlis venait de nous le montrer dans le *Siége de la Rochelle?* Sir Walter Scott a paru, et le monde a trouvé un nouveau plaisir que les critiques croyaient impossible.

Quant aux artistes qui veulent des titres, de l'argent, des

croix, des costumes, il n'y a qu'un mot à leur dire : « Faites-vous raffineurs de sucre ou fabricants de faïence, vous serez plus tôt millionnaires et députés. »

Voici un sonnet que Paul vante beaucoup, et que plusieurs de nos compagnes de voyage regardent comme un chef-d'œuvre d'énergie à la Michel-Ange. C'est une boutade du sombre Alfieri, qui prétend décrire Rome moderne.

Vuota, insalubre region che stato
Ti vai nomando, aridi campi incolti,
Squallidi, oppressi, estenuati volti
Di Popol rio, codardo e insanguinato;
Prepotente e non libero senato
Di vili astuti in lucid' ostro avvolti;
Ricchi Patrizi, e più che ricchi, stolti;
Prence, cui fa sciocchezza altrui beato;
Città, non cittadini; augusti Tempj,
Religion non già; leggi che ingiuste
Ogni lustro cangiar vede, ma in peggio:
Chiavi, che compre un dì, schiudeano agli empj
Del ciel le porte, or per età vetuste:
Oh! sei tu Roma, o d'ogni vizio il seggio?

Ici comme partout il faut acheter au prix de quelques moments d'ennui l'honneur de parler aux hommes qui ont le pouvoir. La diplomatie française oubliant de protéger les hommes qu'on suppose avoir été attachés à la cour de Napoléon, je sacrifie dix heures par mois à écouter attentivement de vieux prêtres puissants. — Qui croirait qu'il y a aujourd'hui à Rome des gens qui attachent beaucoup d'importance à l'histoire de la papesse Jeanne [1]? Un personnage fort considérable

[1] Cette femme fut pape et régna de 853, à 855 il y a près de mille ans. La plupart de ceux qui ont parlé de la papesse Jeanne avaient intérêt à mentir. On la connaît en Italie parce qu'elle est une figure du jeu de Tarocco.

et qui prétend au chapeau m'a attaqué ce soir sur Voltaire, qui, selon lui, se serait permis beaucoup d'impiétés à l'occasion de la papesse Jeanne. Il me semble que Voltaire n'en dit pas un mot. Pour n'être pas *infidèle à ma robe* (le pire des défauts aux yeux d'un Italien), j'ai soutenu l'existence de la papesse en me servant tant bien que mal des raisons que mon adversaire me faisait connaître.

Plusieurs auteurs contemporains racontent qu'après Léon IV, en 853, un femme, Allemande de nation, occupa la chaire de saint Pierre, et eut pour successeur Benoît III.

J'ai dit qu'il ne fallait pas demander à l'histoire un genre de certitude qu'elle ne peut offrir. L'existence de Tombouctou, par exemple, est plus probable que celle de l'empereur Vespasien. J'aimerais mieux croire à la réalité des ruines les plus singulières que quelques voyageurs nous racontent avoir vues, au milieu de l'Arabie, qu'à l'existence du roi Pharamond ou du roi Romulus. Ce ne serait pas bien raisonner contre l'existence de la papesse Jeanne que de dire que la chose est peu probable. Les exploits de la pucelle d'Orléans choquent bien autrement toutes les règles du sens commun, et cependant nous en avons mille preuves.

L'existence de la papesse Jeanne est prouvée par un extrait des chroniques de l'ancien monastère de Cantorbéry (fondé par le célèbre Augustin, qui avait été envoyé en Angleterre par Grégoire le Grand). Immédiatement après l'an 853, dans le catalogue des évêques de Rome, la chronique (que je n'ai pas vue) porte ces mots :

« *Hic obiit Leo quartus, cujus tamen anni usque ad Benedictum tertium computantur, eo quod mulier in papam promota fuit.* »

Et après l'an 855 :

« *Johannes. Iste non computatur, quia femina fuit.*
« *Benedictus tertius,* » etc.

Ce monastère de Cantorbéry avait des relations fréquentes et intimes avec Rome ; il est d'ailleurs suffisamment prouvé que les lignes que je viens de transcrire furent portées sur le registre dans le temps même qui est marqué par les dates.

Les écrivains ecclésiastiques qui attendent leur avancement de la cour de Rome croient encore utile d'établir que le *pouvoir de remettre nos péchés*, dont le pape jouit, lui a été transmis de pape en pape, par les successeurs de saint Pierre, qui lui-même le tenait de Jésus-Christ. Comme il est essentiel, je ne sais pourquoi, que le pape soit un homme, si de l'an 853 à l'an 855, une femme à occupé le trône pontifical, la transmission du pouvoir de remettre les péchés a été interrompue.

Soixante auteurs au moins, grecs, latins, et même *saints*, racontent l'histoire de la papesse Jeanne. Le fameux Étienne Pasquier dit que l'immense majorité de ces auteurs n'avait aucun mauvais vouloir contre le saint-siége. L'intérêt de leur religion, celui de leur avancement et la crainte même de quelque châtiment voulaient qu'ils tinssent cachée cette étrange aventure. Pendant le neuvième et le dixième siècle, les factions déchiraient Rome et le désordre était à son comble. Mais les papes n'étaient guère plus méchants que les princes leurs contemporains. Agapet II fut élu pape avant l'âge de dix-huit ans (946), Benoît IX monta sur le trône à dix ans, et Jean XII à dix-sept. Le cardinal Baronius lui-même, l'écrivain *officiel* de la cour de Rome, en convient. Y a-t-il beaucoup de différence entre la figure d'un jeune homme de dix-huit ans et celle de certaines femmes d'un caractère décidé et hardi, tel qu'il faut l'avoir pour aspirer à la papauté ? De nos jours, malgré l'intimité que nécessite la vie militaire, plusieurs fem-

mes déguisées en soldats n'ont-elles pas mérité la croix de la Légion d'honneur, et cela du temps de Napoléon?

Je vois que cet appel aux faits embarrasse fort mon antagoniste, qui tirait ses principales raisons de l'*improbabilité*, car les textes historiques sont terribles.

Marianus Scott, moine écossais, mort en 1086, raconte l'histoire de la papesse. Bellarmin, écrivain papiste, dit de lui : *Diligenter scripsit.*

Anastase, dit le *Bibliothécaire*, abbé romain, homme docte et de grand mérite, contemporain de la papesse, raconte son histoire. Il est vrai que, dans beaucoup de manuscrits d'Anastase, cette page scandaleuse a été omise par les moines qui copiaient. Mais on a prouvé mille fois que leur usage était de supprimer tout ce qu'ils estimaient contraire aux intérêts de Rome.

Le Sueur, dans son *Histoire ecclésiastique*, et Colomesius, dans ses *Mélanges historiques*, citent un *Anastase* de la bibliothèque du roi de France qui contient toute l'histoire de la papesse Jeanne. Il existait deux *Anastases* semblables à Augsbourg et à Milan. Saumaise et Freher les avaient vus.

Anastase était suffisamment informé, il habitait Rome, il parlait en témoin oculaire. Il a écrit la vie des papes jusqu'à Nicolas I, qui vint après Benoît III.

Martin Polonus, archevêque de Cosenza, et pénitencier d'Innocent IV, a écrit l'histoire de la papesse Jeanne.

Cette femme singulière est appelée tantôt *Anglicus*, tantôt *Moguntinus*. Roolwinck, l'auteur du *Fasciculus temporum*, dit : « *Joannes Anglicus cognomine, sed natione Moguntinus.* » Mézeray, dans la *Vie de Charles le Chauve*, dit que l'existence de la papesse Jeanne a été reçue pour une *vérité constante cinq cents ans durant.*

Le lecteur voit bien, par la tournure sérieuse des pages

qu'il vient de lire, que cette discussion, qui avait commencé dans les salons de M. l'ambassadeur de ***, s'est terminée à la bibliothèque Barberini, où mon savant antagoniste m'avait donné rendez-vous. Là, nous avons vérifié la plupart des textes. Un M. Blondel, protestant, mais qui habitait Paris sous Louis XIV, et *désirait de l'avancement*[1], a composé une dissertation peu concluante contre l'existence de la papesse Jeanne, qui probablement régna de 853 à 855.

Mais qu'importe la vérité de cette anecdote? jamais elle n'arrivera jusqu'à l'espèce d'hommes qui se fait remettre ses péchés. Donnez le *Code civil* français à vos sujets, disais-je à mon adversaire, et personne ne réveillera sérieusement le souvenir de la jeune Allemande qui s'est placée mal à propos entre saint Pierre et Léon XII. Elle était jeune, car son sexe fut révélé par un accouchement arrivé au milieu d'une procession. On voit au musée du Louvre une chaise de bain en porphyre qui se trouve mêlée avec l'histoire de la papesse Jeanne. Mais je ne veux pas devenir scandaleux.

Nos compagnes de voyage se sont liées avec plusieurs peintres allemands du premier mérite; ces messieurs imitent le Ghirlandajo, et trouvent que les Carraches, et peut-être même Raphaël, ont gâté la peinture. Mais qu'importent les théories d'un artiste? Leurs tableaux me font presque autant de plaisir que ceux des plus anciens peintres de l'école de Florence, c'est le même amour pour la nature, la même vérité. Nous avons rencontré aujourd'hui ces messieurs à deux pas de la place d'Espagne, dans la maison de M. le consul de Prusse Bartoli, où ils ont peint à fresque plusieurs sujets tirés de la

[1] C'est le terme le plus honnête dont je puisse me servir, c'est aussi la première demande à faire sur un homme qui se mêle d'écrire l'histoire. Souvenez-vous de la pension ôtée ou rendue à Mézeray par Colbert. Presque toutes les histoires sont à refaire.

Bible. L'un d'eux m'a dit : « Je vous aimerais assez, mais vous êtes injuste envers les Allemands.

« — Je cherche, lui ai-je répondu, à donner une idée des mœurs et de la manière de sentir des Italiens, chose difficile et, comme vous savez, dangereuse pour ma tranquillité.

« C'est du sein de cette manière de sentir que se sont élancés les Corrége, les Raphaël et les Cimarosa, de tous les hommes que je n'ai pas vus, ceux auquels je dois sans doute les moments les plus agréables et le plus de reconnaissance. Je ne puis peindre les mœurs d'Italie qu'en me servant, pour le fonds de mon tableau, des mœurs de Paris ou d'Angleterre, qui font ombre et marquent les contours par l'opposition des couleurs. Je dis, par exemple, dans les mariages on a tel usage en Italie qui differe en ceci des usages parisiens. A Gênes, il y a tel contrat de mariage qui porte le nom du *cigisbeo* futur de la dame (vers 1750); mais, si je ne compare jamais les manières d'agir d'Italie aux usages de l'Allemagne, c'est que ce pays, qui montra tant de courage au siècle de Luther, et qui porte tant de naturel dans l'amour et les autres relations de famille, n'a que des usages sociaux *factices et passagers*.

« La civilisation de l'Allemagne est arrêtée d'abord par les universités. Les étudiants ou *Burschen* s'enivrent de bière et se battent en duel[1], en suivant des pratiques amusantes, au lieu de travailler sérieusement. (Voir les détails de la vie de *Burschen*, dans le *Voyage en Allemagne* de M. Russel, d'Édimbourg.) Je ne connais qu'un lieu sur la terre où une masse de *jeunes hommes*, comme ils s'appellent eux-mêmes, travail-

[1] Ces excès sont protégés par les gouvernements allemands, comme conservant le noyau et la force de la nationalité. Ils ne sont pas si nombreux et si généraux pour ôter les occupations sérieuses, et ils se neutralisent par la complète abstinence des étudiants allemands de l'autre sexe.

lent sérieusement : c'est Paris, et les travailleurs sont les jeunes gens qui, par des découvertes dans les sciences naturelles, veulent se faire un état et entrer à l'Académie des sciences de Paris, la seule bonne.

« Les Allemands sont un peuple de *bonne foi;* comme tels ils ont de l'imagination, et par conséquent une musique nationale. L'*ironie* n'a pas été protégée en Allemagne par le secours d'une cour unique et prépondérante. A la cour de Munich, on se moque de l'étiquette de la cour de Wurtemberg ou de l'étiquette de Bade. Les usages sociaux des Allemands ne seront fixés que par le gouvernement des deux Chambres. Aujourd'hui, l'invasion de la raison est empêchée par l'influence de quinze ou vingt cours qui morcellent la patrie d'Arminius. Voilà un duc de Cœthen nouvellement converti au papisme, qui ne veut pas que les fonctionnaires publics de ses États se marient sans une permission signée de lui. Et vous ne vous moquez de rien !

« Les Allemands se sont dit : Les Anglais vantent leur Shakspeare, les Français leur Voltaire ou leur Racine, et nous, nous n'aurions personne ! — C'est à la suite de cette observation que Goethe a été proclamé grand homme. Qu'a fait cependant cet homme de talent? *Werther* [1]. Car le Faust de Marlow, qui fait apparaître l'Hélène (de l'*Iliade*), vaut mieux que le sien.

« Quant à votre philosophie, elle consiste uniquement dans ce mot, *j'aime à croire*. Il est vrai que vous aimez à croire ce qui est juste et beau ; mais, dès que l'on s'amuse à croire ce

[1] C'est un peu fort ! rarement un étranger peut sentir tout le prix du *Faust* de Goethe. Et d'ailleurs il est absurde de citer seulement son *Faust* et son *Werther*. Ne connaissez-vous donc pas son *Tasse*, son *Goetz*, son *Egmont ?* Au reste, l'Allemagne oppose aux grands auteurs de la France et de l'Angleterre plusieurs grands esprits que l'auteur paraît ne pas connaître.

qui est désirable, l'absurdité ne connaît plus de bornes, Kant et Platon triomphent. Moi aussi, *j'aimerais à croire;* mais la fièvre vient de faire périr trois pauvres petits enfants chez mon voisin, ce qui me *force à croire* que tout n'est pas juste et beau dans ce monde.

« Quand le paradis des chrétiens ne serait que la certitude de revoir ceux que nous avons aimés, quoi de plus beau? quelle délicieuse perspective pour l'imagination! »

Mais je m'étais égaré avec mon bon Allemand, qui passe sa vie dans les espaces imaginaires, à la suite de Shelling, Kant, Platon, etc. Ces philosophes sont, pour l'habitant de Berlin, comme d'habiles musiciens chargés d'exalter son imagination. C'est pour cela qu'il faut aux Allemands un nouveau grand philosophe tous les dix ans. Nous avons vu Rossini succéder à Cimarosa.

Les manières, les habitudes sociales de l'Allemagne, quoique fort aimables, sont peu connues : elles ne sont pas fixées, elles changent tous les trente ans. Je ne pouvais donc pas m'en servir comme point de comparaison, pour faire connaître à quelques gens d'esprit curieux et impartiaux le pays duquel Paris fait venir, depuis trois cents ans, les Rossini, les Piccini, les Léonard de Vinci, les Primatice et les Benvenuto Cellini.

La conversation a duré fort longtemps. Mon adversaire a parlé fort bien et fort poliment, mais, en vérité, n'a point ébranlé ma croyance. L'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour[1].

La France produira des Voltaire, des Courier, des Molière, des Moreau, des Hoche, des Danton, des Carnot; mais j'ai bien peur que les beaux-arts n'y soient toujours dans la situation

[1] C'était il y a soixante-dix ans.

des orangers des Tuileries. Si nous brillons par l'esprit, ne serait-ce pas en manquer que de prétendre réunir tous les avantages possibles? que de vouloir donner à la fois à l'Europe des Voltaire et des Raphaël? Les nations doivent-elles toujours se conduire entre elles comme des jeunes gens mal élevés et présomptueux?

Il est des jours où la beauté seule du climat de Rome suffit au bonheur; par exemple, aujourd'hui, nous avons joui du plaisir de vivre en parcourant lentement les environs de la villa Madama. Nous avons senti la divine architecture de Raphaël. Dans notre enthousiasme pour ce grand homme, nous sommes allés voir, avant de rentrer, sa petite église de la Navicella. Voilà le *joli* italien si éloigné du *rococo*. Pardonnez-moi ce mot, qui désigne le *joli* français, vingt ans après qu'il a cessé d'être à la mode.

Nos peintres allemands, gens d'un vrai mérite, nous ont raconté plusieurs traits du roi de Bavière, Louis. Ce prince sent les beaux-arts et les aime comme un Allemand (et non pas comme un Anglais ou un Espagnol : ceci est une rare louange). Un de ces messieurs nous dit qu'un de ses amis a compté cinquante mille statues dans Rome ou la campagne voisine.

27 juin 1828. — M. l'abbé C***, avec qui nous avons passé la journée, nous a dit mille choses que je ne pourrais répéter ici sans choquer la bonne compagnie et même les tribunaux.

M. C*** nous parlait ce soir de la Rome de sa jeunesse. On était en 1778; Pie VI régnait depuis trois ans. Presque toute la bourgeoisie à Rome portait l'habit ecclésiastique.

Un apothicaire avec femme et enfants, qui n'était pas vêtu en abbé, s'exposait à perdre la pratique du cardinal son voisin. Cet habit était peu cher et fort respecté, car il pouvait couvrir

un homme tout-puissant; voilà l'avantage de l'absence des décorations. On ne voyait donc que des habits noirs.

Il y avait à Rome autant de cours que de cardinaux. Si un cardinal devient pape, son médecin est médecin du pape; son neveu est prince. Ce billet gagné à la loterie fait la fortune de tout le monde dans la maison, grands et petits. On se répétait sans cesse, en 1778, que le patron était comme un homme qui, une fois tous les huit ans, met la main au chapeau pour tirer un billet noir mêlé avec trente-neuf billets blancs, et ce billet noir donne un trône. (Je traduis la phrase romaine. Ici le peuple s'occupe sans cesse de la loterie, des chances des jeux de hasard, et un pape ne vit guère que sept à huit ans). On parle tous les jours à Rome des maladies du pape régnant. Cette conversation est cruelle, triste, et m'ennuie; on descend à des détails de chirurgien. Tout le monde répète le proverbe : « *Non videbis annos Petri;* » ce qui veut dire : « Vous ne régnerez point vingt-cinq ans. » Lorsqu'en 1823 Pie VII approchait des années de saint Pierre, le peuple croyait que si le pape faisait mentir le proverbe Rome serait détruite par un tremblement de terre. Pie VI et Pie VII, en régnant l'un vingt-quatre ans et l'autre vingt-trois, ont fait mourir de chagrin bien des cardinaux.

L'immoralité profonde qui régnait dans le sacré collége en 1800 a disparu peu à peu, et l'esprit avec elle. A Rome comme ailleurs, les plus sots gouvernent, ou font peur à qui gouverne. Voilà l'esprit des *restaurations.*

Songez à la prudence qui devait s'établir dans un pays où une cour la plus despotique, mais la plus prudente et la moins violente du monde, était flanquée de trente cours aussi prudentes pour le moins. Figurez-vous la conduite d'un courtisan du cardinal Mattei, par exemple, qui n'avait que six courtisans : quelle assiduité! Plus le cardinal avait d'esprit, moins il restait de liberté au courtisan. Le seul dédommagement de

ce malheureux était d'être environné du respect et des complaisances de sa famille pendant le peu d'heures qu'il pouvait passer chez lui. De là, la *politesse* et la *prudence* romaines; de là, la vraie politique. « *Questa gente è l'unica al mondo per il maneggio dell' uomo,* » dit M. le cardinal Spina.

Jamais une imagination française ne se figurera les prévenances inouïes dont un prêtre puissant est l'objet dans sa famille. Parmi nous il est des services que l'amitié la plus dévouée laisse au valet de chambre.

A Rome, comme il n'y a point de carrière ouverte pour les jeunes gens, quatre ou cinq années de chagrins, d'inquiétudes et de malheur, attendent la jeunesse bourgeoise vers l'âge de dix-huit ans, quand il s'agit de prendre un état. Un *fratone* (un moine puissant et intrigant) peut d'un mot tirer un jeune homme de cet enfer en lui faisant obtenir quelque petite place de six écus par mois (trente-deux francs). De ce moment l'imagination du jeune Romain est calmée : il se voit riche dans l'avenir pourvu qu'il soit *prudent,* et ne songe plus qu'à l'amour. Remarquez que Rome est plus petite ville que Dijon ou Amiens; tout ne s'y dit pas, mais tout s'y sait.

On parle encore à Rome du cardinal de Bernis ; ce souvenir est l'un des plus imposants qu'aient conservés les vieillards de ce pays. C'est que ce cardinal était magnifique et poli ; c'est ici tout ce que l'homme privé, s'il est prudent, voit du grand seigneur. Les Mémoires de Marmontel et de Duclos vous diront ce qu'était au fond le cardinal de Bernis, et les Mémoires de Casanova ce qui l'occupait en Italie. Le cardinal de Bernis soupe avec Casanova à Venise et lui enlève sa maîtresse; le comment est curieux.

A Rome, le cardinal de Bernis est une figure héroïque; il donnait un dîner magnifique tous les jours et recevait une fois la semaine. M. de Bayanne, auditeur de Rote (juge au tribu-

nal de la Rota pour la France), avait la *conversazione* la plus agréable de Rome, table de *bocetti* dans une salle, dans une autre les meilleurs castrats, les premières chanteuses et un bon orchestre; dans une troisième, bavardage littéraire et philosophique, c'est-à-dire discussion sur les vases étrusques, sur les peintures d'Herculanum, etc.; partout profusion de glaces et de laquais lestes et respectueux. Figurez-vous toute cette magnificence commode dirigée par le maître de la maison, homme d'esprit dont c'est la passion.

La révolution a changé tout cela. M. d'Izoard, cardinal et archevêque, était auditeur de Rote de mon temps; il ne recevait jamais, et on le dénonçait à l'ambassadeur de France, M. de Blacas, s'il allait faire sa prière dans une église voisine de la maison du cardinal Fesch. C'est par des traits de cet esprit-là que la grande figure *del re di Francia* a disparu de l'imagination des Romains, mais le respect pour le successeur de Louis XIV est inné. Que ne ferait pas en Italie un ambassadeur homme d'esprit, avec cinquante mille francs de pensions distribuées au mérite, et deux croix tous les ans! En cas de guerre, ces cinquante mille francs épargneraient des millions à la maison de Bourbon; mais il faudrait envoyer en ce pays des gens d'esprit, et on les craint.

On ne peut avoir de crédit à Rome qu'en établissant une subvention comme celle du Théâtre-Français; c'est-à-dire, dix pensions de douze mille francs, et trente de six mille francs. On avancerait, au choix du ministre des affaires étrangères, dirigé par l'ambassadeur; on suivrait, en général, l'ancienneté; il y aurait une pension de quarante mille francs.

En 1778, continue notre abbé, les cardinaux et princes romains ne revenaient pas d'étonnement que deux hommes sensés, après avoir tiré un bon lot à la loterie de la fortune, MM. de Bernis et de Bayanne, *se donnassent tant de peine* pour

faire dîner et digérer le public. Le prince Antonio Borghèse, un peu jaloux, disait : « Ces gens-là ont été tirés d'un grenier par la fortune ; la magnificence est une nouveauté dont ils ne peuvent se rassasier. »

Un prince ou un cardinal dînait seul, allait ensuite voir sa maîtresse, et dépensait des sommes énormes à bâtir un palais ou à restaurer l'église qui lui donnait son titre. (Voir les Mémoires de Casanova, mais l'édition en langue française imprimée en Allemagne, 1827.)

Les cardinaux d'aujourd'hui ne bâtissent pas, parce qu'ils sont pauvres; trois ou quatre peut-être ont des maîtresses, femmes respectables et d'un certain âge ; douze ou quinze recouvrent d'une prudence parfaite des goûts *passagers*. Histoire des trois dots obtenues cette année par la belle Cechina, notre voisine.

Voyez-vous dans la rue s'avancer, au petit trot de deux haridelles, un carrosse dont le train est peint en rouge? Deux pauvres laquais recouverts d'une sale livrée vert-pomme sont montés derrière, l'un d'eux porte un sac rouge. Si tout cela vient à passer près d'un corps de garde, la sentinelle jette un grand cri, les soldats assis devant la porte se lèvent lentement pour aller chercher leurs fusils ; quand ils sont en rang, les haridelles ont transporté le vieux carrosse à vingt pas plus loin et les soldats se rasseoient. Si vos regards pénètrent dans ce carrosse, vous apercevez un curé de campagne qui a l'air malade. Dix ou douze cardinaux seulement ont la mine emphatique d'un gros préfet grossier qui se promène dans sa ville après avoir dîné.

L'ignorance de ces messieurs en tout ce qui touche à l'administration est la même qu'en 1778, c'est-à-dire superlative. Mais elle est plus frappante, parce que le monde a fait un pas. Mon voisin, un jeune avocat de Rome, lit la *Logique* de M. de

Tracy, traduite en italien. La jeunesse des cardinaux d'aujourd'hui, comprimée par Napoléon, n'a pas été employée à intriguer chez la princesse Santa-Croce ou chez madame Braschi. On ne peut donc espérer de rencontrer à la cour de Rome ni la finesse, ni le savoir-vivre qui brillaient chez les collègues du cardinal de Bernis. Deux ou trois peut-être ont de l'esprit, ce qui les embarrasse fort.

Les cardinaux de 1829 connaissent l'homme par les ouvrages des saints Pères et les légendes du moyen âge; le nom de *monsu* de Voltaire les fait pâlir. Ils croient que le mot *économie politique* est un nom nouveau donné à quelque exécrable hérésie française. A leurs yeux, il n'y a pas loin de Bossuet à Voltaire, et ils haïssent davantage Bossuet, qui pour eux est un renégat. Mais je me tais; il est difficile de parler du temps présent à une société un peu collet monté et qui a besoin de mépriser ceux qui lui font des contes.

Voulez-vous savoir ce que c'était qu'un cardinal en 1745? Duclos vous le dira, Duclos, Breton qui disait de Voltaire et de d'Alembert : « Ils en feront tant, qu'ils finiront par me faire aller à la messe. » Aussi fut-il ennobli et réunit-il pour vingt mille francs de places.

En 1745, l'empereur François Ier venait d'être élu à Francfort, malgré les efforts de la France et de l'Espagne; le parti autrichien à Rome imagina une espèce de triomphe. On prit un enfant de douze à treize ans, fils d'un peintre nommé Léandro, et d'une jolie figure; on l'habilla d'oripeaux; un *fachino* le portait debout sur les épaules; on le promena dans Rome, suivi d'une foule de canaille qui criait : « Vive l'empereur! » Cette mascarade passa d'abord devant le palais du cardinal de la Rochefoucauld, chargé des affaires de France, s'arrêta sous les fenêtres et redoubla de cris de joie. Le cardinal sentit bien que ce n'était pas pour lui faire honneur; mais,

prenant le parti qui convenait avec une populace, il se montra sur le balcon et fit jeter quelques poignées d'argent. Aussitôt la canaille se jeta dessus en criant : « Vive l'empereur! vive la France! »

Cette troupe de gueux, échauffée par le succès de son insolence, continua sa marche, se rendit sur la place d'Espagne, devant le palais du cardinal Aquaviva, et voulut y jouer la même farce. Le cardinal parut à un balcon. Au même instant vingt coups de fusil partent des fenêtres grillées du palais, couchent sur la place autant de tués ou de blessés, et le pauvre enfant fut du nombre des morts. A l'instant le cortége s'enfuit; mais bientôt le peuple de Rome s'attroupe, veut incendier le palais et brûler Aquaviva. Celui-ci s'était assuré de plus de mille *braves* dont il remplit la place d'Espagne. Quatre pièces de canon chargées à mitraille sont mises en batterie devant le palais. Le peuple, qui arrivait sur la place d'Espagne par toutes les rues, a peur; il se dissipe, et n'exhale sa fureur que par des imprécations contre le cardinal. Le peuple de Rome projeta de pénétrer par un égout sous le palais du cardinal Aquaviva, et de le faire sauter avec de la poudre. Le chef de la conjuration était un maçon nommé maestro Giacomo, homme de tête. Le cardinal, qui n'était pas sans inquiétude, avait des espions en campagne. On lui amena Giacomo, auquel le cardinal raconta que c'était par un fatal malentendu que ses gens avaient tiré sur le peuple, tandis que l'ordre était de tirer en l'air. Giacomo ne nia nullement le projet de faire sauter le palais d'Espagne, au sujet duquel il voyait bien qu'on l'avait fait venir. Des témoins pouvaient être cachés derrière les tapisseries du cabinet du cardinal. Tout ce qu'on put tirer du maçon, à la suite d'une fort longue conférence, c'est l'assurance qu'il ne ferait jamais rien contre la sûreté de Son Éminence.

Après ce coup vigoureux, le cardinal Aquaviva ne fut que us respecté dans Rome, et il savait se défaire, de façon ou d'autre, de ceux qui lui faisaient ombrage. Les Mémoires de Casanova, au style près, fort supérieurs à *Gil Blas*, peignent bien ce *cardinalone* et sa manière d'agir envers une jeune fille. Quant à sa conduite politique, le président de Brosses fait un récit charmant de ses faits et gestes dans le conclave de 1739.

Devenu vieux, les passions mondaines se calmèrent, la peur de l'enfer resta, et le cardinal Aquaviva voulut faire publiquement amende honorable des *rigueurs salutaires* qui avaient rempli sa vie; mais le sacré collége s'y opposa, comme il avait fait pour le cardinal de Retz, *ob reverentiam purpuræ.*

Je ne sais trop quel parti l'on prendrait aujourd'hui envers un cardinal qui ferait tuer un insolent d'un coup de fusil. Peut-être serait-il forcé à une retraite d'un an au délicieux couvent de la Cava, près de Naples. Le valet qui aurait tiré le coup de fusil serait condamné aux galères perpétuelles et se sauverait six mois après. Il faut convenir que la peur des plaisanteries françaises a changé toute la conduite des cardinaux; Voltaire est le successeur de Luther. Rien de plus odieux à Rome qu'un livre tel que celui que vous avez sous les yeux. On protége beaucoup en revanche le savant qui ne se mêle que de vases étrusques et arrive à Rome chargé des rubans du gouvernement de son pays; car enfin il ne faut pas avoir l'air de haïr les lettres. Quelques cardinaux ne tarissent pas en plaisanteries sur le pauvre diable de voyageur qui court le monde à ses frais; ils triomphent des vexations auxquelles il est en butte de la part des consuls et gendarmes. L'un d'eux disait chez M. l'envoyé de *** : « Il faut croire que ces pauvres hères n'ont pas de pain chez eux. »

Paul, qui était présent, s'empara de la parole, raconta qu'il

était électeur, et prit cette occasion d'expliquer aux assistants toute notre loi d'élections, les fonctions de la Chambre des députés, les pétitions contre les curés qui refusent les sacrements, les arrêts des cours de justice contre les Contrafatto, etc., etc., etc. Bientôt il vit autour de lui un cercle de trente personnes, parmi lesquelles trois cardinaux curieux et deux autres pleins d'humeur, *e di stizza*. La vengeance fut complète. Chez ce peuple moqueur, heureux l'homme qui peut inventer une plaisanterie et la suivre avec sang-froid! Cette description de la publicité qui poursuit en France les petits péchés de tout le monde, faite devant des cardinaux ennemis, a semblé délicieuse à la malice romaine. Paul en est devenu célèbre; dans les cercles on demande à le voir.

COLONNE TRAJANE.

15 juin 1828. — L'an 99 de Jésus-Christ, et de Rome 867, le sénat dédia cette colonne à Trajan, qui était alors occupé à faire la guerre aux Daces, et mourut en Syrie avant d'avoir vu ce monument terminé. Dion Cassius raconte que Trajan désira que cette colonne fût élevée sur son tombeau; il voulut que la postérité sût que, la place lui manquant, il avait fait enlever une partie du mont Quirinal égale en hauteur à celle de la colonne. Les deux dernières lignes de l'inscription antique du piédestal indiquent clairement cette intention.

Cassiodore dit que les os de Trajan, renfermés dans une urne d'or, furent placés sous la colonne qui porte son nom. Il fut le premier de tous les Romains dont les restes furent ensevelis dans la ville. Cette colonne, haute de cent trente-deux pieds, depuis le pavé jusqu'à la partie la plus élevée de la statue, est composée de trente-quatre blocs de marbre blanc, unis ensemble par des crampons de bronze. La colonne pro-

prement dite est composée de vingt-trois blocs de marbre; son diamètre inférieur est de onze pieds deux pouces, qui, près du chapiteau, se réduisent à dix pieds.

Le piédestal a quatorze pieds,

Le socle trois,

La colonne, avec sa base et son chapiteau, quatre-vingt-dix,

Le piédestal de la statue, quatorze,

Et enfin la statue, onze.

Cette colonne est plus haute d'un pied et demi que celle de Marc-Aurèle, et son sommet, comme nous l'avons dit, est au niveau du mont Quirinal. On y monte par un escalier tournant taillé dans le marbre; il y a cent quatre-vingt-deux marches de deux pieds deux pouces de longueur. Cet escalier est éclairé par quarante-trois petites ouvertures.

En 1588, Sixte-Quint fit placer sur le piédestal où était autrefois une statue de Trajan en bronze doré celle de l'apôtre saint Pierre, ouvrage médiocre de Thomas della Porta. Tout le monde sait que cette colonne est entourée d'un bas-relief en spirale; il suit la direction de l'escalier intérieur et fait vingt-trois fois le tour de la colonne. Les diverses parties de cet immense bas-relief représentent des sujets pris dans les deux expéditions de Trajan contre les Daces. On y distingue des marches d'armées, des batailles, des campements, des passages de fleuves, etc. Il paraît que les bas-reliefs ont été faits sur place; les figures ont en général deux pieds de proportion. Le sculpteur a conservé un peu plus de relief à celles qui sont près du chapiteau; elles sont aussi d'une proportion un peu plus forte. On a compté jusqu'à deux mille cinq cents figures. Apollodore de Damas, artiste distingué, fort aimé de Trajan, fut l'architecte de ce monument, et peut-être l'auteur des bas-reliefs.

Les seuls bas-reliefs des marbres d'Elgin, à Londres, me

semblent supérieurs à ceux-ci. J'avouerai qu'à mon gré les statues rapportées d'Athènes par lord Elgin, l'emportent sur l'*Apollon*, le *Laocoon*, etc.

Les bas-reliefs de la colonne Trajane me paraissent offrir un modèle parfait du *style* historique; rien n'y est recherché, rien n'y est négligé. Les jointures des corps sont traitées avec un grandiose presque digne de Phidias; c'est le portrait le plus parfait que les Romains nous aient laissé d'eux-mêmes, et tôt ou tard on placera des gravures de ces actions militaires dans toutes les histoires romaines.

Sous le règne de Napoléon, l'intendant de la couronne à Rome a fait enlever la terre qui cachait les colonnes de la magnifique basilique placée au midi de la colonne Trajane. Celle-ci fut élevée dans un espace très-étroit (de soixante-seize pieds de long sur cinquante-six de large), que l'on ne put obtenir qu'en attaquant le roc. Les partisans outrés de l'antiquité prétendent que cette colonne, entourée d'édifices fort élevés, devait produire un beaucoup meilleur effet. Il est sûr que la lumière, venant de haut, devait donner plus de relief aux figures, et, en montant sur les bâtiments voisins, on pouvait les apercevoir de plus près.

Nous ne reparlerons pas ici de la basilique que le dix-neuvième siècle a vue renaître au pied de la colonne Trajane. Nous sommes descendus ce matin dans cette vaste place, plus basse de dix pieds que les rues qui l'environnent; c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous marchons sur le pavé de marbre de la basilique de Trajan.

La maladresse de l'architecte moderne (c'est, je crois, M. Valadier) a élevé un mur qui ôte la vue de la basilique aux personnes qui passent dans la rue du côté opposé à la colonne. Malgré cette absurdité, cette restauration n'en est pas moins la plus belle de Rome.

Les savants qui font imprimer des itinéraires de Rome n'obtiendraient pas la licence du *maestro del sacro palazzo* (censeur en chef) s'ils indiquaient les travaux exécutés par ordre de Napoléon. Tous ces grands ouvrages, qui auraient immortalisé dix pontificats, sont censés faits d'après les ordres de Pie VII. Plusieurs itinéraires, par exemple celui de Féa, imprimé en 1821, ont poussé la prudence jusqu'à ne pas même faire mention de la basilique que nous venons de revoir. Ce trait rappelle cet enfant de bonne maison qui disait à sa mère que Louis XVIII avait été un roi bien guerrier. On fit des questions à l'enfant, et l'on découvrit que, dans les livres d'histoire des colléges de jésuites, Napoléon est représenté comme un général habile auquel Louis XVIII confiait le commandement de ses armées.

3 juin 1828. — Je suppose que Dancourt fut un peintre fidèle des mœurs de son temps. Avant la révolution, un cordonnier, un procureur, un médecin, avaient en quelque sorte le cœur de leur état. Le médecin, l'avocat, n'arrivaient dans le monde que d'une façon subalterne; maintenant Paris est une république où règne l'égalité, et l'on est homme de société avant tout, car chacun sait bien que l'on n'arrive à la fortune et à la gloire que par les relations de salon.

A Rome, on songe à être heureux en satisfaisant ses passions; chacun suit l'impulsion de son âme, et cette âme ne prend nullement la couleur du métier dont l'homme se sert pour gagner sa vie. Il n'y a rien d'étroit et de bas dans la façon d'agir du cordonnier; et, si demain le hasard lui envoyait une grande fortune, il ne serait point trop déplacé dans la haute société. Tout au plus y marquerait-il par son énergie, car ici comme partout l'éducation française a étiolé les hautes classes. L'an passé, les tribunaux nous ont appris plusieurs

assassinats commis par amour; les accusés appartenaient tous à cette classe ouvrière qui, grâce à sa pauvreté, n'a pas le temps de songer à l'opinion du voisin et aux convenances. M. Lafargue, ouvrier ébéniste, auquel la cour d'assises de Pau vient de sauver la vie, a plus d'âme à lui seul que tous nos poëtes pris ensemble, et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs. En Italie, Cimarosa a peint les passions du peuple.

Ce matin nous étions à Tivoli. Notre excellent vetturino, qui est devenu notre ami, mais que je ne nomme point de peur d'attirer la persécution sur lui, a rencontré au café son camarade Berinetti, dont il nous avait beaucoup parlé. J'ai offert du punch à ce brave homme.

L'an passé, Berinetti se trouvait à Venise, il aperçut dans une des *calle* ou petites rues les plus obscures, une jeune fille dont la vue le frappa d'autant plus, qu'à peine l'eut-elle entrevu, elle détourna la tête en pleurant. Berinetti resta immobile un instant, puis se dit : « C'est la Clarice Porzia, de Terni. » Un an auparavant, il avait mené de Rome à Naple cette jeune personne, et son père, riche négociant de Terni. Berinetti, dont je rapporte les propres paroles, car c'est lui qui est le héros de l'histoire, se dit : « La présence de la Clarice à Venise, et surtout sa manière de fondre en larmes en me voyant, ne sont pas naturelles, il faut que je m'en éclaircisse. » Du moment que cette idée est venue à ce brave homme, il néglige toutes ses affaires, il passe les jours et les nuits à rôder dans les rues voisines de celle où il avait aperçu la Clarice Porzia.

— Et vos voyageurs? lui ai-je dit.

— Je devais partir en effet et avec quatre bons voyageurs (ce qui veut dire bien payants), mais je leur ai dit que l'un de mes chevaux était malade, et les ai cédés à un camarade. Je me serais regardé comme l'être le plus vil, si je n'avais pas

suivi mon idée de retrouver la Clarice. Enfin, le quatrième jour, entrant accablé de fatigue dans une petite boutique où l'on vend du vin grec et des petits poissons frits, que vois-je? si ce n'est la Clarice, plus belle que jamais, mais bien pâle et bien maigre. J'ôte mon chapeau et m'approche d'elle avec respect; elle voulait me fuir, je la supplie de m'écouter. « J'ai quelque chose à vous dire! » m'écriai-je; ce fut mon bon ange qui m'inspira cette idée. « Monsieur votre père se porte bien, il vous fait ses amitiés et m'a chargé de vous remettre quatre sequins. — Hélas! c'est impossible, » reprit-elle en pleurant. On est fort curieux à Venise, je vis qu'on commençait à nous regarder et que la Clarice ne voulait pas être entendue; je lui donnai le bras, nous montâmes dans une gondole. Là, elle fondit en larmes, je l'encourageai de mon mieux; grand Dieu comme elle était pâle! « Je suis une fille perdue, me dit-elle enfin. Je me suis laissé enlever par le Ceccone. — Qu'il n'en soit pas ainsi! » m'écriai-je; car, monsieur, il faut que vous sachiez que le Ceccone est un vetturino napolitain, le plus mauvais sujet qu'il y ait sur la route de Bologne à Naples, un homme sans cœur et scélérat consommé. Enfin, monsieur, il avait enlevé cette jeune fille de dix-huit ans, avait mangé tout l'argent de ses bijoux, et puis l'avait abandonnée à Venise, où elle vivait depuis six semaines avec quinze centimes par jour. Je fis comme celui qui riait : « Tout cela n'est rien, mademoiselle; demain, nous partons pour Terni. — Ah! je n'oserai jamais revoir mon père. — Je vous promets qu'il ne vous grondera pas. » Le lendemain, nous partîmes. Arrivés à Terni, je la cachai dans une cassine à un quart de mille de la ville; elle m'avait dit en voyage que jamais son père ne lui pardonnerait d'avoir fui avec Ceccone, un si mauvais sujet! « Eh bien, je dirai que c'est moi qui vous ai enlevée. » Je m'exposais à être assassiné; mais je voulais mener à bien cette affaire.

En entrant dans Terni, je me recommande au bon San Francesco d'Assisi. J'entre chez le père : il était sans armes; mais, pour plus de précaution, je lui demande de me suivre au café. Là, je m'enferme avec lui dans un cabinet, aussitôt il se met à pleurer. « Vous m'apportez des nouvelles de la Clarice, me dit-il. — Oui, lui dis-je, si vous voulez me jurer de ne faire aucun mal à elle, ni à l'homme qui l'a enlevée. » Au bout d'une heure de bonnes paroles, je le vis calme, alors je lui avouai que cet homme était moi. Le pauvre homme n'avait aucun projet sinistre. Je lui dis que, quoique marié, j'avais eu un moment de faiblesse; je le conduisis à sa fille. Ah! monsieur, quel moment! Enfin, elle a passé six mois dans un couvent de Rome, je tremblais que le père ne voulût l'y laisser; mais non, c'est un brave homme, il vient de la bien marier à Spoletto. »

J'ai passé une heure avec le brave Berinetti, qui m'a raconté plusieurs traits qui compromettent de vénérables personnages, et seraient comme une tache noire dans ce livre, si je les répétais.

En nous ramenant à Rome, notre vetturino nous disait : « Ce qu'il y a de singulier, c'est que jamais le père de la Clarice n'a rendu à Berinetti les quatre-vingts écus que toute cette affaire lui a coûtés, et le signor Porzia sait toute la vérité, car ce scélérat de Ceccone lui a écrit que c'était lui qui avait séduit la Clarice, et non point Berinetti. Ceccone a écrit à celui-ci qu'il ne mourrait que de sa main, et il tiendra parole : « *Non vorrei esser nei panni di Berinetti.* — Je ne voudrais pas être dans les habits de Berinetti. »

Je sens que cette histoire ne mérite pas trop d'être imprimée : pour moi, j'étais transporté de la grandeur d'âme de ce pauvre vetturino; elle éclatait dans son regard et dans le récit de vingt détails que je supprime comme trop longs. Il ne se

croyait qu'adroit et nullement généreux; on voyait qu'il avait employé tout son esprit à ménager la réconciliation avec le père, et à ne pas recevoir un coup de couteau au moment de l'aveu.

Cette histoire a plu à nos compagnes de voyage, je leur présenterai Berinetti. Frédéric nous dit : « Molière fut chargé, par Louis XIV, de donner un modèle idéal à chaque classe de ses sujets, et de poursuivre par le ridicule tout ce qui hésiterait à se conformer à ce modèle. Colbert obtint que les gens de finance seraient exemptés de cette classification. Les hommes bizarres qu'un grain de folie porte à écrire, auraient pu braver les plaisanteries; on inventa pour eux l'Académie française. Ainsi toute liberté dans les petites choses, tout imprévu fut chassé de France. Nous sommes maintenant dans une transition qui durera cent ans; et le nouvel ordre moral qui succédera à ce que nous voyons, d'abord sera supérieur à tout ce qui existe en Angleterre ou ailleurs, comme le dernier en date, et comme établi dans un siècle de lumières et d'examen. Cette nouvelle société commencera par jeter au feu tous les livres actuels; Montesquieu même sera ridicule alors; Voltaire puéril, etc. Lord Byron paraîtra, dans cette postérité reculée, comme un poëte obscur et sublime que le vulgaire croira presque contemporain du Dante. »

15 juin 1828. — Hier soir M. Von St***, savant aimable, parlait à nos compagnes de voyage du lieu où furent exposés Rémus et Romulus enfants. Si le fait n'est pas vrai, du moins il a été cru par ce peuple étonnant, qui, quelles que soient ses fautes, fera à jamais, comme Napoléon, l'occupation des hommes qui ont reçu du ciel le feu sacré.

Dès le grand matin, à cause de la chaleur, nous étions tous au Velabro. C'est là que le berger Faustulus trouva les fonda-

teurs de Rome. Dans ce petit espace, près du Tibre, derrière le mont Capitolin, il y avait un étang alimenté par les eaux du fleuve; ce fut dans la forêt, sur les bords de cet étang, que Rémus et Romulus furent allaités par la louve. Plus tard on passait cet étang en barque, et il fut dit: *Velabrum, à vehendis ratibus.*

Tarquin l'Ancien dessécha ce marais, et sur ce sol s'éleva l'un des plus beaux quartiers de Rome, telle qu'elle exista sous les rois. Il faut, quand on regarde des ruines, avoir toujours présents à la pensée les cinq âges de la ville éternelle. Elle a été la Rome des rois, celle de la république; elle fut magnifique sous les empereurs, misérable et en proie aux factions dans le moyen âge et jusqu'au règne d'Alexandre VI, ensuite somptueuse et toute royale sous Jules II et Léon X. Jusqu'au temps des Gracques, l'architecture fut sévère, et ne chercha que l'*utile;* les Romains pouvaient dire:

Nous n'avons, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

L'imagination de nos compagnes de voyage était tout à fait transportée dans les premiers temps de Rome; je n'ai eu garde de détruire leur plaisir, en disant que, grâce à la longévité des temps primitifs, les rois de Rome avaient régné deux cent quarante-quatre ans à eux sept, ce qui donne à chacun trente-quatre ans de règne. Rien n'éteint l'imagination comme l'appel à la mémoire ou au raisonnement. Voilà pourquoi les prédicateurs actuels sont si ennuyeux; ils raisonnent contre Voltaire, Fréret, etc.

Nous sommes allés voir, sur les bords du Tibre, ce joli temple de Vesta, si bien mis en évidence par l'administration de Napoléon (1810), et dont le nom présent est Hercule vainqueur (*tempio di Ercole vincitore*). Le portique circulaire, formé de

dix-neuf colonnes cannelées de marbre blanc et d'ordre corinthien, est charmant. La hauteur des colonnes, y compris la base et le chapiteau, est de trente-deux pieds, leur diamètre de près de trois. Ces colonnes s'élèvent sur plusieurs marches, et la circonférence du portique circulaire est de cent cinquante-six pieds. Le diamètre de la *cella* ou sanctuaire est de vingt-six pieds. Quelque personnage riche devrait bien remplacer le vilain toit de tuiles, en forme de champignon, qui abrite ces colonnes, par un entablement dans le genre de celui du temple de Tivoli. Ce qui reste du temple de Vesta ou d'Hercule indique que tel fut autrefois son aspect; il ne manque qu'une colonne, l'entablement et la couverture. Le mur de la cella circulaire est en marbre blanc, et les blocs sont très-bien joints.

Le style des chapiteaux et la proportion peut-être un peu trop svelte des colonnes indiquent que le temple de Vesta a été refait vers le temps de Septime Sévère. On l'appelle aussi Saint-Étienne aux carrosses (*San-Stefano alle carrozze*). Une réparation de trois cents louis en ferait une aussi jolie chose que le temple de Diane à Nîmes.

La pauvreté des matériaux employés pour le temple de la Fortune Virile, situé à quelques pas du temple de Vesta, est précisément ce qui l'a rendu si intéressant à nos yeux. Très-probablement nous sommes ici en présence d'un monument bâti du temps de la république. Voici la fable convenue. Ce temple fut élevé par Servius Tullius, sixième roi de Rome; il voulut remercier la fortune qui d'esclave l'avait fait roi. La forme de cet édifice est un carré long; il est entouré de dix-huit colonnes, dont six sont isolées, et les autres à demi engagées dans le mur. Ces colonnes, d'ordre ionique et cannelées, ont vingt-six pieds de hauteur, elles sont de tuf et de travertin.

On les voit misérablement recouvertes de stuc, ainsi que

l'entablement sur lequel on distingue des enfants, des candélabres et des têtes de bœuf; les frontons sont d'une bonne proportion. Ce temple, élevé sur un grand soubassement, fait un très-bel effet depuis qu'il a été déterré par ordre de Napoléon. Ce prince n'osa pas le rendre à sa beauté primitive en supprimant l'église et faisant démolir tout ce qui a été fait pour chan ger le temple en église. Elle fut dédiée à la Vierge en 872, e appartient aujourd'hui aux Arméniens catholiques.

Nous avons passé devant la maison attribuée à Cola di Rienzo ; une inscription annonce qu'elle fut élevée par Nicolo, fils de ce Crescentius qui, ainsi que Cola di Rienzo, rêva la liberté au milieu d'un siècle indigne d'elle.

Nous sommes arrivés aux ruines du Ponte Emilio ; ce fut le premier que Rome vit construire en pierres. La voûte fut la grande invention de l'architecture primitive; pendant longtemps, en Grèce, une colonne fut jointe à la voisine par une poutre ou des pierres plates. Les Étrusques, peuple savant, avaient l'usage de la voûte.

Le pont Emilius, commencé par Marcus Fulvius, censeur, l'an 557 de Rome, fut terminé par Scipion l'Africain l'an 612; restauré par Jules III, il tomba en 1564; rétabli en 1575, une moitié fut emportée par l'inondation de 1598.

Par un sentier rapide voisin de ce pont, nous sommes descendus à une petite barque, à l'aide de laquelle nous avons examiné cette *Cloaca maxima* tant admirée par Montesquieu, et avec raison. Quelle passion pour l'*utile* avaient ces premiers Romains !

Notre disposition à être touchés des choses antiques continuant toujours, nous sommes allés visiter les restes charmants du théâtre de Marcellus. C'est ce neveu d'Auguste, immortel à cause de quelques vers de Virgile : *Tu Marcellus eris!* Ce grand poëte les lut en présence d'Octavie, qui venait de perdre

ce fils si aimable. Cette action de Virgile est d'une âme bien avilie par le despotisme, dit le sévère Alfieri; avait-il peur que Rome ne manquât de maîtres? Alfieri était riche, et Virgile était pauvre. Le gentilhomme piémontais n'a que trop raison lorsqu'il parle des gens de lettres à *impulso artificiale* (à vocation pécuniaire). Je demande pardon de cette foule de petites digressions. C'est en disant tout ce qui nous passe par la tête que nous arrivons à notre grand objet, ne pas ennuyer nos compagnes de voyage en leur faisant voir des ruines laides pour des yeux dévoués à la mode.

Dix ans après la mort de ce Marcellus qui eût régné sur Rome, Auguste fit la dédicace de ce théâtre. Les Romains eurent le plaisir de voir tuer sous leurs yeux six cents bêtes féroces. Aujourd'hui, on chanterait une cantate où les vertus du prince seraient académiquement célébrées. A l'arrivée de l'empereur François d'Autriche à Milan, Monti a chanté le retour d'Astrée. Apparemment la justice avait été exilée du temps des Français, et revenait avec le gouvernement de M. de Metternich! Monti était pauvre comme Virgile

Le seul Jean-Jacques Rousseau a su rester pauvre et gagner aux échecs M. le prince de Conti, tout en étant fou du bonheur de recevoir la visite d'un prince. Après cette digression, continuant le métier de cicerone, j'ai raconté que, le jour de la dédicace du théâtre de Marcellus, la chaise curule d'Auguste s'étant rompue tout à coup, il tomba tout de son long sur le dos, ce qui fit grand plaisir aux vieux jacobins de Rome.

Si vous voulez oublier l'énorme toit si laid du théâtre de la rue Ventadour, sa façade peut donner une idée de ce qui reste du théâtre de Marcellus. Cet édifice formait un demi-cercle dont le diamètre avait trois cent soixante-dix pieds; il pouvait contenir vingt-cinq mille spectateurs. Ce qui nous en reste

aujourd'hui, ce sont deux rangs d'arcades élégantes; elles environnaient la partie occupée par les spectateurs (vers la Piazza Montanara). Les colonnes engagées des arcades inférieures sont d'ordre dorique; les arcades plus élevées sont ioniques.

Cette ruine est si jolie, entre si bien dans l'œil, comme disent les artistes, que la plupart des architectes, lorsqu'ils ont à placer l'ordre ionique sur l'ordre dorique, suivent les proportions du théâtre de Marcellus. Probablement il y avait un troisième ordre plus élevé. Dans vingt ans, nous serons moins barbares pour l'architecture; l'on ajoutera peut-être ce troisième ordre au théâtre Ventadour, et le vilain toit sera caché. Le théâtre de Marcellus est construit de gros blocs de travertin.

Comme tous les monuments un peu solides de la Rome antique, comme le tombeau de Cecilia Metella, comme l'arc de Janus Quadrifrons au Velabro, le théâtre de Marcellus a servi de forteresse dans le moyen âge. Les Pierleoni l'occupèrent, ensuite les Savelli; plus tard, la famille Massimi fit construire sur les ruines de ce théâtre le palais que l'on voit aujourd'hui. Peruzzi fut l'architecte. M. Orsini, propriétaire actuel, vient de le faire restaurer. On arrive dans la cour du palais par une longue rampe; elle suit l'exhaussement formé par les ruines du théâtre antique.

Si vous vous sentez un jour un accès de curiosité bien courageux, vous pouvez l'employer à étudier le théâtre de Marcellus et le palais Massimi. Chaque monument de Rome a donné lieu à deux ou trois volumes in-folio. Dans le genre historique, c'est tout ce qu'offrent de passable les bibliothèques du pays.

De gros nuages noirs annonçaient une tempête; au lieu de courir dans la campagne de Rome, nous sommes revenus à

l'arc de Janus Quadrifrons. Cet édifice massif offre en effet quatre fronts, et il est assis sur quatre gros piliers. On trouvait dans la Rome antique plusieurs de ces arcs nommés Janus et qui avaient pour but d'offrir un abri contre l'ardeur du soleil, souvent fort dangereuse ici. On a les noms et l'emplacement de cinq ou six vastes portiques qui servaient au même usage. Le plus agréable, selon moi, était au noviciat des jésuites à Monte-Cavallo. L'hiver, on se rassemblait autour de ces abris pour prendre le soleil et parler politique. Dans beaucoup de villes d'Italie, les jours de soleil, en hiver, on voit encore les habitants, enveloppés dans leurs grands manteaux, se réunir à l'abri de quelque mur, pour chercher les plaisirs de la conversation. Nous avons retrouvé cet usage même à Vérone, ville tellement avancée vers le nord.

L'arc de Janus Quadrifrons est composé de grands quartiers de marbre blanc; ses quatre gros piliers s'élèvent sur un soubassement; les deux parties extérieures de chaque pilier sont ornées chacune de six niches, ce qui est de fort mauvais goût. Ce n'est guère que dans le siècle de Septime-Sévère (195) que l'architecture a pu arriver à ce point de décadence. Ces sortes d'ornements mesquins étaient tout à fait à la mode sous Dioclétien, l'an 284. La mode, qui ne vit que de changements, commençait à s'introduire dans un art dont les résultats durent quinze ou vingt siècles. La raison publique était affaiblie, rare bonheur pour les tyrans fous ou stupides qui régnaient sur Rome.

Les trous que l'on remarque dans l'arc de Janus Quadrifrons sont attribués à la patience des soldats barbares qui cherchaient les crampons de fer employés pour lier les blocs de marbre. M. Sterni nous a fait remarquer que plusieurs de ces blocs avaient déjà servi à d'autres édifices.

Quelle que fût pour les détails la décadence de l'art à l'épo-

que de Septime-Sévère, il paraît que les novateurs manquaient de hardiesse; car le plan général de cet arc fait encore plaisir à l'œil. La proportion du plein et du vide est bonne, ainsi que celle de la hauteur et de la largeur. Les fortifications barbares qui couronnent cet édifice ont été élevées par la famille Frangipani, dont ce monument formait la forteresse. Il n'y a que peu d'années que cette grosse masse a été débarrassée des douze ou quinze pieds de terre qui lui ôtaient toute physionomie.

Cet arc avait été bâti dans le Forum Boarium (marché aux bœufs). Ce furent les marchands de bœufs et banquiers du Forum Boarium qui élevèrent l'arc de Septime Sévère que l'on voit ici près et dont l'ouverture est de forme carrée; on y remarque une inscription et des bas-reliefs d'un travail médiocre et fort endommagés par le temps, *edax rerum*. Un des bas-reliefs nous montre *Septime-Sévère sacrifiant aux dieux*, avec Julie sa femme. On voit dans l'autre bas-relief *Caracalla faisant un sacrifice*. On distingue la place où était la figure de Géta, effacée après sa mort violente. Mais que nous importe la description d'un monument médiocre élevé à de méprisables despotes? Il vaut mieux parler de véritables grands hommes.

Cet être mystérieux pour lequel nous sommes la postérité la plus reculée, et dont, sous le nom d'Hercule, il ne nous reste qu'une idée si imparfaite, avait élevé près d'ici l'Ara Maxima; c'est un autel qu'il s'érigea à lui-même après avoir tué Cacus. Ce voleur avait enlevé à Hercule quelques-uns de ses bœufs; il les avait cachés dans un antre du mont Aventin; mais leurs mugissements révélèrent le vol. Nous avons relu sur place, et avec un vif plaisir, ce que Tite-Live dit de cette histoire. Ces aventures étaient pour les Romains ce que sont pour nous les traditions des miracles des saints du moyen âge qui courent

encore dans nos campagnes. L'exemple de la croix de Migné nous montre comment on faisait des miracles au sixième siècle[1]. Mais il n'est point aussi facile de découvrir l'origine des actions grandes et simples attribuées à cet Hercule, qui, suivant l'idée sublime de Don Quichotte, semble avoir parcouru la terre pour punir les oppresseurs et secourir les faibles opprimés. C'est près du lieu où nous sommes que l'on a découvert la grande statue d'Hercule, en bronze doré, que l'on remarque au Capitole.

Ce fut près d'ici, au bas du Palatin, que Romulus commença le fameux sillon qui indiquait l'enceinte de sa nouvelle ville; sa charrue était attelée d'un taureau et d'une vache, ainsi que le prescrivait la religion, qui, dès cette époque reculée, exerçait déjà un empire immense sur les imaginations italiennes. Cela tient-il à la race d'hommes ou à la fréquence des tremblements de terre et des orages, qui, en été, sont vraiment faits pour inspirer la terreur? Ils nous font peur même à nous, sans doute à cause de l'effet électrique qui agite nos nerfs; alors nous saisissons une grosse barre de fer qui diminue notre anxiété.

Le centre de la puissance des prêtres était dans cette Étrurie, maintenant si vide de passions. Ils y jouaient le rôle que les jésuites voudraient se donner; ils désignaient les petits rois du pays, qui ne pouvaient rien faire sans leur assentiment. Je ne puis m'empêcher de voir le premier pas de l'esprit humain dans ce triomphe remporté par l'esprit sur la force brutale.

La ville de Romulus n'ayant pas été détruite par ses voisins,

[1] Chercher l'histoire du miracle de Migné, dans plusieurs mandements de 1827 à 1829, et dans un gros volume in-8°, publié en 1829. A Rome on nous a beaucoup parlé du miracle de Migné; deux d'entre nous ont pris le parti d'y croire. Voir pour des faits semblables l'intéressante chronique de Grégoire de Tours.

comme il est arrivé à des centaines d'autres fondées comme celle-ci par un brigand hardi, le peuple superstitieux qu'il avait rassemblé plaça un bœuf de bronze dans le lieu où il avait commencé son sillon. Les bas-reliefs et les statues étaient les inscriptions de ces peuplades anciennes qui ne savaient pas lire. Ce *bœuf d'airain* confirma ou donna à ce lieu-ci le nom de Forum Boarium.

Tout ce récit avait touché nos compagnes de voyage; j'en ai profité pour proposer de mettre un peu d'ordre dans nos courses, indiquées jusqu'ici par le goût du moment. Ces dames éprouvaient aujourd'hui une sorte de passion pour les temps anciens; nous avons décidé de revoir, avant de rentrer à la maison, les dix arcs qui, plus ou moins conservés, existent encore aujourd'hui dans Rome.

Un ordre quelconque dans nos courses eût semblé ridicule et ennuyeux pendant les premiers mois de notre séjour; alors nous étions sans passion; nous ne nous serions pas attendris, comme aujourd'hui, au souvenir d'Hercule faisant passer le Tibre à ses troupeaux. Il y avait un autre *draw-bach* (inconvénient). L'éducation de nos yeux n'était pas faite; ils ne savaient pas distinguer dans un portique les petites différences de formes qui indiquent le siècle d'Auguste ou celui de Dioclétien. Voici la liste des dix arcs, dont six seulement sont des arcs de triomphe.

Le Janus Quadrifrons et l'arc carré de Septime-Sévère, que nous venons d'examiner.

Les arcs de Septime-Sévère, de Titus et de Constantin, que nous avons vus dès notre arrivée, en courant le Forum. Il nous reste à voir aujourd'hui les arcs de :

Dolabella et Silanus,

Claudius-Drusus,

Gallien,

Saint-Lazare,

De' Pantani.

L'arc de Portugal, près le palais Fiano, a été détruit par Alexandre VII en 1660. Nous avons débuté par monter au Cœlius, sur lequel nous avons vu l'arc des consuls Dolabella et Silanus, construit en blocs de travertin, l'an 753, afin d'y faire passer l'*acqua Julia* et l'*acqua Marcia*. Septime-Sévère et Caracalla firent passer sur cet arc l'*acqua Claudia*.

Nous avons vu, près de l'ancienne porte Capena, les restes de l'arc triomphal de Claudius Drusus. Le sénat le fit élever sur la voie Appienne, l'an 745 de Rome; il fut orné des trophées conquis sur les Germains à la suite de ces victoires qui valurent à Drusus et à ses descendants le nom de Germanicus. Caracalla fit passer sur cet arc, vers l'an 959, l'eau du mont Algide.

L'arc de Gallien, orné de deux pilastres corinthiens et construit en travertin, fut élevé à cet empereur par un Marcus Aurélius, dont le nom se trouve dans l'inscription qu'on y voit encore. Ce monument est de peu d'importance.

Nous avons trouvé, dans la rue qui conduit à la porte de Saint-Paul, un arc de briques, reste informe d'anciennes ruines et qui ne valait pas la peine d'aller le chercher si loin. La chapelle voisine lui a valu le nom d'arc de Saint-Lazare.

L'arc de' Pantani est fort intéressant. Il est situé dans la vallée, entre le Forum et le mont Quirinal, auprès des trois magnifiques colonnes de marbre blanc surmontées d'un clocher qui ont appartenu au temple ou au Forum de Nerva. L'arc de' Pantani, qui remplace une porte de Numa, n'est autre chose qu'une ouverture dans ce mur si élevé, composé de blocs de peperino, placés sans mortier les uns au-dessus des autres, dont nous avons déjà parlé. On voit que les courses inspirées par notre nouvelle passion n'ont pas eu des résultats

bien curieux ; mais elles ont mis de l'ordre dans nos idées. Nous nous figurons parfaitement les dix arcs qui existent à Rome, et nous projetons le même travail pour les palais et les églises.

Quant aux onze obélisques, nous n'avons pas eu besoin de les aller voir, nous nous les rappelons parfaitement bien.

L'obélisque du cirque d'Héliogabale est placé au milieu de la promenade du Monte-Pincio. Nous le voyons presque tous les jours une heure avant le coucher du soleil.

Nous connaissons de même les obélisques

De la place du peuple;

De la Trinité-du-Mont;

De Monte-Citorio, vis-à-vis le balcon de la Loterie;

De la Minerve; il est placé sur le dos d'un éléphant;

De la place de la Rotonde; bon à transporter ailleurs, il enterre le Panthéon ;

De la place Navone : cet obélisque est placé sur un rocher percé par le Bernin, et garni de mauvaises statues colossales représentant des fleuves : cette fontaine a semblé fort belle pendant deux siècles, et l'est encore aux yeux du peuple des connaisseurs;

De Saint-Pierre;

De Sainte-Marie-Majeure;

De Saint-Jean-de-Latran ;

Et enfin celui de Monte-Cavallo, placé entre les deux chevaux de grandeur colossale.

30 juin. — Depuis deux mois il s'est fait comme une révolution intérieure dans notre petite société. L'une de nos compagnes de voyage ne cherche plus à dissimuler sa passion pour la villa Ludovisi et les tableaux du Guerchin. Une autre de nos amies va souvent revoir la galerie géographique du père Danti

au Vatican. Paul lui-même s'est pris d'un goût, qui ne fait guère d'honneur à sa sensibilité, pour Alexandre VI et son siècle. Il étudie avec une vive curiosité l'histoire du saint-siége à partir de l'an 1450. Philippe fait des recherches sur les statues antiques. Madame Lampugnani ne passe pas de journée sans revoir l'atelier de Canova ou quelque statue de ce grand homme.

Nous avons à Rome des amis agréables, et, après avoir été sur le point de quitter cette ville trois mois après notre arrivée, il paraît que notre séjour va s'y prolonger beaucoup, ou bien nous partirons bientôt pour Naples et la Sicile, sauf à revenir ensuite passer plusieurs mois dans notre chère Rome. Cette passion que je prévoyais, et dont plus tard j'avais désespéré, est née enfin.

1er juillet. — Nous avons vu plusieurs palais ces jours-ci; d'abord le palais Farnèse, le plus beau de tous, bâti par Sangallo et Michel-Ange avec des pierres arrachées au Colysée et au théâtre de Marcellus. On arrive à ce palais isolé par une fort jolie petite place; il a la forme d'un carré parfait. C'est encore une forteresse, comme les palais de Florence. Le danger courait les rues de Rome au quatorzième siècle; les papes étaient déposés et massacrés comme aujourd'hui le dey d'Alger; mais, par l'effet de ce despotisme singulier et non militaire, l'histoire de Rome est bien plus sauvage et plus intéressante que celle de Bologne, de Milan ou de Florence.

Le palais Farnèse, admirable à cause de l'architecture de Michel-Ange, passerait aujourd'hui pour horriblement triste. Je conçois fort bien que, le premier jour, une jeune Française, accoutumée à nos maisons percées de cent fenêtres, n'y voie qu'une prison. Une cour fermée des quatre côtés est toujours une absurdité dans un palais qui n'est pas une forteresse, et

dont le maître est supposé assez riche pour acheter tous les terrains nécessaires, puisqu'il prétend à la magnificence.

Le vestibule par lequel on entre dans ce majestueux édifice, est orné de douze colonnes doriques de granit égyptien; et trois ordres de colonnes les unes sur les autres décorent sur ses quatres façades cette cour carrée et si sombre. L'ordre inférieur forme un portique d'une majesté farouche et vraiment romaine. C'est sous ce portique qu'on a déposé la grande urne sépulcrale de marbre de Paros qui appartint au tombeau de Cecilia Metella. Reléguée dans un coin de la cour, cette urne ne produit ici aucun effet; c'est une faute de goût du siècle de Paul III de l'avoir enlevée au monument dont elle formait la partie principale. Nous nous sommes arrêtés deux heures dans la galerie où Annibal Carrache a peint à fresque (1606) la plupart des tableaux de la mythologie racontés par Ovide. Le centre de la voûte est occupé par le triomphe de Bacchus et d'Ariane. Les figures ont un peu le défaut de celles du Titien; admirablement bien peintes, on y sent un peu l'absence de l'âme céleste et de l'esprit que Raphaël donne toujours aux siennes.

De petites fresques, placées dans les parties moins élevées de la voûte, représentent l'*Aurore qui enlève Céphale; Galatée qui parcourt les mers, environnée d'une foule de Nymphes et de Tritons*, etc. Nous avons surtout remarqué un tableau plein de fraîcheur et de volupté : *Anchise aide Vénus à se débarrasser d'un de ses cothurnes*. Ce morceau est digne de l'Arioste. Il est frappant même pour un spectateur du dix-neuvième siècle, dont le jugement est faussé par le souvenir de tant de lithographies remplies d'affectation. Les dessins des albums et les gravures des almanachs anglais exagèrent le genre sévère dans les figures de vieillards et de scélérats, et il est facile d'en sentir le ridicule. Mais quand on a vu pendant

longtemps des figures affectées dans le genre gracieux, pour peu qu'elles aient fait plaisir, on ne se trouve plus de sensibilité pour la grâce du Corrége, du Parmigianino, du Guide et d'Annibal Carrache.

Ce grand homme passa neuf années à peindre la voûte de la galerie Farnèse. Il n'était pas courtisan et déplaisait aux courtisans du cardinal qui la lui avait commandée. Il eut le sort que Prud'hon a rencontré de nos jours. Au dix-neuvième siècle il faudra qu'un artiste fasse la cour au journaliste qui dispose de l'opinion des gens riches, ce qui est presque aussi scabreux que de chercher à plaire à un vieux cardinal imbécile, fastueux et avare. Annibal était un grand artiste parce qu'il n'était pas un philosophe prudent. Il avait cru s'assurer du pain pour sa vieillesse en faisant ce grand ouvrage; il fut payé d'une manière ridicule et en mourut de chagrin.

Ces fresques immortelles sont fort méprisées par les artistes français de l'école de David. Le parti contraire, les peintres qui méprisent la *forme* et adorent le laid, trouvent qu'elles n'ont point assez d'expression. Mais, si quelque incendie ou quelque tremblement de terre ne vient pas les détruire, on les admirera encore plusieurs siècles après que les noms des uns et des autres seront retombés dans l'oubli.

J'avoue que ces fresques sont assez enfumées; six fois par an elles sont échauffées par les mille bougies de M. l'ambassadeur de Naples, qui donne ses fêtes diplomatiques dans cette galerie.

Un jour M. d'Italinski restait pensif, au milieu de tous ces hommes chargés de trois ou quatre cordons aux couleurs tranchantes étalés par-dessus l'habit. Ces personnages étaient occupés chacun à persuader à son voisin qu'il méprisait parfaitement l'opinion publique et les carbonari, qui le font mourir de peur. Sur quoi M. d'Italinski, trop vieux pour être am-

bitieux, disait : « Un siècle doit exceller dans ce dont il fait sa grande affaire. Notre affaire à nous est d'opérer des conversions politiques. C'est dans ce but que, trompeurs comme trompés, nous parlons sans cesse du *bon*, du *juste*, de l'*utile*. Toute la partie de notre attention et de nos raisonnements qui s'emploie à chercher le bon, le juste, etc., était au service des beaux-arts chez les hommes dont Annibal Carrache voulait captiver l'attention. Voyez les revues littéraires écrites par les hommes graves qui dirigent l'opinion publique, quelle effroyable *cant!* (hypocrisie de mœurs) etc. »

Nous avons admiré, dans une chambre voisine de la galerie Farnèse, la plus belle tête de Caracalla que l'antiquité nous ait laissée ; cela est beau comme l'*Aristide* de Naples, ou comme le *Vitellius* de Gênes.

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Les sculpteurs à qui l'on doit ces portraits sublimes savaient faire de l'idéal (ils savaient le *choisir* dans la nature, et non pas le *copier* sottement d'après quelque statue admirée).

En quittant la galerie du Carrache, nous sommes allés voir quelques-uns des trente-huit palais dont M. Tambroni nous a donné la liste. La plupart rappellent l'histoire du pape dont le neveu le bâtit. Presque tous sont remarquables par l'architecture, par quelque belle statue ou buste antiques, ou par quelque tableau des grands maîtres.

La paresse du Romain actuel est si grande, *se déranger est pour lui un tel supplice*, que, malgré la perspective de la *mancia*, plusieurs nous ont dit que le palais confié à leur garde ne contenait rien de remarquable. Nous leur avons répondu, d'un air important et en marmottant le nom de quelque cardinal en crédit, que nous voulions absolument voir la distribution des appartements.

Nous avons le courage de ne regarder dans chaque palais qu'une ou deux choses ; nous y reviendrons par la suite si le souvenir nous en plaît. Dans ce moment nous rendons hommage à l'opinion du monde, en suivant ses indications.

La façade du palais Giraud, près le fort Saint-Ange, est du célèbre Bramante ; c'est ce qui nous a le plus frappés ce matin. Le palais Stoppani nous a semblé au-dessus de tout éloge ; il est de Raphaël, qui était aussi excellent architecte. Ce fut là qu'on logea Charles-Quint quand il vint à Rome. Nous avons admiré l'escalier du palais Braschi (place Navone), et d'autant plus qu'il fut élevé dans une époque de décadence, en 1783.

La cour du palais de Monte-Cavallo, restauré par Napoléon, est bien jolie, ainsi que la charmante madone en mosaïque placée sur le clocher. L'original est du Maratte.

Comment assez louer les loges du Vatican ? Quel admirable moyen de dégagement pour un palais ! Quelle vue on a de ces portiques bâtis par Raphaël, et où il a peint la Bible avec le grandiose de l'antique et l'onction d'un chrétien !

Le palais Barberini serait frappant de beauté sévère au nord des Alpes ; ici, il montre le mauvais goût du Bernin. La voûte immense du salon passe pour le chef-d'œuvre d'un autre artiste, dans le genre de Sénèque, le peintre Pierre de Cortone. Le malheureux trouvait Raphaël froid ; Sénèque voulait orner la simplicité de Virgile. Fatigués de cette affectation moderne, nous sommes allés chercher un plaisir pur dans l'église sublime de Sainte-Marie-des-Anges. L'architecte Michel-Ange n'avait que peu gâté la forme antique en changeant en église catholique la salle principale des Thermes de Dioclétien, alors fort bien conservée.

Un Vanvitelli bouleversa tout en 1740 ; il ferma la porte ouverte par Michel-Ange ; on entre maintenant dans cette église par une sorte de fourneau ou chauffoir des anciens bains. On

y a placé les tombeaux de Salvator Rosa et du Maratte. Le contraste de ce chauffoir et des colonnes antiques est pitoyable. Cette église, où nous venons pour la vingtième fois peut-être, a été fort bien sentie aujourd'hui.

Le cloître des Chartreux, à vingt pas d'ici, est digne de Michel-Ange. C'est un grand portique carré, formé par cent colonnes de travertin.

Comme il nous restait encore un peu de jour en sortant du cloître des Chartreux, nous sommes revenus sur la jolie place Barberini, dont la fontaine plaît tant à nos compagnes de voyage. C'est un Faune qui, avec sa conque, lance en l'air un petit jet d'eau qui lui retombe sur la tête. Ces dames ont senti, quoique bonnes Françaises, que cela vaut mieux que la fontaine de Grenelle.

Nous sommes montés à l'église des Capucins, si connue par le charmant et trop charmant archange *Saint Michel*, du Guide. Le joli ne peut aller plus loin; si on voulait plus faire, on arriverait à peindre ce qui est de mode. Et, le but de la mode étant toujours de se distinguer du voisin et de courir après la sensation du neuf, au bout de peu d'années, ce qui a paru délicieux à l'élite de la bonne compagnie d'un siècle semble le comble du ridicule à la bonne compagnie qui la remplace cent ans plus tard. Les gens d'esprit qui se réunissaient dans les salons de mademoiselle de Lespinasse ou de madame du Deffand ne savaient pas tant d'économie politique et de politique que nous, mais sous tous les autres rapports nous étaient fort supérieurs. Cette société de 1770 n'a eu qu'un tort, c'est de nous laisser le produit de ses beaux-arts; cette seule erreur va lui valoir dans la postérité le nom de *perruque*. De graves théologiens trouvent le tableau du Guide trop aimable pour une église; on raconte que de jeunes filles ont pris de l'amour, comme la Sophie d'*Émile*, en priant des heures entières de-

vant cette figure céleste. Le Dominiquin, fort dévot, fit hommage à cette église du *Saint François*, qui est dans la troisième chapelle. — Quelques bons tableaux d'André Sacchi. — Voir sur la porte le carton de la *Barque de saint Pierre*, par Giotto, ouvrage de l'an 1300. La mosaïque est à Saint-Pierre. C'est dans le couvent contigu qu'habite le terrible cardinal Micara, homme de mérite, en horreur à ses capucins, qui se sont révoltés contre lui, mai 1827 ; il y a eu des blessés. Anecdote comique.

La famille d'un jeune moine, n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs mois, s'adressa à son *protecteur*, le prince Santa-Croce. D'abord, réponses évasives; ensuite il a été envoyé à Naples. Recherches à Naples : on n'y connaît pas de jeune capucin de ce nom. Plusieurs mois se passent. Enfin, le prince Santa-Croce se fâche et menace de parler au pape; alors on lui avoue que le cachot où le jeune capucin est enfermé, au couvent de la piazza Barberini, s'appelle Napoli

Toutes les choses aimables que nous venons de voir seraient assez intelligibles pour un Parisien nouvellement débarqué. On peut venir ici quelques jours après l'arrivée.

Ce soir, pendant une heure, nous avons eu de la musique chantée devant des gens *susceptibles d'enthousiasme;* nos chanteuses n'étaient pas de beaucoup au-dessus du médiocre, et cependant elles ont fait merveille. Tamburini, chanteur de génie, assez mal secondé, nous a dit le fameux duo entre le père et le fils d'*Elisa e Claudio*, de Mercadante. Au moment où il s'écrie : « *Ei viene*, » des larmes étaient dans tous les yeux. Hélas ! à Paris on peut payer des chanteurs, mais l'on n'aura jamais ce public si susceptible de folie. La salle où nous étions, sombre et magnifique, peinte à fresque jadis par les élèves de Pierre de Cortone, et haute de quarante ou cinquante pieds, prêtait des ailes à l'imagination. Nous aperce-

vions de tous les côtés des personnages appartenant à des sujets mythologiques, et nous ne pouvions saisir l'ensemble du tableau. La société était composée d'étrangers assez communicatifs ; pourquoi ne pas passer gaiement les quinze jours qu'ils doivent rester à Rome ? Nos dames ont décidé que les jeunes gens russes étaient les plus aimables. Plusieurs seigneurs russes font des charités immenses, et fort bien entendues. Leur conversation est quelquefois un peu pâle, à cause du nombre infini de mensonges qui sont démonétisés en France et encore respectables à Saint-Pétersbourg ; d'ailleurs les *Contes moraux* de Marmontel leur semblent charmants, et probablement Clara Gazul les ennuierait. C'est trop simple.

« Je pars, nous disait ce soir un peintre français, après avoir habité Rome pendant quatorze ans, et toute ma vie je regretterai cette ville. Jamais je n'y éprouvai de mauvais procédés, et que de moments délicieux ne m'a-t-elle pas donnés ! »

2 juillet 1828. — Je placerai ici la liste des palais qu'il faut voir. Je mets en première ligne ceux qui valent la peine qu'on aille les chercher, ils sont au nombre de douze. On monte dans les palais de la seconde liste quand on passe devant.

Le Vatican, dix mille chambres.
Le Quirinal ou Monte Cavallo.
La Cancellaria (la Chancellerie).
Rospigliosi, l'*Aurore* du Guide.
Farnèse.
Farnesina, la *Psyché* de Raphaël.
Borghèse[1]. } galeries magnifiques.
Doria-Pamfili, }

[1] La *Danaë* du palais Borghèse, achetée à Paris lors de la vente des

Corsini, }
Chigi, } quelques bons tableaux.

La villa Medici, occupée par les jeunes peintres français. Belle vue sous les chênes verts.

Barberini, portaits de la Cenci et de la Fornarina ; *Mort de Germanicus,* tableau du Poussin.

Voici vingt-cinq palais d'un intérêt secondaire.

Altieri, très-vaste.

Braschi, bel escalier.

Colonna, belle galerie. Depuis la mort du prince Laurent, dont le tombeau est aux Saints-Apôtres, il n'y a plus de tableaux.

Palais de' Conservatori, statue de César.

Palais de la Consulta, assez plat.

Costaguti, fresques du Dominiquin et du Guerchin.

Falconieri, bons tableaux.

Ruspoli. Les fresques des salles occupées par le café sont d'un peintre français. Le grand salon où M. Demidoff faisait représenter des vaudevilles est assez curieux à voir, l'escalier est magnifique. Ce palais appartenait autrefois aux Gaetani. Vis-à-vis est la grande maison appelée palais Fiano, où sont les charmantes marionnettes. Louez deux loges, et demandez Cassandrino, élève en peinture.

Giraud. Bramante fut l'architecte.

Giustiniani, beaucoup de statues.

tableaux ayant appartenu à M. Bonnemaison, est vraiment du Corrége. Le bout du pied me le prouve. Les restaurateurs ont enlevé presque partout ailleurs les dernières teintes du Corrége : chercher ce qu'ils ont *oublié* de laver. Quand la couleur encaustique est fort ancienne, elle devient *friable*, et en lavant un peu un tableau on l'enlève.

Massimi, ruines du théâtre de Marcellus.

Le palais de Monte-Citorio, sur le grand balcon duquel on fait l'extraction des numéros de la loterie. Le bas peuple, qui ces jours-là se rassemble sur la place, est plus curieux que le palais. Toutes les nuances des passions les plus vives se peignent rapidement sur ces figures basanées. Un artiste trouve ici des expressions vives et naturelles qui ne sont point *étiolées* par la crainte de déplaire au voisin; et toutefois chacun des individus de cette populace se conduirait différemment s'il était seul.

Odescalchi, la façade est du Bernin.

Mattei, objets d'art.

Palais du prince Jérôme Bonaparte, via Condotti.

Palais del principe Pio, élevé sur les ruines du théâtre de Pompée.

Salviati, bâti pour loger Henri III.

Palais de Venise, bâti en 1468.

Sciarra, dans le Corso, jolie collection de tableaux.

Palais du sénateur au Capitole, la louve étrusque.

Spada, la statue de Pompée.

Stoppani, élevé sur les dessins de Raphaël.

Verospi, voûte peinte par l'Albane.

Torlonia, sur la place de Venise, brillant de toutes les belles choses qu'a pu rassembler un vendeur de rubans de fil devenu le plus riche banquier de Rome. Comparer cette habitation à celles des enrichis de Paris; rien ne montre plus nettement la différence des caractères nationaux : chez nos enrichis, esprit et prétentions, occupation de tous les moments de cent petites choses qui doivent les avancer dans le monde; chez le marchand de rubans romain, tout est repos et tranquillité; après l'argent il n'eut de goût que pour les beaux-arts

3 juillet 1828. — Assis sous les arbres du Pincio, qui retentissaient du chant des cigales, nous goûtions les délices que nous apportait un petit vent frais venant de la mer. Nos yeux satisfaits erraient sur cette Rome qu'ils commencent à connaître. Nous avions à nos pieds la porte del Popolo, il y avait de grands moments de silence. Philippe nous dit tout à coup, parlant comme un livre et avec une gravité charmante :

« Le 31 décembre 1494, Charles VIII entra dans Rome par la porte que vous avez sous les yeux. Ce jeune roi était à la tête de son armée, qui marchait sur Naples. L'Italie souffre encore du mal que cette invasion de jeune homme fit à sa politique. Charles VIII fut appelé par un monstre, Ludovic Sforze, qui voulait usurper le duché de Milan sur son neveu [1].

« Pour la première fois, le 31 decembre 1494, les Romains virent la force et la nouvelle organisation militaires des ultramontains ; ils en conçurent une sorte de terreur. A trois heures après midi, dit un témoin oculaire [2], une avant-garde parut à la porte du Peuple ; elle était composée de Suisses et d'Allemands qui marchaient par bataillons, tambours battants et enseignes déployées ; leurs habits étaient courts et de couleurs variées ; ils étaient armés de lances de bois de frêne de dix pieds de long, dont le fer était étroit et acéré. Le premier rang de chaque bataillon avait des casques et des cuirasses qui couvraient la poitrine ; en sorte que, lorsque ces soldats étaient en bataille, ils présentaient à leur ennemi un triple rang de pointes de fer dont les plus avancées se trouvaient à

[1] Chercher au Louvre le portrait de Charles VIII, et le tableau dans lequel on voit ce prince qui rend visite au pauvre neveu de Ludovic, empoisonné par son oncle. M. le comte Alari de Milan a un charmant tableau sur ce sujet, peint par M. Palaggi.

[2] *Paul Jove*, liv. II, p. 41. *Mémoires de Louis de la Trémouille*, tome XIV de la collection p. 148

huit pieds en avant de leur corps. A chaque millier de soldats était attaché une compagnie de cent fusiliers. Voilà le commencement de l'infanterie moderne.

« Après les Suisses marchaient cinq mille Gascons, presque tous arbalétriers. La promptitude avec laquelle ils tendaient et tiraient leurs arbalètres de fer, était remarquable. Du reste la petitesse de leur taille les faisait contraster désavantageusement avec les Suisses. Les Romains les jugèrent pauvres, car leurs habits étaient sans ornements.

« La cavalerie venait ensuite, elle était composée de la fleur de la noblesse française. Ces jeunes gens brillaient par leurs manteaux de soie, leurs casques et leurs colliers dorés. Les Romains comptèrent environ deux mille cinq cents cuirassiers. Ces jeunes Français portaient, comme les gendarmes italiens, une masse d'armes en fer et une lance forte terminée, par une pointe solide. Leurs chevaux étaient grands et robustes ; mais, selon l'usage français, on leur avait coupé la queue et les oreilles. Les Romains remarquèrent que ces chevaux n'étaient point couverts, comme ceux des gendarmes italiens, de caparaçons de cuir bouilli qui les missent à l'abri des coups.

« Chaque cuirassier était suivi de trois chevaux ; le premier monté par un page armé comme lui, les deux autres par des écuyers qu'on appelait les auxiliaires *latéraux*, parce que dans le combat ils soutenaient leur maître à droite et à gauche. Après les cuirassiers venaient cinq mille chevau-légers, ils portaient de grands arcs de bois. Comme les soldats anglais, ils lançaient au loin de longues flèches ; on ne leur voyait pour armes défensives que le casque et la cuirasse, quelques-uns portaient une demi-pique pour percer à terre les ennemis renversés par le choc des chevaux. Les manteaux de ces chevau-légers étaient ornés de plaques d'argent qui dessinaient les armoiries de leurs chefs.

« Enfin, on vit s'avancer l'escorte du jeune roi. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, bordaient la haie autour de Charles VIII; deux cents chevaliers français, choisis dans les plus illustres familles, marchaient à pied à côté de ce prince; ils portaient sur leurs épaules des masses d'armes de fer fort pesantes. Tous les yeux cherchaient Charles VIII; il parut enfin. Les cardinaux Ascagne Sforza et Julien de la Rovere (qui fut depuis Jules II) marchaient à côté du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement, une foule de seigneurs français venaient ensuite.

« A peine le roi passé, un bruit sourd et étrange captiva l'attention de la foule. Elle vit avec étonnement trente-six canons de bronze traînés par de forts chevaux; la longueur de ces canons était de huit pieds, et les boulets qu'ils lançaient gros comme la tête d'un homme; on estima que chaque canon devait peser six mille livres. Après les canons venaient des coulevrines longues de seize pieds, puis des fauconneaux qui lançaient des balles de la grosseur d'une noix. Les affûts étaient formés (comme aujourd'hui) de deux pesantes pièces de bois unies par des traverses, et portées par deux roues auxquelles on en joignait deux autres qui formaient un avant-train et que l'on séparait de la pièce en la mettant en batterie.

« Comme il a été dit, l'avant-garde de Charles VIII avait commencé à passer la porte du Peuple à trois heures après-midi; quand vers les quatre heures et demie la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient quelque chose de plus imposant encore. L'armée française ne cessa de défiler qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea avec son artillerie au palais de Venise. »

Après le récit de Philippe, nous avons raisonné. Sans doute cette expédition fut une folie; elle ne fut *utile* à personne,

mais elle fut *belle*. C'est parce qu'il fut, sans s'en douter, un *artiste*, que nous avons répété si souvent aujourd'hui le nom de Charles VIII.

Les guerres de Napoléon ont été extrêmement *belles* et un peu *utiles*. De là leur réputation, qui durera des milliers d'années. La vieillesse de ceux d'entre nous qui ont vu la retraite de Moscou ne sera pas ridicule : elle sera protégée par ce grand souvenir, qui dès 1850 commencera à devenir héroïque.

Ce soir, délicieux *opera-buffa*, la *Contessa di Colle Ombroso*, divinement chanté par la Liparini. Nous nous promenons dans les rues de Rome, vers les une heure, chant délicieux et retentissant des rossignols que le peuple élève dans des cages.

4 juillet. — Nous avons passé la journée dans la célèbre basilique de Saint-Paul hors des murs. On croit que Constantin la fit bâtir sur une partie du cimetière où, après son martyre, saint Paul avait été enterré. En 386, les empereurs Valentinien II et Théodose ordonnèrent la reconstruction de cette basilique sur un plan beaucoup plus vaste. Elle fut achevée par Honorius ; plusieurs papes l'ont restaurée et ornée.

Parmi les basiliques dont les nefs sont séparées par des colonnes, aucune peut-être n'était plus majestueuse et plus chrétienne avant le fatal incendie du 15 juillet 1823. Maintenant rien n'est plus beau, plus pittoresque, plus triste que l'affreux désordre produit par le feu ; la chaleur des flammes, qui furent alimentées par les énormes poutres qui soutenaient le toit, a fait éclater du haut en bas la plupart des colonnes.

Pendant les vingt années qui ont précédé l'incendie, j'ai vu Saint-Paul tel que les richesses de tous les rois de la terre ne pourraient le rétablir. Le siècle des budgets et de la liberté ne peut plus être celui des beaux-arts ; une route en fer, un dé-

pôt de mendicité, valent cent fois mieux que Saint-Paul. A la vérité, ces objets si utiles ne donnent pas la sensation du *beau*, d'où je conclus que la liberté est ennemie des beaux-arts. Le citoyen de New-York *n'a pas le temps de sentir le beau*, mais souvent il en a la prétention. Toute prétention n'est-elle pas une source de colère et de malheur? Vous voyez un *mouvement pénible* mis à la place de la sensation du beau, ce qui n'empêche pas la liberté de valoir mieux que toutes les basiliques du monde. Mais je ne veux flatter personne.

Autrefois, en entrant à Saint-Paul, on se trouvait comme au milieu d'une forêt de colonnes magnifiques; on en comptait cent trente-deux, toutes antiques : Dieu sait combien de temples païens avaient été déshonorés pour construire cette église! (Achetez dans le Corso le *plan* et la vue intérieure de Saint-Paul; prix : deux *paules*.) Quatre lignes de vingt colonnes chacune partageaient l'église en cinq nefs. Parmi les quarante colonnes de la nef du milieu, vingt-quatre, qui étaient d'ordre corinthien et d'*un seul bloc de marbre violet*, furent enlevées au mausolée d'Adrien (maintenant château Saint-Ange).

Combien ne vaudrait-il pas mieux pour nos plaisirs, en 1829, que ces colonnes fussent restées au mausolée d'Adrien, qui serait la plus belle ruine du monde! Mais il ne faut pas accuser de sottise l'opinion publique de l'an 390 ; elle ne cherchait pas la même sensation que nous; alors la chose qui passait avant tout, aux yeux d'hommes passionnés pour une religion si longtemps en horreur aux puissants de la terre, c'était de bien orner une église. Depuis plusieurs siècles, le sentiment de la *sécurité* avait disparu du milieu de la société des chrétiens, et tous les jours l'on avait moins songé aux choses seulement *agréables*.

Ce qui rappelait surtout les premiers siècles de l'Église et

donnait autrefois à Saint-Paul l'air éminemment chrétien, c'est-à-dire sévère et malheureux, c'était l'absence de plafond; le voyageur apercevait au-dessus de sa tête les grosses poutres formant la toiture; elles n'étaient cachées ni déguisées par rien. Il y a loin de là aux lambris dorés de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Pierre. Le pavé de Saint-Paul hors des murs était formé de fragments irréguliers arrachés à d'antiques monuments de marbre.

Dès l'entrée dans l'église, l'œil était frappé par la grande mosaïque à personnages gigantesques qu'on apercevait derrière l'autel par delà cette forêt de colonnes; elle servait comme d'inscription à tout ce qui était à l'entour, et nommait à l'âme le sentiment qui la troublait. Les proportions colossales des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse* et des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui entourent Jésus-Christ, équivalaient à ces mots : *terreur* et *enfer éternel*. Cette mosaïque est de l'année 440.

On entre dans cette basilique par trois grandes portes. Pantaléon Castelli, consul romain, fit faire à Constantinople, en 1070, la grande porte de bronze; elle a été fondue en partie dans l'incendie de 1823.

Cette église conserve plusieurs vestiges des premiers temps du christianisme. Le grand autel est placé, comme celui de Saint-Pierre, à une grande distance du mur de la tribune (ou du fond de l'église). Le chœur, où les prêtres s'asseyaient près de cet autel, est caché aux yeux des fidèles par un mur percé de cinq ouvertures : la principale en face du maître-autel, et les autres à l'extrémité des quatre nefs latérales. Ces nefs sont formées par les quatre rangs de colonnes et par les murs de côté de la basilique. On retrouve à Saint-Paul le vestibule extérieur où s'arrêtaient les fidèles auxquels l'état de leur conscience interdisait l'entrée de l'église.

Quelque chose de mystérieux s'est lié dans l'esprit des Romains à l'incendie de Saint-Paul, et les gens à imagination de ce pays en parlent avec ce sombre plaisir qui tient à la mélancolie, ce sentiment si rare en Italie et si fréquent en Allemagne. Dans la grande nef, sur le mur, au-dessus des colonnes, se trouvait la longue suite des portraits de tous les papes, et le peuple de Rome voyait avec inquiétude qu'il n'y avait plus de place pour le portrait du successeur de Pie VII. De là les bruits de la suppression du saint-siége. Le vénérable pontife, qui était presque un martyr aux yeux de ses sujets, touchait à ses derniers moments lorsqu'arriva l'incendie de Saint-Paul. Il eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823; cette même nuit, le pape, presque mourant, fut agité par un songe qui lui présentait sans cesse un grand malheur arrivé à l'Église de Rome. Il s'éveilla en sursaut plusieurs fois, et demanda s'il n'était rien arrivé de nouveau. Le lendemain, pour ne pas aggraver son état, on lui cacha l'incendie, et il est mort peu après sans l'avoir jamais su.

Quelques anciens auteurs prétendent que des cèdres furent envoyés du mont Liban pour la toiture de Saint-Paul. Le 15 juillet 1823, de malheureux ouvriers qui travaillaient à la couverture en plomb soutenue par ces poutres, y mirent le feu avec le réchaud qui servait pour leur travail. Ces pièces de bois énormes, desséchées depuis tant de siècles par un soleil ardent, tombant enflammées entre les colonnes, formèrent un foyer destructeur dont la chaleur les a fait éclater dans tous les sens. Ainsi cessa d'exister la basilique la plus ancienne non-seulement de Rome, mais de la chrétienté tout entière. Elle avait duré quinze siècles. Lord Byron prétend, mais à tort, qu'une religion ne dure que deux mille ans.

On fit jadis deux parts des reliques de saint Pierre et de saint Paul. L'une est gardée sous le maître-autel de saint Paul;

l'autre est à saint Pierre, et les têtes des deux apôtres sont à Saint-Jean-de-Latran.

Léon XII a entrepris de reconstruire Saint-Paul. Quelques phrases pleines d'emphase placées dans le journal officiel de Cracas nous apprennent de temps à autre que l'on a fait venir pour Saint-Paul une colonne de marbre de la carrière qui est sur le lac Majeur, près des îles Borromées, en Lombardie. Ces colonnes sont embarquées sur le fameux canal du Milanais, perfectionné par Léonard de Vinci. Elles arrivent à Venise, font le tour de l'Italie, et le Tibre les transporte à quelques centaines de pas de Saint-Paul. Après un siècle ou deux d'efforts inutiles, on renoncera au projet de refaire cette église, qui est d'ailleurs tout à fait inutile.

L'intérieur de cette basilique, dont le plan général forme un carré long, a deux cent quarante pieds de longueur, sans y comprendre la *tribune* (la partie circulaire du fond de l'église), et cent trente-huit pieds de large.

Depuis un an, il est de mode de prétendre que les vingt-quatre colonnes de marbre violet provenaient de la basilique Æmilia, dans le Forum. On s'appuie d'un passage de Pline l'Ancien et de quelques vers de Stace. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces colonnes étaient d'ordre corinthien, cannelées aux deux tiers, et avaient trente-six pieds de haut et onze de circonférence. Les autres colonnes étaient de marbre de Paros. Les deux immenses colonnes de marbre salin qui soutenaient le grand arc de la *tribune* avaient quinze pieds de circonférence et quarante-deux de hauteur. Le feu les a fendues du haut en bas. Ces immenses fragments laissent un souvenir durable et triste. Pourquoi ne le dirais-je pas? A Saint-Paul, nous étions de vrais chrétiens.

Il me semble que l'œil admire avec bien plus de difficulté ces colonnes des temples de la Sicile que l'on a fabriquées à

l'aide d'une quantité de petits blocs circulaires, disposés les uns au-dessus des autres comme une pile de dames au jeu de tric-trac; tandis qu'on est frappé de respect à la vue d'une colonne d'un seul bloc de marbre ou de granit. Quelque chose rappelle l'idée d'*imitation impuissante* dans les colonnes formées d'un assemblage de petites tranches de pierre, comme celles de la Madeleine, à Paris. Mais nous ne pouvons pas faire autrement, et j'aime mieux une colonne ainsi faite que pas de colonne du tout.

L'une des sources du plaisir que donne un grand monument d'architecture est peut-être le sentiment de la *puissance* qui a créé. Or, rien n'est destructif de l'idée de puissance comme la vue d'une imitation restée imparfaite, faute de richesse. Certainement la France ou l'Europe ont des carrières à l'aide desquelles on eût pu former les colonnes de la Madeleine de deux ou de trois blocs seulement; on ne l'a pas fait parce que cela eût été trop cher : imitation impuissante. L'architecture va devenir de plus en plus impossible ailleurs qu'en Russie, où le czar peut faire travailler dix mille esclaves à un monument.

Les colonnes de l'église de Saint-François-de-Paule (à Naples, vis-à-vis le palais du roi) sont de trois morceaux de marbre. Ce Saint-François, écrasé par les maisons voisines, n'est qu'une copie du Panthéon de Rome et de la colonnade de Saint-Pierre réunis par un architecte sans génie; mais ses colonnes, prises isolément, sont les plus belles du dix-neuvième siècle.

Ce qui augmentait l'impression de tristesse profonde et sans espoir que l'on trouvait à Saint-Paul hors des murs, c'est que le chapiteau de chaque colonne était séparé du chapiteau voisin par un arc et non pas par une ligne droite comme dans les monuments grecs et le temple de la Madeleine. Au-dessus de ces arcs, la longue rangée des portraits des papes contribuait

encore à l'apparence profondément catholique de cette basilique. Les physionomies qu'on a données à plusieurs papes rappellent les rigueurs salutaires de la Saint-Barthélemy et de l'inquisition [1].

Saint Léon le Grand fit faire ces portraits depuis saint Pierre jusqu'à lui (440). Cette collection fut continuée par les ordres du pape saint Symmaque, en 498. Benoît XIV, Lambertini, fit restaurer les portraits anciens et ajouter ceux des papes qui l'avaient précédé. Pie VII, qui était le deux cent cinquante-cinquième pape, avait fait compléter cette collection.

Je visitai Saint-Paul le lendemain de l'incendie. J'y trouvai une beauté sévère et une *empreinte de malheur* telle que dans les beaux-arts la seule musique de Mozart peut en donner l'idée. Tout retraçait l'horreur et le désordre de ce malheureux événement; l'église était encombrée de poutres noires fumantes et à demi brûlées; de grands fragments de colonnes fendues de haut en bas menaçaient de tomber au moindre ébranlement. Les Romains qui remplissaient l'église étaient consternés.

C'est un des beaux spectacles que j'aie jamais vus; cela seul valait le voyage de Rome en 1823 et dédommageait de toutes les insolences des agents du pouvoir. « Ces hommes bas et injustes, se disait le pauvre voyageur, ne peuvent pas jouir de ces spectacles sublimes; ils n'ont pas l'âme qu'il faut pour cela; et d'ailleurs ils auraient peur qu'un assassin ne se cachât derrière les fragments de quelque colonne. »

[1] Voir les brefs originaux de quelques-uns de ces papes dans l'*Histoire de l'inquisition*, par le chanoine Llorente. Ce pauvre homme, chassé de France au milieu d'un hiver rigoureux, est mort de froid et de misère sur la route de Madrid. S'il eût écrit dans un sens contraire, il eût été évêque; son persécuteur est le cardinal Macchi. Avis aux lecteurs d'histoire.

Ce fut saint Léon le Grand qui fit faire la grande mosaïque du fond de l'église en 440; elle a été peu endommagée par l'incendie.

Il en est de même de l'autel, remarquable surtout parce qu'il est orné d'un baldaquin terminé par un ornement gothique.

Il faut voir le cloître voisin, construit en 1220. Saint-Paul n'a aucune apparence extérieure, et l'air des environs est si malsain, que les moines qui desservent cette église sont obligés de l'abandonner chaque année dès le mois de mai. Les cinq ou six malheureux qu'on y laisse ont toujours la fièvre. — Au retour, nous avons vu la pyramide de Cestius et le mont Testaccio.

5 juillet 1828. — Notre manière d'être à l'égard de Rome est tout à fait changée; si j'ose le dire, nous éprouvons une sorte de passion pour cette ville célèbre; aucun détail n'est trop sévère ou trop minutieux pour nous. Nous avons soif de tout ce qui appartient à l'objet que nous examinons.

Il y a six mois que nos compagnes de voyage n'eussent pas voulu s'arrêter une heure dans Saint-Jean-de-Latran. Nous y sommes arrivés ce matin à neuf heures et n'en sommes sortis qu'à cinq. Notre examen n'a été interrompu que pendant quelques instants que nous avons passés à la villa Altieri, non pas celle des *Mystères d'Udolphe.* Sous les grands arbres de la villa Altieri, voisine de Saint-Jean-de-Latran, on avait préparé un déjeuner frugal.

Saint-Jean-de-Latran est la première église du monde, *Ecclesiarum urbis et orbis mater et caput;* elle est le siége du souverain pontife comme évêque de Rome. Le pape, après son exaltation, vient ici pour en prendre possession. (C'est la cérémonie du *possesso.*)

Ce fut en 324 que Constantin bâtit cette basilique dans son propre palais, qu'il céda ensuite aux souverains pontifes. Ils l'habitèrent pendant leurs séjours à Rome jusqu'à Grégoire XI (1370), qui reporta à Rome le saint-siége établi dans Avignon. Ce pape fut le dernier des sept papes français. Si les rois de France avaient eu la force et la prévoyance nécessaires pour fixer les papes sur les bords du Rhône, notre pays eût évité toutes ces disputes spirituelles dont l'année 1828 voit encore un exemple. Quand on apprit au cardinal Rubeus l'élection du premier pape français (Clément V, archevêque de Bordeaux), il s'écria devant son voisin le cardinal Napoléon Orsini : « *Hodie fecisti caput mundi de gente sine capite.* — Vous avez choisi la tête du monde parmi un peuple qui n'a pas de tête. » Clément V ne méritait pas ce reproche. A peine fut-il pape (1305), qu'il créa douze cardinaux gascons ou français. Ceux-ci ne manquèrent pas de mépriser les cardinaux italiens, qui bientôt furent en minorité.

Si M. de Metternich peut obtenir un pape lombard ou autrichien, nous verrons un spectacle semblable. Pétrarque, témoin oculaire, a décrit dans plusieurs lettres les mœurs de cette cour d'Avignon ; je les recommande au lecteur. Malheureusement, Pétrarque, semblable en tout à un auteur du dix-neuvième siècle, veut écrire noblement et craint de s'avilir en donnant des détails. Le lecteur peut chercher la seizième lettre *sine titulo*, pages 727-731. Il y trouvera l'histoire d'un cardinal bègue qui se couvre de son chapeau rouge dans une singulière circonstance.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran fut brûlée en 1308 ; Clément V, qui résidait à Avignon, envoya de grandes sommes, et on rétablit avec magnificence tout ce qu'avait détruit l'incendie.

Grégoire XI ouvrit la porte du Nord ; Martin V fit la façade,

ornée plus tard par Eugène IV et Alexandre VI; Pie IV fit exécuter le beau sofite doré; Sixte V décora la façade latérale, dont le double portique, fort joli, fut élevé sur les dessins de Fontana; Innocent X, en 1650, mit la grande nef dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, d'après les dessins du Borromini, cet architecte baroque. En creusant les fondations, on reconnut que ce lieu n'était pas compris dans l'enceinte de Servius Tullius.

Clément XI embellit cette basilique; et enfin Clément XII fit élever la façade, fort admirée de son temps (1730), et qui nous semble assez mauvaise. Ce pape avait de l'argent; on lui proposa de faire le quai du Tibre, de la porte du Peuple au pont Saint-Ange; il aima mieux embellir sa cathédrale.

La façade principale a cinq balcons; c'est de celui du milieu que le pape donne la bénédiction. Quatre colonnes et six pilastres d'ordre composite forment cette façade; elle est couronnée par onze statues que l'on aperçoit fort bien des loges de Raphaël, au Vatican, à trois quarts de lieue d'ici; c'est la plus grande longueur de la Rome habitée.

On a placé dans le portique inférieur une mauvaise statue de Constantin, enterrée par suite des désastres que Rome éprouva depuis cet empereur, et que l'on a retrouvée dans ses Thermes, au mont Quirinal. La grande porte de bronze fut enlevée à l'église de Saint-Adrien, dans le Forum, et transportée ici par ordre d'Alexandre VII. C'est l'unique exemple qui nous reste des portes *quadrifores* des anciens.

En entrant dans cette basilique réellement fort grande, on remarque qu'elle est divisée en cinq nefs séparées par quatre files de pilastres; ces pilastres cachent les colonnes qui existaient avant le Borromini. Ils sont cannelés et d'ordre composite. Au milieu de chacun des pilastres de la grande nef, il y a une niche ridicule, garnie d'une statue colossale plus ridicule

encore. Ces niches sont ornées chacune de deux jolies colonnes de vert antique. Les statues, qui ont quatorze pieds cinq pouces de proportion, représentent les Apôtres; les sculpteurs sont : Rusconi, Legros, Ottoni, Maratti. Les moins mauvaises statues sont celles de *Saint Pierre* et de *Saint Paul*, par Monnot; au-dessus il y a des bas-reliefs en stuc, et, plus haut, des tableaux de forme ovale, par les meilleurs peintres du temps : André Proccacini, Benefial et Conca, qui ont représenté Daniel, Jonas, Jérémie et les autres prophètes. Il valait mieux sans doute placer ici des copies des prophètes sublimes que Michel-Ange a peints à la Sixtine; mais en Italie on veut toujours du neuf, et l'on a raison : c'est ainsi que les arts sont maintenus vivants.

Après Racine et Voltaire, la tragédie française ne fût pas tombée où nous la voyons si chaque année, à quatre époques déterminées, les comédiens avaient été tenus de donner une tragédie nouvelle.

C'est à Saint-Jean-de-Latran que l'on voit la dernière belle chapelle qu'ait produite la religion chrétienne, telle qu'on l'entend depuis le concile de Trente. Il ne faut pas espérer de trouver ici la simplicité touchante des premiers siècles du christianisme, ni la terreur de Michel-Ange. La chapelle Corsini est la première à gauche en entrant; c'est une des plus riches de Rome; elle me semble plus jolie et moins belle que les chapelles de Sainte-Marie-Majeure. Placée à Paris, à Saint-Philippe-du-Roule, elle nous rendrait fous d'admiration. Cette chapelle fut élevée par ordre de Clément XII, Corsini (1735), sur les dessins de Galilei, architecte florentin, qui la décora d'un ordre corinthien et la couvrit en entier de marbres précieux.

Il faut se faire ouvrir la jolie grille qui la sépare de l'église; une mosaïque copiée du Guide vaut la peine d'être vue de

près; elle représente saint André Corsini; l'original est au palais Barberin. Le tombeau à gauche en entrant est celui de Clément XII, qui s'est fait placer dans cette belle urne de porphyre qui était abandonnée sous le portique du Panthéon, d'où l'on a conclu, avec la logique ordinaire des savants antiquaires, qu'elle avait renfermé les cendres de Marcus Agrippa.

Le monument à droite est celui du cardinal Neri Corsini, oncle du pape. On voit ici plusieurs statues et bas-reliefs qui montrent l'état déplorable où les arts étaient tombés à Rome pendant le siècle qui sépare la mort du Bernin de l'apparition de Canova (1680–1780).

La coupole est enjolivée de stucs et autres ornements dorés; le pavé de marbre est charmant; enfin rien ne manque à cette chapelle que le génie dans les artistes; je n'y vois de beau que l'urne antique.

La chapelle ovale qui vient après est celle des Santori; le *Christ* de marbre est d'Étienne Maderne. On voit le tombeau du cardinal Casanatta; c'est ce bon cardinal qui laissa sa bibliothèque au public et en confia la garde aux inquisiteurs (les dominicains de la Minerva). La statue de son tombeau est du célèbre M. Legros, comme on dit à Rome.

On remarque dans la grande nef le tombeau en bronze de Martin V, et, dans la nef à droite, le portrait de Boniface VIII, que l'on croit du Giotto et qui me semble fort bien. Ce pape est représenté entre deux cardinaux, publiant sur le balcon de l'église le premier jubilé de l'année sainte, en 1300. Le grand autel est surmonté d'un ornement gothique. Là, parmi les reliques les plus célèbres, on conserve les têtes des apôtres Saint Pierre et saint Paul [1]. Au fond de l'église, on voit des

[1] Voir l'excellent voyage de Misson; c'est un Lyonnais protestant

mosaïques fort anciennes, puisqu'elles remontent au temps de Nicolas IV.

Il y a dans la croisée à gauche un bel autel du Saint-Sacrement, remarquable surtout à cause de quatre colonnes de bronze doré, cannelées et d'ordre composite; on dit qu'elles ont appartenu au temple de Jupiter Capitolin, et qu'elles furent faites par Auguste avec le bronze des éperons des vaisseaux égyptiens, on voit autour de l'autel des statues de marbre. L'*Ascension* au-dessus fut peinte par le chevalier d'Arpin, qui a son tombeau ici près, vis-à-vis celui d'André Sacchi, autre médiocrité.

Les quatre docteurs de l'Église sont de César Nabbia. L'orgue est très-beau, et soutenu par deux magnifiques colonnes cannelées de jaune antique. En sortant par la porte du nord, à l'extrémité de la nef de droite, on passe devant la statue de Henri IV, qui a l'air tout mélancolique de se voir en un tel lieu. Vous savez que le roi de France est chanoine de Saint-Jean-de-Latran; son ambassadeur ne manque pas de venir ici tous les ans, le jour de Sainte-Luce, je crois; sa voiture est accompagnée de plusieurs autres et marche au petit pas. A cette occasion tous les Français sont convoqués. M. le duc de Laval mettait beaucoup de grâce et de simplicité dans ces sortes de cérémonies.

Le peuple romain, fort moqueur, prétend qu'en 1796 c'était la république française, une et indivisible, qui était chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Ces *fonctions*, ridicules aujourd'hui, faisaient l'occupation du beau monde de Rome au dix-septième siècle, quand l'Espagne était riche. Les Espagnols et

qui voyageait en 1680 et prend au sérieux les miracles et les reliques. On trouve dans son livre le caractère exact et la logique impitoyable des savants du dix-septième siècle. Là est le bon sens.

les Romains eux-mêmes y portaient beaucoup de sérieux et de magnificence. Qu'est-ce qu'un grand seigneur sans les dorures, les coureurs, les voitures, le faste et toute cette magnificence ruineuse qui lui vaut le respect de son voisin? Il n'y a plus de grands seigneurs qu'en Angleterre; mais ils sont sérieux, sournois, et surtout moins galants que les seigneurs romains du dix-septième siècle.

Le chemin qui mène de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Marie-Majeure est en ligne droite : sa position élevée fait qu'il n'y a jamais de boue; il n'est point à la mode; enfin il réunit toutes les conditions pour offrir une promenade charmante au galop. On loue à Rome de fort bons petits chevaux très-malins.

Avant de monter à cheval, nous avons jeté un coup d'œil sur la Scala Santa, formée par vingt-huit marches de marbre blanc, c'est le propre escalier de la maison de Pilate à Jérusalem; Jésus-Christ l'a monté et descendu plusieurs fois. On y voit toujours des fidèles qui montent sur leurs genoux. Sixte-Quint fit placer sur la plate-forme de cet escalier la chapelle domestique des papes, qui était auparavant au palais de Saint-Jean-de-Latran. On trouve sur la façade latérale du petit bâtiment de la Scala Santa, vers la route de Naples, une mosaïque célèbre qui remonte à saint Léon III. J'avoue que je n'y vois rien que de médiocre; en revanche, la vue dont on jouit de ce lieu est admirable. C'est un paysage du Poussin : une campagne magnifique et sérieuse, ornée de ces ruines grandioses que l'on ne rencontre que dans les environs de Rome.

On se reprocherait de quitter Saint-Jean-de-Latran sans jeter un coup d'œil sur l'obélisque; c'est le plus grand qu'on connaisse, il a quatre-vingt-dix-neuf pieds sans la base et le piédestal. Theutmosis, roi d'Égypte, le dédia au soleil dans

cette ville de Thèbes, au sujet de laquelle les savants nous font de si beaux contes.

Constantin avait fait embarquer cet obélisque sur le Nil; son fils Constance le fit transporter d'Alexandrie à Rome. Les Égyptiens possédaient l'art de transporter des fardeaux énormes et de creuser d'immenses temples dans les rochers; c'est là tout leur mérite, mérite d'esclaves.

Le palais de Latran ayant été détruit par un incendie, Sixte-Quint le fit rebâtir. Fontana fut l'architecte; il plaça ici ce bel obélisque, qui, brisé en trois morceaux, gisait enterré au milieu du grand cirque. Ammien Marcellin parle de cet obélisque, dont la croix est à cent quarante-trois pieds de terre; il eût mieux valu le relever à la place où Constance l'avait mis. Cette dernière façon de restaurer les monuments antiques deviendra de mode quand la génération, née vers 1800, parviendra aux affaires.

Je n'écris aucun nom. Sous aucun prétexte un voyageur ne doit conserver écrit le nom d'un Italien; on peut fabriquer des noms d'après le trait marquant du caractère. Voudra-t-on me pardonner un détail bien minutieux ? Si l'on porte à Rome le présent volume, je conseille d'en arracher le titre; il faut le mettre dans sa poche à Ponte Centino, frontière de Toscane, et en approchant de la Douane de Rome, près la Porta del Popolo. A Naples, j'ai vu confisquer deux volumes de Tite-Live appartenant au cabinet littéraire de M. Perro, rue San-Giacomo, et qu'un Anglais avait portés à Ischia.

Nous sommes entrés dans le Baptistère de Constantin, à quelques pas de la façade latérale de Saint-Jean; c'est une petite église octogone qu'on attribue à Constantin (324). L'histoire du baptême de Constantin à Rome, treize ans avant sa mort, est un conte fabriqué dans le huitième siècle pour servir de motif à la donation de Rome. Ce grand général ména-

gea le triomphe du christianisme avec beaucoup de prudence, et ne fut probablement baptisé qu'au moment de sa mort, en 337. On vous dira à Rome que c'est ici que saint Sylvestre osa donner l'absolution à cet homme couvert de crimes. On descend par trois degrés aux fonts baptismaux, formés par une belle urne de basalte. On voit ici deux bas-reliefs représentant le baptême du *juste* par excellence et celui de Constantin; on soupire malgré soi à ce rapprochement.

Au-dessus d'une sorte de bonbonnière formée de colonnes placées les unes sur les autres, on remarque huit petits tableaux de Sacchi : ce sont des sujets pris dans la vie de saint Jean-Baptiste; il y a sur le mur intérieur une fresque du Maratte.

La chapelle voisine, dédiée à saint Jean-Baptiste, fut, dit-on, une chambre de repos de Constantin. Examinez la statue sur l'autel, elle est de Donatello. Aimez-vous mieux les *Saints-Jean* petits-maîtres que tous les deux ans l'on nous fait voir aux expositions du Louvre? Aimez-vous mieux le *Saint Jean* colossal de M. le chevalier Torwaldsen? Une autre statue de bronze de saint Jean l'Évangéliste est de Jean-Baptiste della Porta (1598).

Au total, Saint-Jean-de-Latran n'a pas grand mérite sous le rapport du *beau*. Tel a été notre avis unanime après sept heures d'examen.

En galopant vers Sainte-Marie-Majeure, remarquez sur la droite une partie du mont Esquilin; là étaient les jardins somptueux de Mécène et les petites maisons de Properce, de Virgile et d'Horace. Ce lieu est charmant et devait être fort sain.

A Paris, nous n'avons pas de fièvre intermittente; mais, peut-être à cause de l'odeur de boue, l'air est *affaiblissant* et rend imbécile dès l'âge de soixante ans. Sans doute il y a

d'honorables exceptions; mais comparez deux hommes de soixante ans, dont l'un a vécu à Paris et l'autre à Dijon ou Grenoble.

Un beau climat est le trésor du pauvre qui a de l'âme. Quel bonheur pour les artistes pauvres, tels que Horace, Virgile et Properce, quand la capitale de la civilisation du monde est bien située! Figurez-vous Paris placé par le hasard à Montpellier ou à la Voulte, près de Lyon. Toute la partie tendre des arts est impossible, ou du moins *stentata*, sous un climat où, trois fois par jour, les nerfs sont *montés* d'une façon différente. Je compare les nerfs aux cordes d'une harpe. Que va dire Platon et son école?

En nous rapprochant de la place de Sainte-Marie-Majeure, nous avons remarqué une magnifique colonne cannelée, de marbre de Paros et d'ordre corinthien. Elle était dans cet immense bâtiment donnant sur le Forum, dont il ne reste plus que trois voûtes, qui, au moyen âge, furent des chapelles, et qu'on appelle pour le moment la Basilique de Constantin. Paul V fit enlever cette colonne en 1624; et son architecte, Charles Maderne, auteur de la façade de Saint-Pierre, la plaça ici, vis-à-vis la façade de Sainte-Marie-Majeure; même dans ce petit ouvrage, le Maderne trouva l'art de ne pas plaire à l'œil. Cette superbe colonne, haute de cinquante-huit pieds et d'un diamètre de cinq pieds huit pouces, est surmontée d'une statue de la Madone *col Bambino*. La tête de la Madone est à cent trente pieds du sol; plusieurs fois la foudre a eu l'insolence de la frapper. De pauvres blanchisseuses lavent leur linge dans la fontaine qui est au pied de cette colonne; ces oppositions plaisent à certaines âmes et les font rêver. Le vulgaire n'y voit rien que de commun.

BASILIQUE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE.

6 juillet 1828. — Cette église doit son origine à un miracle dans le genre de celui qui est arrivé à Migné en 1826. A Migné, une croix immense a paru dans le ciel ; à Rome, dans la nuit du 4 au 5 août de l'an 352, le pape saint Libère et Jean Patricius, riche citoyen, eurent la même vision. Le lendemain, 5 août, une chute miraculeuse de neige couvrit précisément l'espace qui aujourd'hui est occupé par la basilique de Sainte-Marie-Majeure. A cause du miracle on l'appela d'abord Sainte-Marie *ad Nives* et Sainte-Marie-Libérienne, et enfin Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est la plus grande des vingt-six églises consacrées dans Rome à la mère du Sauveur.

En 432, le pape saint Sixte III agrandit cette basilique, et lui donna la forme que l'on voit aujourd'hui. Plusieurs papes l'ont enrichie, et enfin Benoît XVI (1745) fit refaire la façade principale.

Je regrette fort la façade primitive, qui était formée en entier par un portique de huit colonnes, et par une grande mosaïque exécutée par Gaddo-Gaddi et Rossetti, contemporains de Cimabue. C'était le bon temps ; les peintres adoraient leur art, et la passion est toujours persuasive.

Benoît XIV, Lambertini, fit élever sa façade sur les dessins de Fuga. Il y a deux ordres : le portique inférieur est ionique avec des frontons, l'ordre supérieur est corinthien et forme trois arcades. Nous sommes montés au portique supérieur pour voir la mosaïque vraiment chrétienne de Gaddo-Gaddi ; au rez-de-chaussée à côté de la porte on trouve une mauvaise statue de Philippe IV, qui envoya de l'or pour orner cette église, l'une des cinq patriarcales.

Au moyen de cet or, cette basilique a l'air d'un salon ma-

gnifique et pas du tout du lieu terrible, demeure du Tout-Puissant. Il est vrai que le lambris étale une magnificence vraiment royale ; ce fut l'emploi du premier or venu des Indes. Trente-six superbes colonnes ioniques de marbre blanc divisent cet immense salon en trois parties, dont celle du milieu est beaucoup plus élevée et plus éclairée que les autres. On croit que ces colonnes furent tirées du temple de Junon. Il faut passer rapidement devant les tombeaux médiocres de Nicolas IV et de Clément IX, pour arriver à la magnifique chapelle de Sixte-Quint, dans laquelle il repose. Ce grand prince eut le bonheur de trouver dans le chevalier Fontana un architecte un peu au-dessus du médiocre. On ne regarde la statue de Sixte-Quint que pour y chercher sa physionomie. Saint Pie V, l'inquisiteur, occupe vis-à-vis de ce grand homme une belle urne de vert antique. Cette chapelle est toute revêtue de marbres précieux, mais les tableaux, les bas-reliefs et les statues sont médiocres.

Quatre anges de bronze doré soutiennent au-dessus de l'autel un tabernacle magnifique aussi de bronze doré ; là est conservée une partie du berceau de Jésus-Christ. Parmi toutes les fresques qui couvrent les murs de la chapelle de Sixte-Quint et de la sacristie voisine, nous n'avons vu avec plaisir que quelques paysages de Paul Bril.

Le grand autel de la basilique est placé sous un magnifique baldaquin soutenu par quatre colonnes de porphyre et d'ordre corinthien, entourées de palmes dorées. Cet ornement est couronné par six anges de marbre ; l'autel lui-même est formé d'une grande urne antique de porphyre, qu'on dit avoir appartenu au tombeau de Jean Patricius et de sa femme.

La mosaïque qui est au fond de la tribune est de Turrita, homme de talent qui contribua à la renaissance de l'art. Les autres mosaïques de cette église nous ont intéressés parce

qu'elles remontent à l'année 434, et font voir ce qu'était l'art en Italie avant la renaissance (qui eut lieu vers 1250). Le pape Paul V choisit Sainte-Marie-Majeure pour y placer son tombeau (1620) : il faut convenir que sa chapelle est magnifique ; il fit placer à côté de son tombeau celui de Clément VIII, qui l'avait fait cardinal. Les statues des deux papes sont de Sylla, de Milan. Il est fâcheux que Paul V, qui avait le génie d'un grand seigneur, n'ait pas trouvé de meilleur sculpteur ; sa chapelle est comblée de statues et de bas-reliefs, les marbres les plus riches y sont prodigués.

Au milieu de tant d'objets d'art, il ne faut s'arrêter qu'aux fresques qui se trouvent sur les côtés et aux arcades des fenêtres, ainsi qu'au-dessus du tombeau de Paul V; on les compte au nombre des bons ouvrages de Guido Reni : ce sont les saints grecs et les impératrices canonisées ; mais qu'importent les noms que l'on donne à ces figures? L'image de la Vierge, qui est sur l'autel, a été peinte par saint Luc ; elle est placée sur un fond de lapis, entourée de pierres précieuses et soutenue par quatre anges de bronze doré. Sur l'entablement de cet autel on remarque un bas-relief pareillement de bronze doré, c'est le miracle de la neige qui donna lieu à la fondation de cette basilique.

Cette chapelle de Paul V, et celle du pape Corsini à Saint-Jean-de-Latran, donnent l'idée de la magnificence et réveilleraient le goût un peu obtus des gens du Nord ou des habitants de l'Amérique ; à Rome elles sont peu considérées.

Sainte-Marie-Majeure a deux façades : celle qui est au nord, et que l'on voit de la rue qui conduit à la Trinità de' Monti, fut élevée par les ordres des papes Clément IX et Clément X (1670).

Sixte-Quint fit transporter sur la place solitaire qui est devant cette façade un obélisque de granit rouge sans hiéro-

glyphes. L'empereur Claude l'avait fait venir d'Égypte; il gisait devant le mausolée d'Auguste, où il a été trouvé, ainsi que l'obélisque de Monte Cavallo ; il a quarante-deux pieds de haut et le piédestal vingt-un.

La rue par laquelle nous sommes allés d'ici à la place de la colonne Trajane est curieuse à cause des montées et des descentes. Elle m'a semblé habitée par le petit peuple; les propos annoncent un caractère sombre, passionné et satirique : la gaieté de ce peuple est de l'ivresse. On trouve ici toute la *verve* du caractère italien. Parmi nous, gens du nord de la Loire, la civilisation, en fixant l'attention sur ce que les *autres pensent de nous*, a fait disparaître le *brio* sans lequel la musique italienne ne saurait avoir des auditeurs dignes d'elle. En revanche cette attention aux autres fait naître l'esprit, le *piquant* et la comédie. Voyez jouer des proverbes dans un salon de Paris, on y dit *sans verve* les plus grandes folies. — C'est dans la rue que nous suivions en faisant ces raisonnements que se commettent la moitié des assassinats de Rome.

7 juillet 1828. — Madame Lampugnani nous a menés, Frédéric et moi, au concert que donnait madame Savelli. La musique était plate, ce qui ne m'a pas surpris ; elle est du maestro Donizetti : cet homme me poursuit partout. Toujours faut-il louer le bon goût des Romains : ils exigent dans les concerts de la musique nouvelle. A Paris nous retrouvons dans tous les salons les airs d'*Othello*, de *Tancrède* et du *Barbier*, que depuis dix ans nous entendons chanter au théâtre, et cent fois mieux, par mesdames Mainvielle, Pasta et Malibran.

La musique étant nauséabonde, j'ai fait la conversation avec mon ami monseigneur N***, l'*ultra* le plus spirituel de Rome, Il se moquait fort de la prétendue liberté dont on jouissait à Gênes et à Venise avant la révolution. Je lui ai facilement

prouvé que si ces républiques avaient survécu, elles auraient aujourd'hui les deux chambres, et tous les Italiens riches iraient s'y établir.

Mon abbé *ultra* meurt d'envie d'aller voir à Paris la Chambre des députés, il a besoin de pouvoir prouver aux autres et peut-être à lui-même que c'est une invention détestable. Je lui conte des anecdotes qui le font sourire et un instant après le torturent; enfin la musique a fini. Un Florentin fort aimable disait à madame Lampugnani : « Le meilleur commentaire sur un grand poëte, l'Arioste par exemple, c'est le récit des circonstances au milieu desquelles il a vécu.

« Quand l'Arioste, qui vivait à la cour de Ferrare où il était à peu près sous-préfet, avait trente ans, en 1505, voici ce qu'y faisait le cardinal Hippolyte, qu'il a tant célébré. Le cardinal voulait plaire à une dame de ses parentes qui avait pour amant don Jules d'Este, son frère naturel; un jour Hippolyte, reprochant à cette dame la préférence qu'elle accordait à son rival, elle s'en excusa en alléguant la puissance qu'exerçaient sur elle les beaux yeux de don Jules. Le cardinal sort de chez elle furieux; et, apprenant que son frère don Jules est à la chasse, il va le surprendre dans les bois, le long du Pô, le force à descendre de cheval, et là en sa présence lui fait arracher les yeux par ses écuyers. Mais, bien que le cardinal surveillât ses gens pendant cette atroce exécution, don Jules, quoique défiguré, ne perdit pas absolument la vue[1].

« L'aimable Alphonse, frère de Jules et d'Hippolyte, qui régnait alors, n'était pas assez puissant pour punir un prince de l'Église. Il passait une grande partie de ses journées à surveiller la fonte de ses canons de bronze. (On sait qu'il s'immortalisa à la bataille de Ravenne, par la première grande manœu-

[1] Guichardin, liv. VI, p. 357.

vre d'artillerie en rase campagne, dont l'histoire fasse mention.) Il s'oubliait des matinées entières dans son atelier de tourneur, où il exécutait avec beaucoup d'adresse des travaux en bois. Ne songeant qu'à vivre gaiement, il admettait à une familiarité intime les hommes d'esprit qui se trouvaient à Ferrare; on comptait parmi eux l'Arioste, des bouffons et des hommes de plaisir. Alphonse, sentant en lui les grandes qualités qui font le prince, vivait sans affectation, sans pédanterie, et ses sujets le jugeaient peu digne du trône.

« Une ambition démesurée porta son second frère don Ferdinand à tirer parti de cette circonstance; un ardent désir de vengeance poursuivait le malheureux don Jules devenu maintenant fort laid; tous deux cherchèrent et trouvèrent des associés pour renverser le gouvernement. Don Jules voulait se venger par le fer et le poison d'Hippolyte et d'Alphonse, qui ne l'avait pas puni, Ferdinand n'en voulait qu'à la couronne.

« La difficulté de cette conspiration était de se défaire des deux frères à la fois. On ne les voyait ensemble que dans les grandes cérémonies, et alors ils étaient entourés d'une garde nombreuse; ils ne mangeaient jamais l'un avec l'autre; Alphonse, entouré de sa joyeuse compagnie, prenait ses repas de bonne heure; le cardinal Hippolyte, avec toute la pompe et la délicatesse d'un homme d'église, prolongeait les siens jusqu'à minuit.

« Les conjurés attendaient une occasion favorable. L'un d'eux, Giani, chanteur célèbre, faisait tant de plaisir au duc par son talent, que ce prince jouait avec lui comme un écolier. Souvent dans les jeux auxquels ils se livraient ensemble dans les jardins, Giani avait lié les mains au prince et aurait pu l'assassiner. Mais Hippolyte ne perdait point le souvenir de ce qu'il avait fait; par ses ordres on surveillait de fort près

toutes les démarches de don Jules, et enfin, au mois de juillet 1506, le cardinal surprit le secret du complot.

« Le pauvre don Jules eut le temps de s'enfuir jusqu'à Mantoue, mais il fut livré par le marquis François II de Gonzague. La torture infligée à Giani et aux autres conjurés fit connaître parfaitement le projet des deux frères. Les subalternes furent mis à mort; Ferdinand et Jules, qui avaient été condamnés au même supplice, reçurent leur grâce comme ils étaient déjà sur l'échafaud; leur peine fut commuée en une prison perpétuelle. Ferdinand y mourut en 1540; Jules fut remis en liberté en 1559, après cinquante-trois ans de captivité. Nous avons vu les portraits de tous ces gens-là dans la bibliothèque de Ferrare. »

J'ai rapporté cette anecdote parce qu'elle est plus ou moins dissimulée par tous les gens d'esprit du temps, qui cherchaient à plaire à Alphonse. L'Arioste, en introduisant les deux malheureux frères parmi les ombres présentées à Bradamante, se récrie sur la clémence d'Aphonse[1].

Vers l'an 1500, les princes commencèrent à craindre l'histoire et à acheter les historiens. L'histoire d'Italie, si belle jusqu'alors, devient vers 1550 comme l'histoire de France de Mézeray, du père Daniel, de Velly, etc.: on lit un homme acheté par de l'argent ou par le désir de la considération et la nécessité de ménager des préjugés puissants. Le seul Saint-Simon fait exception parmi nous; quant à l'Italie, Guichardin est un vil coquin; Paul Jove ne dit la vérité que lorsqu'il n'est pas payé pour mentir, et il s'en vante.

8 juillet 1828. — Nous errions ce matin sur le mont Aventin par un temps enchanteur, pas de soleil et des bouffées d'un air frais qui vient de la mer; il y a eu sans doute quelque

1 *Orlando furioso*, chant III, octaves LX et LXII.

tempête cette nuit : nous flânions, en vrais badauds heureux d'exister. Nous avons parcouru le mont Cœlius, derrière le prieuré de Malte. Après avoir haussé les épaules à la vue des ornements placés ici par le cardinal Rezzonico, et bien dignes du siècle de Louis XV, nous sommes arrivés à la porte d'une vigne. Nous avons frappé longtemps; enfin une vieille femme est venue nous ouvrir, escortée de son petit chien hargneux; elle l'a fait taire, et s'est mise à faire le cicerone avec beaucoup d'empressement.

Saint-Étienne-le-Rond, San-Stefano-Rotondo, dont vous voyez la forme générale, fut un temple élevé en l'honneur de l'empereur Claude. La première église consacrée à saint Étienne fut construite par saint Simplicius en l'an 467. Mais dans la notice écrite par ce saint lui-même, on trouve à la fois l'église de Saint-Étienne et le temple de Claude. Remarquez bien que de son temps, en 467, l'autorité publique ne permettait pas encore aux chrétiens de démolir et d'occuper les monuments publics. Ce ne fut qu'en 772 que le pape Adrien Ier put s'emparer du temple de Claude, et sur ses fondements élever l'église que nous voyons. Nicolas V la fit réparer en 1454; Innocent VIII et Grégoire XIII y ont fait travailler.

Cette église, d'une forme très-singulière, est ornée de cinquante-six colonnes antiques disposées en deux files; presque toutes sont ioniques et de granit, six sont d'ordre corinthien et de marbre grec. C'est contre les murs intérieurs de la nef que sont ces affreuses peintures du Pomarancio et du Tempesta, si célèbres parmi les hommes vulgaires que le hasard fait passer à Rome; cela est intelligible pour ces messieurs, comme la guillotine en action. Cette *réalité atroce* est le sublime des âmes communes. Raphaël est bien froid auprès de saint Érasme dont on *dévide* les entrailles avec un tour.

En entrant j'ai vu près de la porte un saint dont la tête est

écrasée entre deux meules de moulin; l'œil est chassé de son orbite, et... Le reste est trop affreux pour que je l'écrive.

Les beaux vers de Racine décrivant un spectacle atroce en voilent l'horreur par leur élégance. Les fresques de San-Stefano-Rotondo ne sont point assez belles pour rendre supportables les supplices affreux qu'elles ne représentent que trop bien et trop clairement. Nos compagnes de voyage n'ont pu supporter la vue des tableaux qui couvrent l'enceinte du mur concave tout à l'entour de l'église; ces dames sont allées nous attendre à la Navicella. Nous avons eu le courage d'examiner ces fresques avec détail. Les hommes du dix-neuvième siècle ne sentent plus la passion qui faisait courir au martyre les premiers chrétiens. Notre sympathie nous donne l'idée d'une douleur qui réellement n'a jamais été sentie ; la plupart des martyrs étaient plus ou moins dans l'état d'*extase*. De 1820 à 1825, six cents femmes du Bengale se sont brûlées sur la tombe de maris qu'elles n'aimaient point[1]. Voilà un sacrifice vraiment senti, une douleur réellement atroce. Il est bien plus aisé de braver la mort pour les intérêts d'une théorie métaphysique soutenue par des gens d'esprit qui de leurs discours tirent leur considération et leur subsistance; ils persuadent aisément aux âmes poétiques qu'elles vont acquérir un bonheur éternel au prix d'une douleur de quelques heures.

La plupart des voyageurs que nous voyons parler des martyrs à Rome sont décidés d'avance à tout croire ou à ne rien croire. Les femmes, qui tous les jours se brûlent dans l'Inde anglaise en l'honneur de maris qu'elles n'aimaient pas, repous-

[1] Beau triomphe de la législation! Les savants assurent que cet usage fut établi parce que autrefois les femmes indiennes se délivraient par le poison des maris incommodes. Depuis quarante ans les Indiens osent demander à leurs brames pourquoi les femmes doivent se brûler. Toutes les religions vont-elles s'éteindre?

sent la principale objection, celle tirée du peu de probabilité. Ces jeunes femmes de l'Inde se brûlent par honneur, comme en Europe on se bat en duel[1].

L'histoire des persécutions et des martyrs a été donnée par Gibbon; sans doute cet historien dit toujours ce qu'il croit vrai, mais il abhorre les détails que le dix-neuvième siècle aime tant et avec raison. Voici une anecdote :

Sainte Perpétue fut mise à mort pour sa religion en l'an 204, sous le règne de Sévère, probablement à Carthage. Elle n'avait que vingt-deux ans; et jusqu'à la veille de son martyre elle écrivit elle-même jour par jour ce qui arrivait dans la prison, à elle, à sainte Félicité sa compagne, et à plusieurs autres chrétiens qui souffrirent la mort avec ces deux jeunes filles. Le récit naïf de Perpétue est fort touchant. On y voit que souffrir pour la foi était à la mode en Afrique vers l'an 204; comme mourir gaiement, et sans pour ainsi dire daigner songer à la mort, était à la mode dans la prison dont madame Rolland sortit pour aller à l'échafaud.

Les bourreaux d'Afrique amenèrent Perpétue et Félicité au milieu du cirque, rempli ce jour-là de spectateurs; ils dépouillèrent ces deux jeunes filles de tous leurs vêtements, et en cet état les exposèrent dans un filet. Le peuple eut horreur de cette infamie, et ses cris forcèrent les bourreaux à redonner

[1] M. Hébert attribue, en grande partie, ces affreux sacrifices des femmes indiennes à l'avarice des parents, qui ne veulent pas payer l'entretien des femmes restées veuves, et à la jalousie des vieillards, qui cherchent à s'assurer la fidélité de leurs jeunes épouses même après leur mort. Du reste les Hindous font très-peu de cas de la vie d'une femme. — Chaque année, des centaines de fidèles se forment en caravanes et arrivent à Bénarès pour s'y noyer, par dévotion, dans le Gange, ce fleuve sacré; c'est assurer son salut que de mettre fin à ses jours au milieu de la cité sainte.

une robe aux deux jeunes chrétiennes. Ils firent entrer dans le cirque une vache furieuse dont la force et la rage étaient connues des spectateurs; elle fondit sur Perpétue, l'enleva sur ses cornes et la jeta par terre; la jeune fille tomba sur le dos, elle se releva, et, s'étant aperçue que la robe qu'on lui avait rendue était déchirée par le côté, elle en rapprocha les fragments avec beaucoup de calme et de décence.

Cette action attendrit le peuple, qui de nouveau montra du dégoût pour le spectacle qu'on lui donnait. Les bourreaux se mirent en marche avec leurs victimes pour une des portes de la ville qui s'appelait Sana Vivaria. Avant de partir, Perpétue renoua ses longs cheveux, qui étaient épars: « Il ne faut pas, dit-elle, qu'en marchant au triomphe je porte le costume de l'affliction. »

En arrivant à cette porte, nommée Sana Vivaria, Perpétue sembla se réveiller d'un profond sommeil. « Elle avait été jusqu'à ce moment comme ravie en extase; elle commença à regarder autour d'elle comme une personne qui ne savait où elle était, et, au grand étonnement de tout le monde, elle demanda quand ce serait donc qu'on l'exposerait à cette vache dont on lui avait dit dans la prison qu'elle aurait à supporter la furie. »

A ce moment quelques gens du peuple zélés, et apparemment payés par l'autorité comme ceux qui vociféraient pendant le supplice du général Riego (en Espagne), demandèrent à grands cris que les jeunes chrétiennes fussent ramenées au cirque; il fallait, disaient-ils, ne pas dérober au peuple le plaisir de leur voir enfoncer le poignard dans la gorge. L'autorité se hâta de faire reconduire les chrétiens au cirque.

« Tous reçurent le dernier coup sans parler et sans branler; la seule sainte Perpétue, qui n'avait senti auparavant aucune douleur ni horreur, à cause de cette extase où elle était plongée, s'abandonna aux plaintes et aux cris. Elle tomba

dans les mains d'un gladiateur maladroit ou qui eut horreur de mettre à mort une jeune fille; le fait est qu'il la perça de son épée sans la tuer et lui fit jeter de grands cris. » (*Histoire* de Tertullien, traduction de M. de Lamothe.)

Il paraît que ces moments de passion profonde, d'insensibilité et d'*extase* se sont souvent reproduits dans ces *épidémies d'enthousiasme* dont on trouve tant de traces dans l'histoire, tout imparfaite qu'elle est jusqu'ici. M. le docteur Bertrand a fait un ouvrage estimé sur cet état d'extase dont le magnétisme reproduit à volonté l'insensibilité parfaite. (Récit de M. Cloquet, en avril 1829.)

De San-Stefano-Rotondo nous sommes allés rejoindre nos compagnes de voyage sur le mont Cœlius. Après avoir examiné quelques fouilles voisines appartenant à la caserne de la première cohorte des Vigiles, nous avons frappé à la porte de la villa Mattei, qu'habite aujourd'hui M. le prince de la Paix. C'est là que l'on a trouvé ce bel *Hermès* en marbre, avec les têtes et les noms de Socrate et de Sénèque. Cette découverte a délivré cet adroit courtisan de la figure atroce et basse que tout le monde lui connaît. Le véritable Sénèque a tout à fait la figure d'un diplomate du dix-neuvième siècle; il en eut aussi le génie, et brillerait dans nos académies, ainsi que saint Augustin, saint Jérôme et tous les gens d'esprit gâtés par le mauvais goût de Rome en décadence.

Avez-vous lu, à la fin du quatrième volume des Mémoires de M. de Beausset, une scène de la vie du prince de la Paix? Le bon roi Charles IV, pour faire fête à des dames, engage le prince à se revêtir successivement de tous ses uniformes et à marcher devant elles. Cette anecdote fit l'étonnement de Rome pendant quelques jours. Charles IV était fort aimé ici.

Obsédé par l'amitié dont l'honorait ce prince, le pauvre Manuel, pour avoir quelques moments d'entretien avec la

reine, avait fait environner un jet d'eau d'un petit mur de quatre pieds de haut; le jet d'eau a rempli ce bassin situé dans la partie la plus élevée de la villa où nous sommes. Une fort petite barque, qui ne pouvait absolument recevoir que deux personnes, était manœuvrée par le prince de la Paix, qui trouvait ainsi le moment de dire quelques mots à la reine, pendant que le roi, ennuyé d'être seul, leur criait du rivage : « Manuel, reviens donc ; c'est assez ! » Voilà la vie des favoris. *Heureux leurs enfants !* comme dit le proverbe romain.

Chaque jour, en se promenant dans Rome, on découvre quelque point de vue magnifique. Nous nous sommes oubliés deux heures à l'extrémité d'une des allées de la villa Mattei; aspect sublime de la campagne de Rome, dont personne ne nous avait parlé.

Après être allé seul au tombeau de Cecilia Metella, dont la vue me tentait, je suis arrivé le soir au cabaret de l'Armellino à l'instant où l'on allait fermer. La paresse romaine m'eût impitoyablement renvoyé ; mais je l'ai pris *allegramente* avec le plus âgé des garçons. Il a bien voulu me servir, et tout le temps du dîner m'a conté des anecdotes plaisantes sur les hommes du pouvoir. Je ne crois pas la moitié de ce qu'il me dit; mais je vois comment le bas peuple de Rome juge Léon XII et ses ministres. « *È un vero leone*, » me répétait cet homme avec une liberté étonnante.

Rien de plus fier et de plus inexorable envers les chalands qui le gênent que le peuple de Rome. Cette insolence m'irrite quelquefois et puis me fait plaisir; je vois qu'un grand roi comme Frédéric II pourrait faire quelque chose de ces gens-ci. Du cabaret je suis allé aux marionnettes du palais Fiano, qui m'ont fait rire pendant une heure. Les improvisations de ces petites figures de bois ne sont pas soumises à la censure préalable ; la police de Rome, encore peu savante, se contente

d'envoyer le directeur en prison quand il a été trop gai; mais il a soin d'enivrer, avant le commencement de son spectacle, l'espion chargé de le surveiller, et qui est inamovible, car c'est l'ancien valet de chambre de M. le cardinal N***. D'ailleurs on destitue peu en ce pays; dès qu'on a un supérieur ou surveillant, l'unique problème de la vie est de le gagner par tous les moyens possibles.

9 juillet. — Malgré notre nouvelle passion pour tout ce qui est monument, il nous semble que les églises bâties ou restaurées après l'an 1560 ne méritent guère qu'on s'y arrête; l'affreux sac de Rome de 1527 dispersa les élèves de Raphaël et les plongea dans une tristesse sombre dont plusieurs ne se relevèrent jamais. Jules Romain s'était réfugié à Mantoue, et ne voulut pas revenir à Rome. Ainsi les élèves de Raphaël n'eurent pas d'élèves.

Le caractère de Michel-Ange avait trop de hauteur, et son mépris pour les *gâte-pierres*, comme il appelait les architectes ses contemporains, était trop sincère pour qu'il pût avoir une influence réelle sur les jeunes gens qui faisaient la cour aux vieillards riches, et qui étaient par eux chargés de bâtir des églises. Ce n'est pas que tous ces artistes, aujourd'hui si inconnus, ne crussent imiter Michel-Ange; sur quoi il disait : « Mon style est destiné à faire de grands sots. »

Je vous conseille d'acheter un volume de deux cents pages, supérieurement imprimé à Florence: c'est la *Vie de Michel-Ange*, publiée de son vivant par le peintre Condivi, son élève. L'écrivain est médiocre; mais ses préjugés, tout à fait différents des nôtres, ne sont pas contagieux, et probablement les idées de son livre offrent une contre-épreuve affaiblie de celles du héros.

La villa Madama, le palais Stoppani, la cour de Saint-Da-

mase au Vatican, et les autres ouvrages d'architecture de Raphaël, n'étaient point admirés comme aujourd'hui. On leur reprochait de la froideur; n'est-ce pas le défaut du style de Fénelon aux yeux des imitateurs de M. de Châteaubriand ?

Voici les noms de quinze architectes dont vous pouvez vous amuser à remarquer le *style*.

Le Sansovin, de Florence, mort en 1570;

Balthazard Péruzzi, siennois, — 1536;

Sammicheli, véronais, — 1559;

Ligorio, napolitain, — 1580;

Ammannati, florentin, — 1586;

André Palladio, de Vicence, homme admirable, — 1580 (*voir* Vicence);

Pellegrini, de Bologne, — 1592;

Jean Fontana et Dominique, son frère, de Mili, près de Como, — 1614 et 1607;

Olivieri, romain, — 1599;

Scamozzi, — 1616;

Charles Maderne, de Bissone, près de Como, mort en 1669, la même année que Pierre de Cortone; c'est lui, comme vous savez, qui acheva Saint-Pierre. On trouve cinquante noms plus ou moins inconnus parmi les architectes employés alors à Rome; tous furent éclipsés par le fameux Jean-Laurent Bernini, né à Naples en 1598, et mort en 1680. Le célèbre Vignole, né dans le nord de l'Italie, comme presque tous les grands architectes, mourut en 1573.

Vous avez remarqué que chaque cardinal porte le titre d'une église, et, jusqu'à la révolution, qui a privé ces messieurs de leur opulence, il arrivait souvent qu'un cardinal faisait réparer et embellir l'église qui lui donnait son nom officiel.

SANTA MARIA DELLA PACE.

Le portique extérieur, qui forme un demi-cercle comme celui du Noviciat des Jésuites, est de Pierre de Cortone. Sixte IV et Alexandre VII ont fait élever cette église; comme elle fut consacrée en 1487, on remarque encore dans les tombeaux, qui sont en grand nombre, quelques restes du bon goût du siècle de Raphaël.

Tout près de la porte, à droite en entrant, vous voyez une toile verte; le custode vient à vous d'un air obligeant, lève le rideau, et vous apercevez les *Quatre Sibylles*, fresque célèbre de Raphaël. Quoique ces peintures aient beaucoup souffert, et, qui plus est, aient été restaurées, elles n'en sont pas moins dignes de la plus sérieuse attention; on y trouve toutes les grandes parties du talent de Raphaël. Jamais son *style* ne fut plus grandiose, et toutefois ces *Sibylles* datent des premières années de son séjour à Rome. Que deviennent les assertions de Vasari et du parti florentin, qui veut que Raphaël n'ait agrandi son style qu'après avoir vu les fresques de Michel-Ange à la Sixtine?

Pour ne parler que de l'expression, dont pour être juge il ne faut qu'un peu de connaissance du cœur humain, le nouvel arrivant trouvera ici une figure qui ne peut plus être oubliée. On remarque au-dessous de cette fresque un bas-relief en *bronze* assez curieux.

Nos compagnes de voyage ont vu avec l'intérêt le plus tendre les tombeaux de deux petites filles enlevées par la peste, l'une à sept ans et l'autre à neuf; l'inscription est touchante. Dans la chapelle du cardinal Cesi, il faut examiner les grotesques du sculpteur Mosca

Le tableau de *Saint Jean l'Évangéliste* est du cavalier d'Arpin; la *Visitation*, placée au-dessus, est du Maratte. La *Présentation de la Vierge au Temple* est un ouvrage de Balthazard Peruzzi, qui plaît beaucoup à certaines personnes. Plus loin, on remarque des fresques de l'Albane. Les figures de sainte Cécile, de sainte Catherine, et plusieurs autres, sont d'une femme célèbre, Lavinia Fontana, de l'école de Bologne. On nous a fait voir dans la nef un *Saint Jérôme*, de Venusti, dont le dessin est attribué à Michel-Ange. Il y a de la bonne foi dans cette indication; hors de Rome ce tableau porterait le nom de Michel-Ange lui-même, qui dans le fait n'a peint aucune de ces petites toiles qu'on lui attribue dans la plupart des galeries d'Italie.

« La peinture à l'huile est faite pour les femmes, » disait-il quelquefois; et l'on peut penser si ce génie fougueux se serait astreint à faire des tableaux de trois pieds de haut. Je crois que la seule *Madone* de la Tribune, à Florence, est certainement de lui. Parmi les grandes fresques de l'église della Pace, on remarque de très-belles choses de Peruzzi. Le cloître voisin est un joli ouvrage du Bramante.

On peut s'arrêter un instant à l'église de San-Giovanni de' Fiorentini, parce qu'elle fut commencée sur les dessins de Michel-Ange. « Si vous exécutez ce plan, dit à ses compatriotes ce grand homme, alors parvenu aux derniers jours de sa vie, vous aurez la plus belle église de Rome. » Après sa mort, on abandonna son dessin comme trop coûteux, et des architectes médiocres achevèrent cette église, qui a trois nefs. Dans la croisée à droite nous avons remarqué un tableau de ce peintre original, Salvator Rosa : c'est *Saint Côme et saint Damien sur le bûcher*.

L'église de San-Girolamo della Carità est connue, parce que c'est sur son grand autel que la *Communion de saint Jérôme*,

du Dominiquin, a été admirée pendant près de deux siècles; nous l'avons trouvée remplacée par une copie.

L'église de Santa-Maria dell' Anima est digne de remarque, d'abord parce qu'elle a été fondée en 1400. Les artistes même médiocres de cette époque étudiaient la nature avec un respect qui fait que leurs ouvrages sont toujours vus avec un certain plaisir. La façade fut faite sous Adrien VI, ce Flamand précepteur de Charles-Quint, qui succéda à Léon X; elle est fort bien. A Rome, chaque nation a une église; celle-ci appartient aux Allemands. Le tableau du maître-autel est de Jules Romain; une inondation du Tibre l'a gâté, et il a été mal restauré. On s'arrête, en entrant, devant deux tableaux placés à droite et à gauche de la porte, parce qu'ils présentent ce beau coloris de l'école vénitienne, si rare à Rome; ce sont des ouvrages de Carlo Veneziano. La copie de la *Pietà,* ce groupe de Michel-Ange, dont l'original est à Saint-Pierre, est de Baccio Bigio. Le tombeau d'Adrien VI n'est pas mal; deux petits tombeaux, adossés à des pilastres, sont ornés de figures admirables du célèbre Fiammingo (c'est le nom que l'on donne en Italie à François de Quesnoy, de Bruxelles, mort en 1646).

10 juillet 1828. — Une dame anglaise vient de rapporter de Londres des *fac-simile* de huit ou dix lettres de Bonaparte. Bien différent de la plupart des conquérants, qui furent des êtres grossiers, on voit que Napoléon était fou d'amour pendant sa campagne de 1796; ceci ne le distingue pas moins que ce culte de la vraie gloire et de l'opinion de la postérité, qui semble si absurde à M. Bourienne.

Ces lettres d'amour de Napoléon ont le plus grand succès à Rome. Madame R*** disait, en les lisant : « On voit bien qu'il était Italien. » C'est aussi mon avis.

Voici la lettre qui a le plus de succès.

N° 3.

« Albenga, le 16 germinal an IV (5 avril 1796).

« Il est une heure après minuit, l'on m'apporte une lettre; elle est triste, mon âme est affectée, c'est la mort de Chauvet. Il était commissaire-ordonnateur en chef de l'armée; tu l'as vu chez Barras. Quelquefois, mon amie, je sens le besoin d'être consolé; c'est en t'écrivant à toi *seule*, dont la pensée peut tant influer sur la situation morale de mes idées, à qui il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? qu'est-ce que le passé? qu'est-ce que nous? quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. Est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans, aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière, pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions? Chauvet est mort; il m'était attaché, il eût rendu à la patrie des services essentiels. Son dernier mot a été qu'il partait pour me joindre. Mais oui; je vois son ombre, il erre donc là, partout, il siffle dans l'air; son âme est dans les nuages, il sera propice à mon destin Mais, insensé, je verse des larmes sur l'amitié, et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'irréparables? Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers, je ne saurais vivre autrement! Je suis ici très-occupé; Beaulieu remue son armée, nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué, je suis tous les soirs à cheval. Adieu, adieu, adieu; je vais dormir à toi; le sommeil me console, il te place à mes côtés, je te serre dans mes bras. Mais au réveil, hélas! je me trouve à trois cents lieues de toi! Bien des choses à Barras, à Tallien, à sa femme.

« B. »

Cette lettre, presque indéchiffrable, est du 16 germinal (5 avril 1796); Bonaparte avait quitté Paris le 4 mars, trente-trois jours auparavant; la bataille de Montenotte eut lieu le 12 avril, et celle de Millesimo le 14.

CHIESA DI SANT' AGOSTINO.

11 juillet 1828. — C'est un cardinal français, M. d'Estouteville, qui a fait bâtir cette église en 1483. La façade est simple et noble; l'intérieur a trois nefs, le long desquelles on trouve beaucoup de chapelles richement ornées de marbres. Malheureusement, dans le siècle dernier, plusieurs choses dans l'intérieur de cette église ont été restaurées par Vanvitelli. Le grand autel, fort riche, a été élevé sur les dessins du Bernin; on y voit deux anges en adoration assez jolis.

La chapelle de saint Augustin est ornée de belles colonnes, et, ce qui est bien autrement intéressant pour une de nos compagnes de voyage, on y voit trois tableaux du Guerchin. Dans une autre chapelle on remarque des ouvrages de Lanfranc, ce célèbre intrigant, élève des Carraches; on estime surtout son *Saint Augustin*, qui, arrêté sur le rivage de la mer, médite sur le mystère de la sainte Trinité. Le même sujet a été esquissé dans un des soubassements des *stanze* de Raphaël, au Vatican. On peut comparer les manières : on verra que, comme la musique l'a fait depuis Pergolèse jusqu'à Rossini, la peinture, tandis qu'elle était encore vivante, s'élançait du genre simple au composé.

Dans la première chapelle, à gauche en entrant, on trouve de magnifiques ouvrages de Michel-Ange de Carravage. Cet homme fut un assassin; mais l'énergie de son caractère l'empêcha de tomber dans le genre niais et noble, qui de son

temps faisait la gloire du cavalier d'Arpin : le Carravage voulut le tuer. Par horreur pour l'idéal *bête*, le Carravage ne corrigeait aucun des défauts des modèles qu'il arrêtait dans la rue pour les faire poser. J'ai vu à Berlin des tableaux de lui, qui furent refusés par les personnes qui les avaient commandés, comme *trop laids*. Le règne du laid n'était pas arrivé.

La plupart des étrangers négligent tous ces tableaux pour courir au troisième pilier à gauche dans la grande nef. Là se trouve le *Prophète Isaïe*, fresque de Raphaël ; c'est ce que ce grand homme a fait de plus semblable à Michel-Ange, et à mon gré il surpasse Michel-Ange. Comparé à ses autres ouvrages, le *Prophète Isaïe* est comme l'*Athalie* de Racine comparée à *Phèdre* ou à *Iphigénie;* Raphaël n'a rien fait de plus grandiose que cette figure isolée ; elle est de 1511, dit Vasari.

L'église de Saint-Augustin est sur le chemin de la Via Condotti à Saint-Pierre ; je vous engage à y entrer souvent, et à regarder cette fresque de Raphaël dans des dispositions d'âme différentes, c'est le seul moyen de conserver une idée distincte du *style* d'un tableau célèbre.

Une chose choque toujours les personnes qui n'ont pas vu l'Italie et qui lisent des voyages, c'est l'extrême importance que l'auteur attache aux descriptions des églises.

Daignez considérer, ô mon lecteur ! que, sans les sommes immenses dépensées par la piété et ensuite par la vanité, nous n'aurions pas le quart des chefs-d'œuvre des grands artistes. Ceux qui avaient l'âme froide, le Titien, par exemple, et le Guerchin, se seraient peut-être appliqués à un autre métier. — « Vous êtes donc devenu dévot ! » m'ont dit deux ou trois fois des étrangers auxquels je donnais la liste des églises à voir.

12 juillet. — San-Carlo, grande église du Corso, occupe beaucoup les dames, parce que, lorsqu'on se promène au Pin

cio, le dôme de San-Carlo, placé sous les yeux des promeneurs, et de la manière la plus avantageuse, semble presque aussi élevé que la coupole de Saint-Pierre. Les habitants de la Lombardie ont élevé cette église en 1471, en l'honneur de l'homme ferme qui eut sur leur caractère une influence semblable à celle que Louis XIV a exercée sur celui des Français.

Saint Charles Borromée a ôté aux Milanais l'énergie féroce qui leur valut tant de gloire dans le moyen âge, et qui un instant fut sur le point de réunir toute l'Italie sous le sceptre d'un de leurs princes (le comte de Virtù). Saint Charles, en échange de leur férocité, donna aux Milanais le culte du chapelet. Onorio Lunghi, né à Vigiù, village pittoresque des environs de Varèse, commença cette église, qui fut continuée après sa mort par Martin Lunghi, et terminée par Pierre de Cortone. Le cardinal Omodei fit élever la façade sur les dessins d'un père capucin; la coupole est l'ouvrage de Pierre de Cortone. On vante le tableau du grand autel, qui est de Charles Maratte. L'autel de la croisée à droite est fort riche, il est orné d'une mosaïque copiée d'après le tableau du Maratte qui est ici près, à l'église de Santa-Maria del Popolo.

La coupole de Saint-Charles n'a qu'une seule calotte, ainsi que celles de Saint-André della Valle et de Sainte-Agnès de la place Navone. La forme extérieure est belle, mais elles paraissent trop aiguës et trop étroites en dedans. L'aspect intérieur a quelque chose du sombre et du terrible d'une église gothique. Les coupoles du Panthéon et de l'église del Gesù, où l'on a sacrifié l'extérieur à l'intérieur, comme dans l'architecture des maisons de Paris, paraissent trop écrasées quand on les voit par dehors. La coupole de Santa-Maria di Loreto, la première qui fut bâtie à Rome, a deux calottes comme celle de Saint-Pierre. Le modèle de cette petite coupole est aussi du Bramante. La Chapelle Cibo, à Santa-Maria del Popolo, à côté

de la porte par laquelle vous êtes entré à Rome, a deux calottes. Le célèbre Fontana a essayé de trouver un juste milieu dans la coupole du collége Clémentin. (*Tempio Vaticano*, p. 362.)

Si l'on se trouve assez de curiosité pour désirer plus de détails sur Saint-Pierre et sur l'art de bâtir les églises, on peut consulter l'excellent livre de Fontana. Ainsi que les ouvrages des hommes qui ont agi, celui-ci est plein d'idées, et l'auteur ne songe pas au style.

15 juillet. — Ce soir je blâmais à l'étourdie, en présence d'un moine dominicain de mes amis, le journal de Rome; il m'a repris avec un bon sens sévère, et m'a fort bien prouvé que rien au monde n'est plus difficile à faire que le journal officiel de Rome. Il paraît cinq fois la semaine, sous deux titres, *Diario di Roma* et *Notizie del Giorno*.

Pensez un instant à l'énorme quantité de niaiseries, et toujours les mêmes, que ce journal doit prendre au sérieux. Il s'en tire fort bien; il raconte clairement, nettement, en termes officiels, mais pourtant pas trop emphatiques. Ce journal, qu'on appelle le *Cracas*, du nom du propriétaire, parle avec un bon sens rare et beaucoup de respect pour lui-même du petit nombre de sujets desquels il peut parler librement; les articles d'antiquité sont excellents. A Rome le plus mauvais barbouilleur ou le plus mince sculpteur fait don de quelque ouvrage à l'église qui donne son titre à un cardinal; il est admis ensuite à faire le portrait du valet de chambre, de la maîtress ou du confesseur du cardinal; et enfin, lorsque le barbouilleur expose quelque tableau, le secrétaire du cardinal envoie au malheureux journal un article que M. Cracas n'ose pas trop abréger. Quand le journal peut échapper à cet accident, les articles de peinture sont remplis de pensées; on sent

que la place manque à l'auteur. C'est le contraire de ces malheureux articles de beaux-arts que nous lisons à Paris ; nous avons toute liberté, mais en même temps une complète sécheresse de cœur. N'est-ce point là ce qui suivra partout une civilisation trop avancée ? Elle fatigue la vie.

Les discussions politiques ôteront la rêverie et les doux loisirs sans lesquels Cimarosa ou Canova n'ont point de vrais juges à attendre.

Le journal de Rome se moquait fort bien dernièrement des énormes bévues que contient, sur les fouilles de Tusculum, le numéro d'avril 1826 du *Journal de la littérature étrangère*, qui s'imprime à Paris et se lit, dit-on, en Allemagne.

16 juillet. — Je viens de faire le cicerone. Bien malgré moi, et par ordre supérieur, j'ai expliqué le *Moïse* de Michel-Ange à M. R*** : c'est un Français brillant d'esprit, et qui ose dire ce qu'il sent, fût-ce même que Raphaël est mauvais peintre. Il me dit : « Avez-vous parcouru un de ces volumineux recueils imprimés en 1792, sous le titre de *Choix de discours et de pamphlets politiques ?* Ouvrez un choix d'opinions et de pamphlets politiques relatifs à la session de 1829, vous serez frappé de la différence ; quelque chose de vague et de cotonneux vous fait fermer en bâillant le recueil de 1792. Vous trouverez, au contraire, dans les pamphlets de 1829, un ton ferme et des idées nettes. En concluerez-vous que nos faiseurs d'articles politiques ont plus d'esprit que Barnave, Cazalès, Mounier ou Mirabeau ? — Cette comparaison vous fera sentir, lui dis-je, l'immense différence qu'il y avait pour un jeune peintre du seizième siècle à être admis à l'école de Raphaël ou à celle du Titien. Cette idée de l'*importance de l'école* revient sans cesse dans les discours que les Italiens font sur les arts. C'est comme le point de départ d'où s'élance un jeune

aiglon à l'aile vigoureuse. A talent égal, il faut voir ce que devient un jeune peintre, suivant qu'il suit à Venise l'école du Titien, ou à Rome celle de Raphaël; suivant que, dans une jeune femme qui joue avec son enfant, il ne voit que la *couleur* ou bien que l'*expression* et la noblesse des contours. Si Giotto, qui a fait en 1300 ces peintures si barbares que vous voyez à Florence, était entré en 1520 à l'école du Corrége, il eût étonné le monde. — Je vois, dit M. R*** en m'interrompant, pourquoi le vulgaire des *dilettanti* ne sait quoi blâmer en 1829 dans les peintres ou les poëtes qui sont à la hauteur du siècle. Ce vulgaire a-t-il un peu d'esprit, il s'ennuie; en a-t-il davantage, il voit que ces prétendus artistes *n'ont rien en propre.* Ce sont d'excellents élèves de rhétorique. Je bâille moins en lisant une satire de Régnier qu'un poëme moderne; mais la satire de Régnier est inintelligible aux femmes. »

Ce soir, au milieu de la foule qui se pressait au concert de madame D***, un jeune homme s'avançait vers le piano en poussant tout le monde avec assez de grossièreté; un vieil abbé me dit : « C'est un tel, le chanteur; jamais il ne parviendra à vaincre la grossièreté qui dépare sa voix; vous voyez qu'elle est aussi dans son caractère. L'autre jour il allait à Tivoli avec plusieurs jeunes peintres; à dix pas de l'auberge, il s'est mis à courir pour s'emparer du meilleur lit. — Avec ces âmes-là on fait sa fortune, mais l'on ne parvient pas à bien chanter. »

1er octobre 1828. — Nous venons de passer soixante-quinze jours hors de Rome. Nous avons vu, perchés sur des mulets, cette partie de l'Afrique qu'on appelle la Sicile. Ses temples nous ont frappés, et le bon sens profond de quelques-uns de ses nobles. Je n'ose nommer deux d'entre ces messieurs qui sont devenus nos amis.

Un bateau à vapeur assez propre nous a portés de Naples à

Palerme en vingt-cinq heures. Le capitaine nous offrait de nous conduire de Naples à Marseille en quatre jours. L'un de nous l'a pris au mot, et par la malle-poste est arrivé à Paris neuf jours après nous avoir quittés à Naples.

Les moments les plus agréables de notre voyage ont été quinze jours de repos passés dans une petite maison à un mille de Furia (île d'Ischia). Ce que nous avons vu de plus curieux en Italie, c'est Pompeï : mais, sans les souvenirs de Rome, les restes encore vivants de Pompeï ne nous eussent guère touchés.

C'est à l'*Histoire du duc de Guise à Naples* que nous devons d'avoir vu avec intérêt tout ce que le moyen âge a laissé dans cette ville. La révolte de Mazaniel, en mai et juin 1647, nous a frappés (page 62). Les Mémoires de Montluc et de ses contemporains ont achevé ce que le duc de Guise avait commencé.

Nous avons obtenu communication d'un manuscrit qui raconte la suppression du couvent de Bajano. Rien ne surpasse, pour l'intérêt déchirant, l'exécution à mort et le spectacle de ces deux religieuses si belles, contraintes de prendre les grands verres de ciguë que leur présentent les prêtres délégués par l'archevêque de Naples. Les mouvements convulsifs de ces jeunes filles, et les paroles qui leur échappent quand elles embrassent celles de leurs amies qui avaient préféré se donner la mort avec un poignard, n'ont rien d'égal dans aucune tragédie. L'un des prêtres ne put soutenir le spectacle des derniers mouvements de ces femmes si belles, et fut obligé de se retirer dans une pièce voisine.

L'histoire de Gianone, qui mourut dans les prisons du roi de Sardaigne, pour avoir osé faire entrevoir la vérité sur le moyen âge à Naples, est fort estimable, mais un peu ennuyeuse pour des voyageurs comme nous, qui ne voulions que voir Naples : « *Vedi Napoli e poi mori,* » disent les Napolitains. Rien de

comparable, en effet, à cette situation délicieuse et sublime, c'est la seule belle chose au monde qui comporte ces deux épithètes.

Mais l'architecture de Naples est mauvaise; il faudrait raser ce gros vilain fort Castel-Nuovo, et en faire un jardin sur le bord de la mer. — Nous avons trouvé à Naples la société française; Naples est un peu africaine, si l'on veut, dans les basses classes, mais moins italienne que Rome, Bologne ou Venise. On dirait que les deux cents personnes les plus riches de Naples sont nées à la Chaussée-d'Antin. Cette haute société n'a conservé des Napolitains que les yeux magnifiques et le grand nez. Mais ces yeux si beaux manquent un peu d'expression, et rappellent le mot d'Homère, qui appelle sans cesse Junon la déesse aux yeux de bœuf.

La haute société forme comme une *oasis* morale au milieu de Naples; rien ne lui ressemble, et elle vit avec les vingt familles d'Anglais qui tous les ans viennent s'établir à Naples et y importer les petites vanités méticuleuses du Nord.

A proprement parler, la plupart des Napolitains n'ont pas de passions profondes, mais obéissent en aveugles à la *sensation* du moment. Métastase a peint, avec une couleur toute napolitaine, les moments de délire de plusieurs passions extrêmes. Une seule chose fixe le Napolitain, et le rend raisonnable et rêveur, c'est un air de Cimarosa *bien chanté*. Leur vie habituelle est si gaie, que toute passion, *même heureuse*, les rend tristes.

Zadig, *Candide* et la *Pucelle* peignent la France de 1760; les opéras de Cimarosa peignent avec la même vérité le caractère de l'heureux habitant de Torre del Greco

Quant au matériel de la population napolitaine, figurez-vous que tout le monde vit dans la rue, et des rues peuplées de chefs de bataillon, portant un habit bleu avec collet rouge et

une épaulette à graine d'épinards; c'est le costume des sous-lieutenants. Toute la noblesse sert par pauvreté: ces gens-là passent leur vie à désirer une charte. En 1821, le ministère français la leur offrait. Si Naples avait les deux chambres, M. de Metternich n'inquiéterait pas la France en 1829.

Souvent, pendant cette absence de soixante-quinze jours, nous avons regretté Rome; c'est avec une sorte de transport que nous avons revu le Colysée, la villa Ludovisi, Saint-Pierre, etc. Ces monuments parlent à notre âme, et nous ne concevons pas que nous ayons pu une fois ne pas les aimer.

2 octobre 1828. — Ce matin, de bonne heure, avant la chaleur, nous sommes venus au couvent de Saint-Onuphre (sur le mont Janicule, près de Saint-Pierre). Lorsqu'il se sentit près de mourir, le Tasse se fit transporter ici ; il eut raison : c'est sans doute un des plus beaux lieux du monde pour mourir. La vue si étendue et si belle que l'on y a de Rome, cette ville des tombeaux et des souvenirs, doit rendre moins pénible ce dernier pas pour se détacher des choses de la terre, si tant est qu'il soit pénible.

La vue que l'on a de ce couvent est sans doute l'une des plus belles du monde; nous revenons de Naples et de Syracuse, et il ne nous semble pas en ce moment qu'aucune autre puisse lui être préférée. Dans le jardin, nous nous sommes assis sous un chêne antique; c'est là, dit-on, que le Tasse, se sentant tout à fait aux bornes de la vie, vint revoir le ciel pour la dernière fois (1595); on nous y apporte son écritoire et un sonnet encadré écrit par lui. Nous examinons avec attendrissement ces lignes remplies de sensibilité vraie et de platonisme obscur ; c'était alors la philosophie des âmes tendres.

Nous désirons voir le buste fait avec le masque en cire pris sur la tête de ce grand poëte au moment de sa mort; il est à

la bibliothèque du couvent. Le frère qui nous accompagnait nous répond que, le supérieur étant absent, il ne peut nous satisfaire; il ajoute, en parlant du Tasse : « *Era uomo buono, ma non è santo.* — Ce fut un fort honnête homme, mais il n'est pas saint. » On a montré ce masque à tout venant pendant deux siècles; mais, les convenances faisant des progrès, le pape Léon XII vient de défendre de faire voir, dans les lieux consacrés à la religion, les images des personnages non sanctifiés par elle. Nous sommes allés revoir dans l'église le petit tombeau du Tasse, près de la porte à gauche en entrant. C'est là que se lit cette inscription si touchante, la plus belle peut-être qu'aient faite les modernes :

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT.
NE NESCIUS ESSES HOSPES.
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERE.
M DV[1].

Cette épitaphe saisit les âmes nobles, parce qu'elle est fille de la nécessité et non de l'esprit. Les moines de ce couvent étaient dérangés par les questions des étrangers qui accouraient chez eux de toutes les parties de l'Italie, ils aimaient le Tasse eux-mêmes; ils firent placer cette inscription.

Les gens riches de Rome font, dans ce moment-ci, une souscription pour élever un tombeau à ce grand homme. Cette entreprise, et surtout le mode d'exécution, sont regardés comme presque révolutionnaires.

Le chef du ministère déplorable de ce pays, M. le cardinal

[1] Les restes de Torquato Tasso reposent ici. Afin que tu pusses le savoir, ô étranger, les frères de cette église ont écrit ces mots. 1505.

della Somaglia, n'a pas pu décemment s'abstenir de souscrire. Je ne sais où l'on trouvera quelque sculpteur un peu au-dessus du médiocre pour élever ce monument; on pourrait demander un modèle à M. Rauch, de Berlin. Le portrait qui est sur le tombeau actuel du Tasse n'est pas le sien. Fort contrariés du refus que nous venions d'éprouver, nous n'avons pu examiner réellement une *Madone* de Léonard de Vinci, que l'on nous a montrée à droite de la porte qui ouvre sur la galerie. Les fresques du Dominiquin, admirables par la simplicité, qui sont au dehors du couvent sous le portique, n'ont trouvé en nous que des gens en colère; nos compagnes de voyage surtout étaient outrées. En vain nous leur représentons que demain nous aurons vingt lettres de recommandation, et que ces moinillons seront à leurs pieds; les voilà à jamais ennemies de Léon XII.

J'ai relu cette nuit quelques parties de la *Jérusalem*. En passant à Ferrare, l'an passé, je suis entré dans l'espèce de cave où un grand prince, *protecteur des arts*, suivant le prêtre Eustace, renferma le Tasse pendant sept ans et quelques mois; apparemment *pour son bien*. Un autre prêtre défend que l'on montre son buste; à la bonne heure! la mémoire du Tasse ne m'en est que plus chère.

Quel divin poëte, quand il oublie d'imiter! Ce fut un homme bien supérieur à son ouvrage. Quelle tendresse! quelle mélancolie guerrière! C'est bien le sublime de la chevalerie; comme cela est près de nos cœurs et vieillit les héros secs et méchants d'Homère! J'ai arrangé un exemplaire de la *Jérusalem* à mon usage, en effaçant tous les jeux de mots qui me choquent, et firent la fortune si rapide du poëme en 1581.

Nous ne verrons plus de tels hommes. Lord Byron aurait eu un cœur de poëte, mais la vanité de noble et de dandy vint en usurper la plus grande part. Comment serait-il possible que l'âme tendre et folle d'un poëte ne prît pas une passion conta-

gieuse dans laquelle on l'élève avec tant de soins? et comment résister à ses passions? S'il peut ces deux choses, il n'est plus poëte. Le grand-duc de Toscane vient de payer quatre mille francs un petit livret couvert en parchemin, dont le Tasse s'est servi pour écrire des sonnets; l'écriture est fort grosse. On voit que plusieurs ont été abandonnés par lui, après qu'il a essayé de les tourner de deux ou trois manières différentes. Mes *protecteurs* m'ont fait voir ce petit livret à la bibliothèque du palais Pitti, fort bien tenue et fort jolie.

Ayez en Italie des protecteurs, des titres, des croix, etc., ou un cœur d'homme pour mépriser les vexations, jusqu'au jour où vous aurez une armée de cent mille hommes dans votre poche; c'est ce que nous répétons à nos compagnes de voyage. Mais elles sont outrées de colère, c'est la première fois depuis treize mois.

Dans leur indignation contre la consigne donnée aux moines de Saint-Onuphre, elles trouvent fort bien ce sonnet d'Alfieri:

ALLA TOMBA DI TORQUATO TASSO.

Del sublime cantore, epico solo,
Che in moderno sermon l' antica tromba
Fea risuonar dall' uno all' altro polo,
Qui giaccion l' ossa in si negletta tomba?
Ahi Roma! e un' urna a chi spiegò tal volo
Nieghi, mentre il gran nome al ciel rimbomba;
Mentre il tuo maggior Tempio al vile stuolo
De' tuoi Vescovi Re fai catacomba?
Turba di morti che non fur mai vivi,
Esci sù dunque, e sia di te purgato
Il Vatican, cui di fetore empivi!
Là nel bel centro d'esso ei sia locato:
Degno d' entrambi il monumento quivi
Michel-Angelo ergeva al gran Torquato.

3 octobre 1828. — Paul est arrivé hier; il nous avait quittés pour une course du côté de Venise. Il y a six mois qu'un matin la police trouva un cadavre dans la rue d'une ville que j'appellerai Ravenne, car en ce lieu on a du cœur et de l'esprit, et il faut de tout cela pour l'histoire que Paul vient de nous dire.

Elle est restée complétement inintelligible pour les habitants du pays. Le mort s'appelait Cercara; quoique jeune encore, il passait pour vieux à cause du métier qu'il s'était fait; il prêtait à la petite semaine. Fort mal mis pendant sa vie, on l'a trouvé froid dans la rue, vêtu comme pour aller au bal, et avec des bijoux de prix qu'on ne lui avait point volés. Il avait un jeune frère, Fabio Cercara, soupçonné de carbonarisme, et qui, en homme d'esprit, s'était réfugié à Turin, où il étudiait la chirurgie. Dès que Fabio a su la mort de son frère aîné qui lui laissait près de trois millions, il s'est fait moine.

En dernier lieu, pendant que Paul était à Venise, une jeune femme s'est fait annoncer chez un moine fort en crédit et qui réellement a un peu du caractère de Fénelon. Cette femme très-jeune a beaucoup pleuré et lui a remis des bijoux qui peuvent valoir deux mille sequins.

« C'est tout ce que je possède au monde, a-t-elle dit au moine. Je me crains moi-même. Ne me remettez jamais ce dépôt que pour une fin honnête et que vous approuverez. Je veux me faire religieuse, indiquez-moi un couvent dont la règle ne soit pas trop dure. Daigrez répondre de moi et me présenter sous le nom de Francesca Polo, qui n'est pas le mien. — Avez-vous commis quelque crime sur le territoire de l'Autriche? a dit le moine. Rassuré à cet égard, il a bien voulu prendre la jeune femme sous sa protection.

Voici l'histoire de Francesca, telle qu'elle l'a faite au confesseur du couvent qu'elle a choisi. Elle n'a que vingt-deux ans;

elle a été mariée à dix-sept à une espèce de fat, assez âgé et ennuyeux au suprême degré. Ce fat, quoique fort riche, empruntait de l'argent à Cercara l'aîné, qui bientôt fit la cour à Francesca ; elle le prit en aversion. Un an après, lorsqu'on vit qu'elle n'aimait pas Cercara, cinq ou six jeunes gens de Ravenne essayèrent de lui plaire ; elle eut peut-être aimé l'un d'eux, mais il partit. Sans malheur autre que l'ennui, elle dit que pendant tout l'été de 1827 la vie lui fut à charge. Son mari était plus ennuyeux que jamais, et Cercara venait la voir exactement soir et matin.

Un jour elle crut rencontrer dans la rue ce jeune homme qu'elle avait distingué, mais auquel elle n'avait jamais parlé ; elle se trompait, l'homme qu'elle regardait et qui s'était presque arrêté comme saisi d'un sentiment soudain à sa vue, était Fabio Cercara, le jeune frère de son ennuyeux, qui arrivait de Turin. C'était un très-bel homme, mais fort brun. Il avait l'air timide, et cependant à l'église, à la promenade de chaque soir, elle était sûre de rencontrer ses yeux. Un jour il vint chez elle apporter, disait-il, un paquet de la part de son frère. Il fut admis auprès de Francesca. « Ce que je viens de dire à votre femme de chambre est tout à fait faux, lui dit-il, mon frère ne craint rien tant au monde que de me voir vous parler. Je n'ai pas eu l'adresse de lui cacher la passion que j'ai pour vous. Je suis malheureux, rien ne m'a réussi dans ma vie. Vous allez me dire que vous ne songez pas à moi, en ce cas je repartirai demain pour Turin, si tant est que j'en aie le courage, car à Ravenne du moins je vous vois. »

Francesca, fort troublée, eut cependant assez de courage pour être sincère avec lui. « Vous me feriez beaucoup de peine si vous partiez, car ici je meurs d'ennui et je vous vois passer avec plaisir ; mais je ne vous aime point : je vous vois avec plaisir parce que vous ressemblez à un homme que j'aime

peut-être. » Cette réponse désespéra Fabio; cependant il ne put prendre sur lui de quitter Ravenne, et au bout de deux mois parvint à se faire aimer. Il mit dans ses intérêts un artisan dont la maison avait une petite fenêtre qui donnait sur le jardin du mari de Francesca. Une fois la semaine et ensuite presque tous les jours, Fabio se laissait glisser le long d'une corde nouée attachée à cette petite fenêtre. Il entrait par le jardin dans une salle basse, et, chose incroyable, venait s'établir dans la chambre même ou l'ennuyeux dormait avec sa femme. L'homme très-fin qui faisait ce récit à Paul suppose que Francesca donnait un peu d'opium à son tyran, mais elle le nie tout à fait.

Au bout de quelque temps Fabio fut obligé de retourner à Turin : la police de Ravenne, inquiète de le voir prolonger sans motifs apparents un séjour qu'il avait annoncé devoir être de trois semaines au plus, commençait à le faire suivre. Comme il était plein d'honneur, il craignit de compromettre Francesca, pour laquelle sa passion semblait augmenter tous les jours.

Occupé de son amour, Fabio n'avait fait aucune dépense pendant son séjour à Ravenne. Sans y songer il plut à son frère, qui peu de jours avant celui du départ lui dit : « On ne sait ni qui meurt ni qui vit, viens chez mon notaire je vais te faire une donation de tous mes biens, à condition que tu me donneras ta parole d'honneur de ne jamais les vendre ni les hypothéquer. » L'acte fut passé ; Fabio, qui avait vingt-deux ans comme sa maîtresse, fut très-reconnaissant. Mais bientôt le chagrin causé par le départ lui fit oublier sa nouvelle fortune. Il n'y avait pas moyen même d'écrire à Francesca ; les habitants de Ravenne meurent d'ennui et s'observent tellement les uns les autres, que rien ne peut être secret. Fabio était jeune, sa douleur extrême, il eut l'imprudence de se confier à

son frère, plus âgé que lui de quinze ou vingt ans. Il a dit depuis que cette confidence fut comme un coup de foudre pour le riche Cercara. « Comment, lui répétait sans cesse celui-ci, tu la vois presque toutes les nuits ! Comment, ajoutait-il un moment après, cet imbécile de mari ne vous a jamais entendus ! — Nous ne parlons jamais dans cette chambre, » répondait Fabio. Au milieu de sa profonde douleur, son frère se fit répéter cinq ou six fois tous les détails des entrevues ; Fabio le voyait pâlir à chaque mot qui par hasard peignait l'amour que Francesca avait pour lui. Enfin, le jour du départ arrivant, le riche Cercara alla visiter avec son frère la maison de l'artisan, et il s'engagea à jeter par la petite fenêtre, lorsqu'il entendrait un certain signal, les lettres que Fabio lui adresserait de Turin pour Francesca.

Il paraît que pendant le premier mois le riche Cercara remplit honnêtement sa mission. Il venait ennuyer Francesca deux fois par jour, comme à l'ordinaire. Elle s'est rappelé depuis qu'elle le trouvait fort changé et fort pâle, les jours où il devait jeter une lettre de Fabio dans le jardin. Enfin le riche Cercara eut l'idée de contrefaire l'écriture de son frère, qui annonçait à Francesca s'être presque démis le poignet dans une chute de cheval. Quinze jours après, une lettre supposée apprit à Francesca que Fabio allait venir à Ravenne à l'insu de sa famille, uniquement pour la voir.

Parvenue à cette partie du long récit que nous abrégeons, Francesca rougit beaucoup et eut besoin des encouragements du père confesseur pour être en état de continuer. « Enfin le jour de mon malheur arriva, reprit Francesca, qui était devenue d'une pâleur mortelle, l'infâme Cercara eut l'audace de pénétrer dans ma chambre ; je me souviens que j'eus le plus étrange soupçon ; je finis par croire que Fabio s'était un peu enivré et craignait de se compromettre en parlant ; cependant

mon mari dormait profondément, et, à cause de l'extrême chaleur, était allé reposer sur le canapé. L'homme que je prenais pour Fabio, mais que ce jour-là je n'aimais presque plus, à ce qu'il me semblait, me quitta bien plus tôt qu'à l'ordinaire. Dès qu'il fut parti, je me fis des reproches de mon peu d'amour et de la folie de mes idées. Le lendemain le monstre revint ; tous mes soupçons furent vérifiés : je fus certaine que l'homme qui avait abusé de moi n'était pas mon amant ; mais quel était-il ? Je me perdais dans mes idées, j'avais beau passer la main sur sa figure, je ne trouvais rien de remarquable dans ses traits, sinon que j'étais bien sûre que ce n'étaient pas ceux de Fabio. J'eus assez d'empire sur moi pour cacher mon agitation.

« Je recommandai à l'inconnu de venir le vendredi suivant ; ce jour-là mon mari devait aller à la campagne, je me gardai bien de le dire à l'homme qui me trompait. Le vendredi je fais coucher à mes côtés une servante très-forte qu'on appelle la Scalva, et qui, à cause d'un grand service que je lui ai rendu, m'est tout à fait dévouée. L'inconnu entre, je fus sur le point de le poignarder sans lui rien dire. Grand Dieu ! quel danger je courus ! C'était Fabio, qui, par une étrange combinaison, arrivait de Turin pour me voir. Il était si heureux, que je n'eus pas le courage de lui avouer notre malheur.

« Le lendemain j'attendais presque Fabio, qui m'avait fait une demi-promesse de revenir. Au lieu de lui, qui vint ce soir-là ? Le monstre qui m'avait rendue indigne de mon amant. Je fus encore trompée, je me jetai dans ses bras, croyant que c'était Fabio ; mais l'inconnu m'embrassa, et je m'assurai de mon erreur. Aussitôt, sans mot dire, je lui donnai deux coups de poignard dans la poitrine, et ma servante l'acheva. Il pouvait être deux heures du matin ; nous étions dans les grands jours, il n'y avait pas de temps à perdre. Je dis à la Scalva d'aller réveiller Fabio, et le prier de venir ; je me perdais, je

le sentais bien, mais j'avais besoin de le voir. « Dieu sait, « disait la Scalva, si seulement on voudra m'ouvrir à l'heure « qu'il est; tous les voisins seront réveillés; ceci peut nous « conduire à l'échafaud. » Mais je lui dis que je le voulais, elle ne répliqua pas et partit.

« Par un bonheur inouï, elle trouva la porte de la maison de Fabio ouverte, elle savait où était sa chambre ; ils revinrent au bout de peu d'instants. J'avais passé ces derniers moments heureux de ma vie, assise sur mon lit, ayant à mes pieds le cadavre du monstre ; je ne le voyais pas, mais la chambre sentait le sang. Enfin j'entendis du bruit, je sortis précipitamment pour tout raconter à Fabio ; par mon ordre la Scalva ne lui avait rien dit. Quand Fabio fut introduit dans la maison, elle osa allumer la lampe ; il me vit toute tachée de sang. A cet instant commença mon malheur : il eut horreur de moi, il écouta mon récit avec froideur et sans me donner un seul baiser, lui qui ordinairement était si fou dans ses caresses.

« Il fallait que son indifférence fût bien marquée, car la Scalva me dit en patois : « Il ne nous aidera pas.—Au contraire, « reprit froidement Fabio, je me charge de tout, ceci ne vous « compromettra nullement ; avec l'aide de la Scalva je vais « transporter le corps dans une rue écartée, et si demain et « les jours suivants vous ne changez absolument rien à votre « conduite habituelle, je défie le diable lui-même de deviner « ce qui s'est passé. — Mais m'approuves-tu, mon ami ? lui « dis-je avec passion. — Dans ce moment-ci je suis glacé, ré- « pondit-il, et en vérité je ne sais si je vous aime. — Eh bien ! « finissons-en, lui dis-je, emportez ce corps avec la Scalva. » Nous entrâmes alors dans la chambre ; il jeta un cri et tomba par terre contre une chaise, il avait reconnu avant moi son frère. Celui-ci était renversé, les yeux ouverts, je le vois encore, et nageant dans le sang..... Fabio l'embrassait.

« Que vous dirai-je? Je ne compris que trop que Fabio ne m'aimait plus; j'aurais bien mieux fait de me tuer comme j'en fus tentée, mais j'espérais qu'il reviendrait à m'aimer. La Scalva et lui emportèrent le cadavre dans une grande couverture de laine, et le placèrent au milieu d'une rue déserte, à l'autre bout de la ville, vers la citadelle. Croiriez-vous que je n'ai plus revu Fabio? poursuivit Francesca en fondant en larmes. Il est allé s'enfermer dans un couvent à Turin, on me l'a écrit par son ordre. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour n'être pas découverte, puisqu'une action si juste déplaît à Fabio. J'ai donné la moitié de ce que j'avais à la Scalva; elle est en Espagne, et jamais ne me nuira. Longtemps après, seule, je suis parvenue à me sauver de Ravenne et à m'embarquer. J'ai passé plusieurs mois à Corfou, espérant en vain des lettres de Fabio; enfin, évitant mille périls, j'ai acheté un passe-port d'un Grec, et me voici; vous pouvez me trahir si vous en avez le cœur. J'attends tous les jours une lettre qui m'annoncera que Fabio a fait ses vœux. Il veut apparemment que je suive son exemple, puisque je lui ai annoncé mon dessein, et qu'il ne m'écrit pas qu'il le désapprouve. »

Ce récit m'effraye par sa longueur; hier soir, quand Paul nous l'a fait, il nous a semblé court. Il n'a pas voulu quitter Venise sans voir Francesca; rien n'était plus difficile, mais il n'est pas homme à se laisser arrêter par des obstacles. Il paraît ravi de sa beauté, et surtout de son air doux, innocent, tendre. C'est une figure lombarde, de celles que Léonard de Vinci a reproduites avec tant de charmes dans ses *Hérodiades*. Francesca a le nez légèrement aquilin, un ovale parfait, les lèvres minces et délicates, de grands yeux bruns mélancoliques et timides et le plus beau front, sur le milieu duquel se partagent les plus beaux cheveux châtain foncé. Paul n'a pu lui parler, il sait par le confesseur du couvent que jamais elle n'a eu la

moindre idée qu'elle faisait mal en tuant l'inconnu. Elle n'est pas encore revenue de la surprise que lui cause la conduite de Fabio ; la découverte que le mort était son frère ne lui semble nullement justifier sa froideur. Quelquefois elle pense qu'à Turin, et avant son retour à Ravenne, il avait cessé de l'aimer.

LES ÉGLISES DE ROME.

5 octobre 1828. — Le catholicisme vient de montrer à Lisbonne et en Espagne qu'il exècre le gouvernement représentatif, qui est justement l'unique passion du dix-neuvième siècle. Il est donc possible qu'avant la fin de ce siècle beaucoup d'hommes sensés adoptent une forme nouvelle pour le culte du Dieu TOUT-PUISSANT, RÉMUNÉRATEUR ET VENGEUR.

Tant que l'homme aura de l'imagination, tant qu'il aura besoin d'être consolé, il aimera à parler à Dieu, et, suivant son caractère particulier, il parlera à Dieu avec plus de plaisir sous les magnifiques voûtes de Saint-Pierre de Rome ou dans la petite église gothique de son village à demi ruinée. Quand le sentiment religieux est profond, la magnificence l'importune, et il préfère la chapelle abandonnée au milieu des bois, surtout quand elle est battue par la pluie d'orage, solitaire, et qu'on entend à peine dans le lointain le bruit de la petite cloche d'une autre église.

Nous autres gens du Nord, nous ne pouvons trouver dans les églises de Rome ces sensations d'abandon et de malheur : elles sont trop belles. Toujours pour nous l'architecture, imitée du grec par Bramante, *est une fête*. Mais les Romains trouvent cette sensation d'abandon et de tristesse dans plusieurs de ces petites églises que je vais décrire rapidement ; par exemple à Sainte-Sabine, sur le mont Cœlius.

Si tout est incertitude pour l'histoire des restes de la Rome des rois, de Rome sous la république et même de la Rome des empereurs, rien n'est plus certain que l'histoire des églises, mais aussi rien de moins intéressant.

Je vous engage à effacer, avec un trait de crayon, les noms des églises que vous aurez vues.

Je placerai d'abord pour mémoire les vingt-deux églises les plus remarquables à mes yeux.

SAINT-PIERRE. Basilique bâtie par Constantin, refaite par Nicolas V et Jules II.

LE PANTHÉON (ou Sainte-Marie *ad Martyres*). Veuve du buste de Raphaël; modèle complet de l'architecture antique.

SAINTE-MARIE-MAJEURE. Basilique; l'air d'un salon.

SAINT-JEAN-DE-LATRAN. Basilique; rien pour la beauté.

SAINT-ANDRE'-DELLA-VALLE. Belle façade et fresques divines du Dominiquin.

SAINTE-MARIE-DES-ANGES. Architecture sublime; une simple bibliothèque antique, plus noble que la plupart de nos églises.

ARA CŒLI. Au Capitole, à gauche en montant; ancien temple de Jupiter; charmante église, et vue superbe de la porte; colonnes antiques, air sombre, le *Sacro Bambino;* immense escalier de marbre.

SAINT-PAUL HORS DES MURS. Brûlée en 1823. Ruines sublimes: air mélancolique d'une église gothique.

LES SAINTS-APÔTRES. Tombeau de Ganganelli, et, dans le vestibule, petit monument par Canova; une aigle antique.

SAINT-AUGUSTIN. Le *Prophète Isaïe*, fresque de Raphaël; son style se rapproche de celui de Michel-Ange.

MADONA-DELLA-PACE. Ses belles fresques par Raphaël.

CAPUCINS. Place Barberini; le *Saint Michel* du Guide.

SAINT-CLÉMENT. Reste le plus complet des églises des premiers siècles; chœur au centre de l'église.

SAINT-ÉTIENNE-LE-ROND. Forme singulière; affreux tableaux de martyres.

SAINT-GRÉGOIRE AU MONT-CŒLIUS. Ce sont sans doute des élèves du Guide qui ont peint le *Concert des Anges* d'après quelque petit des-

sin de ce grand homme. Je ne reconnais nullement *sa main* dans cette fresque.

J'admire toujours les deux fresques de Saint-André. La fresque du Guide est beaucoup plus touchante à cause de la vérité des soldats, de la passion du saint à la vue de la croix, de l'angélique beauté de la femme qui gronde son fils, et de celle à droite qui regarde. Vérité de la curiosité du jeune homme près d'elle.

Del Gesu. Commencée par Vignole en 1575; chapelle et tombeau de saint Ignace. Chef-lieu des jésuites.

Saint-Ignace. Commencée en 1626; époque de décadence pour l'architecture.

Santa-Maria del Popolo. A côté de la porte par laquelle on entre à Rome en venant du Nord. Beaux tombeaux du seizième siècle.

Saint-Onuphre, sur le mont Janicule; tombeau du Tasse; vue magnifique; on se trouve vis-à-vis le palais de Monte-Cavallo; Rome entre deux.

Saint-Pierre in Vincoli. Belles colonnes antiques de marbre grec. Le *Moïse* de Michel-Ange, un tableau du Dominiquin dans la sacristie.

Sainte-Praxède. Bâtie en 162, refaite vers 280; seize colonnes de granit; le grand autel est bien placé.

San Lorenzo fuori le mura. L'un des monuments chrétiens les plus curieux. Cette basilique fut fondée par Constantin, vers 330, quatre ans après le scandale abominable de la mort de son fils, jeune prince de la plus grande espérance. Elle fut refaite de fond en comble vers 589. Restaurée en 716, agrandie en 772, elle fut restaurée de nouveau vers 1216, par Honorius III, dont nous avons vu le portrait en mosaïque sous le portique élevé par lui. La dernière restauration est de 1647. Rien de plus curieux que l'intérieur. Cette église est remplie de colonnes. Y aller plusieurs fois.

Quelques lecteurs libéraux, blessés de ce que les jésuites oppriment la France (1829), trouveront ridicule la proposition de lire vingt pages de descriptions d'églises. La plupart de ces monuments furent bâtis par des hommes qui étaient à demi persécutés, comme l'est aujourd'hui en Italie le voyageur qui passe pour libéral. Ces églises ne furent pas élevées par le budget, et contre le vœu de l'immense majorité qui, en

France, au lieu d'églises, voudrait des écoles pour les paysans.

Les églises de Rome, bâties par des particuliers ou par souscriptions, furent, jusque vers l'an 1700, les monuments les plus *agréables* à l'immense majorité. Ainsi nous voyons en elles l'*expression morale* de leur siècle.

Les papes ont centuplé l'étendue de l'*amour du beau,* en lui donnant pour auxiliaire la peur de l'enfer; de 1200 à 1700, cette peur décida les vieillards riches. Chez les âmes tendres, la crainte des jugements de Dieu se manifeste par l'amour de la Madone; elles chérissent cette mère malheureuse qui éprouva tant de douleurs, et en fut consolée par des événements si surprenants : la résurrection de son fils, la découverte qu'il est Dieu, etc., etc. On compte à Rome vingt-six églises consacrées à Marie

Les arrêts des tribunaux me gênent pour la déclaration suivante. Malgré le secours qu'ils croient prêter à la croyance en Dieu, j'ai besoin de déclarer que ce sentiment sublime est resté à mes yeux bien au-dessus des critiques d'artiste et toutes mondaines que je vais me permettre sur les églises de Rome. L'existence même de l'inquisition n'empêchera jamais les âmes tendres de sentir la sublimité des doctrines de Jésus, à plus forte raison l'existence des tartufes à qui elles donnent des carrosses, et l'existence des hommes graves et moraux qui leur demandent de la considération et du pouvoir. (*Voir* le *Cant* anglais et les *Revues morales.*)

Lorsque l'on passera devant les soixante-dix-sept églises dont les noms suivent, je conseille d'y entrer, à moins que l'on ne soit dominé par quelque sentiment vif.

ÉGLISE DE SANT'-ADRIANO. Élevée vers l'an 630. La dernière restauration est de 1656. Elle avait des portes de bronze, qu'Alexandre VII transféra à Saint-Jean-de-Latran. Un tableau de *Saint Pierre No-*

lasque, porte par les anges, est de l'école de Bologne, qui, venue en 1690, imita toutes les autres. Quelques personnes l'attribuent au Guerchin. Devant le lieu occupé par cette église fut le *Forum.* Près d'ici fut le *Temple de Saturne*, où les Romains avaient placé le trésor de l'État.

SANT'-AGNESE IN PIAZZA NAVONA. L'une des plus jolies églises de Rome. Ce fut un lieu de prostitution. Sinfronius, préfet de Rome, y fit conduire la jeune Agnès ; un miracle la garantit des derniers outrages. Innocent X fit rebâtir cette église; la façade est une des meilleures du Borromini. L'intérieur a la forme d'une croix grecque ; nous y avons vu beaucoup de marbres précieux et de statues médiocres. Il faut descendre dans le souterrain où se trouve le charmant bas-relief de l'Algarde. Il a osé représenter le commencement du martyre de la sainte. Quel dommage que l'Algarde n'ait pas été un élève de Canova !

SANT'-ALESSIO. Fondée en 305; la dernière restauration est de 1744.

SANT'-ANDREA DELLE FRATTE. Réédifiée en 1612; la coupole est du Borromini. Voir la chapelle de Saint François de Paule, et deux jolis anges du Bernin.

SANT'-ANDREA AL NOVIZIATO. Charmante petite église, chef-d'œuvre de la richesse des jésuites. Elle est du Bernin, 1678. Cette église est annoncée par un joli portique semi-circulaire; sa forme est ovale, avec une coupole ornée de stucs dorés. Comme elle plairait à Paris ! Les monuments devraient être dans le lieu où l'on sait le mieux les apprécier. L'autel de saint Stanislas, jésuite, a un tableau du Maratte. Dans la chambre habitée par Stanislas, on voit sa statue par le *célèbre* M. Legros.

SANT'-ANTONINO DE' PORTOGHESI. Bâtie sous Sixte IV, restaurée en 1695. Voir le tableau de *Sainte Élisabeth*, par M. Luigi Agricola.

SANT'-APOLLINARI. La plupart des églises de Rome ont été rebâties deux ou trois fois; celle-ci fut refaite de fond en comble par Benoît XIV. Le *Saint François-Xavier* est de M. Legros; une Madone est attribuée au Perugin.

NT'-ATANASIO DE GRECI. Élevée vers 1582, sur les dessins de Giacomo della Porta et de Martin Lunghi. Voir deux tableaux du cavalier d'Arpin.

SANTA-BALBINA. Cette église, consacrée en 336, a été réparée en 600, en 731, en 746, en 1600. Les fresques de la Tribune sont de Fontebuoni.

SAN-BARTOLOMMEO DANS L'ILE. Le corps de saint Barthélemy fut placé, en 973, dans l'urne de porphyre que l'on voit sous l'autel. Cette église, rebâtie deux ou trois fois, a vingt-quatre colonnes de granit volées à quelque temple païen. On y voit des peintures d'Antoine Carrache, tout à fait gâtées par quelque mauvais restaurateur de tableaux.

SAN-BERNARDO. Bâtie dans un chauffoir des thermes de Dioclétien, en 1598. Voir la voûte antique bien conservée, et quelques ruines dans le jardin.

SANTA-BIBIANA. L'an 470, sainte Simplicie consacra cette église à sainte Bibiane, qui avait habité en ce lieu. Figurez-vous l'ironie qui dut accueillir cette modeste église au milieu de tous les magnifiques temples de la Rome païenne, qui existaient encore en 470; c'est ainsi que le voyageur peu riche et sans cordons est méprisé par de fastueux personnages, et vexé par les polices; un jour la religion morale de ce voyageur triomphera. Le cavalier Bernin répara cette église en 1625. La statue de sainte Bibiane, qui orne le grand autel, est un ouvrage estimé du Bernin. La sainte, qui tient une palme à la main, semble s'appuyer sur une colonne. Une grande urne antique d'albâtre oriental, placée sous l'autel, renferme les restes de sainte Bibiane, de sa mère et de sa sœur, qui souffrirent le martyre en même temps qu'elle. Cette église a huit colonnes antiques et des fresques de Pierre de Cortone, à gauche dans la nef.

SAN-CARLO A' CATENARI. Les fresques du Dominiquin sont un peu crues. Elles ont l'avantage de représenter de jolies femmes timides regardant le ciel, et non pas de vieux saints barbus.

SAN-CARLO ALLE QUATTRO FONTANE. Charmante petite église, célèbre parce qu'elle couvre une surface égale à la base d'un des quatre piliers qui soutiennent la coupole de Saint-Pierre. C'est un caprice du Borromini, 1640. Le tableau de la *Madona* est de Romanelli.

SANTA-CATERINA DE FUNARI. Commencée au milieu des ruines du cirque de Flaminius en 1644. Voir dans la première chapelle à droite une *Sainte Marguerite*, tableau célèbre d'Annibal Carrache. Il y a beaucoup de tableaux. Les moins médiocres sont de Frédéric Zuccheri et de Raffaelino da Reggio.

SANTA-CATERINA DI SIENA. Jolie église bien décorée de marbres. C'est dans le jardin de ce monastère qu'est la grande tour de Néron. Dans le fait, cette tour a été élevée par Boniface VIII, de la mai-

son Gaetani, en 1300. Les deux petites tours voisines sont aussi de Boniface VIII. La Porta Fontinale, pratiquée dans le mur de Servius Tullius, était auprès de la grande tour.

Santa-Cecilia. Bâtie au lieu où fut la maison de la sainte martyre, refaite en 821. Trois nefs séparées par des colonnes, grand autel soutenu par quatre belles colonnes antiques de marbre blanc et noir. Sur cet autel fort riche on voit une statue de marbre qui représente la sainte martyre telle qu'elle fut trouvée dans son tombeau. Ce travail est sec, mais plein de vérité, comme un tableau du Ghirlandajo. La position est singulière : la sainte est appuyée sur le bras gauche, la tête tournée vers la terre. Cet ouvrage, que l'on ne se lasse pas de regarder quand une fois on l'a compris, vers le troisième mois du séjour à Rome, a toute la grâce d'un vieux sonnet gaulois plein d'énergie : il est de Stefano Maderno. On trouve ici une *Madone* d'Annibal Carrache, et dans la cour qui précède l'église, un beau vase antique. Le portique est orné de colonnes de granit.

San-Cesareo. Existait au sixième siècle; restaurée par Clément VIII.

Santi-Cosma et Damiano. Ici fut un temple rond dédié aux fondateurs de Rome. Vers l'an 527, Félix IV bâtit cette église. Ce fut peut-être en 780 que l'on plaça ici les belles portes antiques de bronze. Urbain VIII releva le pavé, et fit beaucoup de changements.

Santi-Domenico e Sisto. Bâtie par saint Pie V, homme cruel. Les statues et les tableaux sont d'une bonne médiocrité.

Chiesa Domine quo vadis. Cette petite église qui se voit à gauche sur la voie Appienne porte trois noms : Santa-Maria delle Palme, Santa-Maria delle Piante, et Domine quo vadis. Quelques écrivains ont dit qu'elle a été bâtie sur l'emplacement du fameux temple de Mars. Saint Pierre, dans un de ses moments de faiblesse que saint Paul ne lui pardonnait pas, fuyait Rome et les persécutions. Arrivé au lieu où nous sommes, Jésus lui apparut : le Sauveur des hommes portait la croix sur ses épaules. A cette vue imprévue, l'apôtre s'écria : « *Domine, quo vadis ?* » Cette église fut rebâtie sous Clément VIII. La façade est de 1737.

Sant'-Eusebio. Église élevée sur l'emplacement occupé par la maison du chrétien Eusèbe. Renfermé dans un cabinet de quatre pieds de côté par ordre de Constant, ici saint Eusèbe mourut de faim. Cette église fut rebâtie pour la dernière fois en 1759; ce fut alors que Raphaël Mengs peignit la voûte.

SAN-FRANCESCO A RIPA. Il y a de beaux marbres dans cette église. La statue de la bienheureuse Aloïse est du Bernin. Elle est représentée mourante : les draperies sont maniérées, mais les parties nues fort belles.

CHIESA DI GESU E MARIA. Il y a de beaux marbres et des tombeaux de la maison Bolognetti. Voir les fresques de Lanfranc dans la sacristie.

SAN-GIACOMO DEGLI INCURABILI. Rebâtie en 1600, et ornée par les meilleurs artistes de ce temps.

SAN-GIACOMO DEGLI SPAGNUOLI. Rebâtie en 1450. La chapelle de San-Diego a un tableau et des fresques d'Annibal Carrache. L'Albane et le Dominiquin travaillèrent ici d'après les cartons d'Annibal. Les têtes de l'âme damnée et de l'âme sauvée, dans la sacristie, sont du Bernin, ainsi que le buste de monsignor Montoja sur son tombeau.

SANTI-GIOVANNI E PAOLO. Bâtie en 400 dans la maison qu'avaient habitée ces deux frères martyrs. Le portique, sur lequel on lit quatre vers latins, est du douzième siècle. Église curieuse, mal restaurée vers 1822.

SAN-GIORGIO IN VELABRO. Église curieuse, rebâtie trois ou quatre fois. On y travaillait encore en 1829. Le portique semble élevé au treizième siècle : quinze belles colonnes antiques divisent cette église en trois nefs. Giotto peignit la tribune vers 1300.

SAN-GIROLAMO DELLA CARITA. Pendant près de deux siècles, on a vu la *Communion de saint Jérôme* sur le grand autel de cette église. Elle fut bâtie dans le lieu occupé par la maison qu'avait habitée cet homme aimable durant ses séjours à Rome. Cette maison appartenait à Paule, dame romaine de la plus haute distinction. La vie de saint Jérôme est fort curieuse. C'est un peu le caractère de René.

SAN-GIUSEPPE. Bâtie en 1560 sur la prison Mamertine. Descendre dans cette prison bâtie par Ancus Martius et où mourut Jugurtha.

SAN-GRISOGONO. Belle église rétablie pour la première fois vers l'an 731. Elle a trois nefs séparées par vingt-deux colonnes de granit oriental, enlevées de côté et d'autre aux temples païens. Au milieu du beau lambris doré, on voit une copie du tableau du Guerchin, représentant *Saint-Grisogone porté au ciel par des anges.*

SAN ISIDORO. Bâtie vers 1622 ; il y a des tableaux de Charles Maratte et d'André Sacchi, gens médiocres comme nos poëtes actuels, à force de vouloir imiter tous les grands maîtres. Les ouvrages de

ces peintres imitateurs, qui ennuient dans une galerie, plaisent souvent dans une église, à cause de l'émotion créée par l'architecture ou les souvenirs.

San-Lorenzo in Lucina. Église fort antique, rebâtie pour la dernière fois en 1650. On y enterre beaucoup de morts, quelquefois quatorze en un jour, comme le 17 août dernier, par une chaleur effroyable. M. de Châteaubriand annonce le projet de faire élever un tombeau au Poussin, qui repose ici. Cet ambassadeur est le premier qui ait accepté un dîner chez M. le directeur de l'Académie de France à Rome. (En 1828, M. le chevalier Guérin, directeur.) Voir un tableau du *Crucifix* attribué au Guide.

San-Lorenzo in Miranda. C'est le magnifique temple d'Antonin et Faustine. Il faut courir ici en arrivant à Rome, pour tâcher de comprendre ce qu'était un temple antique. La voie Sacrée passait devant ce temple. Admirez ces dix grandes colonnes de marbre cipolin, hautes de quarante-trois pieds, et toutes d'un seul bloc. Osez comparer à cela nos misérables basiliques que Paris élève en ce moment, et qui ruinent son budget, en faisant murmurer les contribuables. L'architecture devient de plus en plus impossible.

San-Luigi de' Francesi. Épitaphe jolie, quoique un peu affectée, sur un tombeau élevé à une jeune émigrée par M. de Châteaubriand. Fresques charmantes du Dominiquin à la voûte et dans les côtés de la chapelle de Sainte-Cécile. Le tableau de l'autel est bien curieux ; c'est une copie de la *Sainte Cécile* de Raphaël par le Guide. Les jolies fresques du Dominiquin le seraient davantage si elles n'étaient pas si éloignées des affectations sociales qui pour nous sont une seconde nature. Comment un artisan de Bologne, pauvre et méprisé toute sa vie, eût-il pu deviner la civilisation de la cour de Louis XIV ? Les figures de femmes du Dominiquin manquent un peu de ces grâces nobles qui nous font admirer la *Sainte Thérèse* de M. Gérard. Ce sont des paysans grossiers, mais énergiques, que les personnages des deux tableaux de Michel-Ange de Carravage, à la chapelle de Saint-Mathieu. Il faut examiner dans la sacristie une petite *Madone* attribuée au Corrége.

Charmante fresque de *Sainte-Cécile distribuant ses belles robes aux pauvres*. Naïveté des groupes. La sainte a la tête trop grosse et une jambe mal indiquée. Beauté des fonds.

La mort de la sainte, vis-à-vis, en présence du pape qui la bénit, est absurde. Le pape eût été martyrisé avec elle, ou eût fait

pendre les bourreaux. Ceux-ci ont-ils laissé la sainte à demi morte? Cela est encore absurde.

Les tombeaux du cardinal de Bernis et de M. de Montmorin sont ici. La reine de France, Catherine de Médicis, ayant peut-être à se faire absoudre de quelque gros péché, envoya à Rome des sommes considérables pour bâtir cette église. Voir l'histoire de la Sforzesca sur les bords du Tésin, qui est le prix de l'absolution donnée à un Sforce. Saint-Louis des Français fut consacré en 1589. La façade, qu'on loue beaucoup, me semble fort plate. Les faiseurs d'itinéraires craindraient, s'ils ne l'admiraient pas, le courroux de M. l'ambassadeur de France. On peut juger, dans cette église, les artistes français qui ont travaillé à Rome: par exemple, MM. Natoire, Lestage. Les meilleurs ouvrages de cette école sont irréprochables et froids.

San-Marcello. Saint Marcel, pape, avait trouvé un asile dans un moment de danger chez une veuve nommée Lucine, qui avait sa maison à côté du temple d'Isis. Cette maison fut changée en église, et saint Marcel la consacra en 305. Maxence, le rival de Constantin, ayant appris cette consécration, fit profaner l'église, qui, par son ordre, fut changée en écurie; saint Marcel fut condamné à être valet d'écurie, et bientôt les mauvais traitements lui donnèrent la mort. Cette église a été renouvelée plusieurs fois, et en dernier lieu, au commencement du seizième siècle; on y trouve des peintures de Pierin del Vaga, de Daniel de Volterre et des Zuccheri. Des six têtes sculptées en marbre, trois sont de l'Algarde, et trois plus anciennes.

San-Marco. Fondée en 336 par le pape saint Marc I. Cette église, renouvelée plusieurs fois, a un aspect imposant. Elle est divisée en trois nefs par vingt colonnes de marbre de Sicile. Si l'on est disposé à sentir la peinture, on peut chercher ici quelques ouvrages de Pierre Pérugin, de Charles Maratte, de Ciro Ferri.

Santa-Maria in Aquiro. Bâtie vers l'an 400, renouvelée plusieurs fois; la façade a été élevée sous Pie VI, par M. Camporesi.

Santa-Maria in Aventino. C'était le temple de la Bonne-Déesse, où les femmes seules offraient des sacrifices. Aventure de Clodius. Cette église a été ridiculement arrangée en 1765.

Santa-Maria in Campitelli. Bâtie en 1657. Il y a de belles colonnes dans l'intérieur; on peut chercher quatre lions de ce marbre nommé *Rosso antico;* foule de tableaux médiocres.

Santa-Maria in Cosmedin. Remarquable à cause de ses belles colonnes antiques. Le grand mascaron de marbre placé sous le portique a reçu du peuple le nom de *Bocca della verità*. L'homme qui jurait y plaçait la main, et, si le serment était faux, la bouche de marbre ne manquait pas de se fermer. Cette église est une des plus curieuses de Rome.

Santa-Maria in Domnica ou de la Navicella. Élevée dans la maison de sainte Cyriaque, renouvelée en 817. Léon X la fit reconstruire sur les dessins de Raphaël. Modèle parfait d'élégance.

Santa-Maria di Loreto. Commencée en 1507; carrée à l'extérieur, octogone en dedans. Cette église a une coupole à double calotte. Voir la *Sainte Suzanne* du Fiamingo (François de Quesnoy).

Santa-Maria sopra Minerva. Placée vis-à-vis d'un éléphant qui porte un obélisque. Les moines dominicains ont réussi à donner à cette église un aspect terrible, et qui rappelle l'inquisition de Goa. Il a fallu avoir recours au style gothique. Cette église a trois nefs, et une quantité de chapelles et de tombeaux, parmi lesquels vous verrez avec plaisir celui de l'aimable Léon X, bien peu fait pour finir dans ce triste lieu. L'homme qui a causé l'avilissement de l'Italie, Clément VII, est tout près de son cousin Léon X. La statue de Léon X est de Raphaël de Montelupo. A gauche du grand autel, vous verrez le *Christ* de Michel-Ange; ce n'est qu'un homme, et un homme remarquable par la *force physique*, comme le héros de la *Jolie fille de Perth*. Le *Persée* de Canova représenterait mieux le Christ, qui fut le plus beau des hommes. Cette église possède une foule de tableaux curieux : l'*Annonciation* du Beato Giovanni de Fiesole, l'*Assomption* de Philippe Lippi, une voûte peinte à fresque par Raffaellino del Garbo, la *Cène* du Barroche, un *Crucifix* de Giotto, une *Madone* de Charles Maratte. C'est dans le couvent voisin que se trouve la bibliothèque *Casanatense*, dont la garde a été si plaisamment confiée à des inquisiteurs. Nous avons vu un enterrement dans cette église un jour de pluie; c'est le spectacle le plus lugubre que nos compagnes de voyage aient rencontré à Rome.

Santa-Maria sopra Minerva est remarquable par une foule de tombeaux où on lit la date de 1560. C'était le bon temps pour les tombeaux, moins encore cependant que de 1512 à 1520, du vivant de Raphaël. Heureux les morts qui se sont en allés vers ce temps-là! La beauté des formes du tombeau fait bien leur histoire, tan-

dis que tous les morts de 1750, par exemple, semblent ridicules.

En approchant d'un tombeau, on regarde la dernière ligne de l'épitaphe; si l'on y voit : *Obiit an. D. MDLIII*, il vaut la peine de lever les yeux. Le souvenir de Raphaël régna dans Rome jusque vers 1600. Alors arrivèrent les abominations du Bernin et surtout de ses élèves. De 1650 à Canova, le tombeau d'un mort illustre a l'air d'un pamphlet contre lui.

Dans cette église sont de charmantes fresques du moyen âge, au fond de la croisée à droite.

Santa-Maria de' Miracoli et Santa-Maria de Monte-Santo. Ces deux églises forment la décoration de l'entrée du Cours; cela fut bien autrefois; tôt ou tard on détruira ces églises, qui seront remplacées par un portique circulaire dans le goût du Crescent, du Régent-Street, à Londres. Les colonnes de travertin de ces deux églises ont appartenu, dit-on, au clocher dont le Bernin avait surchargé la façade de Saint-Pierre.

Santa-Maria in Monticelli. L'une des plus anciennes paroisses de Rome, restaurée en 1101, et depuis plusieurs fois renouvelée. La mosaïque de la tribune, qui représente le Sauveur, remonte, dit-on, à l'an 500.

Santa-Maria delle Palme, ou *Domine quo vadis.*

Santa-Maria in Valicella, detta la Chiesa nuova. Saint Philippe Neri, saint et homme d'esprit, voulant faire tourner le goût de la musique au profit de l'âme des amateurs, commença cette église en 1575. L'intérieur fut bâti par Martin Lunghi et par le Borromini. Les fresques sont de Pierre de Cortone; le tableau du grand autel et les deux voisins sont de Rubens; Maratte fit le tableau de saint Ignace et de saint Charles. La chapelle de saint Philippe a une mosaïque d'après un fameux original du Guide. La *Présentation au temple* et l'*Annonciation* sont du Barroche; Pierre de Cortone peignit la voûte de la sacristie. La meilleure des statues que l'on voit ici est celle de saint-Philippe Neri, par l'Algarde (au fond de la sacristie). On donne quelquefois des concerts sacrés dans cette église; ils ressemblent à de mauvaises gravures d'après d'excellents tableaux. Ce n'est qu'ici qu'on peut entendre les chefs-d'œuvre des maîtres qui vivaient vers 1750, et qui sont, je crois, fort injustement oubliés; un jour on reviendra à cette musique pleine de chants et d'idées; un manœuvre peut y ajouter ce qu'on appelle de la *science*. Pour la musique, nous sommes, en 1829,

dans le siècle de Pierre de Cortone et du Bernin ; les contemporains de ces gens-là trouvaient Raphaël froid comme nous Pergolèse ; tôt ou tard nous reviendrons à Cimarosa.

Santa-Maria del Priorato. La même que Santa-Maria in Aventino.

Santa-Maria del Sole. C'est le joli temple de Vesta sur les bords du Tibre, restauré par ordre de Napoléon. On devait, en 1814, faire disparaître le toit ridicule.

Santa-Maria Transpontina. Élevée en 1564. Près d'ici se trouvait le tombeau de Scipion l'Africain ; c'était une pyramide. Un pape en enleva les marbres pour orner le vestibule de Saint-Pierre ; Alexandre VI détruisit ce tombeau pour élargir la rue qui mène à Saint-Pierre.

Santa-Maria in Trivio. Cette église est fort ancienne, car elle fut fondée par Bélisaire. On vous dira à Rome que ce général se repentit d'avoir déposé le pape Silverius en 537. Il éleva cette église par *pénitence*. Cherchez les quatre vers latins qui racontent cette histoire. Regardez à la voûte quelques fresques de Gherardi di Rieti.

Santa-Maria in Via lata. Ici ont habité saint Pierre, saint Paul et saint Luc. Constantin éleva cette église, consacrée par le pape saint Sylvestre. Renouvelée en 700 et en 1485, elle fut ornée en 1639 et 1660. La façade est de Pierre de Cortone. On descend dans un souterrain qui fut l'habitation de saint Paul : le sol de Rome était alors moins élevé.

Santa-Maria Egiziaca. C'est le temple élevé, dit-on, par Servius Tullius ; il est entouré de dix-huit colonnes, dont six sont isolées et les autres à demi engagées dans le mur. Ces colonnes, d'ordre ionique et cannelées, ont vingt-six pieds de haut ; elles sont de tuf et de travertin. Ce temple a été restauré très-anciennement, mais sans aucune magnificence. C'est une des ruines les plus entières, les plus curieuses et les plus antiques. Ce temple a été déterré par ordre de Napoléon. Il fut changé en église en 872. A gauche en entrant, on trouve un modèle du saint sépulcre. Il faut voir ce temple en arrivant à Rome, immédiatement après le Panthéon ; ce sont, chez les Romains, les deux anneaux extrêmes de la chaîne : le plus grand luxe et la plus grande simplicité.

Santa-Martina. Église restaurée à la fin du huitième siècle par Adrien I ; donnée aux peintres par Sixte-Quint. Pierre de Cortone fit orner à ses dépens le souterrain et l'autel sous lequel est placé le corps de sainte Martine. L'autel principal a une copie du ta-

bleau, attribué à Raphaël, que l'on voit dans la galerie voisine (à l'académie de Saint-Luc). Là se trouve la relique la plus touchante du monde, le crâne original du divin Raphaël.

SANTI-NEREO ED ACHILLEO. Église bâtie vers 524. Voir les deux pupitres appelés *Ambones*, et le fauteuil épiscopal de marbre qui servit à saint Grégoire quand il dit au peuple son vingt-huitième discours (homélie). On en lit des fragments sur ce siége.

SAN-NICOLA IN CARCERE. Cette église fut le titre *cardinalice* d'Alexandre VI, Borgia, qui la fit réparer. La façade fut élevée en 1599 par Jacques della Porta. Elle a trois nefs et quatorze colonnes : on monte par sept marches à l'autel, qui est formé d'une conque de porphyre, et surmonté d'un ornement soutenu par quatre colonnes de marbre jaune africain. On voit dans cette église, restaurée en 1808, le tombeau du cardinal Rezzonico, mort en 1783. Du temps de la République romaine, il y avait ici près une prison ; de là la dénomination *in carcere*. Un vieillard, ou plutôt une femme, renfermée dans cette prison, avait été condamnée à y mourir de faim ; sa fille lui sauva la vie en la nourrissant de son lait : c'est le sujet si souvent reproduit par les peintres sous le nom de *Carità romana*. Ce fait singulier valut la liberté à la femme prisonnière ; des aliments lui furent assignés ainsi qu'à sa fille ; en l'an 604 de Rome, les consuls C. Quinctius et M. Attilius firent élever sur le sol de la prison un temple à la Piété, dont on voit encore les restes. Deux autres temples ont existé en ce lieu.

SAN-NICOLA DI TOLENTINO. Église élevée en 1614. La maison Pamfili y dépensa beaucoup d'argent sans pouvoir la faire belle ; il n'y avait plus d'artistes à Rome, et l'on n'eut pas l'esprit d'appeler les peintres de l'école de Bologne. Voir une copie de la *Sainte Agnès* du Guerchin.

CHIESA DEL NOME DI MARIA. Architecture baroque d'un M. Denizet qui opérait sous Clément XII. Décadence complète.

SAN-PANTALEO. Élevée en 1216, cette église fut longtemps desservie par des prêtres anglais. Une religion qui ne vit que de souvenirs devrait rendre cette église aux Irlandais, maintenant que leur culte n'est plus persécuté par leur gouvernement. La façade actuelle est du terrible M. Valadier. Saint Pantaléon fut médecin, et les médecins de Rome se réunissent dans cette église le 27 juillet, jour de sa fête.

SAN-PIETRO IN MONTORIO. Nous avons été bien surpris ce matin de l'ad-

mirable vue que l'on a de San-Pietro in Montorio; c'est la plus belle de Rome; on trouve ici son véritable aspect. Il faut choisir un jour de soleil à nuages chassés par le vent; alors tous les dômes de Rome sont tour à tour dans l'ombre et dans le clair. On voit le mont Albani, Frascati, le tombeau de Cecilia Metella, etc, etc.

Madame Lampugnani a voulu donner les ordres au cocher; elle désirait revoir le *Moïse* de Michel-Ange à San-Pietro in Vincoli; on nous a conduits à une lieue de là, à San-Pietro in Montorio, sur le Janicule. Ici, les premiers chefs de Rome établirent une tête de pont.

La première chapelle à droite dans l'église nous a offert une *Flagellation* peinte par Sébastien del Piombo, d'après un dessin de Michel-Ange; du moins, telle est la tradition.

Rien ne prouve mieux combien tous, tant que nous sommes, êtres vulgaires ou grands hommes, nous sommes *emprisonnés dans nos propres sensations*, et encore plus emprisonnés dans les jugements que nous en tirons. Une tête comme celle de Michel-Ange a pu croire balancer la gloire de Raphaël, qui triomphait par la peinture de la piété sublime, de la tendresse, de la pudeur, des plus nobles sentiments du cœur humain, en offrant à la contemplation du public ces têtes et ces corps de portefaix. Sébastien del Piombo, travaillant d'après les dessins de Michel-Ange, était bon, tout au plus, pour peindre les simples soldats d'une bataille dont Michel-Ange de Carravage aurait peint les officiers et Raphaël les généraux.

Deux jolis tombeaux vis-à-vis la fresque de Sébastien del Piombo.

Chercher au milieu du cloître voisin un petit temple de forme ronde, orné de seize colonnes de granit et d'ordre dorique. C'est un charmant ouvrage du Bramante. Ferdinand IV, roi d'Espagne, fit la dépense de ce monument, élevé, en 1502, au lieu même où saint Pierre souffrit le martyre.

On dit cette église fondée par Constantin; elle compta parmi les vingt abbayes de Rome; abandonnée ensuite, on la rétablit en 1471. Ici fut longtemps la *Transfiguration* de Raphaël.

SANTA-PRISCA. Vers l'an 280, le corps de sainte Prisca, martyre, fut placé ici. Cette église fut réparée en 772 et en 1455. La façade et l'autel souterrain sont de l'an 1600. Il y a vingt-quatre colonnes

antiques. Les murailles furent peintes à fresques par Fontebuoni. Le tableau du maître-autel est du Passignani.

Santi-Quatro-Coronati. Cette église a conservé la forme des anciennes basiliques. Brûlée lors du pillage de Rome par Guiscard, elle fut réparée en 1111 par Pascal II. Henry, cardinal, et ensuite roi de Portugal, fit faire le lambris. On voit sous le premier portique l'ancien oratoire appelé San-Silvestro *in Porticu*. Là se trouvent des peintures antérieures à la renaissance des arts. Chercher sous ce vestibule dix colonnes cannelées de granit et de marbre. Elles sont cachées dans le mur. Huit colonnes de granit divisent cette église en trois nefs; ces colonnes soutiennent un grand mur, et sur ce mur on remarque huit petites colonnes qui servent aux tribunes pratiquées au-dessus des nefs latérales. Le pavé est composé de fragments irréguliers de marbres durs. Derrière l'autel souterrain, on trouve trois grands vases remplis de reliques ; l'un de ces vases est de porphyre, le second de granit, le troisième de métal. Les fresques de la Tribune sont de Jean di San-Giovanni. Nous remarquons, dans ces petites églises antiques, des tableaux qui, dans les galeries Doria ou Borghèse, n'attireraient pas notre attention. On est touché facilement en présence de ces colonnes qui virent les martyrs des premiers siècles; on oublie les excès de leurs successeurs et l'émeute de Nogent-le-Rotrou, le 27 décembre 1828. Les jours où l'on a le malheur de se souvenir de l'inquisition, il ne faut pas entrer dans ces petites églises peu ornées : elles feraient horreur. Le crime a besoin d'être caché sous de pompeux ornements.

Santa-Sabba. Cette église, unie à Saint-Apollinaire, est ornée de vingt-cinq colonnes, deux desquelles sont de porphyre noir. On trouve sous le portique un grand sarcophage avec un bas-relief qui représente une cérémonie nuptiale.

Santa-Sabina. Charmante église bâtie, en 425, dans la maison qu'habitait Sabine avant son martyre, auprès du temple de Diane. On retrouve dans l'intérieur vingt-quatre colonnes de marbre de Paros cannelées, qui appartenaient à ce temple de Diane; ainsi la pauvre martyre a triomphé de l'orgueilleux temple païen. Nous venons souvent dans cette église, attirés par la situation charmante et par la fraîcheur dont on jouit en ce lieu élevé. Cette église n'est gardée que par une vieille femme aveugle. Charmant tableau de Sasso Ferrato. La Madone paraît entre sainte Catherine

et saint Dominique, qui habita longtemps le couvent voisin. Cette église a été renouvelée en 824, 1238, 1541 et 1587.

San-Silvestro in Capite. L'une des plus anciennes églises de Rome, bâtie en 261. Elle doit son nom à la tête de saint Jean-Baptiste qu'on y garde. Renouvelée en 1690, cette église a une grande quantité de tableaux médiocres.

San-Silvestro a Monte Cavallo. Cette église, renouvelée sous Grégoire XIII, a un lambris doré, deux tableaux de l'Albane et quatre fresques du Dominiquin, au sommet des pilastres de la coupole : l'un de ces tableaux représente *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne*. M. Benvenuti, qui passe à Florence pour un grand peintre, a fait de ce sujet un grand tableau d'apparat; comparez.

Santi-Silvestro e Martino ai Monti. Durant la persécution, et avant de se réfugier au mont Saint-Oreste, le pape saint Sylvestre ouvrit en ce lieu un oratoire souterrain. Il y bâtit ensuite une église qui fut enterrée, oubliée et découverte en 1650, comme on renouvelait l'église actuelle, bâtie en 500 sur le local occupé par l'ancienne. L'église supérieure, riche de beaux marbres, est divisée en trois nefs par quatorze colonnes antiques. Nous allons souvent y admirer les paysages du Guaspre, le beau-frère du Poussin, peints sur les murs des nefs latérales. L'église souterraine inspire des sentiments de piété : nous y voyons souvent une fort belle femme aveugle, ou qui feint d'être aveugle, et qui vient probablement accomplir une pénitence dans ce lieu solitaire.

San-Sisto Papa. On dit cette église bâtie par Constantin. Sa première restauration certaine est de l'an 1200, la dernière de 1726. Saint Dominique habita ici quelques années.

San-Spirito in Saxia. Hôpital bâti par Ina, roi des Saxons, en 717. On trouve dans la rue principale de cet hôpital un autel élevé par André Palladio, et un tableau de *Job* peint par Charles Maratte. L'église de San-Spirito a une foule de tableaux médiocres.

Chiesa delle Stimate. Restaurée en 1595, époque de décadence. Le *Saint François* sur le grand autel est un tableau estimé du Trevisani.

Santa-Suzanna. Si cette façade, élevée sur les dessins de Charles Maderne, se trouvait à Orléans ou à Dunkerque, elle semblerait tout à fait monumentale.

San-Theodoro. Ici furent exposés Remus et Romulus. Un temple fut élevé en leur honneur; ce temple fut changé en église; cette

église fut renouvelée pour la première fois en 774. Les bonnes femmes l'appellent Santo-Toto, et y apportent les enfants malades.

Chiesa della Trinita de' Monti. Bâtie par Charles VIII sur la demande de saint François de Paule, restaurée par Louis XVIII. Chercher une vue du château Saint-Ange, du pont et des lieux voisins, tels qu'ils étaient sous Léon X. Voir la *Descente de croix* de Daniel de Volterre, qui, au lieu de peindre les âmes, peint des corps vigoureux et bien constitués : c'est le style de Michel-Ange, moins le génie. Il y a ici quelques bons tableaux anciens, et une foule de croûtes modernes. Les artistes allemands viennent dans cette église se moquer de nous, car la plupart de ces croûtes sont françaises. Les Allemands, peuple de bonne foi, réussissent assez à exprimer l'*onction*. Voir les statues de M. Rauch, celle de Franke et des deux enfants, par exemple.

Chiesa della Trinita de' Pellegrini. Hôpital fondé en 1548. L'église est de 614. La *Trinité*, sur le grand autel, est du Guide, ainsi que le *Père éternel*, placé dans la coupole.

Santi-Vincenzo e Anastasio a Fontana di Trevi. Assez jolie petite église restaurée en 1600 par ce joli garçon si heureux en intrigues, le cardinal Mazarin.

Santi-Vincenzo e Anastasio alla Regola. Ce sont les patrons des cuisiniers et des pâtissiers. Voir, sur le grand autel, un tableau de M. Errante, qui a passé quelque temps pour un bon peintre.

San-Urbano. Près de la grotte de la nymphe Égérie, c'est un temple antique élevé probablement en l'honneur des Muses : on détruisit le portique quand on le changea en église.

*

7 octobre 1828. — Un nouvel arrivant demandait à Frédéric d'écrire sur son album la manière de voir Rome. Frédéric a écrit :

« S'attacher à ce que l'on voit, peu se soucier des noms, ne croire qu'aux inscriptions. »

Il y a quelques jours, une de nos compagnes de voyage prenait une vue à la chambre obscure, sur les bords du lac d'Albano, près de Grotta Ferrata. Son frère, qui venait de se pro-

mener et transpirait peut-être un peu, s'assit quelques minutes auprès d'elle pour corriger son dessin. Il sentit une fraîcheur agréable. Cette imprudence fut suivie d'un accès de fièvre de trente heures. Si elle fut revenue, nous serions tous partis pour Sienne, ville renommée pour la politesse de ses manières et la beauté du langage. M. Metaxa, je crois, médecin célèbre et homme d'esprit, a fait une carte des lieux attaqués par la fièvre; rien n'est baroque comme les contours de la contagion sur cette carte. Beau sujet à approfondir, mais raisonnablement, et non pas avec de jolies phrases vagues et élégantes, à la française. J'ai oublié de dire que les savants supposent que Grotta Ferrata est précisément dans le site occupé jadis par la maison de campagne de Cicéron, à Tusculum.

« Il y a peu de trivialité dans ce pays, disait un Français. — Je le crois bien, répond Frédéric, il y a peu de noblesse de manières. » Il ne s'est trouvé personne à Rome depuis Léon X pour enseigner les grâces *courtisanesques* dont la cour de Louis XV a empoisonné notre littérature et nos manières. Les tragédies de Voltaire ne sont-elles pas plus *nobles* que celles de Racine ?

10 octobre. — Une chose qui me donne de l'humeur à Rome, c'est l'odeur de chou pourri qui empoisonne cette sublime rue du Corso. Hier, prenant une glace devant la porte du café Ruspoli, j'ai vu entrer trois enterrements dans l'église de San-Lorenzo in Lucina, qui est entourée de maisons comme Saint-Roch à Paris. Dans la journée il y a eu douze enterrements. Ces corps sont enterrés dans une petite cour intérieure de l'église, et il fait aujourd'hui un vent de *scirocco* très-chaud et très-humide. Cette idée, à tort ou à raison, augmente le dégoût que me cause la mauvaise odeur des rues et le gouvernement de ce pays. On regarderait la proposition d'établir un

cimetière hors de la ville comme l'une des plus grandes impiétés possibles; le cardinal Consalvi lui-même n'osa la risquer. A Bologne, où le gouvernement de Napoléon a rejeté le cimetière à une demi-lieue de la ville, on aurait frémi, en 1814, à la chute des Français, de l'idée de rétablir un cimetière au centre de la partie habitée. Vous voyez nettement de combien le rayon de la civilisation s'est affaibli en pénétrant de Bologne ici (soixante-dix lieues).

11 octobre. — Les pauvres jeunes Français riches, qui sont ici fort bien élevés, fort doux, fort aimables, etc., mais trop mystiques ou trop sauvages pour se mêler à la société romaine, se réunissent entre eux le soir, dans une grande chambre d'auberge, pour jouer à l'écarté et maudire l'Italie. Il faut convenir que les jeunes Dijonnais qui étaient à Rome avec le président de Brosses (1740) menaient une vie un peu différente. C'est le siècle de Voltaire opposé à celui de M. Cousin.

Un jeune Parisien de 1829 est sensible aux gravures soignées des almanachs anglais, ensuite aux tableaux des peintres vivants qui lui sont expliqués six mois durant par des articles de journal. Ces tableaux ont le premier des mérites, celui de présenter des couleurs bien fraîches. Le jeune Français quitte le bois de Boulogne et le monde de Paris pour venir à Rome, où il s'imagine trouver tous les plaisirs, et où il rencontre en effet l'ennui le plus *impoli*. Quelques semaines après son arrivée, s'il a reçu du ciel le sentiment des arts, il admire un peu certains tableaux des grands peintres qui ont conservé la fraîcheur du coloris, et qui par hasard sont jolis; la galerie du palais Doria en offre plusieurs de ce genre. Il entrevoit le mérite de Canova; et l'architecture *propre* de Saint-Pierre, si voisine de la magnificence, le touche assez. Quelques jeunes Parisiens arrivent à comprendre le charme des ruines, à cause

des phrases de nos grands prosateurs qui les expliquent. Pour être poli, je ne nierai pas absolument qu'un sur cent n'arrive à goûter les statues antiques, et un sur mille les fresques de Michel-Ange.

Tout le monde feint d'adorer tout cela, et répète des phrases; l'essentiel est de choisir des phrases assez modernes pour qu'elles ne soient pas déjà *lieu commun*. Rien de plaisant comme ces figures ennuyées que l'on rencontre partout à Rome, et qui jouent l'admiration passionnée.

Les jeunes Anglais sont de meilleure foi que les Français, ils avouent l'intolérable ennui mais leur père les oblige à passer une année en Italie.

Voulez-vous éviter l'ennui en arrivant à Rome?

Avant de quitter Paris, ayez le courage de lire l'excellent dictionnaire de peinture du jésuite Lanzi, intitulé : *Historia pittorica della Italia* (Histoire de la peinture en Italie). Ce livre a été traduit.

On pourrait prendre un maître de beaux-arts, qui, d'après ce qui nous reste de tableaux au Louvre, apprendrait à distinguer le *faire* des cinq écoles d'Italie : l'école de Florence et celle de Venise, l'école romaine et la lombarde, et enfin l'école de Bologne, venue en 1590, soixante-dix ans après la mort de Raphaël, et qui imite toutes les autres.

La peinture des passions nobles et tragiques, la résignation d'un martyr, le respect tendre de la Madone pour son fils, qui est en même temps son Dieu, font la gloire de Raphaël et de l'école romaine. L'école de Florence se distingue par un dessin fort soigné, comme l'école de Venise par la perfection du coloris; personne n'a égalé en ce genre Giorgion, le Titien et le Morone, célèbre faiseur de portraits. L'expression suave et mélancolique des *Hérodiades* de Léonard de Vinci et le regard divin des *Madones* du Corrége font le caractère moral de l'é-

cole lombarde; son caractère matériel est la science du clair-obscur. L'école de Bologne a cherché à s'approprier ce qu'il y avait de mieux dans toutes les autres. Elle a étudié surtout Raphaël, le Corrége et le Titien. Le Guide étudia les têtes du groupe de *Niobé*, et pour la première fois la peinture imita la beauté antique. Après la mort des Carraches, du Dominiquin et du Guerchin, on ne trouve plus dans l'histoire de la peinture italienne que quelques individus jetés de loin en loin : le Poussin, Michel-Ange de Carravage, etc.

Avant de quitter Paris, il faudrait pouvoir distinguer, à la première vue, si un tableau médiocre est fait dans le style de Raphaël ou par un imitateur du Corrége. Il faut être sensible à l'énorme différence qui sépare le style de Pontormo de celui du Tintoret. Si l'on néglige de se donner ce petit talent, qui coûterait trois mois de courses au Musée, on ne trouvera guère à Rome que l'ennui le plus impatientant, car on croit que le voisin s'amuse. Que diriez-vous d'un jeune étranger qui viendrait à Paris au mois de janvier pour s'amuser dans la société, et qui ne saurait pas danser?

Si l'on veut sacrifier le premier étonnement, et, pour mieux comprendre Rome, s'accoutumer d'avance aux sensations qu'on doit y rencontrer, on peut à Paris aller examiner la cour du Luxembourg, une fontaine au nord-est de ce jardin, et l'intérieur du Val-de-Grâce. La façade de Saint-Sulpice donnera l'idée de ce qui se voit rarement en Italie, une masse énorme sans nul *style*, ni signification pour l'âme.

12 octobre. — On voyait dans les rues de Rome, il y a peu d'années, un mendiant connu de la police pour un goût particulier qui le portait à empoisonner. Deux ou trois personnes avaient péri; une ou deux fois le gueux avait été mis en prison, et ensuite en était sorti par la protection de quelque *fra-*

tone. Ce gueux s'associa une pauvre femme espagnole qui, je crois, mendiait aussi, et, au bout de quelques mois, ne manqua pas de l'empoisonner avec de l'arsenic. La pauvre femme jeta les hauts cris ; mais, à peine soulagée par les soins de quelque médecin charitable, elle protesta qu'elle s'était empoisonnée elle-même, et que son mari n'entrait pour rien dans cet accident.

On la revit dans les rues de Rome, estropiée par les effets de l'arsenic ; mais elle aimait plus que jamais son compagnon, qui, au bout de quelques mois, eut de nouveau l'idée de l'empoisonner ; et cette fois la pauvre Espagnole mourut. Le gueux alla tendre la main dans un autre quartier de Rome ; mais il y avait alors pour ambassadeur d'Espagne, près le saint-siége, un homme incommode, M. de Vargas, qui prétendit voir punir l'assassin.

Le gouverneur de Rome lui fit la plus belle réponse du monde, pleine de sentiments d'humanité, ajoutant que, par malheur, l'homme qu'on pouvait en quelque sorte soupçonner du crime avait disparu. M. de Vargas donna quelques louis aux gendarmes du pays, qui rendirent au gouvernement le mauvais service d'arrêter l'assassin. Après cet incident, les instances de l'ambassadeur devinrent plus vives et les réponses du gouvernement plus embarrassantes à faire. On échangea un grand nombre de notes. M. de Vargas comprit que les protecteurs du mendiant cherchaient à gagner du temps et à faire traîner l'affaire en longueur, afin de pouvoir rendre la liberté à l'assassin, quand lui, Vargas, aurait quitté Rome.

Poussé à bout, il alla chez le cardinal secrétaire d'État, et, pour faire effet, s'emporta jusqu'à frapper du poing sur le bureau du vénérable personnage. Un tel excès mit en rumeur tout le palais : « *Ces étrangers sont pires que des diables,* » dit-on à la cour du pape ; et enfin la colère, de M. de Vargas ne se

lassant point, malgré les insinuations les plus savantes et tous les délais qu'on put apporter, il arriva à Rome une chose inouïe : un assassin fut publiquement exécuté. Mais M. de Vargas acquit dans la bonne compagnie la réputation d'un homme cruel et abominable.

Les protecteurs de l'empoisonneur n'étaient que des gens humains et qui n'avaient nulle raison de protéger ce gueux. Si la pauvre femme empoisonnée eût été Romaine, jamais l'assassin n'eût été puni de mort. Il fallut un ambassadeur impoli, un homme à demi sauvage, qui conserve sa colère pendant plusieurs mois.

Le peuple de Rome n'est pas précisément méchant, mais passionné et furieux dans sa colère. L'absence de justice criminelle fait qu'il cède à ses premiers mouvements, quels qu'ils soient. Si vous vous promenez seul à pied avec une jolie femme, il est très-possible qu'elle soit insultée, ou à tout le moins regardée d'une manière extrêmement pénible.

La prison solitaire, et dans l'obscurité, serait une punition suffisante pour les Romains, à cause de leur imagination. Il faudrait leur en faire faire par les moines des récits effroyables. Je ne voudrais pas des peines trop sévères, mais il faudrait que jamais aucune insolence ou demi-assassinat ne restât impuni. Ici, chaque prêtre puissant a une famille ou deux qu'il protége; les juges sont d'autres prêtres, et à Rome rien ne s'oublie. Lors du conclave de 1823, qui a nommé Léon XII, un vote émis dans l'affaire Lepri a empêché un cardinal d'être porté au trône.

Je ne suis pas curieux de noircir ce livre de cinq ou six anecdotes comme celles de la pauvre Espagnole; d'ailleurs, je manque de l'emphase puritaine nécessaire pour être cru des gens graves. Ce qu'on appelle la galère ici, est une prison fort dure à Spoletto ou ailleurs. Mais l'homme colérique qui se

permet un coup de couteau a toujours trois espoirs (et chez ce peuple à imagination une raison d'espérer, quelque futile qu'elle soit, suffit pour voiler les objections les plus fortes et amener le triomphe des passions).

L'homme colérique espère :

1° N'être pas pris;

2° Par la faveur de quelque *fratone* n'être pas condamné;

3° Une fois condamné, être élargi, toujours par la faveur de quelque moine; ce qui n'arrivait point sous l'administration du général Miollis. Mais, comme tout se compense, avoir une jolie femme dans sa famille était un moindre avantage en 1811; donc le régime français est ennemi de la beauté.

Que va dire la sensibilité allemande? J'ai passé dix ans en Italie, j'y ai commandé de petits détachements, et j'ose dire qu'il vaudrait mieux pour ce pays que quelque innocent fût condamné, et que jamais aucun coupable n'eût l'espoir d'échapper. Au moyen de mille supplices, vers 1801, Napoléon avait aboli l'assassinat en Piémont; et, de 1801 à 1814, cinq mille personnes ont vécu qui auraient péri par le couteau.

Mais l'homme a-t-il le droit d'infliger la mort à son semblable? L'homme qui a la fièvre a-t-il le droit de prendre du quinine? N'est-ce pas aller manifestement contre la volonté de Dieu? On passe pour un grand homme moral en dissertant vaguement sur ce sujet. L'exemple du Piémont, en 1801, prouve que, sans la peine de mort appliquée sans pitié, jamais on n'abolira l'assassinat en Italie.

15 octobre 1828. — Nous avons commencé nos courses ce matin par l'église de Saint-Clément, derrière le Colysée, qui existait déjà en 417. Les dispositions matérielles de cette église peuvent donner une idée de ce qu'était le christianisme il y a quatorze cent onze ans.

Vous aurez besoin du souvenir de cette église si jamais la curiosité vous porte à étudier sérieusement la grande machine de civilisation et de bonheur éternel, nommée *christianisme*. L'église de Saint-Clément est, sous ce rapport, la plus curieuse de Rome.

Le vestibule en avant des églises, où s'arrêtaient, en 417, les pécheurs indignes de se mêler aux autres fidèles, est aujourd'hui à Saint-Clément un petit portique de quatre colonnes (ouvrage du neuvième siècle). Vient ensuite une cour environnée de portiques, où se plaçaient les chrétiens qui se trouvaient dans une position morale un peu moins mauvaise.

L'église proprement dite est partagée en trois nefs, par deux rangs de colonnes enlevées au hasard à divers édifices païens. On aperçoit au centre une enceinte en marbre blanc, qui porte le monogramme du pape Jean VIII, qui régnait en 872.

Cette enceinte servait de chœur; les fidèles entouraient les prêtres et pouvaient les entendre. Aux deux côtés de ce chœur, on remarque les *ambones*, ou pupitres, sur lesquels on plaçait les volumes des saintes Écritures qu'on lisait au peuple.

A Saint-Clément, le sanctuarium, disposé à peu près comme dans les églises du rit grec, est entièrement séparé du reste de l'église. On y trouve le siége de l'évêque qui présidait et ceux des prêtres qui assistaient aux cérémonies.

Après avoir examiné l'architecture de Saint-Clément, nous y avons remarqué quelques jolis objets d'art qui distraient de la fatigue causée par l'étude des premiers temps du christianisme.

Le tombeau du cardinal Rovarella est fort bien. La sculpture du quinzième siècle n'est pas insignifiante; bien ou mal, elle dit toujours quelque chose, comme les vers de Boileau.

Masaccio, qui fut un homme de génie de l'école de Florence,

et mourut en 1443, avant que la peinture eût acquis la perfection matérielle, a peint à fresque, dans la chapelle à gauche en entrant, quelques traits du crucifiement de Jésus et du martyre de sainte Catherine. La sottise a retouché ces fresques, où l'on ne trouve plus que quelques vestiges dignes du grand nom de Masaccio (les chefs-d'œuvre de cet homme illustre sont à l'église del Carmine, à Florence). Le mérite de ce peintre n'est visible qu'après deux ans de séjour en Italie. Masaccio mourut à Florence à quarante-deux ans, probablement empoisonné (1443). C'est une des plus grandes pertes que les arts aient jamais faites. S'il fût né cent ans plus tard, au sein d'une école qui avait déjà de grands modèles, Masaccio eût été un rival pour Raphaël; c'était le même génie.

Nous n'avons pas la plus petite idée du christianisme des premiers siècles. Depuis saint Paul, cet homme de génie comparable à Moïse, jusqu'à Léon XII, *felicemente regnante*, comme on dit à Rome, la religion chrétienne, semblable à ces grands fleuves qui se détournent suivant les obstacles qu'ils rencontrent, a changé de direction tous les deux ou trois siècles.

Par exemple, la religion actuelle, que le vulgaire croit *antique*, a été faite par les papes qui ont régné depuis le concile de Trente. Mais ces choses sont éloignées de nos yeux par ceux à qui elles donnent de *bons carrosses à ressorts bien liants*, ou le délicieux plaisir du pouvoir. (Consulter la vie de saint Charles Borromée, qui méprisait les carrosses.)

16 octobre. — On trouvera peut-être que les pages suivantes s'éloignent un peu de la réserve que je me suis imposée. L'article qu'on va lire est emprunté à un journal grave, intitulé la *Revue britannique*, qui l'a traduit librement d'un journal anglais. Tout le monde nous dit à Rome que les faits sont

exacts et racontés avec beaucoup d'indulgence pour certaines personnes.

*A sir William D*** à Londres.*

« Rome, le 25 décembre 1824.

« Vous voulez, mon cher William, que je vous fasse l'histoire du dernier conclave. Les histoires anecdotiques de Gregorio Leti et la réunion d'un conclave nouveau ont excité votre curiosité à cet égard, et vous désirez connaître les intrigues qui ont précédé l'élévation de Léon XII à la chaire de saint Pierre. La tâche que vous m'imposez est très-difficile à remplir. La police de Rome est bien organisée; ses agents sont puissamment secondés par les confesseurs. Chacun, dans les *conversazioni*, fait allusion à certains faits qui ne sont ici ignorés que des dupes : mais personne ne voudrait prendre sur lui d'initier un étranger à ces mystères. Ce n'est donc pas sans efforts que je suis parvenu à rassembler les matériaux du récit que je vais vous faire.

« A la chute de Napoléon, en 1814, le pape Pie VII envoya ici le prélat Rivarola, chargé de tous ses pouvoirs. Ce futur cardinal, dans son zèle fougueux et aveugle, annula toutes les lois et tous les règlements introduits par les Français, et révoqua les pouvoirs de toutes les autorités constituées par ces hérétiques. Dans moins d'une heure, Rome se trouva sans gouvernement, sans police, sans aucun moyen de prévenir ou de réprimer les crimes. Le parti fanatique espérait que cette populace redoutable, qui avait autrefois tranché les jours du général Duphot, et surtout les *Transteverins* qui habitent la partie de la ville située au sud-ouest du Tibre, assassineraient les deux ou trois cents hommes choisis auxquels Napoléon avait confié les magistratures de Rome. La populace paraissait, en effet, assez

disposée à exécuter ce projet, et, si elle l'eût voulu, il n'existait aucun obstacle qui pût l'en empêcher. Des hommes humains eurent l'adresse de détourner son attention, en célébrant, par d'éclatantes réjouissances, la restauration du trône pontifical. La *fin* de ces fêtes devait être signalée par l'extermination des philosophes, et l'on comprenait dans ce nombre jusqu'à tel pauvre chirurgien qui recevait cinquante francs par mois dans un hôpital militaire français.

« Les fêtes terminées, quelques bons citoyens trouvèrent encore le moyen d'occuper l'attention de la multitude, et de prévenir le massacre projeté. Pendant huit ou dix jours, les objets de la rage populaire furent constamment en péril. A son arrivée à Rome, Pie VII eut connaissance de cette affaire, et il se reprocha amèrement le mauvais choix qu'il avait fait, en envoyant devant lui le cardinal en question. Il frémissait en pensant que, par suite de ce choix, plusieurs centaines d'âmes coupables auraient pu partir pour l'éternité sans avoir reçu les sacrements, ce qui leur aurait fermé les portes du ciel. Dès ce moment, cet excellent homme abandonna l'exercice de son pouvoir temporel au cardinal Consalvi. Il ne se réserva guère que la nomination aux évêchés, et le plaisir de faire élever quelques morceaux d'architecture monumentale, art pour lequel il était passionné, comme le sont la plupart de ses compatriotes.

« Il y a quatre grandes charges à Rome que l'on ne quitte que pour être élevé à la dignité de cardinal ; celle de gouverneur de Rome et de *tesoriere*, ou ministre des finances, sont du nombre. Quatre autres ont à peu près usurpé ce privilége ; le doyen des auditeurs de la Rota, par exemple, reçoit presque toujours le chapeau. La *rota* est le premier tribunal de l'État de l'Église.

Le cardinal Consalvi, lorsqu'il prit possession du pouvoir,

trouva ces places occupées par des prélats inflexibles, qui insistaient fortement sur les priviléges attachés à leurs fonctions depuis plus d'un siècle. Cet homme d'esprit avait besoin d'être le maître pour reconstituer l'État de l'Église. Il se délivra de ces subalternes opiniâtres en les faisant cardinaux. Ce sont les seuls qui aient osé lui résister quelquefois.

« Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les cardinaux s'environnaient d'une splendeur presque égale à celle d'un prince du sang dans une cour laïque, et ces messieurs se croyaient les conseillers naturels du pape. Consalvi réduisit ces hauts dignitaires à l'état passif des sénateurs de Napoléon. Il fut, en quelque sorte, le Richelieu ou le Pombal de l'État de l'Église; seulement il n'employa jamais aucun moyen violent. Pendant sa dictature de 1814 à 1823, les cardinaux continuèrent à jouir, à Rome, des plus grands honneurs. Quand un membre du sacré collége passe devant un corps de garde, les soldats prennent les armes, et le tambour bat aux champs; mais depuis le ministère du cardinal Consalvi, un cardinal n'a pas plus d'influence dans le gouvernement du pape que dans celui du roi de France.

« La politique invariable du cardinal Consalvi a toujours été de remplir le sacré collége d'hommes d'une capacité bornée et d'un caractère timide, afin qu'il fût impossible de lui trouver un successeur, dans le cas où ses ennemis seraient parvenus à lui enlever la faveur de Pie VII.

« A la mort de ce pontife, il eût été impossible de trouver, parmi les employés des divers gouvernements d'Italie, des hommes plus incapables que la plupart des cardinaux qui lui survivaient. On ne pouvait guère excepter que le cardinal Spina, archevêque de Gênes, le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et un petit nombre d'autres, presque tous d'un âge avancé; le cardinal Spina avait soixante-douze ans.

« Ces renseignements préliminaires étaient indispensables pour vous mettre à même de suivre mon récit : sans eux, vous auriez été dans le cas de m'arrêter à tout moment, pour me demander des explications que je n'aurais pu vous donner sans perdre beaucoup de temps et de mots. J'arrive maintenant à l'histoire proprement dite du conclave de 1823.

« Pie VII mourut le 20 août 1823. Il avait été dans un état d'enfance pendant les quatre ou cinq semaines qui précédèrent sa mort. Le cardinal Consalvi, dont l'autorité devait expirer, conformément aux usages de la cour de Rome, dès que l'état du pape serait connu, eut la hardiesse incroyable d'empêcher les cardinaux grands dignitaires de pénétrer dans sa chambre.

« Il conçut le projet de nommer le nouveau pape et de rester ministre. Cet espoir, tout extravagant qu'il parût, fut cependant sur le point de réussir, tant le sacré collége avait pris l'habitude d'obéir à son ascendant. Au surplus, son caractère impérieux, mais modéré et prudent, eût fait de la prolongation de son pouvoir une chose utile à la chrétienté.

« Douze jours après la mort du pape, les cardinaux entrèrent au conclave selon l'ancien usage ; le lendemain, 3 septembre, il fut fermé. Je vous épargnerai la description du cérémonial, que vous trouverez dans tous les journaux de l'époque ; mon unique objet est de vous apprendre ce que n'ont pas osé dire les auteurs de ces articles. Le palais de Monte-Cavallo devait être étroitement fermé pendant la tenue du conclave, et personne ne pouvait ni en sortir ni y entrer. Le prince Chigi, avec sa suite, gardait l'auguste assemblée et empêchait les communications avec le dehors ; droit héréditaire dans sa famille, mais ruineux.

« Le conclave se tenait à Monte-Cavallo, et non au Vatican, à cause des fièvres produites par la malaria, très-répandues

à cette époque de l'année dans le voisinage de ce dernier palais. L'ambassadeur de F***, qui avait une conscience fort timide, n'aurait voulu, pour rien au monde, commettre le péché d'entretenir des intelligences dans l'intérieur du sacré collége; mais le ministre hérétique de Russie, vieillard très-rusé, beaucoup moins scrupuleux, en recevait des nouvelles deux fois par jour : des billets déposés dans des oranges ou des poulets rôtis étaient les moyens ordinaires de communication. Les gardes du prince Chigi fouillaient avec beaucoup de soin les domestiques qui entraient ou sortaient; mais le prince aurait craint de se brouiller avec Leurs Éminences en inspectant des volailles et des fruits destinés à leurs tables. L'ambassadeur d'Autriche, à l'instar du ministre de Russie, entretenait avec le conclave des communications journalières.

« Les cardinaux allaient au scrutin deux fois par jour, le matin et le soir. Comme aucun cardinal n'obtenait de majorité, les billets étaient brûlés chaque fois dans une cheminée visible de la place de Monte-Cavallo. Cette place était remplie pendant toute la durée du jour : quand le peuple de Rome apercevait, le soir, la petite fumée qui s'échappait de la cheminée sur laquelle tous les regards étaient fixés, il se dispersait en disant : « Allons! nous n'aurons pas encore de pape « aujourd'hui ! » Le gouvernement de l'Église est un pur despotisme, et rien n'importe davantage au peuple romain que le choix d'un souverain pontife. Dans les hautes classes, il n'existe pas une seule personne qui n'ait des liaisons particulières avec quelques membres du sacré collége, il est d'usage qu'un cardinal qui devient pape fasse la fortune de sa famille et de ses amis.

« Une circonstance qui, à cette époque, occupa beaucoup les Romains, peuple à la fois spirituel, superstitieux et féroce, c'est que la mort de Pie VII a été formellement prédite, et

avec une singulière exactitude, dans le *Casamia*, almanach en grande réputation, qui n'est pas fabriqué à Liége, comme celui de Matthieu Laensberg, mais à Faenza.

Aucun pape, depuis saint Pierre, n'a occupé le trône pontifical pendant vingt-cinq ans ; de là le proverbe : *Non videbis annos Petri.* Si le bon Pie VII eût vécu jusqu'au 14 de mars 1825, il aurait gouverné l'Église pendant le même nombre d'années que l'apôtre, et l'on était convaincu qu'alors Rome serait entièrement et immédiatement détruite. De pareilles idées vous font rire à Londres ; mais ici elles ont un empire absolu. Les princes romains sont, en général, élevés par des laquais, ou par de pauvres prêtres, qui considèrent les superstitions les plus absurdes comme le fondement de la religion. Tout le monde ici croit davantage aux prédictions qu'à l'Évangile. Pour le dire en passant, l'Évangile ne paraît pas jouir à Rome d'un très-grand crédit. Il semble qu'on le tienne à dessein sur un arrière-plan ; et vous chercheriez vainement à Rome des sociétés bibliques comme celles de Londres, de Paris, de Berlin, etc. On les a en horreur.

« Un sentiment unique animait le sacré collége, quand, le 3 septembre, les portes de Monte-Cavallo s'ouvrirent devant lui. Ce sentiment, c'était la haine pour Consalvi, qui, pendant neuf années, avait gouverné les cardinaux d'une main despotique. Durant son ministère, il avait beaucoup rabaissé l'importance de la pourpre romaine, et, quoique les trois quarts des cardinaux lui dussent leur élévation, ils ne lui pardonnaient pas les blessures qu'il avait faites à leur dignité. En dernier lieu, Consalvi, malgré sa politesse naturelle et tout son savoir-vivre, ne pouvait pas cacher le mépris que lui inspirait l'ineptie de beaucoup d'entre eux.

« Comme Rome et le rang de cardinal ne sont rien sans la religion, et « que la religion a tout à craindre de la France, »

phrase devenue proverbiale parmi leurs Éminences, les cardinaux entrèrent au conclave avec la détermination de n'élever au trône pontifical qu'un homme courageux et ferme, capable de défendre les intérêts de l'Église. Même dans l'intérieur de Rome, le progrès des nouvelles idées est facile à apercevoir; il se fait encore remarquer davantage à Ravenne, à Bologne et dans le beau pays situé de l'autre côté des Apennins. A Rome, la multitude croit aux saints et à la Vierge, et s'occupe fort peu de Dieu.

« Du moment que les cardinaux étaient décidés à choisir un homme d'un caractère ferme, leur choix paraissait devoir se fixer sur M. Cavalchini, ancien gouverneur de Rome. Ce cardinal est encore cité dans le peuple pour la vigueur qu'il mit à réprimer certains assassinats qui s'étaient commis en pleine rue pendant qu'il était gouverneur. Cavalchini était sur le point d'être élu pape, quand, malheureusement pour lui, on reçut des journaux français qui contenaient une proclamation modérée que S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême avait faite après ses premiers succès en Espagne.

« Cette proclamation changea entièrement la résolution de ces faibles vieillards : supposant que le conciliateur d'Andujar n'avait agi que d'après les instructions des ministres de son oncle, ils en conclurent que le gouvernement de la France était modéré, et qu'afin de mieux s'entendre avec le cabinet des Tuileries il fallait élire un pape d'un caractère plus flexible. Le pauvre Cavalchini, auquel on ne pouvait guère reprocher qne d'avoir maintenu une bonne police et fait pendre quelques meurtriers, cessa, en conséquence, de réunir la majorité des suffrages.

« Ils parurent alors se diriger sur un cardinal dont je tairai le nom; mais un de ses collègues, qui était, dit-on, son ami intime, rappela à Leurs Éminences que, sous le pontificat de

Pie VI, ce personnage, alors *monsignore*, s'était rendu coupable de parjure dans la fameuse affaire Lepri; cette affaire avait eu, dans le temps, beaucoup d'éclat. Voici comment je l'ai entendu raconter : un homme très-riche, nommé Lepri, avait un procès d'où dépendait toute sa fortune; il obtint la prélature, et Pie VI lui promit le chapeau de cardinal. Par reconnaissance des honneurs qu'on lui accordait, il fit don de toute sa fortune, y compris le procès, au duc Braschi, neveu du pape. Le tribunal eut la noble indépendance de faire perdre son procès au neveu du pape.

« Pie VI, irrité, cassa le tribunal et son arrêt, et s'appropria, dit-on, la plus grande partie de la fortune de Lepri. Le rôle joué dans cette affaire par le cardinal en question et la mémoire perfide de son ami tournèrent la chance d'un autre côté.

« Des scrupules d'un genre différent et d'une nature moins grave empêchèrent l'élection du cardinal N., en faveur duquel la majorité des suffrages paraissait devoir se réunir. Le quinzième jour du conclave, 17 septembre 1823, trente-trois voix décidaient l'élection, et ce cardinal était sûr de vingt-huit; mais on sut qu'il avait pris une tasse de chocolat un jour de jeûne, et cette tasse malencontreuse lui coûta la tiare : tel était, du moins, le bruit répandu dans Rome après la tenue du conclave.

« On songea alors au cardinal della Somaglia, vieillard d'une haute naissance, cité jadis pour la facilité de ses mœurs, mais qui s'était réformé et vivait dans une grande dévotion depuis trente ans. Les cardinaux calculèrent qu'attendu son grand âge (il avait alors quatre-vingts ans), ce qui importait surtout, c'était de savoir qui il prendrait pour *segretario di Stato*, ou premier ministre. On le sonda sur ce point, et il nomma le cardinal Albani : « Le cardinal Albani ! s'écrièrent

« Leurs Éminences terrifiées. Cet homme vaut au moins deux « Consalvi, et nous savons ce qu'un seul a pu nous faire souf- « frir. »

« Le cardinal Albani, dont le frère a fait un mariage ridicule, jouit d'un revenu de douze mille livres sterling (trois cent mille francs). Quoique, depuis longtemps, il fût cardinal, il ne se décida à prendre les ordres que fort peu de temps avant le conclave de 1823. Albani avait obtenu des dispenses de trois ans en trois ans; mais un laïque ne peut entrer au conclave. On l'accusait à Rome, mais à tort sans doute, d'avoir conçu le projet du massacre que l'on voulait faire en 1814, dans le but d'exterminer la race de philosophes produite par l'administration française. Ses ennemis prétendaient qu'il joignait à des mœurs dissolues un zèle intolérant et cruel, amalgame fort commun chez les prélats romains du seizième siècle, mais heureusement assez rare aujourd'hui. Une portion de son grand revenu lui servait, disait-on, à satisfaire ses penchants voluptueux. Un reproche plus grave qu'on lui adressait aussi, c'était d'avoir été l'un des instigateurs du complot tramé contre les jours de Basseville et du général Duphot.

« La faction des *zelanti* ou des saints, dominée par sa haine contre Consalvi, avait eu, dès le premier moment, l'élection à peu près à sa disposition. Lorsque le cardinal della Somaglia eut compromis son élection par son imprudente confidence, les *zelanti* songèrent au cardinal Severoli. Severoli passait pour un saint à leurs yeux, parce qu'il avait défendu à ses gens de mettre plus de trois plats sur sa table lorsqu'on lui conféra le riche évêché de Viterbe.

« Ce cardinal, naturellement doux et modéré, avait toutes les idées du moyen âge, et croyait de bonne foi qu'ouvrir un livre c'était compromettre son salut. Il s'était querellé avec

l'empereur François II en 1809, époque à laquelle il se trouvait à Vienne, en qualité de nonce. Napoléon ayant fait la folie de demander en mariage une archiduchesse d'Autriche, François II s'estima fort heureux de trouver ce moyen de prévenir une troisième visite des Français à Vienne. Mais Severoli, incapable de se plier à cette politique mondaine, représenta à l'empereur, avec toute la hardiesse d'un apôtre, ou, comme le dirait M. de Lamennais, ecclésiastique français fort considéré à Rome, *avec tout le courage d'un prêtre*, qu'il ne pouvait donner sa fille à un homme dont la femme était encore vivante, que ce serait sanctionner l'adultère, etc. Ce fut cet acte de fermeté qui attira sur lui l'attention des quinze ou vingt plus anciens cardinaux. La plupart avaient été exilés de Paris par l'empereur Napoléon pour n'avoir pas voulu assister à son mariage.

« Pour comprendre le grand incident qui forme le nœud de ce conclave, il faut savoir que quatre puissances ont le droit de donner l'exclusion à un cardinal qui va être élu pape; ces puissances sont : l'Autriche, la France, l'Espagne et le Portugal. Mais cette prérogative ne peut s'exercer qu'une seule fois pendant la durée de chaque conclave. Un jour, Severoli réunit vingt-six suffrages; trente-trois étaient le nombre nécessaire, et, sur les neuf qui lui restaient à obtenir, on parvint à en rallier huit; partant il ne lui en manquait plus qu'un pour l'emporter sur ses concurrents.

« On craignait peu les exclusions de la France, de l'Espagne et du Portugal. Le roi d'Espagne, prisonnier des cortès, avait des affaires qui le touchaient de plus près que celles du conclave. On calculait que l'exclusion du Portugal n'arriverait pas à temps, et on redoutait peu les cardinaux de la Fare et de Clermont-Tonnerre, qui représentaient la France. Les cardinaux italiens persuadaient à ces messieurs que c'étaient eux

qui conduisaient le conclave, tandis qu'au fond ils ignoraient tout ce qui s'y passait. Les cardinaux français avaient dit qu'ils croyaient peu convenable de contrôler les inspirations du Saint-Esprit, et que la cour de France ne mettrait de *veto* qu'à l'élévation de l'archiduc Rodolphe ou du cardinal Fesch.

« Les cardinaux qui s'étaient mis à la tête du parti Severoli avaient besoin de connaître les intentions de l'Autriche à l'égard de leur candidat. Ceci est la seule partie de l'histoire du dernier conclave qui ne me paraisse pas parfaitement claire. Un soir que sept ou huit partisans de Severoli étaient rassemblés, ils dépêchèrent un espion pour surveiller le cardinal Albani, qui avait le secret de l'Autriche, c'est-à-dire qui était chargé de signifier son *veto*. On vint tout à coup les avertir que ce cardinal se dirigeait vers le corridor sur lequel ouvrait la porte de la cellule où ils s'étaient réunis ; ils écoutèrent, et ils entendirent Albani qui marchait *à pas de loup* dans le corridor. Alors le cardinal Palotta, dont la voix est proportionnée à sa grande taille, s'écria, du ton d'un homme que l'opposition irrite : « Au fond, que Vos Éminences le veuillent ou non, « peu nous importe ; nous sommes sûrs de trente-quatre voix, « et demain Severoli sera pape ! » Quand Palotta eut fini, il sortit rapidement de la cellule, et se trouva face à face avec le cardinal Albani. Ce dernier était pâle comme la mort ; Palotta affecta d'éprouver la plus grande confusion.

« Le soir, le cardinal Albani envoya un agent confidentiel à l'ambassadeur d'Autriche. Cet homme sut éluder la vigilance du prince Chigi et de ses gardes ; et, le lendemain matin, au moment où on allait procéder à l'examen des votes, le cardinal Albani, avec l'air agité d'un homme qui sent que le succès de ses projets ambitieux va être décidé par la démarche qu'il est sur le point de faire, annonça au conclave, prêt à

nommer le cardinal Severoli, que la cour d'Autriche donnait son exclusion à l'évêque de Viterbe.

« Tous les yeux se fixèrent alors sur Severoli : il supporta avec courage et résignation ce coup inattendu. Se rappelant son caractère de prêtre et les devoirs qu'il lui commandait, il se leva de sa place, se dirigea vers le cardinal Albani, l'embrassa cordialement, et lui dit : « Que ne dois-je pas à votre « Éminence, dont l'heureuse intervention me délivre du poids « qui allait accabler ma faiblesse! »

« En retournant à sa place, Severoli demanda que le secrétaire prît note de l'exclusion : ses collègues voulaient lui épargner cette humiliation; mais il insista d'une manière péremptoire. Comme le droit d'exclusion ne peut être exercé qu'une seule fois par chaque puissance, sa demande parut très-raisonnable, et ses adversaires eux-mêmes furent touchés de sa grandeur d'âme. L'exclusion de l'Autriche, constatée par le procès-verbal, l'empêchait d'en faire une autre, dans le cas où les suffrages se dirigeraient de nouveau sur une personne qui ne lui serait pas agréable, et qui appartiendrait au parti de l'évêque de Viterbe.

« Toutefois Severoli ne put soutenir longtemps ce rôle héroïque ; quand son exclusion eut été constatée officiellement, il sentit toute l'amertume de la perte qu'il venait de faire. Il fut même forcé de quitter la salle du conclave, de se retirer dans sa cellule et de se mettre au lit. Depuis ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva quelques mois après, sa santé fut toujours chancelante.

« Après qu'il eut quitté la salle du conclave, on procéda à l'examen des votes, formalité tout à fait insignifiante, mais qui, dans la circonstance, avait l'avantage de donner un peu de répit au sacré collége, pour réfléchir sur ce qui venait de se passer, et aviser à ce qu'il convenait de faire. Plusieurs car-

dinaux fort âgés et d'une piété sincère, convaincus qu'en donnant leurs voix à l'évêque de Viterbe ils avaient agi d'après les inspirations du Saint-Esprit, résolurent de consulter Severoli avant de faire un choix. Le lendemain matin, ces cardinaux furent chez lui, et lui dirent : « Nous nous plaçons entièrement sous la direction de Votre Éminence, et nous la « supplions de nous indiquer qui nous devons placer sur le « trône de saint Pierre. » Le cardinal Severoli repliqua : « Je « choisirais le cardinal Annibal della Genga, ou le cardinal « de' Gregorio. »

« Le cardinal della Genga était recommandé par sa haine pour le cardinal Consalvi. Le cardinal Quarantotti, oncle de ce ministre, avait été le persécuteur constant de monsignore della Genga. Dans sa jeunesse, ce prélat était cité pour sa beauté, et l'on prétendait qu'il n'avait pas toujours su résister aux séductions auxquelles l'exposait cet avantage.

« Ses ennemis allaient jusqu'à dire que..... plusieurs enfants de madame P. à Rome et d'une fort grande dame à Munich..... Ces bruits étaient fort répandus à Rome, qui est à la fois une grande capitale et une petite ville. Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années il effaçait ces fautes de jeunesse, si toutefois elles avaient été commises, par une piété profonde. Une circonstance qui servit à lui concilier beaucoup de suffrages, c'est qu'il avait déjà reçu dix-sept fois le viatique, et que, chaque année, il paraissait sur le point de mourir d'une hémorragie.

« Son rival, le cardinal de' Gregorio, ne cessait de dire à l'ambassadeur de France, depuis l'année 1814 : « Je suis un « Bourbon ; rien ne peut être plus convenable pour S. M. Très-« Chrétienne que de voir quelqu'un de son sang assis sur le « siége de saint Pierre. » Le cardinal disait vrai : il est fils naturel de Charles III, et par conséquent frère des deux derniers rois de Naples et d'Espagne. Il a l'air très-noble, et,

quoique son nez soit immense, sa physionomie est ouverte et agréable. C'eût été un excellent pape. Lorsque le cardinal de' Gregorio s'adressait à l'ambassadeur d'Autriche, il lui disait : « Tôt ou tard vous voudrez faire élire l'archiduc Ro-« dolphe ; les autres puissances tâcheront de s'y opposer, « parce qu'il est né prince. Ce que vous avez de mieux à « faire, c'est de favoriser mon élection : j'ai une naissance « royale, et je suis presque un prince ; j'aplanirai la route à « votre archiduc. »

« En quittant Severoli, les cardinaux se rendirent à la chapelle Pauline pour voter. Les scrutateurs, en comptant les votes, en trouvèrent trente-quatre pour le cardinal della Genga ; ils ne poussèrent pas leur examen plus loin, et, se tournant vers le nouveau pape, ils se prosternèrent à ses pieds.

« Le cardinal della Genga ne sut pas moins bien maîtriser sa joie que Severoli n'avait su d'abord maîtriser sa douleur. Levant sa longue robe de pourpre, et montrant aux cardinaux ses jambes enflées : « Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous « croire que je consente à me charger du fardeau que vous « voulez m'imposer ? Il est plus fort que moi : que deviendra « l'Église, au milieu de tous ses embarras, quand elle sera « remise aux soins d'un pape qui, vous le voyez, est accablé « d'infirmités graves ? » Les cardinaux firent une réponse convenable, et l'on procéda sur-le-champ aux premières cérémonies qui accompagnent l'exaltation d'un pape. Les hommages qu'on lui rend sont précisément les mêmes que ceux que l'on adresse à la Divinité ; mais les catholiques se justifient à cet égard en disant que c'est au représentant de Jésus-Christ que ces honneurs sont accordés.

« Pendant le conclave de 1823, qui dura vingt-trois jours, depuis le 5 septembre jusqu'au 28, Rome fut dans une grande

agitation. Le choix qu'on allait faire devait décider qui l'emporterait, du parti libéral, soutenu par Consalvi, ou du parti ultra, conduit par le cardinal Pacca. Consalvi n'était pas un homme d'une assez grande hauteur d'esprit et de caractère pour donner des institutions libérales au peuple romain, et rendre impossible la révolution qui menace Rome et tous les trônes de l'Italie. Il n'osa pas faire du sacré collége un corps éclairé, capable de conduire l'Église dans une direction conforme à l'esprit du dix-neuvième siècle. Consalvi fut seulement un homme de vues sages et modérées, armé d'une volonté constante et d'une adresse parfaite. Son libéralisme relatif était cependant assez prononcé pour étonner les Romains, qui sont en arrière de deux siècles sur l'Angleterre et la France; mais à Bologne, à Forli et dans d'autres villes de la Romagne, où il y a plus de lumières, son administration était jugée avec moins de faveur. Maintenant on le regrette.

« Pendant la durée du conclave, l'attention du peuple romain fut singulièrement divisée : les habitants de Rome crurent un instant qu'ils étaient conquis par les Autrichiens. Rien ne prouve davantage l'absence de popularité du gouvernement sacerdotal que l'espèce de satisfaction avec laquelle cette nouvelle fut apprise, malgré l'avarice connue de l'Autriche, les persécutions qu'elle exerce contre les carbonari[1], et l'antipathie des Italiens pour les dominations étrangères. Voici ce qui avait donné lieu à cette étrange rumeur.

« Un capitaine autrichien, qui allait rejoindre l'armée d'occupation à Naples avec cent cinquante recrues, entra à Viterbe le 15 septembre. Ce capitaine, ravi du bon marché du

[1] Vers l'an 540 avant Jésus-Christ, Pythagore fonda des sociétés secrètes dans ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Naples. Ces sociétés secrètes produisirent des troubles dont ses disciples furent lés victimes.

vin, avait bu si immodérément ce jour-là, qu'il s'enivra, et ses hommes en firent autant. Pendant cette débauche, il apprit que le pape était mort, et que le trône pontifical était vacant. Cette idée fermenta dans sa tête, tellement que, lorsque la garde de la porte de Viterbe demanda : « Qui vive? » il répondit qu'il venait prendre possession de l'État de l'Église, au nom de S. M. François II, empereur romain. Les soldats du pape se gardèrent bien de faire aucune résistance; et le capitaine se dirigea vers la place d'armes de Viterbe avec son monde. Il y reçut des billets de logement comme de coutume; les soldats s'enivrèrent encore davantage chez leurs hôtes, et ne pensèrent plus à leur conquête : mais le gouverneur de Viterbe avait dépêché un courrier à Rome pour y porter cette nouvelle. En moins d'une heure elle se répandit dans toute la ville, et ses habitants crurent que Rome allait encore devenir le siége de l'Empire. Le jour suivant, à quatre heures de l'après-midi, lorsque le capitaine autrichien entra dans Rome, par la porte du Peuple, avec sa petite troupe, une foule immense s'était rassemblée sur son passage, malgré les protestations de l'ambassadeur d'Autriche. Même dans l'intérieur du conclave, cette nouvelle acquit quelque crédit, et l'on croit fermement que, si la légation autrichienne avait eu l'esprit de profiter du moment, l'archiduc Rodolphe eût été élu ce jour-là; ou tout au moins elle aurait pu sans peine faire élire quelque cardinal allemand ou lombard. Le nouveau pape aurait nommé tout de suite une trentaine de cardinaux dévoués à l'Autriche, et l'élection de l'archiduc eût été certaine au premier conclave. Ce qu'il y aurait eu de plus singulier dans cette victoire, c'est qu'elle eût été le résultat des propos d'un officier subalterne et de quelques soldats dans l'ivresse. Ce capitaine, qui eût pu faire un pape si l'ambassadeur de son souverain l'eût secondé fut mis aux arrêts.

« Je vous ai déjà dit que les cardinaux français, qui croyaient tout conduire, et s'en vantaient hautement, étaient au contraire complétement pris pour dupes. Ce fut au point qu'ils n'apprirent que la majorité des suffrages devait se fixer sur le cardinal Severoli que lorsque le cardinal Albani prononça le *veto* de l'Autriche. Leur légèreté avait d'ailleurs vivement offensé la fierté des membres italiens du sacré collége.

« L'anniversaire d'une solennité de famille, dans la maison de Bourbon, a lieu vers la mi-septembre. Le matin de cette fête, l'un des cardinaux français dit au sacré collége : « Si Vos « Éminences choisissaient ce jour pour élire le nouveau pape, « cela ne pourrait être que très-agréable au roi mon maître.» Vous ne sauriez vous faire une idée de l'indignation que produisit ce propos. Le pouvoir de la tiare a beaucoup déchu, mais les formes de la cour de Rome sont éternelles; et ces formes annoncent toute la supériorité qu'elle s'attribue sur les autres couronnes. Cette proposition singulière blessait profondément la fierté de la pourpre romaine, au moment même où elle exerçait sa plus imposante prérogative, celle de donner un chef à la chrétienté. Aujourd'hui même, ce propos n'est pas encore oublié à Rome, et je l'ai entendu citer plus d'une fois.

« Telle est, mon cher ami, l'histoire de l'élévation du cardinal Annibal della Genga au trône pontifical. Le pape Léon X, qui mourut au milieu de ses généreux efforts pour avancer la civilisation de l'Italie, donna un fief aux ancêtres du marquis della Genga, qui étaient alors de simples gentilshommes de la petite ville de Spolette. Le nom de Léon XII, pris par le cardinal della Genga, est une marque de gratitude envers les Médicis, auteurs de la fortune de sa famille. Le pape Léon XI était un Médicis aussi bien que Léon X; mais il est fort peu connu, attendu qu'il n'a régné que vingt-sept jours.

« Vous vous étonnerez sans doute, avec votre candeur pro-

testante, de tant d'intrigues ourdies dans une assemblée qui a la prétention d'agir sous l'inspiration du Saint-Esprit. Quand on en parle aux catholiques, ils répondent que les voies de Dieu sont impénétrables, et qu'il fait concourir à l'exécution de ses grands desseins jusqu'aux faiblesses et aux passions des hommes.

« Léon XII est un homme de beaucoup d'esprit, il a les manières d'un diplomate. Ce prince s'est acquis des droits au respect de ses contemporains, par la sagesse avec laquelle il a étouffé dans leur germe les troubles naissants de l'Église de France. Cet homme, si sage dans ses relations avec les puissances étrangères, a été d'un ultracisme, suivant moi, bien impolitique dans son administration intérieure. En défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé, il avait fait un désert de Rome. J'occupais alors un vaste et délicieux logement qui me coûtait vingt écus par mois, et qui maintenant m'en coûte quarante-huit. L'argent qu'ils tirent du loyer de leurs maisons est à peu près l'unique source de revenu des pauvres habitants de Rome. Aussi cette mesure rendit-elle d'abord très-impopulaire le gouvernement de Léon XII. Je suis persuadé qu'à cette époque, si François Ier, roi de Naples, qui est fort aimé à Rome, eût voulu s'en emparer, il aurait pu le faire, avec ou sans l'agrément de la Sainte-Alliance et sans tirer un seul coup de canon.

« Alb. Rub. »

20 octobre 1828.—Nous n'avons joui de Rome, depuis notre retour de Naples, que parce que nous voyons dans chaque monument de la Rome des papes le vestige de quelqu'un des événements que je vais rappeler en peu de mots.

Un des plus grands malheurs de l'Italie, et peut-être du monde, c'est la mort de Laurent de Médicis, le modèle des

usurpateurs et des rois. Il mourut à Florence en 1492, à peine âgé de quarante-quatre ans. Ce fut un grand prince, un homme heureux et un homme aimable; il sut contenir l'esprit inquiet des républicains de Florence, plutôt à force de finesse qu'en abaissant trop le caractère national. Il avait horreur, comme homme d'esprit, des plats courtisans qu'il aurait dû récompenser comme monarque. Il adorait l'antiquité, tout lui en semblait charmant, même ses erreurs et ses fautes. Telle fut la disposition de tous les hommes supérieurs de ce pays, depuis Pétrarque et le Dante jusqu'à l'invasion du despotisme espagnol, en 1530. Laurent le Magnifique a été peint en pastel (avec des couleurs fausses, qui exagèrent le brillant et ôtent la grandeur) dans l'ouvrage de M. Roscoë. Il jouait bien moins la comédie que ne le croit l'auteur anglais, qui en fait un prince moderne qui veut être à la mode. Laurent de Médicis passait sa vie avec les hommes supérieurs de son siècle, dans ses belles maisons de campagne des environs de Florence. Il aima le jeune Michel-Ange, le logea dans son palais et l'admit à sa table. Souvent il le faisait appeler pour jouir de son enthousiasme, et lui voir admirer les statues antiques et les médailles qui lui arrivaient de la Grèce ou de la Calabre.

Cette première éducation explique la hauteur de caractère que l'on remarque dans la vie et dans les ouvrages de Michel-Ange.

Léon X fut fils de Laurent le Magnifique; mais son autre fils, Pierre, qui lui succéda, fut un sot, et se fit chasser de Florence. De ce moment, conserver la liberté fut le premier intérêt pour les Florentins, et Rome devint la capitale des arts, comme Paris l'est aujourd'hui de la civilisation de l'Europe.

Les papes qui n'avaient pas à trembler pour leur autorité ont fait exécuter les plus grands travaux de peinture, de sculpture et d'architecture des temps modernes. Nous arrivons à

trois hommes tellement remarquables, que leur vie serait curieuse quand ils auraient régné dans le coin le plus ignoré de l'Europe: je veux parler d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X.

Pendant le cours du quinzième siècle, la principale affaire des papes fut d'anéantir par le fer et par le feu les grands seigneurs de Rome. C'est ce que Richelieu fit plus tard en France. Rome avait eu un gouvernement à elle pendant le moyen âge; elle n'eut plus, après Alexandre VI, qu'une administration municipale. Comme on ne trouve la vérité sur Rome nulle part, on me fait espérer que le lecteur me pardonnera quelques phrases rapides, heurtées et sans grâce, destinées à l'empêcher d'ajouter foi aux mensonges qui traînent dans toutes les histoires du seizième siècle.

Innocent VIII, après n'avoir songé toute sa vie qu'à la volupté, était mort dans la même année que Laurent le Magnifique, le 24 juillet 1492.

Le 6 août suivant, les cardinaux entrèrent au conclave; ils n'étaient que vingt-trois, et sentaient si bien les avantages du petit nombre, que chacun d'eux s'engagea par serment à ne point faire de nouveau cardinal, s'il devenait pape, sans le consentement de tous les autres. Ces vingt-trois cardinaux jouissaient d'immenses richesses et d'un grand pouvoir; presque tous étaient des hommes distingués. La piété était rare dans le sacré collége, et l'athéisme assez commun.

Parmi les cardinaux qui entrèrent au conclave de 1492, deux se distinguaient par de rares talents, Julien de la Rovère, qui fut depuis Jules II, et l'immortel Roderic Borgia, qui a été sur la terre la moins imparfaite incarnation du diable. Ce grand homme était fils d'une sœur de Calixte III, Borgia, Espagnol, qui lui avait fait quitter son nom de Lenzuoli pour prendre celui de Borgia. Le pape Calixte avait accumulé sur la tête de son

jeune neveu toutes les dignités dont il pouvait disposer. Il lui résigna son archevêché de Valence en Espagne, le fit cardinal diacre en 1456, et en même temps lui conféra le ministère, alors fort lucratif, appelé la *vice-chancellerie de l'Église*. Les successeurs de Calixte confièrent les missions les plus délicates au cardinal Borgia ; il réussit presque toujours.

En 1492, en entrant au conclave, il réunissait les revenus de trois archevêchés, de plusieurs évêchés et d'un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques ; c'était un moyen de succès, car un pape, en montant sur le trône, distribuait à ses anciens collègues tous les bénéfices dont il jouissait comme cardinal. Les mœurs du cardinal Borgia faisaient obstacle à son élévation ; son excessive galanterie l'avait exposé jadis à une censure publique ; il vivait maintenant avec la célèbre Vanosia, qu'il avait fait épouser à un riche Romain ; et il avait d'elle quatre fils et une fille. Ce scandale serait beaucoup plus intolérable de nos jours qu'il ne le paraissait en 1492 ; on était plus voisin des temps où les prêtres avaient eu des concubines et même des femmes légitimes. Innocent VIII, le pape qu'il s'agissait de remplacer, avait été célèbre par son extrême galanterie ; et l'amour était, en Italie, ce que la vanité est en France aujourd'hui, le péché de tout le monde.

Borgia avait deux rivaux, les cardinaux Julien de la Rovère et Sforza. Celui-ci, oncle du duc de Milan et frère du fameux scélérat Louis le Maure, jouissait d'immenses richesses ; après quelques épreuves de la force de son parti, il se vendit à Borgia, qui s'engagea, s'il devenait pape, à lui donner le ministère de la vice-chancellerie. Les cardinaux moins riches furent achetés à prix d'argent (le cardinal patriarche de Venise, par exemple, reçut cinq mille ducats), et enfin, le 11 août, Alexandre VI monta sur le trône, après un conclave de cinq jours. Aussitôt il conféra au cardinal Sforza la place de vice-chance-

lier ; il donna au cardinal Orsini son palais de Rome tout meublé, ainsi que les deux châteaux de Soriano et de Monticello ; le cardinal Colonna fut nommé à l'abbaye de Subbiaco. Le cardinal de Saint-Ange eut pour sa part l'évêché de Porto et la cave de Borgia, fournie des vins les plus exquis.

Julien de la Rovère et quatre autres cardinaux ne s'étaient point vendus. Dès que Julien vit son rival sur le trône, il s'enferma dans le château d'Ostie, et bientôt s'éloigna davantage. L'anarchie était extrême dans Rome ; deux cent vingt citoyens avaient été assassinés pendant la lente agonie d'Innocent VIII. D'un mot, Alexandre VI rendit la sûreté aux rues de sa capitale; il savait régner. Il se trouvait alors à la cour du pape un brave Allemand qui, comme le marquis de Dangeau pour Louis XIV, rend compte, jour par jour, de tout ce que fait le souverain pontife. Il faut lire dans Burkhardt [1] le détail des fêtes indécentes par lesquelles Alexandre VI célébra, dans son propre palais, le mariage de sa fille Lucrèce avec Jean, seigneur de Pesaro.

Ce scandale et tant d'autres firent naître Jérôme Savonarole ; ce fut un homme d'un grand caractère et de beaucoup d'esprit, qui essaya le rôle de Luther, et fut brûlé en 1498 par les soins d'Alexandre VI.

Appelé auprès de Laurent de Médicis mourant, Savonarole lui avait refusé l'absolution, à moins qu'il ne rendît la liberté à sa patrie. Lorsque avec deux de ses amis il fut attaché à un pieu au-dessus du bûcher préparé pour les brûler, l'évêque de Florence leur déclara qu'il les séparait de l'Église. Savonarole répondit doucement : « De la militante, » donnant à entendre qu'en sa qualité de martyr il entrait dès ce moment dans

[1] Le journal latin de Burkhardt se trouve dans le *Corpus historicum medii ævi a G. Eccardo, Lipsiæ*, 1723, tome II, colonnes 2134 et 2149.

l'*Église triomphante* (ce sont des termes de théologie). Savonarole ne dit rien de plus, et périt ainsi à un peu moins de quarante-six ans. Michel-Ange était son ami.

Beaucoup de temps s'écoula avant que les papes eussent une peur réelle et songeassent sérieusement à être moins scandaleux. Mais enfin Luther succéda à Savonarole ; on ne put pas le faire brûler ; il fallut assembler le concile de Trente.

Ce concile un peu démocratique agit avec colère et agrandit la brèche qui sépare le protestantisme, ou la religion de l'*examen personnel*, de la religion du pape. Le concile de Trente a créé la religion telle que nous la voyons aujourd'hui. Les papes commencèrent à redouter les scandales causés par les cardinaux, et n'appelèrent en général au sacré collége que des imbéciles de haute naissance. Tout est changé pour le mieux maintenant.

Alexandre VI eut à supporter le passage de Charles VIII, jeune prince sans nul esprit, mais plein de cœur. Animé par le cardinal Julien de la Rovère, il aurait volontiers déposé Alexandre VI en passant ; mais le château Saint-Ange sauva le pape.

Alexandre VI fit la guerre lui-même aux Orsini et aux Vitelli, grands seigneurs de ses États ; cette guerre l'exposait à des dangers personnels. Il prit une nouvelle maîtresse, Julie Farnèse, surnommée Giulia Bella, avec laquelle il vécut sagement, comme Louis XIV avec madame de Montespan ; elle lui donna un fils au mois d'avril 1497. Deux mois plus tard, François Borgia, duc de Candie, fils aîné du pape, fut assassiné dans les rues de Rome, au sortir d'un repas. On découvrit bientôt que son propre frère, César Borgia, cardinal de Valence, était l'auteur de ce crime. Ils étaient rivaux, et aimaient tous les deux la belle Lucrèce, leur sœur.

Ce coup fut trop fort pour le cœur d'Alexandre VI, ce qui prouve bien qu'il n'y a point de scélérat parfait ; il avoua avec

des sanglots, en plein consistoire, les désordres de sa vie passée ; il reconnut qu'elle avait attiré sur lui ce juste châtiment de Dieu. Le bon Louis XII régnait en France, et avait la faiblesse de vouloir faire des conquêtes en Italie ; il combla de faveurs César Borgia, fils du puissant Alexandre VI ; César prit à son service Léonard de Vinci, qu'il nomma son ingénieur en chef.

La campagne qui avoisine Rome appartenait presque en entier aux deux puissantes familles Orsini et Colonna. Les Orsini possédaient les terres au couchant du Tibre ; les Colonna, celles qui sont à l'orient et au midi du fleuve. A cette époque de bravoure et de force, les Orsini, les Colonna, les Savelli, les Conti, les Santacroce, etc., étaient tous condottieri ; chacun d'eux était à la tête de ce que nous appellerions aujourd'hui un petit régiment ; plus une grande famille de Rome comptait de jeunes gens en état de porter les armes, plus elle était respectée. Chaque famille traitait séparément de puissance à puissance avec le pape, avec le roi de Naples, le roi de France, ou la république de Florence. Les idées connues aujourd'hui sous les noms de légitimité, rébellion, etc., ne se trouvaient dans la tête de personne.

Les guerres acharnées des Colonna contre les Orsini (1499) avaient chassé les agriculteurs de la campagne de Rome, déjà dépeuplée par les barbares, lors de la chute de l'empire d'occident. Voilà l'origine de cette solitude des environs de Rome, qui contribue tant à sa beauté, et fait l'étonnement des voyageurs. Non-seulement les soldats des Orsini tuaient les hommes et les animaux qu'ils trouvaient sur les terres des Colonna, mais encore ils arrachaient les vignes et brûlaient les oliviers. L'année suivante, les Colonna usaient de représailles sur les terres des Orsini.

Alexandre VI n'était pas assez fort pour réprimer ces guerres ;

les circonstances le portèrent à s'allier avec les Orsini, et souvent l'on se battit jusque dans les rues de Rome; heureusement César Borgia, son fils, avait beaucoup de courage et quelque talent pour la guerre.

Il serait trop long d'expliquer la politique habile d'Alexandre VI; nous n'avons voulu qu'esquisser la situation morale du pays au milieu duquel croissait le jeune Raphaël. Il avait seize ans en 1499, et travaillait à Pérouse dans la boutique du Pérugin. Michel-Ange avait vingt-cinq ans, et le supplice de Savonarole, son ami, l'avait tellement frappé d'horreur, qu'il abandonna tout travail.

Le 4 septembre 1501, Lucrèce Borgia, fille du pape, plus remarquable encore par son esprit que par sa rare beauté, épousa Alphonse, fils aîné du duc de Ferrare. Le seigneur de Pesaro, dont Burkhardt raconte les noces, avait été son second mari. Un divorce l'avait séparée du premier.

Un autre divorce, prononcé par son père, la mit ensuite dans les bras d'Alphonse d'Aragon, fils naturel d'Alphonse II, roi de Naples; mais les Français conquirent Naples: Alphonse ne fut plus qu'un prince malheureux. Le 15 juillet 1501, une main inconnue le perça de coups de poignard sur l'escalier de la basilique de Saint-Pierre; et, comme il ne mourait pas assez vite de ses blessures, le 18 août suivant il fut étranglé dans son lit. Ce fut ainsi que Lucrèce parvint à être princesse héréditaire de Ferrare [1].

Sa conduite devint régulière; elle avait eu quelques galanteries difficiles à raconter; mais il ne faut attribuer ses divorces qu'à la politique de son terrible père, et ne pas oublier que César Borgia, son frère, est le héros du *Prince* de Machia-

[1] Lord Byron avait une petite mèche des beaux cheveux blonds de Lucrèce Borgia.

vel. César se serait fait roi d'Italie, si, lorsque son père lui fut enlevé tout à coup le 18 août 1503, il ne se fût trouvé lui-même presque mourant.

Paul Jove, évêque de Como, est un historien menteur, toutes les fois qu'il est bien payé pour mentir, c'est ce qu'il nous apprend lui-même ; mais ce fut un homme d'esprit, contemporain des événements. Voici, suivant lui, l'anecdote de la mort du pape et de la maladie de César.

Le pape avait invité à souper le cardinal Adrien de Corneto dans sa vigne du Belvédère, près du Vatican ; il avait l'intention de l'empoisonner. C'était le sort qu'il avait fait subir aux cardinaux de Saint-Ange, de Capoue et de Modène, autrefois ses ministres les plus zélés, mais qui étaient devenus fort riches. Le pape voulait en hériter.

César Borgia avait envoyé ce jour-là du vin empoisonné à l'échanson du pape sans le mettre dans sa confidence; il lui avait seulement recommandé de ne servir ce vin que d'après son ordre exprès. Pendant le souper, l'échanson s'éloigna un instant, et, durant son absence, un domestique, qui ne savait rien, servit de ce vin au pape, à César Borgia et au cardinal de Corneto.

Ce dernier dit ensuite lui-même à Paul Jove qu'au moment où il eut pris ce breuvage il sentit à l'estomac un feu ardent; il perdit la vue et bientôt l'usage de tous ses sens; enfin, après une longue maladie, son rétablissement fut précédé par la chute de toute sa peau[1]. Alexandre VI mourut après quelques heures de souffrances; son fils César resta cloué dans son lit et hors d'état d'agir.

[1] Paolo Giovio, *Vita di Leone X*, lib. II, p. 82. — *Vita del cardinale Pompeo Colonna*, p. 358. Ce poison était une poudre blanche d'un goût agréable, la mort était certaine et n'avait lieu, si l'on voulait, qu'après plusieurs jours. Voir la mort de Zizim, frère du sultan Bajazet.

Alexandre VI avait créé quarante-trois cardinaux; la plupart de ces nominations rapportèrent dix mille florins. Entre autres mesures fort sages, et qui servent encore aujourd'hui de lois à l'Église, Alexandre VI, qui avait compris toute la portée de la rébellion de Savonarole, ordonna aux imprimeurs, et sous peine d'excommunication, de n'imprimer aucun livre sans l'aveu des archevêques. (Bref du Ier juin 1501.)

Il prescrivit aux archevêques de faire brûler tous les livres qui contiendraient des doctrines hérétiques, impies et mal sonnantes.

César Borgia disait dans la suite à Machiavel qu'il croyait avoir pensé à tout ce qui pouvait arriver au moment de la mort de son père, et qu'il avait trouvé remède à tout; mais qu'il n'avait jamais songé que, lors de cet événement, il se trouverait lui-même retenu dans son lit par d'affreuses douleurs. César croyait pouvoir désigner le successeur de son père; il comptait sur les dix-huit cardinaux espagnols qu'il avait fait entrer dans le sacré collége.

Quelque accablé qu'il fût par l'effet du poison, il ne s'abandonna pas lui-même. Dans Rome et dans son territoire, tous les lieux fortifiés étaient occupés par ses soldats. Il se rendit maître du Vatican, et fit la paix avec les Colonna.

A peine la nouvelle de la mort du pape se répandit-elle dans la ville, que le peuple accourut en foule à Saint-Pierre. Les Romains venaient contempler les restes de cet homme terrible, qui, pendant neuf ans, les avait menés par la terreur.

George d'Amboise, ministre ambitieux du bon Louis XII, accourut à Rome pour se faire pape. On lui fit les plus belles promesses, et les cardinaux élurent, parce qu'il était mourant, un vieillard vertueux, qui, sous le nom de Pie III, ne régna que vingt-six jours; encore prétend-on qu'il fut empoisonné.

George d'Amboise, désabusé de ses prétentions person-

nelles, travailla pour le cardinal Julien de la Rovère. Ce grand homme, exilé par Alexandre VI, avait passé à la cour de France presque tout le temps du pontificat de son ennemi. Alexandre disait de lui qu'il ne lui connaissait d'autre vertu que la sincérité.

Julien était fort riche, et jouissait de nombreux bénéfices. Tous ses amis mirent à sa disposition leurs propres bénéfices et leur fortune, afin qu'il pût acheter des voix dans le conclave. On reconnaît bien ici des âmes italiennes chez lesquelles l'habitude de la politique la plus fine ne peut *éteindre* les sentiments passionnés.

César Borgia, toujours mourant, fut réduit à vendre ses cardinaux espagnols à Julien, son ancien ennemi ; et, le jour même de l'entrée au conclave, 31 octobre 1503, le cardinal de la Rovère fut proclamé pape et prit le nom de Jules II.

Vous vous rappelez son beau portrait par Raphaël, qui est à Florence, et que nous avions au musée du Louvre.

La force de volonté et le talent militaire montèrent sur le trône avec Jules II. Il étudia sa position pendant quelques jours, et ensuite fit arrêter César Borgia, qui alla mourir obscurément en Espagne, au siége d'une bicoque.

Vous savez que Jules II fut l'un des promoteurs de cette fameuse ligue de Cambrai, qui mit Venise à deux doigts de sa perte, et fonda en Europe cette république de souverains dont les usages s'appellent le droit des gens[1]. Pendant tout le règne de ce pape, les Français firent la guerre en Italie.

A peine sur le trône, Jules II appela auprès de lui Michel-Ange, alors âgé de trente ans, et dans toute la fougue de son génie et de son caractère. Ces deux hommes extraordinaires, également fiers, également emportés, s'aimèrent et se brouillèrent souvent.

[1] Ancillon, *Histoire de la balance politique.*

En 1503, époque de l'avénement de Jules II, Raphaël était sur le point d'aller voir Florence pour la première fois. Pendant qu'il étudiait à Pérouse, il avait vécu au milieu des préparatifs de guerrre. Les bourgeois, alors fort braves, s'exerçaient aux armes et suivaient avec le plus vif intérêt les entreprises politiques de Jean-Paul Baglioni, le petit tyran fort habile qui régnait dans leur ville. Baglioni s'était assuré le pouvoir souverain en faisant massacrer plusieurs de ses cousins et de ses neveux. Sa propre sœur était sa maîtresse, et il en avait plusieurs enfants ; il confisquait à son profit les biens des riches citoyens de Pérouse qui prenaient la fuite. Quelque temps avant la bataille du Garigliano, il trouva le moyen de dérober une grosse somme d'argent aux Français.

Ce petit tyran fripon, avec son armée d'un millier d'hommes, sa ville de Pérouse perchée au sommet d'une montagne, et le secours des habitants, se moquait de tout le monde. Mais Jules II fut plus fin que lui, et l'amena sans bataille à un arrangement, par l'effet duquel Baglioni perdit son pouvoir.

Cette négociation est de 1505. Raphaël peignait les fresques de la chapelle de Saint-Sévère à Pérouse, au milieu des préparatifs que Baglioni faisait pour résister au pape. En 1508. Jules II appela Raphaël à Rome. Louis XIV honorait de sa hautaine protection les moins énergiques des grands écrivains formés par Richelieu et les mœurs de la Fronde. Jules II avait le besoin de vivre avec les grands artistes ses contemporains, les élevait au rang de ses plus chers confidents, et goûtait leurs ouvrages avec passion. Il est vrai que, pour que la peinture soit séditieuse, il faut qu'elle le veuille absolument ; tandis qu'il est presque impossible de bien écrire sans rappeler, au moins indirectement, des vérités qui choquent mortellement le pouvoir.

Nous ne suivrons point les conquêtes et les vastes projets

de Jules II. Enfin il sentit la vie lui échapper, et fut peut-être plus grand à l'approche de la mort qu'il ne l'avait été dans aucune autre circonstance; il conserva jusqu'au dernier moment la fermeté et la constance qui avaient marqué tous les instants d'un des plus beaux règnes que l'histoire ait à raconter. Le 21 février 1513 il cessa de vivre. Son désir le plus ardent avait toujours été de délivrer l'Italie du joug des barbares; c'est ainsi qu'il appelait tous les ultramontains. Il avait un respect réel pour la liberté. Il aimait les Suisses, parce qu'il voyait chez eux la liberté unie au courage. Il mourut heureux, parce qu'il avait réussi dans ses projets et avait porté plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs les frontières de l'État de l'Église. Jules II avait une fille qui vécut dans l'obscurité et ne jouit d'aucune faveur.

L'enfantillage fait le caractère des peuples considérés comme individus, et tout le monde désirait à Rome que le successeur de Jules II ne lui ressemblât pas. Il avait été élevé au trône à soixante-cinq ans; on voulut un jeune pape. Il était turbulent, impatient, colérique; on jeta les yeux sur un homme que son amour pour les lettres, pour les plaisirs, pour une vie épicurienne, annonçait à Rome et à la cour comme un souverain tranquille.

Les obsèques du pape étant terminées, vingt-quatre cardinaux s'enfermèrent au conclave. Jean de Médicis était parti de Florence au premier avis de la mort de Jules; mais une maladie douloureuse l'obligeait à voyager lentement et en litière; de sorte qu'il n'arriva dans Rome que le 6 mars, et qu'il entra le dernier au conclave. Jean de Médicis avait alors trente-neuf ans. Le 11 mars, le cardinal Jean fut chargé lui-même de dépouiller le scrutin qui le déclarait souverain pontife : il prit le nom de Léon X.

Il n'était que diacre; il fut ordonné prêtre le 15 mars et

couronné à Saint-Pierre le 19. Léon X se fit couronner de nouveau à Saint-Jean-de-Latran, qui est la cathédrale de l'évêque de Rome. Il choisit le 11 avril pour cette cérémonie, parce que c'était à pareil jour que l'année précédente il avait été fait prisonnier par les Français à la fameuse bataille de Ravenne. Léon X montait le même cheval qui lui avait servi le jour de la bataille. L'éclat et la pompe de ces cérémonies montrèrent aux Romains que la stricte et sévère économie de Jules II était pour jamais abandonnée. Léon X dépensa cent mille florins pour les seules fêtes de son couronnement. Il débuta par donner l'archevêché de Florence et le chapeau à son cousin Jules de Médicis, alors chevalier de Rhodes et fort jeune; c'était un fils naturel de Julien, jadis assassiné par les Pazzi dans la cathédrale de Florence, lors de la fameuse conspiration pour la liberté. Ce chevalier de Rhodes parvint au trône dans la suite sous le nom de Clément VII, et ne fit que des sottises.

Sous le règne de l'aimable fils de Laurent le Magnifique, la cour de Rome fut la plus brillante de l'univers, et reprit tout l'éclat qui en faisait l'ornement du monde. Léon X avait l'insouciance d'un homme de plaisir; il ne sut pas faire travailler Michel-Ange; mais Raphaël continua à peindre les chambres du Vatican, et le pape parut charmé de la douceur de son caractère.

Les Français et les Espagnols continuaient à se disputer l'Italie. En 1515, deux ans après l'avénement de Léon X, François Ier s'immortalisa par la bataille de Marignan, où des torrents de sang marquèrent la défaite des Suisses, si respectés en Europe depuis les malheurs de Charles le Téméraire.

Si Léon X fut infiniment plus aimable que le grand homme auquel il succédait, sa politique fut moins ferme et plus perfide. Sous son règne, l'Italie fut ravagée et ruinée; mais,

comme ecclésiastique, il obtint un beau triomphe. Tout le monde connaît l'histoire de la fameuse conférence qu'il eut à Bologne avec François Ier. Le pape obtint le sacrifice des libertés de l'Église gallicane, qui ne devaient essayer de se réveiller que sous Louis XIV.

Alphonse Petrucci, jeune cardinal, avait montré beaucoup de zèle pour la nomination de Léon X, et l'avait ensuite annoncée au peuple avec enthousiasme, en s'écriant : *Vive les jeunes gens!* Il était fils de Petrucci, tyran de Sienne; mais, par la suite, il convint à la politique de Léon X de chasser de Sienne les frères du cardinal. Celui-ci fut outré de ce procédé, et dit plusieurs fois qu'il était tenté de se jeter sur le pape, en plein consistoire, un poignard à la main. Il eut l'idée d'engager le chirurgien du pape à empoisonner un ulcère pour lequel Léon X était pansé tous les jours. On intercepta des lettres du cardinal Petrucci à son secrétaire; elles contenaient des projets de vengeance atroces. Léon X prit la résolution d'intenter un procès criminel à cet ennemi incommode; mais il était hors de Rome. Le pape non-seulement lui écrivit une lettre affectueuse à laquelle était joint un sauf-conduit, mais encore il donna sa parole à l'ambassadeur d'Espagne que, si le cardinal revenait à Rome, il ne courrait aucun danger. Petrucci eut la sottise de croire à cette parole; il rentra dans Rome, et fut immédiatement conduit au fort Saint-Ange.

La justice de ce temps était bien plus imparfaite que la nôtre. Et, de nos jours, excepté en Angleterre, où voit-on absoudre les accusés contre lesquels le gouvernement est en colère? Léon X, souverain absolu, avait horreur de tout ce qui le faisait sortir de l'aimable insouciance d'une vie voluptueuse. Il se voyait menacé d'empoisonnement par un jeune homme plein de verve et de courage. Ce jeune homme fut étranglé en prison le 21 juin 1517 (Raphaël finissait alors les

dernières chambres du Vatican). Plusieurs cardinaux furent condamnés avec Petrucci et se rachetèrent par d'énormes sommes d'argent. Le sacré collége ne compta plus que douze cardinaux. Léon X profita de leur terreur pour leur donner en une seule fois trente et un nouveaux collègues.

Comme il arrive quelquefois pour notre chambre des pairs, Léon X, afin de concilier l'opinion de la ville de Rome à cette mesure extraordinaire, fut obligé de comprendre dans sa promotion beaucoup de gens de mérite. Il donna le chapeau à plusieurs membres des familles les plus puissantes dans Rome. Tous les cardinaux payèrent leur chapeau au pape, et l'on remarqua que le prix exigé fut d'autant plus élevé que le nouveau cardinal avait moins de mérite.

Léon X était arrivé au trône au moment où toutes les carrières étaient parcourues en même temps par des hommes de génie. Il trouva dans les arts Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrége, le Titien, André del Sarto, le Frate, Jules Romain; les lettres étaient illustrées par l'Arioste, Machiavel, Guichardin, et une foule de poëtes ennuyeux aujourd'hui et qui alors semblaient charmants. L'Arétin se chargeait de dire à tout le monde des vérités désagréables ; il était l'opposition de ce siècle, et par cette raison passe pour infâme.

Tous ces grands hommes, brillants produits d'une foule de circonstances heureuses, s'étaient annoncés au monde, ainsi que nous l'avons vu pour Raphaël et Michel-Ange, avant que Léon X ne fût monté sur le trône; mais il eut un vif plaisir à distribuer aux hommes supérieurs qui habitaient Rome et faisaient l'ornement de sa cour les riches bénéfices dont il avait la collation dans toute la chrétienté, et les sommes prodigieuses que lui rapportait le commerce des indulgences.

L'année de la mort du cardinal Petrucci, Martin Luther commença son rôle en Allemagne; mais Léon X et Luther lui-

même étaient loin de prévoir les suites immenses de cet événement; autrement Luther eût été acheté ou empoisonné.

Léon X avait pour les merveilles des arts la sensibilité vive d'un artiste. Ce qui fait de ce prince un être à part parmi les hommes singuliers que le hasard a placés sur des trônes, c'est qu'il sut jouir de la vie en homme d'esprit; grand sujet de colère pour les pédants tristes.

Ce pape allait à la chasse; ses repas étaient égayés par la présence des bouffons que l'usage n'avait pas encore bannis des cours. Loin d'affecter une dignité ennuyeuse, Léon X s'amusait de la vanité des sots qui étaient à sa cour, et ne se refusait point le plaisir de les mystifier; ce qui fait jeter les hauts cris aux historiens graves. Il céda quelquefois à la tentation d'accorder des dignités chimériques à quelque sot qui les lui demandait et dont la vanité triomphante amusait la ville et la cour. Rome, toujours moqueuse, était enchantée de l'esprit de son souverain; mais elle rit tant de quelques pédants mystifiés, qu'ils en moururent de chagrin.

Les mœurs du pape n'étaient ni plus pures ni plus scandaleuses que celles de tous les grands seigneurs de cette époque; il faut toujours se souvenir qu'à partir de l'apparition de Luther les *convenances* ont fait un pas immense tous les cinquante ans. Tout était gai à Rome et de bonne humeur; Léon X aimait surtout à être entouré de visages riants. Une de ses chasses avait-elle du succès? il comblait de bienfaits tous ceux qui se trouvaient autour de lui ce jour-là. Si l'on veut se rappeler l'esprit original et les talents des Italiens de la renaissance, si l'on daigne se souvenir que le pédantisme militaire ne gâtait point cette cour, on conviendra probablement que rien d'aussi aimable n'a jamais existé.

S'il y eut du machiavélisme dans la politique de Léon X, on ne s'en apercevait point à Rome. On reproche à ce pape sa

conduite à l'égard du célèbre Alphonse, duc de Ferrare. Gambara, protonotaire apostolique, qui plus tard fut cardinal, eut l'ordre de séduire Rodolphe Hello, Allemand, capitaine de la garde de l'aimable Alphonse. Rodolphe reçut en effet deux mille ducats, et promit d'assassiner Alphonse et de livrer aux troupes de l'Église la porte de Castel Téaldo, citadelle de Ferrare. Le jour était pris pour l'exécution, et déjà Guichardin l'historien, qui commandait à Modène, avait fait avancer les troupes pontificales vers Ferrare; mais il se trouva que Rodolphe Hello avait tout dit à son maître, qui voulut éviter un éclat, et se contenta de faire déposer les lettres originales de Gambara dans les archives de la maison d'Este.

Là, Muratori, l'homme qui a le mieux connu l'histoire d'Italie et qui était prêtre, en a pris connaissance. Guichardin se garde bien d'avouer dans son histoire le projet d'assassinat; cette réticence a suffi pour le nier à un pauvre panégyriste anglais (M. Roscoë, *Vie de Léon X*); vous voyez que, lorsqu'on veut savoir quelque chose, il faut lire les originaux.

Ce fut en 1520, à l'époque de cette vilaine tentative sur Ferrare, que Raphaël mourut. Le pape donna des larmes sincères à la mort de ce grand homme. Léon dit publiquement que sa cour venait de perdre son plus bel ornement. Dans une cour militaire, ces signes d'affection de la part du souverain sont réservés au mérite du sabre, si supérieur à tous les autres tant qu'il est vivant.

Le 24 novembre 1521, Léon X venait d'apprendre la prise de Milan par les Espagnols; il était au comble de la joie; il espérait voir l'Italie délivrée du *joug des barbares*. Le canon du château Saint-Ange, qu'on tirait pour cette victoire, retentit pendant toute la journée. Le pape, qui se trouvait à son jardin de Maliana, témoigna l'intention d'assembler un consistoire, pour annoncer officiellement cette grande nouvelle aux

cardinaux et ordonner des actions de grâces dans toutes les églises. Il rentra dans sa chambre, et, quelques heures après, se plaignit d'une légère incommodité; il se fit transporter à Rome; le mal semblait peu de chose, lorsque tout à coup il redoubla de violence, et cet homme aimable mourut le 1er décembre. Il n'avait que quarante-sept ans; son règne avait duré huit ans, huit mois et dix-neuf jours.

Pendant sa maladie, Léon X reçut la nouvelle de la prise de Plaisance par les Espagnols, et, le jour même de sa mort, il put encore comprendre la nouvelle de la prise de Parme, qu'on lui annonçait. C'était l'événement qu'il avait le plus désiré. Il avait dit à son cousin le cardinal de Médicis qu'il achèterait volontiers la prise de Parme au prix de sa vie.

Le jour qui précéda sa maladie, son échanson Malaspina lui avait présenté une coupe de vin; le pape, après l'avoir bu, se retourna vers lui d'un air irrité, et lui demanda où il avait donc pris un vin si amer. Léon X étant mort dans la nuit du 1er décembre, Malaspina essaya de sortir de Rome le lendemain au point du jour. Il conduisait des chiens en laisse, comme pour aller à la chasse; les gardes de la porte de Saint-Pierre, étonnés qu'un domestique du pape voulût prendre le divertissement de la chasse le matin même de la mort de son maître, arrêtèrent l'échanson Malaspina. Mais le cardinal Jules de Médicis le fit relâcher, de peur, dit Jove, que, si l'on parlait d'empoisonnement, le nom de quelque grand prince ne vînt à être prononcé, et qu'on ne le rendît ainsi l'ennemi implacable de la famille de Médicis.

Les beaux-arts ont éprouvé trois malheurs qui paraîtraient bien plus décisifs si j'avais le temps d'en détailler les conséquences. C'est la mort de Raphaël à trente-quatre ans, celle de Laurent le Magnifique à quarante-quatre, et enfin la mort de Léon X à quarante-sept ans, tandis que la plupart des papes

arrivent à l'âge de soixante-dix ans. Sans parler de la division politique de l'Italie, qui eût été tout autre, à quel point de prospérité les beaux-arts ne fussent-ils pas parvenus si Léon X eût régné vingt ans de plus? Alphonse, duc de Ferrare, réduit à ses dernières ressources, était menacé d'un siége dans sa capitale et se préparait à vendre chèrement sa vie quand il reçut la nouvelle de la mort de Léon X. Y avait-il contribué? Dans sa joie, il fit frapper des monnaies d'argent, où l'on voit un berger arrachant un agneau des griffes d'un lion avec cette exergue, tirée du livre des *Rois* : *De manu leonis*.

Le lecteur voudra-t-il me permettre de parler en peu de mots du faible Clément VII, sous le règne duquel vécurent encore Michel-Ange, le Titien, le Corrége et presque tous les grands hommes après lesquels il eût mieux valu que la peinture eût été défendue par arrêt?

Les conclaves d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X avaient été fort courts; l'histoire de celui qui nomma le successeur de ce grand homme est plus compliquée. Il commença le 26 décembre. Tout le monde louait le cardinal Jules de Médicis, qui avait été le principal et le plus habile ministre de son cousin. (Dans le fameux portrait de Léon X par Raphaël, que nous avons eu à Paris et qui maintenant est retourné à Florence, Jules est ce cardinal dont les traits sont grands et qui est placé vis-à-vis du pape.)

Le ministre de Léon X trouva un rival dangereux dans le cardinal Pompée Colonna. Les ressources de la plus habile politique furent employées à l'envi par deux courtisans rompus aux affaires et se disputant le souverain pouvoir. Les cardinaux qui n'y pouvaient prétendre commençaient à se lasser de l'incommode prison qu'il leur fallait subir. L'un d'eux proposa un jour, par plaisanterie, le cardinal Adrien Florent, qu'on n'avait jamais vu en Italie. Ce cardinal, fils d'un fabricant de

bière, avait été précepteur de Charles-Quint. Il arriva que, sans préméditation, tous les cardinaux, ennuyés du conclave, donnèrent leur voix à cet inconnu, qui devint pape par hasard et prit le nom d'Adrien VI. Il ne savait pas l'italien, et, quand il vint à Rome, et qu'on lui montra les statues antiques, rassemblées à si grands frais par Léon X, il s'écria avec une sorte d'horreur : « *Sunt idola anticorum!* — Ce sont là les idoles des païens. » Ce pape, honnête homme, parut un barbare aux Romains; de son côté, il fut révolté de la corruption de leurs mœurs; il mourut le 14 septembre 1523.

Aucune calamité ne pouvait égaler aux yeux des Romains celle de voir à la place de l'aimable Léon X un *barbare* qui ne savait pas leur langue et qui avait en horreur la poésie et les beaux-arts. La nouvelle de la mort d'Adrien fut le signal de la joie la plus vive, et le lendemain on trouva la porte de son médecin, Giovanni Antracino, ornée de guirlandes de fleurs avec cette inscription : « Le sénat et le peuple romain, au libérateur de la patrie. » Sous le pontificat d'Adrien, les Juifs et les Maures convertis furent chassés d'Espagne, et arrivèrent en foule à Rome avec d'immenses richesses. Adrien se préparait à les persécuter; la mort l'en empêcha. Léon XII a forcé les descendants de ces riches Juifs à se réfugier à Livourne.

Le 1er octobre 1523, trente-six cardinaux entrèrent au conclave; Jules de Médicis y retrouva son rival Pompée Colonna. Ce cardinal Wolsey, dont Shakspeare a si bien peint la disgrâce et la mort, prétendit à la couronne, comme autrefois George d'Amboise; mais les Romains ne voulaient d'un *barbare* à aucun prix. Pendant longtemps Jules de Médicis n'eut que vingt et un suffrages; il en fallait vingt-quatre, c'est-à-dire les deux tiers de la totalité des cardinaux présents; Pompée Colonna empêchait son élection. Plusieurs cardinaux se mirent sur les rangs; on cherchait à acheter des suffrages,

mais sans s'exposer au reproche de simonie. L'expédient à la mode, dans ce conclave, fut celui des gageures; ainsi, les partisans de Jules de Médicis offraient à tout cardinal du parti contraire de parier douze mille ducats contre cent que Médicis ne serait point élu.

La lutte entre les deux factions se prolongeait avec tant d'aigreur et si peu d'apparence de conciliation, que les Romains craignirent que les deux partis ne saisissent un prétexte pour sortir du conclave et nommer deux papes à la fois. Des distiques latins, affichés partout, accusèrent le nouveau Jules et le nouveau Pompée de vouloir, par leurs discordes, ruiner Rome une seconde fois. Alors à Rome l'esprit se faisait en latin, et, comme on voit, les allusions historiques passaient pour de l'esprit.

Mais le moyen dont le Saint-Esprit se sert d'ordinaire pour faire finir les conclaves trop longs vint affliger celui-ci. Une effroyable puanteur se répandit dans les cellules des cardinaux, et rendit le séjour du conclave intolérable. Plusieurs tombèrent malades; les plus vieux sentaient leur fin approcher. L'un d'eux proposa le cardinal Orsini, et Médicis feignit de vouloir lui donner ses vingt et une voix, qui auraient décidé l'élection. Pompée Colonna eut peur de voir le souverain pontificat passer dans une maison depuis tant d'années ennemie héréditaire de la sienne. Il se rendit chez le cardinal de Médicis, et lui offrit de le faire pape, sous la condition que lui, Pompée, aurait la place de vice-chancelier de l'Église, ainsi que le magnifique palais qu'occupait Jules. Cette même nuit, Médicis fut *adoré* par la grande majorité des cardinaux, et le lendemain 18 novembre, anniversaire du jour où, deux ans auparavant, il était entré victorieux à Milan, il fut proclamé pape. Il prit le nom de Clément pour confirmer l'engagement qu'il avait pris de pardonner à tous ses ennemis.

Peu de princes sont arrivés au trône avec une plus haute réputation; militaire dans sa jeunesse, ensuite premier ministre de Léon X, il avait su gagner l'affection des Florentins ses compatriotes, qu'il gouvernait depuis plusieurs années avec une puissance presque absolue. On connaissait son application et son aptitude au travail, on savait qu'il n'avait aucun des goûts dispendieux de son cousin. Rome célébra son avénement avec la joie la plus vive, et ce fut cinq ans après (en 1527) qu'elle devait être réduite au dernier degré de misère par un pillage qui dura sept mois.

Clément VII avait beaucoup d'esprit et manquait tout à fait de caractère. Or nous avons vu dans notre révolution que, dès que les circonstances politiques deviennent difficiles, l'esprit est ridicule, c'est la force de caractère qui décide de tout.

Sous le règne de Clément VII, la guerre cessa enfin en Italie après l'avoir ravagée pendant trente années. C'est dans ses champs fertiles que l'Espagne et la France avaient trouvé commode de se battre pour la décision de leur querelle. Depuis, ce sont les Pays-Bas qui ont servi de champ de bataille à l'Europe. L'Italie aurait facilement réparé les ravages de la guerre, mais en 1530 Charles-Quint lui ôta toute liberté. La monarchie, non pas la monarchie noble et belle dont nous jouissons, grâce à la charte de Louis XVIII, mais la monarchie la plus jalouse, la plus étroite dans ses vues, la monarchie la plus avilissante, s'établit à Florence, à Milan et à Naples. L'ennemi le plus à craindre aux yeux de chacun de ces petits princes italiens qui ont régné de 1530 à 1796, c'était un homme de mérite. La musique seule, qui n'est pas séditieuse, trouva grâce à leurs yeux.

De petits tyrans, tels que ce Baglioni, qui régnait à Pérouse quand Raphaël étudiait sous Pierre Vanucci, furent remplacés par des princes tels que les derniers Médicis. Ces êtres igno-

bles, appuyés de l'immense pouvoir de Charles-Quint, n'eurent plus besoin ni du talent de négocier ni de celui de se battre. Leur seule affaire fut de persécuter les gens d'esprit. Ils furent secondés par Rome, qui avait enfin compris le danger de l'*examen personnel* et des doctrines de Luther.

Depuis 1530 et la prise de Florence par les troupes de Clément VII, tout homme qui annonça un talent un peu vigoureux fut tôt ou tard puni par la mort ou la prison : Giannone, Cimarosa, etc. Voyez même dans la Biographie Michaud, si jésuitique, la platitude complète des Médicis, qui, jusqu'en 1730, ont avili cette ville célèbre, qui, à l'avénement de Clément VII, passait pour la plus spirituelle d'Italie.

L'établissement des gouvernements tout à fait réguliers jeta une masse énorme de loisir dans la société.

Les citoyens qui ne pouvaient plus s'occuper des intérêts de la patrie devinrent de riches oisifs cherchant à s'amuser. Toute noble ambition fut ôtée à l'homme riche et noble. Le pauvre cherchait à s'enrichir; le riche à se faire marquis; l'artiste voulait créer des chefs-d'œuvre; mais, encore une fois, quel mobile restait-il à l'homme riche et noble?

De là l'avilissement de cette classe[1].

Clément VII, après avoir semé les germes de tous ces malheurs, mourut enfin en 1534. Il avait survécu à sa réputation, et sentait profondément le mépris que Rome, Florence et toute l'Italie avaient pour lui. Il ne sut pas mépriser le mépris et en mourut.

Alexandre Farnèse, qui prit le nom de Paul III, fut élu le 12 octobre 1534. Vous avez remarqué son magnifique tombeau dans Saint-Pierre. Ce prince voulut donner un trône à ses enfants; sa famille n'était pas sans illustration.

[1] Voir le caractère du marquis romain dans l'*Ajo nell' imbarazzo* du comte Giraud, et dans les comédies de Gherardo de' Rossi.

Propriétaire du château de Farnetto, dans le territoire d'Orvietto, elle avait produit dans le quinzième siècle quelques condottieri distingués. Paul III avait un fils naturel, Pierre-Louis, le plus débauché des hommes, connu par la mort du jeune évêque de Fano. Cet homme infâme régnait à Plaisance lorsqu'il y fut assassiné dans son fauteuil, le 10 septembre 1547, par les nobles de la ville révoltés de ses excès.

Paul III mourut le 10 novembre 1549, d'un nouveau chagrin que lui causa sa famille. Il avait nommé plus de soixante-dix cardinaux; cette précaution le servit bien. Par reconnaissance, son successeur, qui prit le nom de Jules III, fit restituer Parme à Octave Farnèse, dont le fils, Alexandre Farnèse, est ce grand général, digne rival de Henri IV.

Paul III fut le dernier des papes ambitieux, Jules III ne songea qu'aux plaisirs. Il aimait un jeune homme qu'il fit cardinal à dix-sept ans, sous le nom de Innocenzio del Monte. (Si le lecteur est las de cette chronique, il peut sauter quelques pages et passer à l'article du *brigandage*, page 218. J'ai voulu éviter des recherches ennuyeuses aux voyageurs.)

DES PAPES, APRÈS LE CONCILE DE TRENTE.

A Jules III, mort en 555, et à Marcel II, qui ne régna que vingt-deux jours, succéda Jean-Pierre Caraffa, Napolitain. Agé de quatre-vingts ans lors de son élection, il prit le nom de Paul IV; ce prince avait compris le danger que Luther faisait courir à l'Église. Ce grand homme était mort en 1546, mais non pas brûlé comme Savonarole. On ne verra plus désormais sur la chaire de saint Pierre de pontifes voluptueux comme Léon X, ou ambitieux dans l'intérêt temporel de l'Église, comme Jules II. On trouvera désormais à Rome du fanatisme, et au besoin de la cruauté, mais plus de scandale.

Paul IV est l'un des fanatiques les plus impétueux et les plus singuliers qui aient paru dans le monde. Depuis qu'il était pape, il se croyait infaillible, et était sans cesse occupé à examiner s'il n'avait pas la volonté de faire brûler tel ou tel hérétique. Il craignait de se damner en n'obéissant pas à la partie infaillible de sa conscience. Paul IV avait été grand inquisiteur. Par un hasard bizarre et favorable à ces historiens fatalistes aux yeux desquels les hommes ne sont que des *nécessités*, Philippe II et Paul IV commencèrent à régner en même temps.

A ce vieillard singulier succéda, en 1559, Pie IV, de la maison Médicis de Milan. Pie V et Grégoire XIII, qui vinrent après, ne songèrent, comme Pie IV, qu'à comprimer l'hérésie. Grégoire XIII eut le plaisir de voir la Saint-Barthélemy et en fit rendre grâces à Dieu [1].

Les livres protestants de cette époque sont pleins de recherches curieuses sur les premiers siècles du christianisme et l'origine du pouvoir des papes. Les protestants citent souvent ce vers :

Accipe, cape, rape, sunt tria verba papæ.

Leurs livres sont remarquables par le bon sens, et fort supérieurs sous ce rapport aux ouvrages papistes. Les libéraux actuels sont les protestants du dix-neuvième siècle; l'esprit général des écrits des deux époques est le même : moquerie plus ou moins spirituelle des abus que l'on veut renverser, appel au bon sens individuel, colère des faibles du parti contre les forts qui sont à l'avant-garde, etc., etc.

Félix Peretti est le seul homme supérieur qui ait occupé la

[1] Adriani, lib, XXII, p. 49; Davila, liv. V, p. 273; de Thou, lib. LIII, p. 632.

chaire de saint Pierre depuis que Luther a fait peur aux papes. Ce que ce prince a fait en cinq années de règne est incroyable ; c'est qu'il était venu de loin au trône. Vous vous rappelez le magnifique tableau de M. Schnetz (au Luxembourg à Paris). *Une devineresse prédit à la mère de Félix Peretti, alors occupé à conduire un troupeau de porcs, qu'un jour il sera pape.* Il régna du 24 avril 1585 au 20 août 1590.

Sixte-Quint commença par réprimer le brigandage ; à la vérité, dès qu'il fut mort, les brigands reprirent possession de la campagne de Rome. Comme tous les princes qui se sont bien acquittés de leur premier devoir, la *justice*, il fut exécré de ses sujets. Il avait senti que, pour arrêter la main d'un peuple passionné, il faut frapper son imagination par la promptitude du supplice. Six mois après le crime, les peuples d'Italie regardent toujours comme une victime l'homme qu'on mène à la mort (mais je vais passer à Genève pour un homme cruel et barbare).

Vous avez été étonné, en parcourant Rome, de la splendeur et du nombre des monuments de Sixte-Quint. N'oubliez pas que c'est lui qui fit construire, en vingt-deux mois, la voûte de la coupole de Saint-Pierre.

On lui doit les deux ou trois statuts qui ont retardé la décadence morale de l'État romain. Il établit qu'à l'avenir il n'y aurait jamais plus de soixante-dix cardinaux, et que quatre seraient toujours pris parmi les moines. Cet arrangement a suppléé, pendant le dix-huitième siècle, à l'étiolement et à la faiblesse croissante de la noblesse italienne. Il a valu à l'Église Ganganelli et Pie VII, le seul souverain qui ait su résister à Napoléon.

En 1829, les cardinaux qui font le plus d'honneur au sacré collége, sont moines (les cardinaux blancs, M. Micara, etc.). « C'est en suivant les intrigues des bourgeois de mon quartier,

disait le cardinal d'Ossat, que j'ai appris la politique. » « J'ai eu plus à faire pour devenir provincial de mon ordre que pour monter sur le trône, disait un pape moine. »

La vigueur du caractère de Sixte-Quint, et la grandeur de ses entreprises, font lire avec plaisir l'histoire de sa vie par un nigaud nommé Ciccarelli. Si, à Rome, vous trouvez la *prima sera* longue (on appelle ainsi la soirée de sept à neuf), lisez Ciccarelli avant d'aller chez les ambassadeurs.

Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, ne régnèrent que quelques mois, et ne songèrent qu'à supprimer l'hérésie. Ils avaient raison ; le péril était imminent. Tous les genres de misère, secondés par une administration absurde comme à plaisir, détruisaient rapidement la population de l'État romain. Les impôts les plus onéreux, les monopoles les plus ruineux, étaient parvenus à faire regarder le *travail comme la plus sotte des duperies*.

Il n'y eut plus d'industsie : la force du gouvernement opprimait les sujets sans les protéger ; l'administration voulut se mêler du commerce des blés, et bientôt on eut la famine, suivie, comme à l'ordinaire, d'un typhus meurtrier. La peste de 1590 et 1591 enleva dans Rome soixante mille habitants ; plusieurs villages des États du pape sont restés depuis absolument déserts. Alors les brigands [1] triomphent, les soldats du pape n'osent plus leur résister ; la Rome de 1595 est déjà celle de 1795.

Pendant le premier siècle de ce gouvernement ridicule, de 1595 à 1695, les papes ont lutté d'absurdité ; quand le mal a été connu, de 1695 à 1795, ils n'ont pas eu la force de volonté nécessaire pour le réparer.

[1] Aujourd'hui, en Italie, un voyageur est bien plus alarmé et harcelé par la police que par les voleurs (1829).

DU BRIGANDAGE.

Voici l'origine du brigandage. Vers 1550, les habitants des États du pape se souvenaient encore des républiques italiennes, des mœurs qu'elles avaient établies, et enfin de l'usage où chacun était de défendre ses droits par tous les moyens. (Il n'y avait que vingt ans que Charles-Quint avait détruit toute liberté. 1530.) Les mécontents se réfugiaient dans les bois : pour vivre, il fallait voler ; ils occupèrent toute la ligne de montagnes qui s'étend d'Ancône à Terracine. Ils se glorifiaient de combattre le gouvernement méprisé qui pesait sur les citoyens. Ils regardaient leur métier comme le plus honorable de tous, et ce qu'il y a de singulier et de bien caractéristique, c'est que ce peuple, rempli de finesse et d'élan, qu'ils rançonnaient, applaudissait à leur valeur. Le jeune paysan qui se faisait brigand était bien plus estimé des jeunes filles du village que l'homme qui se vendait au pape pour être soldat.

Cette opinion publique à l'égard des brigands, qui scandalise si fort les pauvres Anglais malades et méthodistes, tels qu'Eustace, etc., a été créée par l'absurde administration des papes qui ont régné depuis le concile de Trente.

En 1600, les brigands formaient la seule *opposition*.

Leur vie aventureuse plaisait à l'imagination italienne. Le fils de famille endetté, le gentilhomme dérangé dans ses affaires, se faisaient un honneur de prendre parti avec les brigands qui parcouraient les campagnes. Dans l'absence de toute vertu, lorsque des fripons sans mérite se partageaient tous les avantages de la société, eux du moins ils faisaient preuve de *courage*.

La ligne d'opérations des brigands s'étendait ordinairement de Ravenne à Naples, et passait par les hautes montagnes

d'Aquila et d'Aquino, à l'orient de Rome. Alors comme aujourd'hui, elles étaient couvertes de forêts impénétrables et fréquentées par de nombreux troupeaux de chèvres qui font la base de la subsistance des brigands. (Voir un tableau de M. Schnetz, *le Pecorajo égorgé pour n'avoir pas voulu donner un chevreau aux brigands*. Mœurs de 1820.) Depuis 1826, les brigands ont disparu par les soins de M. le cardinal Benvenuti. Mais, avant cette époque, un paysan des environs de Rome avait-il éprouvé, de la part d'un grand seigneur ou d'un prêtre puissant quelque injustice trop irritante pour ses sentiments, il prenait la *macchia* (littéralement *il prenait la forêt*), il se faisait brigand.

Sous les papes bigots dont nous esquissons le gouvernement, bien plus absurde que celui des rois leurs contemporains, il arriva quelquefois que de grands seigneurs se mirent à la tête des brigands, et soutinrent une guerre réglée contre les troupes du pape. Les vœux des peuples étaient pour eux. Alphonse Piccolomini et Marco Sciarra furent les plus habiles et les plus redoutables parmi ces chefs de l'opposition, assez semblables à nos chouans. Piccolomini désolait la Romagne; Sciarra l'Abbruzze et la campagne de Rome. Tous deux commandaient à plusieurs milliers d'hommes qui se battaient *parce qu'ils le voulaient bien*, et parce que la vie de brigand leur semblait plus supportable que celle de paysan. Sciarra et Piccolomini fournissaient des assassins aux gens riches pour les vengeances privées. Souvent un seigneur, fidèle en apparence au gouvernement du pape, était en secret d'accord avec eux.

La sensation actuelle est tout pour un Napolitain; la religion parmi eux ne consiste qu'en pratiques extérieures, elle est encore plus séparée de la morale qu'à Rome, aussi trouverait-on qu'à Naples, dès 1495, il y avait un corps nombreux d'assassins de profession, que le gouvernement enrôlait dans les

grandes extrémités, et qu'il ménageait toujours. Comme le pain quotidien des brigands de la campagne de Rome était pris chez les paysans, il devint bientôt impossible d'habiter les fermes isolées. Les brigands surprenaient, pour les piller, les villages et les petites villes. Ils s'approchaient même des grandes, et en tiraient de fortes sommes, ordinairement demandées par l'intermédiaire de quelque moine. Si les bourgeois ne payaient pas, ils voyaient de leurs fenêtres incendier leurs moissons et leurs maisons de campagne[1].

Ainsi la dépopulation de la campagne de Rome fut commencée par les pillages des barbares[2], elle fut continuée par les guerres civiles des Colonna et des Orsini sous Alexandre VI, et enfin achevée par le règne des brigands de 1550 à 1826.

La haine profonde que toutes les classes ressentirent pour le despotisme espagnol, importé par Charles-Quint dans la terre de la liberté, est l'origine de ce respect pour le métier de brigand, si profondément imprimé dans le cœur des paysans d'Italie.

Par l'effet du climat et de la méfiance, l'amour est tout-puissant chez ces gens-là; or, aux yeux d'une jeune fille des environs de Rome, surtout dans la partie montagneuse vers Aquila, le plus bel éloge pour un jeune homme est d'avoir été quelque temps avec les brigands. D'après cette manière de penser, pour peu qu'un paysan éprouve de malheur dans ses affaires, ou soit poursuivi par les *carabiniers*, à la suite de quelque rixe, il ne lui semble nullement infâme de se faire voleur de grand chemin et assassin. Les idées d'*ordre* et de *justice* qui, depuis le morcellement des biens nationaux, sont

[1] *Vita di Gregorio XIII*, par Ciccarelli, p. 300. Galuzzi, *Histoire de Toscane*, liv. IV, tom. III, p. 273.

[2] Voir Micara, *Des moyens de rétablir la campagne de Rome*. Rome, 1826.

au fond du cœur du paysan champenois ou bourguignon, semblerait le comble de l'absurdité au paysan de la Sabine. Voulez-vous ici être opprimé par tout le monde et détruit ? soyez *juste et humain.*

Ce furent aussi les Espagnols qui importèrent en Italie l'usage qui, après les brigands, choque le plus les voyageurs moroses que l'Angleterre verse sur le continent. Je veux parler des *cavaliers servants* ou *sigisbées.*

Vers 1540, immédiatement après les mœurs décrites par Bandello, évêque d'Agen, on trouve que toute femme riche doit avoir un *bracciere* pour lui donner le bras en public quand son mari est occupé de ses fonctions civiles et militaires. Plus ce *braccière* est d'une famille noble et distinguée, plus la dame et le mari sont honorés.

Bientôt, dans les familles bourgeoises, une femme trouva plus noble d'être accompagnée, pour aller à la messe ou au spectacle, par un autre homme que son mari. Les gens puissants payaient ce *bracciere* en l'avançant dans le monde ; mais comment pouvait payer le petit bourgeois ? Deux amis convenaient en se mariant d'être réciproquement les *braccieri* de leurs femmes.

Vers 1650, la jalousie espagnole avait réussi à donner aux maris italiens toutes ses idées chimériques sur l'honneur. Les voyageurs de cette époque remarquent que l'on ne *voit jamais de femmes dans les rues.* L'Espagne a nui à l'Italie de toutes les façons, et Charles-Quint est un des hommes dont l'existence a été le plus fatale au genre humain. Son despotisme dompta le génie hardi, enfanté par le moyen âge.

L'amour s'empara bien vite de l'usage des sigisbées ou *cavaliers servants,* qui a duré jusqu'à Napoléon. Il établit, à Milan et à Vérone, de grandes maisons d'éducation pour les jeunes filles, sur le modèle de celle de madame Campan. Sa sœur, la

reine de Naples, Caroline, fonda une maison semblable à Aversa. Beaucoup de jeunes femmes, à Naples et en Lombardie, ont été élevées dans les idées françaises, et pensent avant tout à ce qu'on peut dire d'elles dans le monde ; les amours sont infiniment moins scandaleux qu'avant 1805. Les mauvais exemples sont surtout donnés par les femmes âgées.

L'usage du cavalier servant n'existe plus que dans les pays éloignés des grandes routes où n'a pas pénétré l'influence de Napoléon, et peut-être va-t-il tomber tout à fait. A Naples, les jeunes femmes qui réunissent les avantages de la naissance à ceux de la fortune s'ennuient presque autant qu'on le fait à Paris. Les jésuites, détestés par les autres moines, n'ont aucune influence sur elles.

Ainsi ce sont les Espagnols qui ont donné ces deux traits les plus marquants au caractère italien, tel qu'il était en 1796 : l'indulgence pour les brigands et le respect du mari pour les droits du cavalier servant.

Le canon du pont de Lodi (mai 1796) commença le réveil de l'Italie. Les âmes généreuses purent oublier l'amour et les beaux-arts ; quelque chose de plus nouveau se présentait aux jeunes imaginations.

Je le répète, en 1829, il n'y a plus de brigands organisés entre Rome et Naples ; ils ont entièrement disparu. Déjà une fois pendant les cinq ans que dura le règne de Sixte-Quint, on crut les brigands anéantis[1].

[1] Voir un tableau fidèle des alarmes d'une petite ville des États du pape, dans *Six mois aux environs de Rome*, ouvrage curieux de madame Marie Graham. On trouvera, dans le voyage de lord Craven dans les environs de Naples, l'histoire véritable des traités faits par le gouvernement avec les brigands. Lord Craven exagère l'importance de l'architecture *saracénique*. Voir aussi l'excellent voyage de Forsyth. Cet Anglais avait beaucoup d'idées et a fait un petit volume. Il calomnie Sienne.

Les papes, depuis la peur de Luther, n'ont guère laissé d'autre souvenir dans Rome que le palais élevé par leur famille.

Après Innocent IX, Facchinetti de Bologne, nous trouvons Clément VIII, Aldobrandini de Fano; vous vous rappelez la belle villa Aldobrandini à Frascati. Il régna de 1592 à 1605, en même temps que Henri IV.

Léon XI, dont vous avez peut-être remarqué le tombeau à Saint-Pierre, non loin de la *Transfiguration* de Raphaël, ne régna que quelques jours; il eut pour successeur le cardinal Camille Borghèse, qui prit le nom de Paul V, et eut la gloire d'agrandir et de finir Saint-Pierre. Par ses ordres on éleva les trois grands arcs les plus voisins de l'entrée. Le conseil des Dix, à Venise, avait fait mettre en prison un chanoine de Vicence et un abbé, accusés de crimes énormes. Paul V le prit de très-haut avec les Vénitiens; il voulait avoir les deux prisonniers, et fut sur le point de faire la guerre. Venise, plus sage qu'on ne l'a été en France depuis Louis XIV, échangea des notes savantes pendant plusieurs années, ne fit point la guerre, et maintint l'existence de ses lois.

La principale affaire de Paul V, durant un règne de quinze ans, fut de combler ses neveux de richesses énormes; il leur donna une partie considérable de la campagne de Rome. Le peu de cultivateurs qu'y avaient laissé les brigands, disparut tout à fait. Les Borghèse, trop opulents pour songer sérieusement à leurs affaires, ne mirent point en culture les territoires immenses qui leur étaient dévolus. Ils se contentèrent de ce que la nature fait toute seule, et louèrent leurs terres pour le pâturage, moyennant une somme fixe par chaque tête de bétail[1].

[1] On trouvera des idées élémentaires sur l'agriculture de l'Italie dans les voyages d'Arthur Young et de M. Lullin de Genève. On peut chercher des connaissances plus approfondies dans les travaux des sociétés

C'est Paul V qui bâtit le palais Borghèse; on nous y a fait voir quelques-uns des meubles précieux qui ont appartenu à ce pape. Le prince actuel réunit les titres de quatre principautés, et jouit noblement de ses revenus, évalués à douze cent mille francs, et qui seront décuplés, si jamais Rome jouit d'un gouvernement raisonnable. Les titres de ces principautés seront portés un jour par de jeunes Français, qui peut-être auront l'idée de mettre la campagne de Rome en culture. Il y a là de la gloire à acquérir.

Grégoire XV, Ludovisi, dont le règne est insignifiant, eut pour successeur, le 6 août 1623, le fameux Urbain VIII, Barberini. Vous connaissez le grand palais de ce nom.

Pendant un règne de vingt et un ans, Urbain VIII abandonna à ses neveux l'entière direction de ses affaires : ils ne se contentèrent pas de piller les sujets de leur oncle, ils firent encore la guerre (en 1641) aux Farnèse, ducs de Parme et de Plaisance, pour s'emparer des duchés de Castro et de Ronciglione, situés entre Rome et la Toscane.

Cette guerre fut la seule, pendant tout le dix-septième siècle, dont l'origine fût italienne. Taddeo Barberini, général de l'Église, se trouvait un jour à la tête de dix-huit mille hommes dans les environs de Bologne; Édouard Farnèse s'approcha de lui avec trois mille hommes de cavalerie; l'armée du pape eut une telle peur, qu'elle s'enfuit sans combattre, et se dispersa entièrement.

Le tombeau d'Urbain VIII, placé vis-à-vis de celui de Paul III à Saint-Pierre, est, comme vous l'avez vu, un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il est du cavalier Bernin, que ce

d'agriculture. La plus éclairée est celle de Florence. Voir les Mémoires de M. le marquis Ridolfi et de M. Lambruschini. M. Vieusseux, à qui la Toscane doit tant de reconnaissance, publie un excellent journal d'agriculture.

pape employa beaucoup, ainsi que le fameux peintre Pierre de Cortone, dont le plus grand ouvrage est au palais Barberini.

A Innocent X, Pamfili, succéda, en 1655, Alexandre VII, Chigi. C'est sous le règne de ce pape, et dans Rome même, que Louis XIV établit les droits qu'il avait au respect de l'Europe. Ce grand roi, qui inventait rapidement les idées qui lui étaient utiles, et qui porta si haut le nom français, profita du privilége ridicule des franchises pour faire trembler le pape. Clément IX, Rospigliosi, ne régna que trois ans. Le règne de Clément X, Altieri, fut de six. Ces papes ne sont connus que par le titre de prince que, selon l'usage, ils ont laissé à leur famille.

Innocent XI, Odescalchi, Milanais, monta sur le trône en 1676. Choqué de l'abus effroyable que les assassins faisaient du droit d'asile, il avait obtenu de tous les ambassadeurs, excepté de celui de Louis XIV, l'abolition de ce droit dans leur palais. Ce pape eut la maladresse de vouloir profiter de la mort du duc d'Estrées, arrivée à Rome le 30 janvier 1687, pour abolir la franchise du palais de France, avant que le roi ne lui eût nommé un successeur. Louis, qui ne gouvernait ses sujets que par la-vanité, ne pouvait supporter un tel outrage. Le roi eut le bon esprit de ne pas faire de cette sottise un sujet de guerre et d'excommunication. Le marquis de Lavardin entra dans Rome accompagné de huit cents domestiques, et fit trembler le pape.

Alexandre VIII, Ottoboni, fut élu en 1689; Innocent XII, Pignatelli, lui succéda.

Clément XI, Albani, qui régna du 24 novembre 1700 au 19 mars 1721, fut, bien malgré lui, l'auteur des persécutions dirigées en France contre les jansénistes. La fameuse bulle *Unigenitus* fut la grande affaire de son règne; elle lui avait

été arrachée par l'intrigue; et ce pauvre pape fut malheureux, parce que Louis XIV était faible et dominé par madame de Maintenon.

L'histoire du dernier siècle est remplie de noms d'hommes honnêtes et vertueux qui ont été de pauvres souverains.

Lambertini, Ganganelli et Pie VII ont eu ce sentiment profond de la justice que l'on désigne en ce moment par le nom d'*idées libérales*. Mais ces papes si dignes de respect n'ont point eu la force de caractère qu'il aurait fallu pour arrêter l'effroyable décadence des États de l'Église. Rome, Civita-Vecchia, Pérouse, Velletri, étaient bien plus misérables en 1809, quand elles passèrent sous l'administration de Napoléon, qu'en 1700 à l'avénement de Clément XI. La justice, ce premier avantage que les peuples attendent du souverain despotique, était presque toujours vénale. Je sais bien que les juges de Rome se sont couverts de gloire dans l'affaire Lepri, sous Pie VI; mais je ne connais que cet exemple. On dit que, depuis la chute de Napoléon, il devient de nouveau bien difficile pour un grand seigneur de perdre son procès. Cet abus est général en Italie. Quelque odieux que soit pour des oreilles italiennes le nom de M. de Metternich, il faut dire que la justice est moins vénale en Lombardie; les prêtres s'y occupent de leur métier et non pas d'intrigues politiques.

Le 28 mai 1721, Innocent XIII, Conti, succéda à Clément XI Ce pauvre pape ne fit qu'un cardinal, l'abbé Dubois, et en mourut de douleur.

Benoît XIII, Orsini, lui succéda en 1724, et régna cinq ans. Affaibli par un grand âge, il ne fit rien qui répondît à ses intentions pieuses. Ce fut sous le règne d'un pape rempli de douceur, d'humilité et de charité qu'eurent lieu les actes de coquinerie les plus scandaleux. L'avarice et les effroyables concussions du cardinal Coscia, ministre de Benoît XIII, ame-

nèrent un déficit de cent vingt mille écus romains dans les revenus de la chambre apostolique (l'écu vaut aujourd'hui cinq francs trente-huit centimes).

Au moment où Benoît XIII rendait le dernier soupir, le 21 février 1730, un soulèvement furieux éclata dans Rome; le peuple voulait mettre en pièces le cardinal Coscia et tous ses favoris, qui, pendant cinq ans, avaient vendu les emplois, les grâces ecclésiastiques, et même la justice entre particuliers. Coscia passa neuf ans au château Saint-Ange, et, à sa sortie, jouit de beaucoup de considération, car il était fort riche. Le papisme et le pouvoir absolu entre les mains d'un vieillard toujours mourant ont tellement corrompu le peuple de Rome, qu'il n'estime du pouvoir que ce qu'il a d'impérissable, l'argent qu'il permet d'amasser. A Rome, on estime un étranger au prorata de la dépense qu'il fait; le déshonneur est impossible pour qui a de l'or. En Angleterre, il faut en outre de la naissance. Sans les brigands qui leur font peur, tous les coquins enrichis d'Europe iraient s'établir à Rome; à Paris, on les méprise, et le journal le leur dit.

Laurent Corsini, Florentin, fut élu le 12 juillet 1730, et prit le nom de Clément XII (vous connaissez sa magnifique chapelle à Saint-Jean-de-Latran). Ce pape, âgé de soixante-dix-huit ans, régna neuf années. Vous voyez la cause de la décadence des États romains; quelque bien intentionné que soit le souverain, il est appelé aux affaires à l'âge où il faudrait les quitter. Clément XII se brouilla avec les cours de Portugal, de France, de Vienne et de Madrid; il ne comprit pas l'effet que commençait à produire l'esprit de doute et d'examen qui devait faire le caractère du dix-huitième siècle. Les troupes allemandes et espagnoles ravagèrent l'État de l'Église.

Je résiste avec peine à la tentation de citer une longue lettre dans laquelle le président de Brosses raconte à un de ses amis

de Dijon l'histoire du conclave qui appela au trône Prosper Lambertini, Benoît XIV. Ce qui place le voyage de M. de Brosses bien au-dessus de tout ce qu'on pourra jamais faire sur l'Italie, c'est que l'auteur, en écrivant ces lettres charmantes, n'avait nulle idée qu'elles fussent jamais imprimées.

Prosper Lambertini était un auteur. Ce fut le plus vertueux, le plus éclairé, le plus aimable des papes; né en 1675, il fut élu par hasard, le 17 août 1740. Il avait été longtemps archevêque de Bologne, qui est encore tout rempli du souvenir de ses bons mots et de ses belles actions. Lambertini y est aimé comme jamais souverain ne le fut nulle part. Benoît XIV comprit son siècle, il abandonna avec dignité les prétentions trop ridicules de la cour de Rome; il assoupit les disputes du jansénisme. On donna sous son règne une grande bataille à Velletri, qui fut abîmé.

La religion changea pour ainsi dire à Rome vers l'an 1750. Les théologiens les plus orthodoxes se mirent à soutenir des théories qui, en 1650, les auraient conduits à une prison perpétuelle. L'année dernière, M. le comte Frayssinous, évêque d'Hermopolis, nous a dit, ce me semble, que Titus et Marc-Aurèle ne sont pas damnés. C'est ce que soutenait Voltaire, et la Sorbonne en rugissait de fureur (voir la censure de *Bélisaire*). Charles Rezzonico, Clément XIII, est connu des étrangers plus qu'aucun autre pape. Il doit sa gloire à son tombeau, chef-d'œuvre de Canova. Clément XIII succéda le 6 juillet 1758 à l'immortel Lambertini; il eut de bonnes intentions, sans aucun talent. C'est ce dont ne conviennent pas les jésuites, qui ont pris sa mémoire sous leur protection parce qu'au moment où leur société venait d'être proscrite en Portugal et en France, Clément XIII confirma tous leurs priviléges par la bulle *Apostolicam;* il y fait l'éloge le plus pompeux des services que les bons Pères ont rendus à

l'Église. (Les bulles n'ont pas de titres et sont désignées par le premier mot du texte.)

Laurent Ganganelli, qui prit le nom de Clément XIV, succéda en 1769 à Clément XIII; c'était un moine d'une naissance obscure. Il fit preuve de talents et de fermeté; jamais il ne douta qu'en détruisant les jésuites il ne se dévouât à une mort certaine, et cependant le 21 juillet 1773 il donna le bref célèbre qui supprime cet ordre.

Bientôt le poison le rendit imbécile. Cet homme si sage, placé à une fenêtre de son palais de Monte-Cavallo avec un petit miroir, s'amusait à éblouir les passants par la réverbération du soleil; il acheva de mourir le 22 septembre 1774.

J'augure bien des destinées du genre humain, parce que dans tous les siècles il s'est trouvé des souverains voulant le bien de bonne foi; par exemple, Ganganelli et Joseph II. Jusqu'ici ces honnêtes gens ne savaient comment s'y prendre. Quel est l'homme assez borné aujourd'hui pour ne pas voir que la liberté de la presse et les deux chambres empêchent qu'un sot, tel que le prince de la Paix, ne soit ministre, et assurent un gouvernement raisonnable et qui possède en lui-même les moyens de se perfectionner? Tous les cinq ou six règnes un pays a un Ganganelli ou un Joseph II.

C'est Clément XIV qui a fondé le musée Pio-Clémentin, d'après les conseils de M. Visconti.

Ange Braschi, le plus beau des cardinaux, succéda le 15 février 1775 au philosophe Ganganelli. Joseph II, empereur d'Autriche, supprimait des couvents et jetait les bases de cette politique sage, raisonnable, inflexible, que la cour de Vienne suit encore aujourd'hui envers Rome. Pie VI, se trompant de siècle, crut à propos d'aller à Vienne (1781); Joseph II le reçut avec toutes sortes de respects et ne lui accorda rien. De retour dans ses États, Pie VI fit exécuter des travaux magnifi-

ques dans les marais Pontins; il réussit à opérer de grands desséchements; mais, comme il n'avait pas la plus petite idée d'économie politique, il forma, du terrain arraché aux eaux, une seule propriété indivisible. Il eût fallu le distribuer par petites portions aux cultivateurs qui auraient voulu s'y établir. Pie VI donna à son neveu, le duc Braschi, ces vastes terrains qui sont demeurés presque aussi déserts et aussi malsains qu'auparavant. Le duc Braschi, qui faisait bâtir un beau palais sur la place Navone, obtint divers monopoles sur le commerce des grains. La misère des pauvres et la ruine de l'agriculture en furent augmentées.

Pie VI avait toutes les prétentions. Il aimait à s'entendre dire qu'il était le plus bel homme de ses États. Comme il avançait en âge, on se mit à lui dire qu'il était savant, et il entreprit un travail sur les évêchés d'Allemagne. Il eut la fantaisie de cacher cette nouvelle occupation à ses ministres, et choisit, pour écrire sous sa dictée et faire les recherches nécessaires, un jeune monsignor (Annibale della Genga) auquel il assignait des rendez-vous avec le plus grand mystère. Monsignor Consalvi, alors fort jeune aussi, fut chargé par son oncle, le cardinal C., d'épier le favori du pape. Pie VI put croire que son jeune serviteur n'avait pas gardé le secret, et l'éloigna de lui; puis, au bout d'un an, l'extrême douleur que Pie VI lisait dans les yeux de ce beau jeune homme amena une explication dans laquelle monsignor Annibale della Genga se justifia facilement. Il rentra en faveur. On voulut le perdre en prétendant qu'il faisait la cour à madame P. Le pape, un jour que monsignor della Genga assistait à son dîner, dit : « Voilà des perdreaux qui ont l'air fort délicats, qu'on les porte de ma part à madame P. » Cette marque de faveur réduisit au silence les courtisans qui avaient calomnié le futur Léon XII.

Pie VI, homme assez commun dans la prospérité, possédait

ce courage passif qui fait l'admiration du vulgaire. Il fut grand dans l'adversité, et vint mourir à Valence en Dauphiné au milieu des marques de respect de tous les honnêtes gens. Les paysans se précipitaient sur ses pas et l'adoraient comme le représentant de Jésus-Christ.

Je n'ose raconter certaines anecdotes que tout le monde répète à Rome. La postérité arrive vite en ce pays, car, en général, un pape n'aime guère son prédécesseur. Feu M. le chevalier Italinsky était bien plaisant quand il racontait les anecdotes relatives à madame la princesse Santa-Croce et à M. le cardinal de Bernis. J'ai encore rencontré chez M. Torlonia cette princesse Giustiniani, autrefois si belle. Elle n'était point attristée par la ruine de sa famille, et contait avec une naïveté rare les aventures de sa jeunesse.

Le père Chiaramonti était un bon moine natif de Césène comme Pie VI, fort régulier et point galant. Ce n'est pas par ce dernier côté que brillait le plus la duchesse Braschi, nièce du pape. Elle eut la fantaisie de prendre le père Chiaramonti pour confesseur; bientôt elle força le pape à le faire évêque.

Pie VI aimait beaucoup à caresser le fils de sa nièce, jeune enfant d'un an ou deux. Un jour, la jeune duchesse, portant son fils dans ses bras, se trouvait chez le pape lorsqu'on annonça monsignor Chiaramonti. Pie VI fronça le sourcil; l'humble moine s'avance; tout à coup l'enfant se met à jouer avec une calotte rouge, et la place comme par hasard sur la tête de l'évêque, qui s'était incliné pour baiser la mule du pape. « Ah! je vois où l'on en veut venir, dit le pape en colère; eh bien! qu'il n'en soit plus question; monsignor Chiaramonti, sortez de ma présence, et je vous fais cardinal. »

En 1800, après la mort de Pie VI, les cardinaux étaient assemblés en conclave à Venise, dans le couvent de Saint-Georges. Deux rivaux puissants, les cardinaux Mattei et A***, se

partageaient les suffrages. Un jour ils se rencontrèrent dans le jardin du couvent de Saint-Georges. Quoique ennemis, ils se parlaient avec une certaine politesse, quand ils virent paraître au bout de l'allée le bon cardinal Chiaramonti, qui disait son bréviaire. Mattei dit tout à coup à A*** : « Ni vous ni moi ne serons papes. Vous ne l'emporterez jamais sur moi, ni moi sur vous. Faisons pape ce bon moine, qui plaît à Bonaparte et qui pourra nous regagner la France. — A la bonne heure, répondit A***; mais il n'a aucun usage des affaires; il faudrait qu'il prît pour ministre ce jeune Consalvi, secrétaire du conclave, *giovine svelto.* » On fit parler au cardinal Chiaramonti, qui promit de donner sa confiance à monsignor Consalvi, et le lendemain il fut adoré.

Tout le monde connaît l'admirable fermeté que déploya Pie VII pendant sa prison à Fontainebleau [1]. Il avait beaucoup de goût pour les arts. C'est ce que, dans un homme de la même portée d'esprit et de la même profession, l'on ne trouvera jamais hors de l'Italie. Le cardinal Malvasia disait devant moi que Pie VII avait un cœur de bronze pour tous ceux qu'il n'aimait pas : « *Un cuore con tanto di pelo,* » disait Malvasia avec un geste expressif. On ne me conseille pas de raconter l'anecdote qui motivait ce jugement.

En 1817, on reprochait beaucoup à Pie VII de permettre que l'on vendît dans les rues de Rome son portrait avec les emblèmes que les graveurs placent autour des portraits des saints.

Je ne puis expliquer comment Pie VII était d'un certain parti dans l'Église, et détestait le parti contraire. Dans sa jeunesse, il avait été libéral : voir la fameuse lettre pastorale *del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola.* Cette pastorale lui valut un éloge de Bonaparte et la tiare.

[1] Voir les Mémoires de M. le duc de Rovigo.

Je ne puis raconter certaines anecdotes sur Pie VII et Léon XII. Le *Times* de 1824 a donné la vie privée de Léon XII et l'histoire de l'étrange maladresse qui marqua son séjour à Paris. (J'ajouterai avec plaisir que Pie VIII est adoré à Rome après un règne qui compte à peine une durée de trois mois. Anecdote des *Cancelli* brûlés.)

15 novembre 1828. — Ce soir, en rentrant à la maison, nous nous sommes mis à philosopher sur notre position dans la société à Rome.

Nous avons le bonheur d'être reçus dans plusieurs familles romaines sur le pied d'amis intimes. C'est une marque de confiance que, depuis quinze mois que nous sommes ici, nous n'avons vu accorder à aucun étranger. La finesse romaine a reconnu, je crois, que nous sommes véritablement de bonnes gens ; *senza nessun secondo fine*.

Il y a un personnage du charmant opéra buffa *I pretendenti delusi* qui arrive à Vicence, ville célèbre par la curiosité de ses habitants. Tout le monde l'entoure pour lui demander d'où il vient, à quoi il répond :

Vengo adesso di Cosmopoli.
(Vous voyez en moi un véritable cosmopolite.)

Voilà, ce me semble, la véritable raison des bontés que l'on a pour nous. Nous sommes bien loin du patriotisme exclusif des Anglais ; le monde se divise, à nos yeux, en deux moitiés à la vérité fort inégales : les sots et les fripons d'un côté, et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le hasard a donné une âme noble et un peu d'esprit. Nous nous sentons les compatriotes de ces gens-ci, qu'ils soient nés à Velletri ou à Saint-Omer.

Les Italiens, malheureusement pour eux et pour le monde, commencent à perdre leur caractère national. Ils ont beaucoup de respect pour ce je ne sais quoi que l'on trouve dans les *Lettres persanes*, dans *Candide*, dans les opuscules de Courier, et presque jamais dans les ouvrages de ce qui n'est pas né en France. Ils sont fatigués par l'esprit qu'un étranger porte, sans s'en douter, dans la conversation; s'ils ne lui répondent pas sur le même ton, ils ont peur d'être méprisés.

Ces gens-ci sont fins, et pénètrent toutes les apparences; à la vérité il leur faut du temps, mais on ne peut en tirer avantage, car ils ne se livrent qu'après avoir parfaitement éclairci ce qui leur porte ombrage. Ce qui fait le *piquant* des amitiés françaises serait pour eux un supplice.

C'est comme en amour : l'esprit d'une jolie Française s'attache à ce qui semble la *fuir*; une Romaine n'arrête ses rêveries sur un homme qu'autant qu'elle est sûre qu'il lui est entièrement dévoué. La feinte en ce genre lui semble de la dernière malhonnêteté. Nous avons vu plusieurs fois de très-jolis hommes, aimables et de bonnes manières, être entièrement démonétisés dans la société romaine, parce qu'on pouvait leur reprocher d'avoir feint de la passion pour qui ne leur inspirait qu'un goût passager. Ces gens-là font la cour aux belles étrangères et les sacrifient, comme nous l'avons vu pour lady M***, à la première Romaine, même d'un assez médiocre mérite, qui veut bien les faire entrer dans la société. Les amours ici durent plusieurs années. Avant l'éducation française donnée aux femmes dans les colléges à la Campan, établis à Aversa, à Vérone et à Milan, l'Italie était le pays de la constance.

Frédéric remarque qu'auprès des dames romaines on ne trouve pas ces petites glaces à rompre entre amis intimes, au commencement de chaque visite, qui existent souvent parmi nous. C'est l'effet de la *bonhomie italienne*, mot étrange à

Paris ! Les Italiens ne mettent de finesse qu'aux affaires importantes. M. le cardinal Consalvi, ce fameux diplomate, poussait la franchise jusqu'à la naïveté la plus aimable ; il ne mentait que juste quand il le fallait. La finesse d'un diplomate français ne se repose jamais.

La petite glace à rompre a lieu en France pendant le moment où l'on règle le degré d'intimité qu'il y aura *ce jour-là.*

Il nous semble qu'on ne dit jamais à Rome : « Madame une telle a été parfaite pour moi aujourd'hui ; » hors les orages des passions, on est toujours de même pendant dix ans, jusqu'à ce qu'on se brouille.

— Et voilà justement pourquoi, s'écrie Paul qui nous écoutait, la société romaine m'ennuierait bientôt. Ces petites nuances de tous les jours, à modifier ou à vaincre, font l'amusement et l'occupation de l'intimité.

— Les Romains, reprend Frédéric, portent trop de passion et de laisser-aller dans leurs relations, même avec leurs simples amis, pour aimer à s'occuper de ces nuances. Ils ne les voient pas même ; de là l'impossibilité pour eux d'atteindre à cette sorte d'esprit qui tire parti de l'à-propos.

L'obligation de faire attention chaque jour à une nuance différente dans les relations sociales constitue proprement ce qu'on appelle à Rome *una seccatura*. Le mot *seccatore* semble le fondement de la langue, comme le *goddam* de Figaro, tant on l'entend répéter souvent et toujours avec un accent marqué. Il exprime un degré d'ennui assez rare en France, c'est celui que donne un sot à une âme passionnée qu'il arrache violemment de sa rêverie pour l'occuper de quelque chose qui n'en vaut pas la peine.

Nous voici arrivés à la disposition d'âme qui rend la logique romaine si belle et si lumineuse ; jamais dans les raisonnements l'on ne voit ici de distraction pour courir après quel-

que pointe ou allusion piquante. Les passions sont profondes et constantes, et il s'agit avant tout de ne pas se tromper.

Nous sommes souvent occupés à faire des budgets pour nos amis d'Italie qui veulent venir passer une année à Paris

Nous ne dissimulons rien par vanité nationale. Rien de plus difficile pour une Romaine belle et *simple dans ses manières*, comme elles le sont presque toutes, que d'être reçue un peu bien dans une maison de Paris. Cette simplicité de manières dont je veux parler, ces mouvements brusques, ces réponses données avec la physionomie plutôt qu'avec des paroles, surtout si tout cela se trouve réuni à une grande beauté, passeront à Paris pour se rapprocher infiniment du ton qu'il ne faut pas avoir. Les gestes d'une Romaine sont également simples et également vifs, qu'elle se trouve au spectacle en évidence, sur le devant d'une loge fort éclairée, ou au fond d'un salon dont toutes les persiennes sont fermées. A Rome tout le monde connaît tout le monde, à quoi bon se gêner? D'ailleurs toute gêne est insupportable à ces âmes toujours profondément occupées de quelque chose ; d'un rien peut-être.

Cette disposition difficile et presque hostile de la partie féminine de la société de Paris envers une belle étrangère nous donnera, j'espère, l'occasion d'être utiles à nos amis de Rome quand ils viendront en France.

M. l'abbé del Greco arrive de Mayorque ; il nous contait ce soir que, le jeudi saint de chaque année, on suspend au coin de la rue, près de l'église principale de chaque ville ou bourg, un mannequin de parchemin rempli de paille. Ce mannequin, de grandeur naturelle, représente Judas.

Le jeudi saint, les prêtres, dans les églises, ne manquent pas de prêcher contre ce traître qui vendit le Sauveur, et, au sortir du sermon, chacun, homme ou enfant, donne un coup de poignard à l'infâme Judas en l'accablant d'imprécations. Leur

colère est si vive, qu'ils en ont les larmes aux yeux. Le lendemain, vendredi, on décroche Judas, on le traîne dans la boue jusque devant l'église; le prêtre explique aux fidèles que Judas fut un traître, un franc-maçon, un libéral; le sermon finit au milieu des sanglots de l'assistance, et là, sur cette figure souillée de fange, le peuple jure haine éternelle aux traîtres, aux francs-maçons et aux libéraux; après quoi Judas est jeté dans un grand feu.

20 novembre 1828. — Je vais me déshonorer et acquérir la réputation de *méchant*. Qu'importe? Le courage est de tous les états, il y en a davantage à braver les journaux qui disposent de l'opinion qu'à s'exposer aux condamnations des tribunaux.

Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne, voyageait en Italie pour se guérir et se distraire, vers 1580. Quelquefois, le soir, il écrivait ce qu'il avait remarqué de singulier, il se servait indifféremment du français ou de l'italien, comme un homme dont la paresse est à peine dominée par le désir d'écrire, et qui a besoin, pour s'y déterminer, du petit plaisir que donne la difficulté vaincue lorsqu'on se sert d'une langue étrangère.

En 1580, quand Montaigne passait à Florence, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort; tout retentissait encore du bruit de ses ouvrages. Les fresques divines d'André del Sarto, de Raphaël et du Corrége étaient dans toute leur fraîcheur. Eh bien, Montaigne, cet homme de tant d'esprit, si curieux, si désoccupé, n'en dit pas un mot. La passion de tout un peuple pour les chefs-d'œuvre des arts l'a sans doute porté à les regarder, car son génie consiste à deviner et à étudier attentivement les dispositions des peuples; mais les fresques du Corrége, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, ne lui ont fait aucun plaisir.

Joignez à cet exemple celui de Voltaire, parlant des beaux-arts ; et, mieux encore, si vous avez le talent de raisonner d'après la nature vivante, regardez les yeux de vos voisins, prêtez l'oreille dans le monde, et vous verrez que l'esprit français, l'*esprit* par excellence, ce feu divin qui petille dans les *Caractères* de la Bruyère, *Candide*, les pamphlets de Courier, les chansons de Collé, est un préservatif sûr contre le sentiment des arts.

C'est une vérité désagréable qui a commencé à entrer dans notre esprit, à l'aide des observations faites sur les voyageurs français que nous rencontrons à Rome dans les galeries Doria et Borghèse. Plus la veille, dans un salon, nous avons trouvé à un homme de finesse, de légèreté et de piquant dans l'esprit, moins il comprend les tableaux.

Les voyageurs qui joignent à l'esprit le plus brillant ce courage qui fait les hommes distingués avouent franchement que rien ne leur semble ennuyeux comme les tableaux et les statues. L'un d'eux nous disait en entendant un sublime duo de Cimarosa, chanté par Tamburini et madame Boccabadati : « J'aimerais autant entendre frapper avec une clef sur une paire de pincettes. »

La phrase que l'on vient de lire enlèvera à l'auteur sa réputation de *bon Français*. Mais il s'agit de ne flatter personne, pas même le peuple. Les esprits qui veulent de la gloire et ne vivent que de flatteries diront que l'homme assez mauvais citoyen pour dénier le *sentiment des arts* à Montaigne, Voltaire, Courier, Collé, la Bruyère, a un caractère *méchant*.

Cette méchanceté, qui repousse par un sentiment pénible les âmes bonnes et tendres, telles que madame Rolland, mademoiselle de Lespinasse, etc., pour lesquelles seules on écrit, recevra une nouvelle preuve de l'explication bien simple que voici. L'esprit français ne peut exister sans l'habitude de l'attention

aux *impressions des autres.* Le sentiment des beaux-arts ne peut se former sans l'habitude d'une rêverie un peu mélancolique. L'arrivée d'un étranger qui vient la troubler est toujours un événement désagréable pour un caractère mélancolique et rêveur. Sans qu'ils soient égoïstes, ni même *égotistes*, les grands événements pour ces gens-là sont les impressions profondes qui viennent bouleverser leur âme. Ils regardent attentivement ces impressions, parce que des moindres circonstances de ces impressions, ils tirent peu à peu une nuance de bonheur ou de malheur. Un être absorbé dans cet examen ne songe pas à revêtir sa pensée d'un tour *piquant*, il ne pense nullement *aux autres.*

Or, le sentiment des beaux-arts ne peut naître que dans les âmes dont nous venons d'esquisser la rêverie.

Même dans les transports les plus vifs de ses passions, Voltaire songeait à l'effet produit par sa manière de présenter sa pensée. Un chasseur des environs de Ferney lui avait donné un jeune aigle. Voltaire eut la fantaisie de le faire nourrir, et s'y attacha beaucoup; mais l'oiseau, soigné par des mains mercenaires, dépérissait de jour en jour. Il devint d'une effroyable maigreur. Un matin Voltaire allait visiter le pauvre aigle; une servante se présente à lui: « Hélas! monsieur, il est mort cette nuit: il était si maigre, si maigre! — Comment, coquine, dit Voltaire au désespoir, il est mort parce qu'il était maigre! tu veux donc que je meure aussi, moi qui suis si maigre? »

L'homme qui est dominé par quelque sentiment profond saisit au hasard l'expression la plus claire, la plus simple, et souvent elle fait double sens. Il dit d'un grand sérieux, et sans y songer nullement, les choses les plus ridicules.

Et comme elles sont claires et nettement exprimées, elles offrent une base solide à toutes les plaisanteries que l'on veut arranger à cette occasion.

Un être déshonoré par un ou deux malheurs de ce genre ne peut plus compter, dans le salon où ils lui sont arrivés, sur ce degré de faveur nécessaire pour que l'esprit soit goûté et produise son effet. Comme cet être déshonoré a le malheur d'être gêné par une certaine délicatesse d'âme, il a besoin d'être encouragé pour qu'il lui vienne des mots spirituels. Or jamais les sots de ce salon ne voudront l'écouter, après les malheurs qu'il doit au double sens des paroles dont il se servait innocemment.

Je conclus brusquement que les Français du nord de la Loire peuvent *apprendre* la théorie des beaux-arts; comme ils sont supérieurs par l'esprit à tous les peuples actuellement existants, *comprendre* est leur grande affaire. Ils étonneront l'Allemand et l'Italien par les choses fines et profondes qu'ils diront à propos de la *Cène*, de Léonard de Vinci; mais présentez-leur à juger la moindre miniature, il s'agit d'inventer une opinion; en d'autres termes, il faut avoir une âme et lire dans cette âme.

Impossible. Cet homme si disert vous débite à contre-sens une phrase apprise par cœur. Cet esprit si fin n'est plus que M. Beaufils parlant de Racine.

Quinze millions de Français habitent entre la Loire, la Meuse et la mer; parmi une si grande multitude il peut y avoir des exceptions; le Poussin est né aux Andelys, et je ne nierai pas non plus que quelque savant Allemand n'ait de l'esprit.

Je viens de voir une lettre de sollicitation; un homme d'esprit qui est quelque chose dans le monde s'adresse à un homme qui approche du pouvoir. La lettre est parfaitement respectueuse, il est impossible de réunir avec plus de grâce des tournures plus polies, et cependant elle fait clairement entendre à l'homme puissant que la réussite dépend de lui, et qne si le candidat n'obtient pas la place demandée on saura

qu'il ne l'a pas voulu. Une telle lettre est impossible à écrire en italien.

21 novembre. — Nous entrons souvent dans ces petites églises fondées vers l'an 400 avant la chute totale du paganisme, ou pendant le neuvième siècle durant les moments les plus barbares du moyen âge.

Le chœur en marbre blanc qui est au milieu de l'église de Saint-Clément nous a touchés davantage, parce que nous y avons vu le monogramme de Jean VIII qui vivait en 885, et dont je vais vous parler.

Qui nous l'eût dit il y a quatorze mois ? les antiquités chrétiennes de la Rome du moyen âge sont pour nous pleines de charmes, et cependant elles sont souvent bien privées de *beauté*. Ce qui est beau, c'est le caractère de quelques-uns des hommes qui vécurent à Rome vers l'an 1000 ; les murs informes qu'ils ont élevés nous les rappellent vivement.

HISTOIRE DE ROME DE 891 A 1073.

L'espèce de passion que Rome nous inspire a été redoublée par le récit suivant :

Pendant tout le moyen âge, l'empereur d'Allemagne faisait nommer le pape ; mais à son tour le pape couronnait l'empereur. De ces deux grands personnages celui qui se trouvait avoir le plus de caractère et de finesse l'emportait sur l'autre.

La lutte ne fut décidée en quelque sorte que par le grand homme qui, sous le nom d'Hildebrand ou de Grégoire VII, a été continuellement en butte aux injures de Voltaire et de tout le parti libéral. Le grand tort de Grégoire VII est d'avoir vu son intérêt et de l'avoir suivi. Les demi-savants veulent toujours qu'un homme de l'an 1200 ait le même caractère de

douceur et de raison que le riche financier chez lequel ils vont dîner.

En 1073, on ne réfléchissait pas aussi vite qu'en 1829; les choses les plus claires avaient besoin de plusieurs mois pour être comprises. Mais, en revanche, la présence continuelle du danger donnait à la plupart des hommes une grande force de caractère. Nous voyons, en 1829, qu'un ministre disgracié est assez puni par l'envoi à la Chambre des pairs. Sous Louis XV, on exilait le duc de Choiseul. Louis XIV punissait par une prison terrible le duc de Lauzun son favori, et le ministre Fouquet. En remontant plus haut, on voit des ministres pendus, et Louis XIII ne peut se défaire du maréchal d'Ancre qu'en le faisant assassiner à la porte du Louvre. Ces exemples si près de nous n'empêchent pas un écrivain libéral qui fait l'histoire des papes de se récrier sur l'abominable cruauté d'un pape du dixième siècle qui fait tuer son rival. Je le demande: quel traitement l'Angleterre, cette patrie de l'hypocrisie de bonté et de moralité (*the cant*) a-t-elle fait de nos jours au seul grand homme des temps modernes?

Le premier acteur des nombreuses tragédies sacerdotales dont les rues de Rome furent le théâtre au moyen âge est le pape Formose; il était évêque de Porto, et commença sa carrière par conspirer pour introduire l'étranger dans sa patrie. Formose voulut rendre les Sarrasins maîtres de Rome. Jean VIII l'excommunia, et huit ans après Formose fut porté au trône pontifical par l'une des deux factions qui divisaient Rome (891). Il avait pour lui la noblesse et les hommes remarquables par leur esprit; il chassa la faction contraire au moment où elle allait consacrer le pape qu'elle avait élu. Cherchez les détails dans Luitprand, ils sont pittoresques, mais tiendraient ici trop de place. Après la mort de Formose, la faction contraire porta au trône Étienne VI. Ce pape fit déterrer le cadavre du pape

Formose (896), le fit revêtir de ses habits pontificaux, et, l'ayant fait placer au milieu d'une assemblée d'évêques, il lui demanda comment l'ambition avait bien pu le porter à avoir l'audace de changer le siége de Porto contre celui de Rome.

Formose, n'ayant pas répondu, fut condamné. Son corps, ignominieusement dépouillé des ornements dont on l'avait revêtu, eut les trois doigts de la main droite coupés, et de plus on le jeta dans le Tibre.

Luitprand ajoute que des pêcheurs le retrouvèrent, et que lorsqu'ils rapportèrent ses restes mutilés dans l'église de Saint-Pierre, les images des saints se courbèrent respectueusement devant le malheureux pontife.

Les Romains, fatigués des débauches d'Étienne VI, le saisirent et l'étranglèrent en prison. Serge III fut élu; mais, chassé par un rival heureux, il se retira chez Adelbert II, marquis de Toscane et père de la belle Marosia, sa maîtresse. Pendant son absence, Benoît IV succéda à Jean IX, et fut remplacé par Léon V. Christophe, chapelain de ce dernier, ne le laissa pas longtemps jouir de la dignité à laquelle on venait de l'élever. Il le mit en prison en 903 et occupa lui-même le siége pontifical. Quelques mois après, les Romains, ennuyés de lui, eurent l'idée de rappeler de Toscane, où il vivait heureux avec sa maîtresse, le pape Serge III. Serge, soutenu par les soldats du marquis Adelbert, chassa facilement Christophe et régna tranquille pendant sept ans.

Rome fut gouvernée et bien gouvernée par une femme: Théodora appartenait à l'une des familles les plus puissantes et les plus riches de Rome. Elle eut de l'esprit et du caractère, on ne lui reproche que la faiblesse d'avoir aimé ses amants avec passion. Marosia, la maîtresse du pape Serge, était sa fille.

Théodora prit de l'amour pour un jeune prêtre nommé Jean,

que l'archevêque de Ravenne avait envoyé à Rome pour y soigner les intérêts de son diocèse. Elle le fit nommer évêque de Bologne, et bientôt après archevêque de Ravenne. Enfin, l'absence lui étant insupportable, elle profita de son crédit sur les principaux personnages de Rome pour l'y rappeler, en le faisant pape.

Jean X régna quatorze ans, mais la fille de sa maîtresse lui donna beaucoup de chagrin. Marosia s'empara du môle d'Adrien, domina souvent dans Rome, et plus tard choisit pour époux Guy, duc de Toscane.

Le pape ne put résister au duc et à sa femme; l'an 928, ils firent tuer le frère du malheureux Jean, l'enfermèrent lui-même dans une prison, et bientôt il y mourut étouffé sous des coussins.

Après le règne éphémère de deux ambitieux subalternes, Marosia éleva à la papauté le fils qu'elle avait eu du pape Serge III. Ce pape, fils d'un pape, s'appela Jean XI. Marosia régnait, elle perdit son époux, et, comme elle avait besoin d'un mari militaire, elle choisit pour le remplacer son beau-frère Hugues, roi d'Italie et frère utérin de Guy, duc de Toscane.

Le roi Hugues avait grièvement offensé un fils de sa femme, nommé Albéric. Albéric se mit à la tête de l'opposition, chassa Hugues, se rendit maître du gouvernement, mit sa mère en prison, fit peur au pape Jean XI, son frère, et régna de fait. Jean XI mourut bientôt. Albéric, qui avait le titre de patrice, gouverna Rome. Il donnait le titre de pape à un des prêtres de sa cour. En 954 il laissa le *duché* de Rome à son fils Octavien. Deux ans après, le dernier des papes nommés par Albéric étant venu à mourir, Octavien, qui n'avait que dix-huit ans, au lieu de lui nommer un successeur, se fit pape lui-même, et prit le nom de Jean XII. Toutefois il ne se servait de ce nom que pour l'expédition de ses affaires spirituelles.

Octavien, ou Jean XII, eut peur d'Adelbert, roi des Lombards; il appela en Italie Othon, roi d'Allemagne, homme du plus rare mérite, et le couronna empereur. Jean jura fidélité à Othon, qui, ayant d'autres affaires, s'éloigna de Rome; mais les Romains lui envoyèrent bientôt une députation pour se plaindre de la vie licencieuse de Jean XII. Les députés nommèrent à Othon les femmes pour l'amour desquelles le pape Jean XII s'était souillé de sacriléges, de meurtres et d'incestes. Ils dirent que toutes les belles femmes de Rome étaient obligées de fuir leur patrie afin de n'être pas exposées aux violences sous lesquelles avaient déjà succombé tant de femmes, de veuves et de vierges; ils ajoutèrent que le palais de Latran, jadis l'asile des saints, était devenu un lieu de prostitution, où, entre autres femmes de mauvaise vie, Jean entretenait, comme sa propre épouse, la sœur de la concubine de son père.

Othon répondit à ces bourgeois en colère : « Le pape est un enfant, il se corrigera, et je lui ferai une leçon paternelle. » Jean XII s'excusa; son ambassadeur dit à l'empereur que le feu de la jeunesse lui avait fait commettre, à la vérité, quelques *enfantillages*, mais qu'il allait changer de vie.

Bientôt après, l'empereur apprit que Jean XII avait reçu dans Rome le roi des Lombards Adelbert, son ancien ennemi. Othon marcha sur Rome. Adelbert et le pape prirent la fuite, ce qui embarrassa fort le bon empereur. Sa manière d'agir avec le pape, chef des fidèles, pouvait le brouiller avec ses propres sujets. Il ne trouva rien de mieux que d'assembler un grand concile dans la basilique de Saint-Pierre.

Beaucoup d'évêques saxons, français, toscans, liguriens, et un nombre infini de prêtres et de seigneurs, assistèrent à ce concile. Othon demanda l'avis de l'assemblée. Les pères du concile remercièrent l'empereur de l'*humilité* qu'il faisait écla-

ter, et l'on procéda à l'examen des accusations portées contre le pape Jean XII.

Le cardinal Pierre assura qu'il l'avait vu célébrer la messe sans y communier. Le cardinal Jean lui reprocha d'avoir ordonné un diacre dans une étable; d'autres cardinaux ajoutèrent qu'il vendait les places d'évêque, et l'on cita un évêque âgé seulement de dix ans, consacré par le pape. On en vint ensuite à la liste scandaleuse des adultères du pontife et de ses sacriléges. On raconta le meurtre d'un cardinal que le pape avait fait mutiler, et qui était mort dans l'opération. On accusa le malheureux Jean XII d'avoir bu à la santé du diable, d'avoir invoqué les démons Jupiter et Vénus, pour gagner aux jeux de hasard; enfin, pour comble d'horreur, on l'accusa d'avoir été publiquement à la chasse.

Je m'imagine que les autres princes vivant en 960 ne valaient guère mieux que Jean XII. Dans le moyen âge, le guerrier se couvre de son armure, le prêtre de son hypocrisie, c'est-à-dire de son pouvoir sur le peuple. On pourrait à volonté les faire changer de rôle; quoi qu'en disent Voltaire et tous les historiens puérils, l'un n'est pas plus méchant que l'autre.

Enfin le cardinal Benoît fut chargé par le concile de lire devant les pères l'acte d'accusation du pape Jean XII. Les évêques, les prêtres, les diacres et le peuple jurèrent l'exacte vérité de tout ce qu'il contenait, et déclarèrent qu'ils consentaient à leur damnation éternelle s'ils avaient avancé la moindre fausseté. A la suite d'une délibération solennelle, le concile pria l'empereur de citer le pape à comparaître[1].

Othon, ayant toujours peur de l'imbécillité de ses sujets

[1] *Luitprand, Hist.*, lib. VI, cap. VII et VIII, dans Duchesne, tom. III, p. 630.

allemands, voulut employer la douceur; il écrivit à Jean XII qu'ayant demandé à Rome de ses nouvelles il y avait appris des horreurs telles, que, mises sur le compte même des plus vils histrions, elles les couvriraient d'infamie. Il finissait par prier Sa Sainteté de se rendre au concile pour se disculper devant les évêques.

Ceux-ci avaient aussi écrit au pape; il leur répondit : « Nous entendons que vous voulez élire un autre pape; si vous le faites, nous vous excommunions au nom de Dieu, et nous vous ôtons la faculté de conférer les ordres sacrés. » Malheureusement la lettre menaçante de Jean XII contenait une grosse faute de latin, qui ôtait toute sa force à la censure pontificale[1]. L'hilarité fut générale dans le concile.

Les pères adressèrent une lettre plaisante à Jean XII, en le menaçant de l'excommunier lui-même s'il ne paraissait au plus tôt devant eux. A la suite de plusieurs démarches comiques, trop longues à rapporter, les pères choisirent pour pape Léon, *protoscritaire* de la ville de Rome. Le cardinal Baronius et tous les historiens qui attendaient leur avancement de la cour de Rome se sont emportés avec la dernière violence contre ce concile et contre la nomination qu'il fit. Rien de plus juste toutefois, et même rien de plus légal.

Pendant qu'on lui nommait un successeur, Jean XII ne restait pas oisif. Othon, pour être moins à charge à la ville de Rome, avait eu l'imprudence de renvoyer une partie de ses troupes allemandes. Jean XII corrompit, à force d'argent, la populace de Rome, qui essaya d'assassiner l'empereur et le nouveau pape Léon VIII. Le peuple fut repoussé par la garde impériale, qui tua beaucoup de Romains, et le carnage ne

[1] Jean XII avait dit dans sa lettre qu'il privait les évêques de leurs pouvoirs : « Ut *non* habeant licentiam *nullum* ordinare. »

cessa que lorsque les larmes de Léon VIII parvinrent à toucher l'empereur. Ce prince quitta Rome. Léon VIII n'étant plus soutenu par la présence des Allemands, tout le peuple se souleva contre lui et rappela Jean XII. Ce pape signala sa rentrée dans Rome par les cruautés d'usage en pareille circonstance. Il fit couper le bout de la langue, deux doigts et le nez au malheureux Léon VIII.

Il assembla aussitôt un concile qui maudit celui de l'empereur Othon, et décerna au pape Jean XII les titres de pape *très-saint, très-pieux, très-bénin et très-doux.*

Le pauvre Léon VIII, tout mutilé, avait trouvé le moyen de fuir ; il alla joindre l'empereur Othon, qui fut indigné. Ils marchèrent aussitôt vers Rome ; mais sur ces entrefaites le très-saint Jean XII, étant allé le soir chez une femme qu'il aimait, y fut tellement maltraité durant la nuit par les mauvais esprits, dit l'évêque de Crémone, qu'il cessa de vivre huit jours après. Aussitôt les Romains nommèrent pape le cardinal Benoît, qui, sous le nom de Benoît V, prétendit excommunier l'empereur. L'armée de ce prince arriva devant Rome et en forma le siége. Benoît parut sur les murs et se montra aux soldats allemands, mais ils se moquèrent de lui. Rome fut prise, Léon VIII rétabli sur son siége, et Benoît V obligé de comparaître devant un concile convoqué pour le juger.

Le pape prisonnier fut conduit au palais de Latran. Un cardinal, délégué par le concile, lui demanda pourquoi il avait osé envahir la chaire de saint Pierre pendant la vie du pape Léon. Benoît ne répondit que ces mots : « Si j'ai péché, ayez pitié de moi. » Le bon empereur Othon ne put retenir ses larmes à ce spectacle, et demanda avec instance qu'on ne fît aucun mal à Benoît. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Benoît, attendri à son tour par ces marques de bonté, se jeta aux pieds de l'empereur et du pape Léon, avoua sa faute, se

dépouilla des ornements pontificaux, et les remit au pape. Les temps modernes, dans lesquels on revêt de si belles phrases les moindres cérémonies, n'ont rien à opposer à cette scène d'attendrissement.

L'empereur Othon quitta l'Italie; les troubles recommencèrent. Léon VIII étant mort, les Romains, d'accord avec l'empereur, élevèrent Jean XIII au trône de saint Pierre. Ce pape traita les grands de Rome avec tant de hauteur, qu'ils conspirèrent contre lui, se saisirent de sa personne, et l'envoyèrent prisonnier dans la Campanie. A cette nouvelle, le bon Othon perdit patience, repassa en Italie, et, quoique les Romains à son approche eussent replacé le pape sur son siége, il fit pendre treize des chefs de la faction ennemie. Jean XIII obtint qu'on lui livrât le préfet de Rome; il le fit périr dans les supplices les plus horribles et les plus prolongés.

Othon le Grand mourut; à Jean XIII avait succédé Benoît VI. Le cardinal Boniface s'empara de la personne du pape, le fit étrangler en prison, et se fit pape. Boniface siégeait à peine depuis un mois, quand il s'aperçut que la place n'était pas tenable. Il s'enfuit à Constantinople avec les dépouilles de la basilique du Vatican. Il eut pour successeur Benoît VII. A la mort de ce pape, Boniface partit de Constantinople pour venir tenter la fortune à Rome; il y trouva un nouveau pape, nommé Jean XIV. Boniface l'emporta sur lui, et le premier usage de son pouvoir fut d'enfermer Jean XIV dans le tombeau d'Adrien et de l'y laisser mourir de faim. Pour intimider les partisans de Jean XIV, son cadavre fut exposé aux regards du peuple. Bientôt après, Boniface périt; son corps battu de verges et percé de coups fut traîné par le peuple devant la statue de Marc-Aurèle.

Il est évident que l'élection d'un souverain avait quelque chose de trop raisonnable pour ce siècle barbare. Au milieu

des dissensions de Rome, se formait un des caractères les plus singuliers et les plus nobles que l'histoire moderne ait à peindre. Le jeune Crescentius était animé de la passion la plus ardente pour la liberté; mais, comme les Girondins de notre Révolution, et Riégo en Espagne, il estima trop le peuple.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, en 985, Crescentius jouissait du plus grand crédit dans Rome. Tous les historiens ont accablé ce grand homme de calomnies, et il les méritait bien, car il semble qu'il voulût affranchir à la fois sa patrie du joug des empereurs allemands et du pouvoir temporel des prêtres. Crescentius voulait que le pape ne fût que l'évêque de Rome : on devine à travers les calomnies des historiens qu'il eut l'idée de remettre en vigueur les anciennes magistratures de la république romaine. Une seule pouvait convenir aux hommes grossiers, altérés d'or et de pouvoir, qui alors habitaient Rome : c'était la dictature.

Crescentius avait contribué à la déposition sanglante de Benoît VI, parce qu'il était de la plus haute importance de substituer un pape sans consistance à un pape dévoué à l'empereur, et soutenu par la crainte qu'inspiraient les soldats allemands. La même cause contribua à la mort de Jean XIV. Jean XV ayant succédé à Boniface, Crescentius voulut employer la force pour l'obliger à entrer dans ses desseins; mais le pape s'enfuit en Toscane, d'où il s'adressa à Othon III pour obtenir des secours. L'arrivée d'Othon et de son armée eût ruiné la cause de la liberté. Le consul Crescentius se raccommoda avec le pape, qui heureusement n'avait d'autre passion que celle de l'argent; Crescentius lui en donna beaucoup, et Jean XV devint son meilleur ami.

Mais le consul n'avait pas des moyens suffisants pour empêcher Othon III de venir chercher à Rome la couronne impériale. Quoi que Crescentius pût faire, Othon marcha vers

Rome; il était sur le point d'y arriver quand on lui annonça la mort du pape Jean; il engagea les Romains à nommer pape Brunon, son neveu, alors âgé de vingt-quatre ans. Ce nouveau pape prit le nom de Grégoire V, et se hâta de couronner Othon, qui aussitôt priva Crescentius de sa dignité de patrice, et le condamna à l'exil. Mais le jeune pape, ayant peur des partisans de Crescentius, fit révoquer la dernière partie de cette sentence.

Tous les projets de l'homme généreux qui avait rêvé la liberté n'en étaient pas moins renversés par l'élévation au trône de saint Pierre d'un prince qui disposait entièrement des soldats allemands. Il restait une ressource à Crescentius : aussitôt après le départ d'Othon III, il chassa Grégoire V et proclama dans Rome le pouvoir des empereurs grecs de Constantinople. Il créa souverain pontife, mais pour le spirituel seulement, Jean Philagathe, archevêque de Plaisance, né sujet des empereurs de Constantinople. Philagathe prit le nom de Jean XVI.

Mais les Romains manquaient de courage ; ils étaient légers et avides de changement : les Grecs de Constantinople n'avaient ni les moyens, ni la volonté de protéger le gouvernement de Crescentius. Comme à l'ordinaire, l'empereur allemand marcha sur Rome, accompagné de son pape. Les Romains eurent peur; ils saisirent Jean XVI, et, pour se montrer fidèles à l'empereur, arrachèrent les yeux à ce malheureux pape, et lui coupèrent la langue et le nez. Et voilà les hommes dont Crescentius voulait faire des citoyens!

A la nouvelle de ce qui se passait à Rome, Nil, abbé grec, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata (où le Dominiquin l'a immortalisé par ses fresques sublimes), Nil, quoique parvenu à l'extrême vieillesse, eut le courage d'accourir de Gaëte, où il résidait, pour supplier l'empereur d'épargner ce qui res-

tait de vie au malheureux Jean XVI. L'empereur fut ému; mais Grégoire V fit saisir son malheureux rival, par ses ordres on le dépouilla de tous ses vêtements, et il fut exposé assis sur un âne aux insultes de la populace. En cet état, Jean XVI, qui, à ce qu'il semble, n'avait eu que le bout de la langue coupé, fut forcé de chanter devant le peuple les injures qu'on lui dictait contre lui-même. Il devait répéter entre autres choses, dit l'historien contemporain, que le supplice qu'il souffrait était dû à quiconque essayait d'usurper la chaire de saint Pierre. Au milieu de tant d'horreurs, le malheureux Jean XVI expira; Nil, indigné, menaça l'empereur et le pape de la colère céleste.

A l'approche d'Othon III et de son armée, Crescentius s'était retiré dans le tombeau d'Adrien, qui lui appartenait. Le siége qu'il y soutint et la triste catastrophe qui mit fin à sa vie et à ses généreux projets donnèrent son nom à cette forteresse. Elle était imprenable; mais l'esprit romanesque et l'optimisme de Crescentius le trahirent pour la dernière fois. Ce malheureux crut à une capitulation offerte par le pouvoir absolu offensé, comme les patriotes de Naples en 1800. Othon lui envoya Tamnus, son favori, qui lui jura que s'il se fiait à la clémence de l'empereur, il ne lui serait fait aucun mal. Othon confirma ce serment; il accorda même un sauf-conduit à Crescentius. Le généreux Romain sortit de sa forteresse, et aussitôt il fut envoyé au supplice avec douze de ses principaux amis.

Tamnus, qui avait engagé sa parole à Crescentius, fut touché de repentir à la vue de son supplice. Le fameux Romuald venait de fonder l'ordre des Camaldules; Tamnus entra dans cet ordre. Stéphanie, la veuve de Crescentius, était célèbre par sa beauté et par son grand caractère : Othon en fit sa maîtresse. Il tomba malade, et Stéphanie, ayant trouvé un moment favorable, l'empoisonna.

Dans ce récit, dans le sort de Crescentius, de Tamnus et d'Othon, vous voyez, comme partout, que les âmes fermes et froides ne sont punies que par les remords, si elles en ont, tandis que les âmes tendres et généreuses restent en butte à toutes les mauvaises chances. Elles ne devraient songer qu'aux beaux-arts.

Un Français, homme d'infiniment d'esprit, Gerbert, que le célèbre Hugues Capet avait fait archevêque de Reims, devint pape sous le nom de Sylvestre II. Les contemporains de cet homme supérieur, étonnés de ses succès, le regardèrent comme un des sorciers les plus habiles. On répandit qu'il était parvenu à la papauté par le secours du démon, et de graves prélats ont écrit que Gerbert fut tué par les malins esprits. Mais, suivant eux, plus heureux que Faust, avant de mourir, il se repentit de s'être donné au diable, et confessa sa faute devant tout le peuple romain assemblé dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem (près Saint-Jean-de-Latran). Le tombeau de Gerbert, élevé sous le portique de Saint-Jean-de-Latran, n'a cessé de *suer*, jusqu'à son déplacement, nécessité par certaines réparations à l'église : ce miracle avait lieu même par le temps le plus serein. Muratori, le père de l'histoire italienne du moyen âge, nous apprend, dans sa dissertation cinquante-huitième, que des tombeaux de plusieurs saints on voyait sortir de l'huile, ou de la manne, et il s'étonne sérieusement de ce que ces miracles n'avaient plus lieu en 1740.

L'Église romaine jouit du calme pendant une vingtaine d'années. L'an 1024, le pape Benoît VIII étant venu à mourir, Jean XIX, son frère, qui était encore laïque, acquit le pontificat à prix d'argent. Neuf ans plus tard, le frère de ces deux papes acheta la papauté très-cher pour son fils, qui n'était alors âgé que de dix ans.

Le sort de cet enfant est singulier. Benoît IX, c'est son nom,

n'avait encore que quinze ans quand il fut chassé, pour la première fois, par les principaux seigneurs de Rome ; il s'adressa, comme à l'ordinaire, à l'empereur d'Allemagne, qui le replaça par la force sur son siége. Mais ce pape de seize ans était fort libertin; il faisait mettre à mort les maris dont les femmes lui plaisaient. Les grands seigneurs de Rome prirent la résolution de nommer un autre pape. Un évêque, qui prit le nom de Sylvestre III, les paya fort cher, et fut intronisé.

Trois mois après, Benoît IX, soutenu par ses parents, remonta sur le trône ; mais il était accoutumé à une vie voluptueuse ; il se voyait des ennemis puissants ; il prit le parti de vendre le pontificat à un prêtre romain, plus militaire qu'ecclésiastique, qui se fit appeler Grégoire VI. Grégoire prit un adjoint appelé Clément. Ainsi il y eut trois papes, et même cinq, si l'on veut compter Benoît IX et Sylvestre III, qui n'étaient point morts.

Grégoire VI, Sylvestre III et Benoît IX s'étaient partagé la ville de Rome. Grégoire siégeait à Saint-Pierre, Sylvestre à Sainte-Marie-Majeure, et Benoît à Saint-Jean-de-Latran.

L'empereur Henri III tint un concile à Sutri, en 1046. Les pères déclarèrent nulles les élections de Benoît, de Sylvestre et de Grégoire. L'empereur engagea les Romains à nommer un pape ; ils s'y refusèrent. Henri convoqua à Rome les évêques qui avaient composé le concile de Sutri ; enfin, comme il était aisé de le prévoir, le choix tomba sur un Allemand.

A peine une année s'était-elle écoulée, que ce pauvre homme fut empoisonné par ordre de Benoît IX, qui réussit ainsi à remonter, pour la troisième fois, sur le siége de saint Pierre.

Ce succès étonna les contemporains, qui accusèrent ce beau jeune homme de magie. Le cardinal Bennon rapporte que Benoît IX avait porté cet art si loin, qu'il se faisait suivre dans

les bois par ses plus belles diocésaines, auxquelles il inspirait de l'amour au moyen d'opérations diaboliques. Il en fut bien puni, mais seulement après sa mort. Les auteurs les plus graves rapportent qu'on le voyait se promener dans les égoûts de Rome. Sa forme était celle d'un monstre qui joignait au corps affreux d'un ours les oreilles et la queue d'un âne. Interrogé par un saint prêtre au sujet d'une si étrange métamorphose, Benoît répondit qu'il était condamné à errer sous cette horrible figure jusqu'au jour du jugement dernier.

Bientôt après, en 1054, nous voyons le fameux Hildebrand, dépêché en Allemagne par les Romains pour s'entendre avec l'empereur sur le choix d'un pape. On nomma le favori de l'empereur; cet Allemand prit le nom de Victor II. Ses mœurs trop sévères épouvantèrent les Romains, qui cherchèrent à s'en défaire par le poison. Nicolas II, le dernier de plusieurs papes insignifiants, vint à mourir. Le cardinal Hildebrand était maître de tout dans Rome; il fit élire un pape inconnu à l'empereur et dont il était sûr; il régna ainsi pendant douze ans sous le nom d'Alexandre II, et à sa mort monta sur le trône. Je laisse à d'autres le soin de vous raconter ce que fut Grégoire VII. Un écrivain justement célèbre nous fait espérer l'histoire de ce grand homme[1].

23 novembre. — Nous connaissons un jeune Russe fort noble, immensément riche; et demain, s'il devenait pauvre et portait un nom inconnu, il n'aurait absolument rien à changer à ses manières, tant il est peu affecté. Ceci paraîtra une exagération de ma part. L'incrédulité n'aurait plus de bornes si j'ajoutais qu'il est fort bel homme.

[1] M. Villemain, de l'Académie française. J'engage le lecteur à chercher les articles de tous ces papes, de Formose en 891, à Grégoire VII

Il nous a donné hier un concert délicieux ; nous avions eu le choix des morceaux, et n'avons voulu qu'un duetto nouveau par Paccini. Tamburini, dans ce moment l'un des premiers chanteurs du monde, nous a donné, sur notre demande, plusieurs morceaux de musique antique. Pergolèse, Buranello et le divin Cimarosa ont brillé tour à tour. Pour faire la part de la musique à dissonances savantes, nous avions choisi une symphonie de Beethoven ; mais elle a été horriblement mal exécutée. Une dame de la société a chanté d'une manière sublime cet air du *Sacrifice d'Abraham* de Métastase, musique de Cimarosa :

« Ah ! parlate che forse tacendo. »

Sara demande des nouvelles de son fils aux pasteurs qui l'ont vu partir pour le lieu où son père doit le tuer.

Rien au monde ne peut être comparé à la transition qui amène la première reprise du motif.

Ce soir nos amis italiens étaient fous du génie de Cimarosa. C'est ainsi que, dans un autre genre, les Carraches sont plus savants que le Corrége. Leurs ouvrages font beaucoup de plaisir; mais, après les avoir admirés, l'âme revient toujours au divin Corrége. C'est un dieu, les autres ne sont que des hommes plus ou moins distingués.

Madame Boccabadati nous a chanté, à la fin du concert, la romance faite par Cimarosa sur des paroles françaises qni furent données à ce grand homme par M. Alquier, alors ministre de France à Rome.

Le bal a commencé, les Italiens sont peu sensibles à ce genre de plaisir. Ils étaient fous de musique et parlaient tous à la fois.

en 1075, dans la *Biographie* Michaud, que j'ai accusée de ménagements jésuitiques, même pour les articles ecclésiastiques imprimés avant 1814.

Le parterre qui juge le mieux d'un opéra (en 1829), c'est sans contredit celui de Naples, les jours où les jeunes gens du *mezzo ceto* (bonne bourgeoisie) sont au spectacle.

Après Naples viennent Rome et Bologne. Il y a peut-être plns de grandeur dans le goût des Romains, plus de science et plus de tolérance pour les petites affectations de la mode dans le goût de Bologne. Un air de désespoir d'une jeune femme dont on va fusiller l'amant, chanté par madame Boccabadati dans le genre noble et simple, plaira davantage à Rome. A Bologne on aurait plus d'indulgence pour le déluge d'ornements quelquefois un peu exagérés du chant de madame Malibran.

Toute l'Italie est jalouse de Milan. On n'accordait ce soir presque aucun mérite, pour juger la musique, au public éclairé pour lequel ont été écrits la *Gazza ladra* et le *Turco in Italia*. On sent fort bien la musique bouffe à Venise, pays si gai, et Turin a montré beaucoup de tact pour apprécier le mérite d'un opéra sérieux. Au théâtre de Turin, un bourgeois ne peut pas louer une loge sous son nom, il faut qu'un de ses amis patricien lui prête le sien.

Après avoir disputé sur Cimarosa et Mozart jusqu'à une heure du matin, on est venu à parler de la passion qui ouvre les âmes aux impressions du chant.

Je sais que l'amour est peu à la mode en France, surtout dans les hautes classes. Les jeunes gens de vingt ans songent déjà à être députés, et craindraient de nuire à leur réputation de gravité en parlant plusieurs fois de suite à la même femme.

Le principe de l'amour français est de s'attacher à ce qui montre de l'indifférence, de suivre ce qui s'éloigne. L'apparence de la froideur, l'incertitude sur l'effet produit, rend au contraire impossible, dans une âme italienne, cet acte de folie qui commence l'amour, et qui consiste à revêtir de toutes les perfections l'image que l'on se fait de l'être que l'on va aimer.

(Un auteur moderne a donné le nom de *cristallisation* à cet acte de folie [1].)

Il y a beaucoup moins d'amour en France qu'en Allemagne, en Angleterre, ou en Italie. Au milieu des cent petites affectations qui chaque matin se présentent à nous et auxquelles il faut satisfaire, sous peine d'être désavoué par la civilisation du dix-neuvième siècle, il me semble qu'il ne faut croire à une passion qu'autant qu'elle se trahit par des ridicules. Les annales de l'aristocratie offrent beaucoup moins de mariages singuliers en France qu'en Angleterre ou en Allemagne.

Tout ce qui en Europe a plus de vanité et d'esprit que de feu dans l'âme prend les manières de penser des Français. C'est ce que nous avons bien vu ce soir ; la plupart des voyageurs nos amis ne comprennent rien aux façons d'aimer des belles Romaines. Ici point de gêne, de contrainte, point de ces façons convenues dont la science s'appelle ailleurs *usage du monde*, ou même *décence* et vertu.

Une Romaine à qui un jeune étranger plaît le regarde avec plaisir, et par cette raison ne regarde que lui toutes les fois qu'elle le rencontre dans le monde. Elle dira fort bien à un ami de l'homme qu'elle commence à aimer : « *Dite à W*** che mi piace.* » Si l'homme préféré partage le sentiment qu'il inspire, et vient dire à la belle Romaine : « *Mi volete bene?* » elle répondra avec sincérité : « *Si, caro.* » C'est d'une manière aussi simple que commencent des relations qui durent plusieurs années, et quand elles se rompent, c'est toujours l'homme qui est au désespoir. Le marquis Gatti vient de se brûler la cervelle à son retour de Paris, parce qu'il a trouvé sa maîtresse infidèle.

[1] L'auteur lui-même, dans l'ouvrage ayant pour titre *De l'Amour*. — (Note des Éditeurs.)

La moindre coquetterie, la moindre apparence d'indiscrétion ou de préférence pour une autre femme fait tomber à l'instant le commencement d'amour qui faisait battre le cœur d'une Italienne. Voilà ce que Paul ne pouvait comprendre il y a un an. «Le cœur humain est le même partout,» me disait-il. Rien de plus faux pour l'amour; à la bonne heure s'il s'agit d'ambition, de haine, d'hypocrisie, etc.

On nous raconte plusieurs anecdotes, on veut que je parle de la France à mon tour. Le lecteur me pardonnera-t-il un récit bien long et un épisode de plusieurs pages, qui n'a aucun rapport avec Rome?

ASSISES DES HAUTES-PYRÉNÉES.

(TARBES.)

(Correspondance particulière.)

ASSASSINAT COMMIS PAR UN AMANT SUR SA MAITRESSE. — TENTATIVE DE SUICIDE.

PRÉSIDENCE DE M. BORIE. — *Audience du* 19 *mars.*

Vers la fin du mois de janvier dernier, un événement affreux épouvanta la ville de Bagnères. Une jeune femme d'une conduite peu régulière fut assassinée en plein jour, dans sa chambre, par le jeune Laffargue, son amant, qui tenta de se donner lui-même la mort. Les détails qui avaient transpiré sur cette affaire avaient contribué à exciter au plus haut degré la curiosité publique. Une partie considérable de la population de la ville de Bagnères s'était rendue au chef-lieu pour assister aux débats de cette cause. Les galeries, la cour et toutes les avenues du palais sont obstruées dès le matin par une foule avide d'émotions. A dix heures et demie l'attente publique est enfin satisfaite. Les portes s'ouvrent.

L'accusé est introduit et fixe aussitôt tous les regards.

Laffargue a vingt-cinq ans; il porte une redingote bleue, un gilet jaune et une cravate blanche attachée avec soin ; il est blond, il a reçu de la nature une physionomie intéressante. Tous ses traits sont réguliers, délicats, et ses cheveux arrangés avec grâce. On le dirait d'une classe supérieure à celle qu'indique son état d'ébéniste. On murmure dans le public qu'il appartient à une famille respectable, qu'un de ses frères remplit des fonctions publiques, qu'un autre exerce à Paris une profession libérale... Il parle avec facilité et avec une sorte d'élégance. Sa parole est lente, réfléchie, ses gestes mesurés, son air calme, et néanmoins on remarque une exaltation qui se concentre. Son regard, qui s'échappe d'un bel œil, habituellement doux, prend un caractère sinistre quand il se fixe et que ses sourcils se rapprochent.

M. le président lui adresse diverses questions relatives à des faits particuliers antérieurs au crime. Il répond sans hésiter, et il entre dans de longs détails. Mais tout à coup, s'interrompant : « Est-ce ma décla-« ration tout entière que vous voulez? dit-il. Permettez-moi alors de « vous exposer ma vie avec ordre, et telle que je l'ai sentie ; ce que « vous me demandez y trouvera place. »

M. le président l'invite à s'expliquer. Alors l'accusé s'exprime en ces termes :

« Si je suis criminel, ce n'est pas la faute de ma famille, surtout celle d'un frère qui a été plein de sollicitude pour ma jeunesse, et qui n'a cessé, par sa correspondance, de me donner des conseils d'honneur et de vertu. J'ai été vertueux et pur jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, époque de mon arrivée à Bagnères. J'y connus d'abord une dame, une demoiselle, pardon, *une personne*, car je ne dois rien dire qui puisse la désigner. Elle me racontait ses chagrins; je suis sensible; j'entrai dans ses peines, et bientôt nous fûmes faibles ensemble. Cela ne dura pas longtemps. Je voulus changer de logement ; le destin me conduisit sur le boulevard de la poste. Je cherchais une habitation modeste, je m'arrêtai devant une maison qui n'avait pas une apparence seigneuriale. J'entrai : plusieurs femmes s'étaient réunies dans une chambre; je demandai si l'on pourrait me loger. L'une d'elles se leva ; vint à moi d'un air gracieux : c'était Thérèse. Elle me dit que sa mère était absente, mais qu'elle pensait bien qu'elle pourrait me recevoir. Elle m'engagea à repasser le lendemain. Je n'y manquai pas. Thérèse et sa mère me conduisirent dans une chambre, hélas! celle de la catastrophe. Elle me convint, et malheureusement encore mes propositions furent agréées : l'on devait me nourrir.

« Thérèse était enjouée, complaisante. Le premier soir, elle m'éclaira jusque dans ma chambre, à l'heure du coucher, et se borna à me souhaiter une bonne nuit. Le second soir, même attention ; mais, en me quittant, elle me serra la main à deux reprises. J'en fus surpris, et agréablement affecté. Le troisième soir, elle m'accompagna encore. A peine entré, je tirai ma veste, croyant que Thérèse allait sortir... Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle me sauta au cou et m'embrassa, puis elle se hâta de fuir. Je passai la main sur mes yeux en me demandant si je rêvais ; c'était bien réel ; jamais semblable chose ne m'était arrivée ; je ne pouvais comprendre qu'une fille pût agir ainsi. Je me promis de lui demander le lendemain *raison* de ce baiser. Le hasard fit que nous fûmes seuls à table. « Il faut, lui dis-je, que vous m'estimiez « beaucoup pour m'avoir embrassé hier au soir. — Oui, me répondit- « elle, je vous estime et je vous aime, et ne le méritez-vous pas ? — « Qu'ai-je fait pour le mériter, et comment m'aimez-vous ? — Je vous « aime parce que vous en êtes digne, puis quand j'aime, j'aime tout « à fait. »

« Le même soir, Thérèse me pria de l'accompagner chez un voisin. Je l'avais toujours appelée mademoiselle. « Je dois vous désabuser, me dit-elle, je ne suis point demoiselle, je suis mariée. Mon mari « m'a rendue très-malheureuse ; il m'a quittée. — Oh ! ne m'aimez « pas, lui dis-je, revenez à votre mari ! » Je la pressai de suivre mon conseil. Elle me répondit que cela était impossible, qu'elle ne pouvait plus entendre parler de cet homme, et elle se mit à pleurer ; j'étais attendri. Le lendemain au soir, nous allâmes nous promener. Voulant l'empêcher de s'attacher à moi, je me décidai à lui confier que j'étais destiné à une jeune personne vertueuse, fille d'un ami de mon père. Thérèse ne me répondit que par des pleurs. Nous rentrâmes très-émus l'un et l'autre.

« Quelques jours s'écoulèrent. Un matin, je fus témoin des tendres soins qu'elle prodiguait à un enfant abandonné ; j'en fus touché. « Vous « êtes bonne, Thérèse, lui dis-je ; vous méritez qu'on vous estime. — Non, non, vous ne m'estimez pas, » s'écria-t-elle, en éclatant en pleurs et en fuyant vers le haut de la maison. Ces larmes, ce mouvement, me bouleversèrent ; *je fus vaincu*. J'ai reconnu plus tard que ce n'était que de l'artifice et de la séduction.

« Le même soir, je lui dis : *Eh bien ! Thérèse, je suis à vous*. Je lui confiai ma première intrigue à Bagnères, la seule de ma vie. Elle m'en avoua une semblable rompue depuis un an. Nous nous jurâmes une fidé-

lité inviolable jusqu'à mon mariage avec la fille de l'ami de mon père, et dès ce moment nous fûmes comme mari et femme. Un mois après environ, je lui annonçai que j'allais partir pour Bayonne et me marier; mais que j'emploierais tous mes moyens pour finir mes jours *et laisser mes ossements* à Bagnères. Thérèse me répondit avec douceur qu'elle faisait et ferait toujours des vœux pour que je fusse heureux avec mon épouse.

« L'habitude des ouvriers est de se lever avec le jour. J'allais de grand matin au travail, et je ne rentrais qu'aux heures des repas. Un jour, je n'avais fait qu'aller chercher mes outils; j'en revenais chargé; il n'était que sept heures; je voulus ouvrir la porte, elle était fermée. Thérèse ne s'attendait pas à mon retour; elle me croyait au travail. Je lui criai d'ouvrir ; elle vint. Je remarquai que sa figure n'était pas celle du sommeil, elle était enflammée; un soupçon me saisit. Je remarquai un tablier de travail enduit de peintures de diverses couleurs. « D'où vient ce tablier, Thérèse? — C'est celui de mon oncle, qui, « comme vous le savez, broie de l'indigo chez M. Pécantet. — Si c'était « celui de votre oncle, il n'y aurait que de la teinture; à celui-ci il y a « de la peinture. » Je portai mes regards vers le lit, et j'aperçus la forme d'un homme qui s'était enveloppé, et qui se serrait *sottement* dans un des rideaux. Tous mes membres tremblaient; j'avais bonne envie *de les rosser l'un et l'autre de coups*, de faire un exemple. Thérèse me conjura de sortir; j'étais alors capable de prudence; la raison m'y invitait; car j'ai suivi la raison chaque fois que j'ai pu la connaître; je sortis.

« Quelques minutes après, je me croisai sur l'escalier avec ce peintre qui était venu travailler dans la maison. J'eus le courage de ne lui rien dire. Dès que je pus être seul avec Thérèse, je lui demandai l'explication de cette conduite. Elle n'essaya point de nier, et, au milieu des supplications les plus vives et des larmes les plus abondantes, elle m'avoua que cet homme avait été autrefois son amant; qu'il était entré dans sa chambre sans qu'elle s'y attendît, qu'il l'avait pressée; qu'elle avait résisté d'abord en pensant à moi, mais qu'il lui avait rappelé leurs anciennes relations et qu'alors elle avait cédé, elle me demanda mille fois pardon, avec les accents du désespoir, elle se roulait par terre, échevelée. « Dieu, lui dis-je, pardonne toujours une première « faute; je te pardonne aussi. » A ces mots, Thérèse se relève, et, à genoux devant moi, elle découvre son sein et s'écrie : « Si jamais je te « suis infidèle, tu vois mon sein; prends un poignard, plonge l'y tout

« entier, je te pardonnerai !... » Ce que je dis est vrai; Dieu en a été témoin, cela me suffit.

« L'union se rétablit entre Thérèse et moi. A la suite d'une discussion avec son oncle, cédant à de sages conseils, j'avais quitté la maison Castagnère. Je continuais de voir Thérèse à des rendez-vous marqués. Un soir elle ne vint pas; le lendemain je lui en fis des reproches, et comme elle ne me donnait aucune bonne raison, je conviens que je la poussai, et que je la fis tomber dans la boue; mais je m'empressai de l'essuyer avec mon mouchoir. Elle venait souvent me voir dans ma boutique; dans une circonstance, elle me pria de lui prêter trois francs : je ne les avais pas, elle parut mécontente de mon refus; peu à peu elle me négligea. Son indifférence m'affligeait et m'irritait. Je lui fis demander une entrevue; sa réponse fut qu'elle ne voulait plus me parler. Alors je fus hors de moi, et sentant que je pourrais me porter à quelque extrémité : « Prévenez Thérèse, » dis-je à la personne qui me transmettait sa réponse, « qu'elle évite de se tenir sur sa porte « durant quelques jours, parce que je pourrais faire un malheur; qu'elle « m'accorde cette grâce. » Je voulus m'assurer si elle m'avait obéi : je passai devant sa maison ; elle était sur le seuil à travailler avec d'autres femmes, et elle me regarda avec impudence. Rentré chez moi, je fis un retour sur le passé, je me rappelai ses caresses, ses serments, ses larmes ; ce souvenir m'indignait et me rendait sa conduite inexplicable. Je rôdais autour de son domicile, pour tâcher de lui parler.

« Un soir, vers dix heures, j'aperçus le contrevent de sa chambre entr'ouvert; quelqu'un était à la fenêtre; je crus que c'était elle : je convins que je la menaçai du bâton que je portais ordinairement, en disant : *Tu me le payeras*. Je pourrais nier cette circonstance, puisqu'il n'y avait que moi, Dieu et la personne qui m'a vu. Bientôt après je fus appelé devant le commissaire de police, qui m'envoya chez le substitut du procureur du roi : ce magistrat me reprocha ma conduite, me défendit de chercher à voir Thérèse et d'entrer dans sa maison; il me prévint que la police aurait toujours l'œil sur moi. Moi, sous la surveillance humiliante de la police! moi, dénoncé par Thérèse !... j'étais désolé; cette idée me poursuivait partout et ne me laissait pas de repos. Le femme de l'auberge *Bonsoir*, qui fut témoin de ma douleur, me conseilla de me faire dire une messe pour me calmer. — Oh! non, lui dis-je, une messe ne pourra y rien faire, je suis trop tourmenté.

« Dès ce moment, je ne me connus plus; le jour, j'étais seul dans ma boutique, ne pouvant supporter la compagnie de personne... Mal-

heureusement je fus trop seul! mes nuits étaient sans sommeil et cruellement agitées. Quoi, me disais-je en moi-même, elle t'abandonne après tous ses serments! C'est un mauvais sujet; elle tendra des piéges à d'autres, et ils y tomberont. Il faut qu'elle meure, c'est une justice; du moins elle ne fera pas d'autres dupes; toi-même tu es trop sincère pour vivre ici-bas; et je résolus ma mort avec la sienne, dans une de ces nuits. En songeant au moyen que je pourrais employer, je fis choix de l'arme à feu. Le lendemain matin, j'allai chez un armurier, il me loua une paire de pistolets que je promis de lui rapporter le jour suivant. Sur ma demande où je trouverais de la poudre et des balles, il m'indiqua le magasin de M. Graciette et me donna une balle de calibre pour servir de modèle; je n'achetai que deux charges de poudre et deux balles; je ne prévoyais pas que moi, qui ne manque pas le but à trente pas, je manquerais Thérèse à bout portant. Si j'avais pu le penser, certainement j'aurais pris plutôt six balles que deux.

« Je revins chez l'armurier pour le prier de charger mes pistolets, parce que je crus qu'il le ferait mieux que moi; il y consentit. Il ne faut pas, lui dis-je, que cela manque. J'allai ensuite les déposer sous le chevet de mon lit, et je cherchai à parler à Thérèse pour essayer de la ramener à moi: je ne pus la voir. Alors je pris mes pistolets et je les mis dans mes poches; comme ils étaient trop longs, je coupai le bas des poches afin qu'ils entrassent mieux; de plus, j'y tins mes mains pour que la poignée ne parût pas: *ce n'était pas ridicule, c'était en hiver*. Je priai un de mes amis d'engager Thérèse à se rendre chez lui; il n'y réussit pas; la nuit arriva, j'entrai dans l'auberge *Bonsoir*. Je ne pouvais pas m'asseoir avec les pistolets dans mes poches; je les mis secrètement sous une porte qui donne dans le corridor. Quand je voulus les reprendre, en sortant, je ne les trouvai plus; j'imaginai qu'ils devaient avoir été ramassés par la femme qui sert dans l'auberge, et je les lui réclamai. Elle refusa d'abord de me les remettre, en me disant: Je sais ce que vous voulez en faire... Malheureux, renoncez à ce projet. Je lui répondis que j'y renoncerais peut-être si elle me rendait les pistolets, que rien n'était encore décidé, que tout serait réparé si Thérèse revenait à moi; mais que si elle s'obstinait à retenir mes armes, j'irais sur-le-champ en prendre d'autres chez un armurier et brûler la cervelle à Thérèse, au coin du feu, de quelques personnes qu'elle fût entourée, que la balle pourrait peut-être atteindre quelqu'un de plus, et que ce sang retomberait sur elle. Je la trompai aussi sur le nom de l'armurier, afin qu'elle ne pût pas m'empêcher d'avoir des

armes de celui auquel je ne m'étais pas adressé. Elle se décida enfin à me rendre mes pistolets.

« Il était tard ; j'allai me coucher. Il est impossible, sans l'avoir éprouvé, de se figurer la nuit que je passai : j'avais des mouvements convulsifs ; les images les plus horribles m'assiégeaient ; je voyais Thérèse noyée dans son sang, et moi étendu près d'elle. Il me tardait que le jour parût ; je sortis de bonne heure pour aller la trouver ; j'entrai dans le cabaret *Bonsoir*, où j'invitai à boire deux personnes de ma connaissance, en épiant l'instant où Thérèse sortirait de sa maison. Sur ces entrefaites elle vint à passer d'un air soldatesque ; elle semblait me narguer. Je la suivis ; mais au même instant j'aperçus sa mère, je feignis de prendre une autre direction, et je rentrai au cabaret *Bonsoir*.

« Thérèse y arriva bientôt après, et me demanda ce qu'enfin je voulais d'elle ; je lui dis que c'étaient des choses qu'entre amants on ne se disait qu'en particulier ; qu'elle voulût sortir un instant seule avec moi. Elle s'y refusa en disant que je pouvais m'expliquer devant tout le monde. Alors je lui demandai si elle voulait consentir à me revoir. « Non. — Pourquoi? — J'ai mes raisons. — Tu feras le malheur de « deux personnes.— Je me moque de toi comme de cela; et elle cracha « avec un signe de mépris..... Va, va, le procureur du roi..... » Elle venait de quitter la chambre où nous étions quand elle prononça ces dernières paroles. Je la suivis et je la conjurai de consentir à me voir, ne fût-ce que deux minutes tous les huit jours. « Tu veux donc m'o« bliger à t'aimer par force? me dit-elle. — Pourquoi m'as-tu aimé « déjà? lui répondis-je; je ne t'y ai pas forcée,... je ne t'ai pas non « plus forcée à me l'attester par mille serments. » Elle persista dans son refus.

« J'étais arrivé avec elle sur le seuil de sa porte ; j'allais entrer quand sa mère parut et m'ordonna de me retirer. J'obéis en lui disant : « Il « n'est pas encore nuit !... » Je revins au cabaret *Bonsoir*, et presque aussitôt je vis la mère sortir, elle marchait à grands pas ; je crus qu'elle allait chez le procureur du roi. L'occasion était favorable, je m'élance dans la maison de Thérèse ; à moitié escalier, j'arme un de mes pistolets, et le cache derrière le dos pour ne pas l'effrayer ; j'entre précipitamment dans la chambre ; je veux la fermer en dedans ; il n'y avait pas de clef et la targette était en désordre. Je réitère à Thérèse mes prières, j'offre de me mettre à ses pieds ; elle refuse et s'approche de la croisée comme pour appeler. Alors je lui tire un coup de pistolet et la

manque ; je la saisis par le bras et lui dis : « Retourne-toi. » En même temps je lui tire mon second coup, elle tombe, et le mouchoir de sa tête lui couvre les yeux. Je veux me détruire, mais je n'ai pas de quoi charger mes pistolets. J'ai la pensée de me précipiter du haut du grenier; je sors de la chambre dans cette intention ; Dieu m'y ramène, parce que sans doute il voulait sauver mon âme. Un morceau de fer, tel qu'un clou sans tête, disposé en tire-bouchon, s'offre à ma vue ; je m'en empare et j'en charge avec force un de mes pistolets. Cependant, avant de tirer, *j'observe* qu'il n'y a pas de sang près du corps de Thérèse, je me dis à moi-même : Ne serait-elle qu'étourdie? Je pose le pistolet, d'où alors le morceau de fer que j'y avais mis dut tomber. Je relève le mouchoir qui couvrait les yeux de Thérèse ; *ils étaient ouverts !*... Oh ! je suis perdu maintenant, et toi tu me survivrais pour te rire de ma mort ! Non, ce n'est pas juste. Je l'avouerai, je prends mon couteau, l'arme du lâche, je n'en avais pas d'autre, *et je lui coupe le cou*. Je me faisais horreur à moi-même ; je lui couvris la figure pour ne pas la voir ; les témoins vous diront qu'on lui a trouvé la figure couverte par son mouchoir. Ensuite, *par un sentiment naturel d'ordre et de propreté,* j'essuie mon couteau, le referme et le remets dans ma poche, puis je me tire dans la bouche le coup de pistolet qui, à mon insu, n'était chargé qu'à poudre; je tombai sans connaissance.

« Je ne sais ce qui s'est passé pendant plusieurs heures ; mon nom qui frappa mon oreille me fit revenir à moi. Quand je suis endormi, un coup de canon ne me réveillerait pas, tandis que mon nom prononcé même très-doucement me réveille tout de suite. Je me trouvai dans un lit, à l'hôpital ; j'étais au désespoir de n'avoir pas succombé, je remarquai, avec satisfaction que j'avais à la bouche un trou où ma langue entrait ; je remarquai encore que j'avais été saigné des deux bras, et j'eus l'espérance de pouvoir mourir en faisant couler mon sang ; je parvins à défaire les ligatures. Que je fus heureux en sentant mes doigts se mouiller et mes forces défaillir ! Je recommandai mon âme à Dieu, et j'aurais expiré si l'on ne se fût, à temps, aperçu de mon état. Voilà la vérité tout entière ; je n'ai rien déguisé, Dieu le sait !... j'ai mérité la mort puisque je l'ai donnée. Le jour où je la recevrai sera le plus doux, le plus beau de ma vie. J'attends l'échafaud fatal ; j'espère que j'y monterai sans crainte, et que je courberai la tête avec courage !... »

Ce récit a été fait par l'accusé d'un ton calme jusqu'au moment où, ayant manqué le premier coup, il dit à Thérèse : « Retourne-toi... » Alors sa voix s'est vivement émue, quelques larmes ont roulé dans ses

yeux sans franchir ses paupières ; mais presque aussitôt il a repris sa tranquillité apparente, et il a continué avec un sang-froid et une présence d'esprit qui ne l'ont pas abandonné un seul instant pendant tout le cours des débats.

Nous n'essayerons pas de peindre les impressions diverses de l'auditoire. Nous devons cependant dire qu'elles paraissent excitées moins par le malheur de la victime et l'horreur d'une effroyable action, que par l'intérêt que l'accusé a su inspirer.

Après quelques minutes accordées à la sensibilité publique, M. le président ordonne l'appel des témoins.

La mère de Thérèse est introduite. Elle était loin de soupçonner, dit-elle, les relations de sa fille avec l'accusé. Les excès graves auxquels il se porta envers un de ses frères l'engagèrent à ne plus le souffrir dans sa maison ; puis ses obsessions envers sa fille, des coups de pierre lancés pendant la nuit sur les contrevents, la pierre d'un évier brisée, la menace du bâton à dix heures du soir, la déterminèrent à porter plainte au procureur du roi. Dès que l'accusé en fut instruit, il s'arrachait les cheveux de colère... Le matin du crime, elle le vit avec inquiétude passer et repasser devant sa maison. Il suivit Thérèse, qui venait de chercher du vin dans le cabaret *Bonsoir*, jusque sur le seuil de la porte. Il voulait entrer, elle accourut et le lui défendit ; il l'engageait à reculer un peu dans le corridor, sans doute pour les tuer l'une et l'autre... Quand il vit qu'il ne pouvait l'obtenir, il se retira en lui disant d'un geste menaçant : « Il n'est pas encore nuit !... » Quelques moments après elle eut le malheur de sortir, et au retour tout était fini.

L'accusé se lève, explique d'une manière satisfaisante sa rixe avec l'oncle de Thérèse, qui, selon un témoin digne de foi, était souvent pris de vin ; il conteste d'avoir lancé des pierres et brisé l'évier, *n'étant pas un de ces hommes à commettre de telles actions ;* il conteste aussi d'avoir voulu faire rentrer la mère de Thérèse dans le corridor.

Marianne Lagrange, servante du cabaret *Bonsoir*, déclare avoir trouvé, le 20 janvier, veille de l'événement, les pistolets sous une porte qui conduit à la cave. Elle fit quelque difficulté de les rendre à l'accusé ; mais elle affirme avoir ignoré quel était l'usage qu'il se proposait d'en faire. L'accusé ne lui a rien dit de ce qu'il rapporte.

L'accusé, l'interrompant : « Elle se trompe, M. le président ; elle l'a oublié... La pauvre femme est bien innocente de mon crime !... »

Ce témoin, ainsi que tous les autres, rapporte la scène du cabare

dans les mêmes termes. Un seul, un vieillard qui se traîne avec des béquilles, et qui a levé ses deux mains vers le Christ en invoquant son nom dans la prestation du serment, ajoute que l'accusé, avant de sortir du cabaret *Bonsoir*, se retourna à demi, tira de sa poche un morceau de papier et eut l'air de charger un pistolet....

Un murmure d'incrédulité accueille cette circonstance, qui n'est pas entrée dans le récit de l'accusé et dans la déclaration des autres témoins; mais l'accusé, interrogé par M. le président, s'empresse de répondre : « Ce témoin dit jusqu'à un certain point la vérité. Je n'ai point chargé un de mes pistolets : ils l'étaient depuis la veille : mais, la poudre du bassinet de l'un s'étant répandue dans ma poche, je l'ai amorcé de nouveau dans la situation dont parle ce pauvre homme. »

Le sieur Galiey, gendarme retraité, âgé de plus de soixante ans, indiqué dans la procédure comme ayant été l'ami de l'accusé, excite une attention particulière, et par la gravité de ses manières, et par la solennité un peu comique de son langage.

— J'ai connu, dit-il, l'accusé ici présent dans la boutique d'un menuisier où j'avais l'habitude d'aller. Son amour passionné pour la perfection de son état et *ses idées philosophiques* m'attachèrent à lui. Nous nous voyions souvent. Un jour, il me demanda où je passerais la soirée. « Ma foi, lui dis-je, je n'ai pas de projet. — Alors, me répondit-il, venez chez moi; j'ai un livre *nouveau*, nous le lirons ensemble, c'est le *Bélisaire* de Marmontel. J'aime la littérature. » Et j'allai le trouver. Nous parcourûmes plusieurs chapitres. Il s'indignait du traitement éprouvé par Bélisaire; il observait qu'il en était toujours ainsi; qu'il n'y avait que la vertu de persécutée sur la terre. Je lui faisais observer, à mon tour, qu'il ne fallait pas prendre ce que racontait l'auteur au pied de la lettre; que peut-être tout cela n'était pas historique. En effet, M. le président, j'ai été curieux de vérifier ce point d'histoire, et je me suis assuré qu'il était faux que Justinien ait fait crever les yeux à Bélisaire... En voilà pour un... Dans une autre circonstance, j'étais encore dans sa chambre, il me dit qu'il avait une question à me soumettre dans l'intérêt d'un de ses amis. « Voyons, de quoi s'agit-il? — Que feriez-vous, si vous étiez attaché à une femme et qu'elle ne voulût plus vous voir, qu'elle vous abandonnât? — Ma foi, je m'en consolerais? »

M. le président. Vous aviez raison, c'est la bonne philosophie.

Le témoin. « Vous en parlez bien à votre aise, me répondit l'accusé, c'est à merveille dans la spéculation, mais c'est plus difficile dans la pratique. — Erreur, lui répliquai-je, si votre ami y regarde de près, il

se convaincra que toute sa peine vient de l'amour-propre blessé. » L'accusé réfléchit un instant, et me dit : « C'est vrai, l'amour-propre y joue le principal rôle ! » Il devint pensif, et la conversation changea d'objet.

Une autre fois, je le trouvai occupé à écrire à son frère, avocat à Paris. Sa lettre, qui n'était que commencée, m'étonna. Elle débutait par trois apostrophes que nous appelons figures de rhétorique. Autant qu'il peut m'en souvenir, elle était à peu près conçue en ces termes :

« Ma plume, que faites-vous donc avec votre bec immobile ? Allons, marchez, courez, roulez sur le papier. Vous ne bougez pas ? Ah ! je vous entends, vous ne pouvez rien faire par vous-même ; vous devez recevoir le mouvement des doigts. Allons, mes doigts, c'est à vous d'agir. Quoi, aussi ! vous êtes immobiles ? je vous comprends ; c'est que l'impulsion doit vous venir de plus haut, de la pensée, qui est dans le cerveau : c'est à vous, cerveau, que je m'adresse... »

L'accusé était habituellement rêveur, préoccupé, continue l'ancien gendarme, son imagination était exaltée, il avait besoin de distractions. Nous nous promenions souvent ensemble ; nous parlions littérature, beaux-arts, agriculture ; je n'ai jamais remarqué en lui aucun signe de folie.

M. Laporte, avocat distingué, qui s'est chargé de défendre Laffargue, entreprend au contraire de prouver qu'il a été dans un état de démence. Il présente comme nouvelle preuve de folie le passage d'un manuscrit que l'accusé a rédigé dans la maison d'arrêt pour servir de renseignements à son défenseur. Après être entré dans de nombreux détails, Laffargue s'adresse à Thérèse en ces termes :

« Le voile est levé maintenant, mais hélas ! un peu tard ! Que vois-je ? Toi, avec dix-neuf faces. Sur la première, j'aperçois un sourire forcé pour rendre ton abord agréable ; et sur la seconde, je lis que tu feins d'écouter avec un vif intérêt la personne qui te parle ; sur la troisième, je lis que tu l'approuveras en tout, même contre la bienséance ; sur la quatrième, je lis que tu cherches à découvrir sur ladite personne si elle ne serait pas un peu l'amie de la fortune ; sur la cinquième, je lis que tu as découvert en effet qu'elle n'en était pas tout à fait l'ennemie, ce qui fait qu'on aperçoit un peu tes dents qu'un sourire d'espoir te force à découvrir ; sur la sixième, je lis que tu t'étudies à la regarder d'un bon œil ; sur la septième, je lis que tu feins d'avoir pour elle de l'amitié ; sur la huitième, je lis que tu lui fais la figure du bon Dieu de pitié, et que tu t'efforces à lâcher un soupir ; sur la neu-

vième, etc., etc. . . . . D'un autre côté, j'aperçois ton cœur, je le considère, et je n'y vois aucune cicatrice, ce qui me prouve qu'aucun trait n'a pu le percer à cause de sa dureté; si j'y avais aperçu une seule cicatrice, je pourrais croire que ton mari en serait l'auteur; mais le pauvre homme, tu l'aimais comme les autres. »

Audience du 21 mars.

M. Borie, président, résume les débats.

La question d'homicide volontaire avec préméditation est lue par le greffier.

Me Laporte demande que l'on pose la question de provocation par *violences graves.*

M. le procureur du roi, sur l'invitation du président, se lève et déclare que le texte de la loi lui paraît si clair, qu'il ne croit pas pouvoir s'opposer à la position de la question, et qu'il s'en réfère à la prudence de la Cour.

Après quelques minutes de délibération, la Cour ordonne que la question soit posée. (Mouvements en sens divers.)

Le jury passe dans la chambre des délibérations.

Après trois quarts d'heure, le chef du jury annonce, en son âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, la résolution affirmative et unanime des deux questions, savoir : que l'accusé est coupable d'homicide volontaire, *sans préméditation*, mais qu'il a été provoqué par des *violences graves.*

Aussitôt des applaudissements se font entendre. M. le président ordonne de les faire cesser.

M. le président, pour prononcer l'arrêt, est obligé de lire l'art. 304 du Code pénal portant la peine de mort. Il est aussitôt interrompu par un murmure plaintif et prolongé, arraché par la crainte irréfléchie de l'application de cet article. Enfin on prononce la condamnation à cinq ans d'emprisonnement, à dix années de surveillance de la haute police et aux frais de la procédure.

L'accusé est toujours impassible. M. le président lui adresse une légère exhortation. Il s'incline pour remercier, et, se tournant avec vivacité vers l'auditoire, il s'écrie : « Braves et estimables habitants de cette ville, le tendre intérêt que vous m'avez témoigné m'est connu; vous

vivrez dans mon cœur ! » Des larmes altèrent sa voix. On lui répond par de nouveaux applaudissements, et la foule se précipite sur ses pas.

L'homme dont les passions offrent ce caractère d'énergie et de délicatesse n'avait pas trois francs à prêter à sa maîtresse.

Dans un pays d'affectations et de prétentions il ne faut croire qu'à ce qui est juridiquement prouvé. Les gazettes des tribunaux nous racontent chaque année l'histoire de cinq ou six Othello.

Heureusement ces crimes ne se rencontrent pas dans les classes élevées.

C'est comme le suicide ordinaire. La France présente peut-être autant de suicides que l'Angleterre; mais jamais vous n'avez vu un ministre puissant comme lord Castelreagh, un avocat célèbre comme sir Samuel Romilly, se donner la mort.

A Paris la vie est fatiguée, il n'y a plus de naturel ni de laisser-aller. A chaque instant il faut regarder le modèle à imiter, qui, tel que l'épée de Damoclès, apparaît menaçant sur votre tête. A la fin de l'hiver l'huile manque à la lampe.

Paris est-il sur la route de la civilisation véritable? Vienne, Londres, Milan, Rome, en perfectionnant leurs façons de vivre, arriveront-elles à la même délicatesse, à la même élégance, à la même absence d'énergie?

Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient une énergie effrayante dans la petite bourgeoisie, parmi ces jeunes gens qui, comme M. Laffargue, ont reçu une bonne éducation, mais que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins.

Soustraits, par la nécessité de travailler, aux mille petites obligations imposées par la bonne compagnie, à ses manières de voir et de sentir qui étiolent la vie, ils conservent la force

de vouloir, parce qu'ils sentent avec force. Probablement tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle appartient M. Laffargue. Napoléon réunit autrefois les mêmes circonstances : bonne éducation, imagination ardente et pauvreté extrême.

Je ne vois qu'une exception : à cause de la nécessité du charlatanisme dans les beaux-arts, et par l'effet de la fatale tentation des titres et des croix, pour exceller dans la statuaire ou la peinture il faudra désormais naître riche et noble. Plus de nécessité alors de faire la cour au journalisme, plus de nécessité de faire la cour à un directeur des beaux-arts afin d'obtenir la commission d'un tableau de *saint Antoine*.

Mais, si l'on naît riche et noble, comment se soustraire à l'élégance, à la délicatesse, etc., et garder cette surabondance d'énergie qui fait les artistes et qui rend si ridicule ?

Je désire de tout mon cœur me tromper complétement.

24 novembre 1828. — Nous n'avons jamais mieux compris le bonheur dont nous jouissons en France qu'en voyant combien les étrangers nous portent envie. Ce soir, chez M. R., le prince napolitain Santapiro a parlé pendant une heure de la vie heureuse que les étrangers peuvent trouver à Paris. Le prince ne tarissait pas en éloges de notre gouvernement.

Il a fini par dire : « Le climat est affreux dans ce Paris : souvent trois fois en un jour le froid succède à la chaleur ; j'ai soixante mille francs de rente à Naples, si quelqu'un veut me donner de tous mes biens vingt mille francs payables chaque année à Paris, jamais je ne reverrai ma triste patrie. »

Le prince abhorre la tristesse des Anglais : « Leurs rues sont arrangées plus proprement, dit-il ; mais cette tristesse de tout le monde finit par être contagieuse, et c'est payer trop cher un peu de propreté. »

26 novembre. — On a vu peu d'hommes aussi sensibles à la musique que le cardinal Consalvi ; il allait assez souvent le soir chez madame l'ambassadrice de *** ; là, il rencontrait un jeune homme charmant qui savait par cœur une vingtaine des plus beaux airs de l'immortel Cimarosa ; Rossini, car c'était lui, chantait ceux que lui demandait le cardinal ; tandis que Son Excellence s'établissait commodément dans un grand fauteuil un peu dans l'ombre. Après que Rossini avait chanté quelques minutes, on voyait une larme silencieuse s'échapper des yeux du ministre et couler lentement sur sa joue.

C'étaient les airs les plus bouffes qui produisaient cet effet ; le cardinal avait tendrement aimé Cimarosa, et, en 1817, fit faire son buste par Canova. La réaction ultra a exilé dans une petite chambre obscure au Capitole ce buste, qu'on voyait au Panthéon, avec cette inscription :

A Domenico Cimarosa,
Ercole cardinale Consalvi.

Le cardinal écrivit souvent à ses amis de Naples pour leur recommander le fils de Cimarosa, dont il a été impossible de rien faire.

Ischia, le 12 septembre 1828 (article oublié). — Une de nos compagnes de voyage me donne, seulement aujourd'hui, la permission de parler de l'extrême répugnance que lui inspire le climat d'Italie. « Ce soleil toujours sans nuage me brûle les yeux ; cette mer si bleue me fait regretter les bords de notre Océan de Normandie. »

Rien ne rend philosophe comme de telles confidences. Suivant ma façon de sentir, le bonheur du climat d'Italie n'est pas d'avoir chaud, mais de prendre le frais. A Paris, le 8 de juin, nous venons de faire du feu. En Italie, d'avril en octobre,

on n'a jamais cette sensation de vent de nord-est qui me donne de l'humeur. Je conçois certains tempéraments qui éprouvent du malaise à sentir la fraîcheur de la brise de mer qui vient nous chercher sous un berceau de jasmin, dans un des jardins de Pizzo-Falcone, à Naples. Le plaisir indicible que je rappelle par ce peu de mots est bien voisin de celui que donnent la musique de Cimarosa et la *Madone* du Corrége à la bibliothèque de Parme.

A cause du flux et du reflux, l'Océan de Normandie s'environne d'une ceinture de sables et de boue qui n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur quand la côte n'est pas abrupte ; et pendant la moitié de chaque journée cette boue dégoûtante reste à découvert. Les vents terribles de cette grande mer détruisent toute végétation sur ses bords. Près de Gênes, vers Albaro, nous avons habité un jardin dont les orangers penchés sur la mer baignaient leurs branches dans les flots quand il y avait gros temps. Tout celà ne fait pas oublier les aspects brumeux de la côte de Normandie.

Notre compagne de voyage préfère la petite église à demi ruinée de son village au magnifique Saint-Pierre. Je comprendrais davantage cette façon de sentir; mais, je l'avoue, les injures dites au climat d'Italie m'irritent. — C'est probablement l'effet que le présent itinéraire produira sur certaines personnes. « Votre journal me semble l'exagération continuelle d'un menteur d'autant plus impatientant, qu'il travestit des faits que je sais être vrais. Je ne trouve à louer que quelques phrases dans la partie morale et politique. » Tel est le jugement que notre compagne de voyage vient d'écrire à la suite de son opinion sur le climat d'Italie, que je rédigeais sous ses yeux.

27 novembre. — Nous avons passé la matinée dans l'atelier

de Canova, au milieu des modèles de ses statues. Canova est venu trois fois à Paris; la dernière, comme *emballeur*. Il vint reprendre les statues que l'on nous avait cédées par le traité de Tolentino, sans lequel l'armée victorieuse à Arcole et à Rivoli eût occupé Rome. On nous a volé ce que nous avions gagné par un traité. Canova ne comprenait pas ce raisonnement. Élevé à Venise du temps de l'ancien gouvernement, il ne pouvait concevoir qu'un droit, celui de la force; les traités ne lui semblaient qu'une vaine formalité.

Il nous racontait que, lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, en 1803, il eut le bonheur de retrouver à Villers son groupe de *Psyché et l'Amour* (aujourd'hui au Louvre, musée d'Angoulême). « La draperie était horriblement mal faite, ajoutait-il, et tout à fait sans forme. C'est que dans un temps j'avais eu la fausse idée qu'une draperie négligée fait valoir les chairs; j'empruntai un maillet et des ciseaux, et, tous les matins, pendant huit jours, un cabriolet de louage me conduisit à Villers, où je corrigeai autant que possible cette mauvaise draperie. »

Canova disait qu'aucune ville ne lui avait offert un ensemble aussi grandiose que celui formé par le palais des Tuileries, le jardin, la place Louis XVI, la grande allée des Champs-Élysées, la barrière de l'Étoile; le pont de Neuilly et la montée au delà, jusqu'au rond-point. « Un grand obélisque se détachant sur le ciel au rond-point, un arc de triomphe à l'Étoile, des statues sur le pont de Neuilly, quelques grands ornements d'architecture sur les côtés de la route, entre l'arc de triomphe et Neuilly, compléteraient un ensemble qui, à mon avis, n'a jamais existé ni en Grèce ni à Rome. Mais il faudrait, ajoutait-il, l'absence des maisons particulières, toujours si mesquines à Paris et si peu sérieuses. »

J'ai souvent eu l'honneur de traiter avec Canova la question

des *gestes*, si importante pour la sculpture, qui ne peut rien que par les gestes. Cependant la civilisation moderne les proscrit. L'Italie, lorsqu'elle sera arrivée au même degré de civilisation que la France, ne fera-t-elle plus de gestes? Il est constant qu'à Naples, et même à Rome, on aime mieux faire un geste que parler. Cela tient-il à l'état de fatigue ou l'*émotion* jette le cœur, cela vient-il de la peur des espions, ou d'une habitude de plusieurs milliers d'années?

Canova me disait qu'il entra un jour dans l'église de saint Janvier, à Naples; il venait voir la chapelle du saint protecteur, richement parée de tentures de damas rouge, de lustres et de festons. Il trouva tout cela de si mauvais goût, que, sans qu'il s'en doutât, sa figure prit l'expression du mépris. Un Napolitain le remarque, s'approche de lui les deux bras croisés sur la poitrine, et ses mains imitaient le mouvement des oreilles d'un âne: il voulait dire à Canova : « Ne vous étonnez pas, seigneur étranger, ceux qui dirigent la parure de la chapelle de Saint-Janvier sont des ânes. »

Veut-on de petites anecdotes d'atelier? La seconde réplique de la statue de la *Madeleine* de Canova a été faite avec le morceau de marbre enlevé entre les jambes de la statue de Napoléon qui est aujourd'hui dans l'antichambre du duc de Wellington, à Londres. Un buste de Pie VII fut fait avec le morceau de marbre enlevé sous le bras.

Quand on embarqua sur le Tibre cette statue de Napoléon, qui vint par mer en France, on prépara sur le navire un faux plancher mouvant, afin de pouvoir en trois minutes la jeter à la mer si l'on se trouvait poursuivi de trop près par les vaisseaux anglais.

Rome, 28 novembre 1828. — Celle de nos compagnes de voyage qui comprend Mozart me disait ce soir : « La première

vue de Saint-Pierre m'a troublée, mais ne m'a point fait plaisir, bien loin de là. Il m'a fallu défaire l'image toute différente de la réalité que mon imagination m'avait tracée, puis voir et comprendre Saint-Pierre tel qu'il est. Ensuite je n'admirais point ce monument; toutes mes émotions étaient encore pour ce Saint-Pierre que je m'étais figuré d'après vos récits avant d'arriver à Rome. Je commence à peine, après un an, à oublier cette ancienne inclination, et à me complaire dans l'idée de Saint Pierre tel qu'il est. » Le cicerone devait bien se garder de troubler par aucun avis ce beau travail de l'âme.

Ce soir, par un beau clair de lune, nous sommes allés au Colysée; j'avais cru que l'on y trouverait des sensations d'une douce mélancolie. Mais ce que M. Izimbardi nous avait dit est vrai : ce climat est si beau, il respire tellement la volupté, que le clair de lune même y perd toute tristesse. Le beau clair de lune avec sa rêverie tendre se trouve sur les bords du Wendermere (lac du nord de l'Angleterre). Minuit sonnait, le custode du Colysée était prévenu, il nous a ouvert; mais il tenait à nous suivre, c'est son devoir. Nous l'avons prié d'aller nous chercher à la prochaine *osteria* quelques *boccali* de *vin buono*.

Le spectacle dont nous avons joui, une fois seuls dans cet immense édifice, s'est trouvé plein de magnificence, mais nullement mélancolique. C'était une grande et sublime tragédie, et non pas une élégie. On a exécuté fort bien le sublime *quartetto* de *Bianca e Faliero* (de Rossini), sans pouvoir chasser les images imposantes qui nous assiégeaient. Le clair de lune était si vif, que nous avons pu lire plus tard quelques vers de lord Byron.

I see before me the gladiator lie :
He leans upon his hand. — His manly brow
Consents to death, but conquers agony,

And his droop'd head sinks gradually low. —
And through his side the last drops, ebbing slow
From the red gash, fall heavy, one by one,
Like the first of a thunder-shower; and now
The arena swims around him. — He is gone
Ere ceased the inhuman shout which hail'd the wretch who won
He heard it, but he heeded not. — His eyes
Were with his heart; and that was far away,
He reck'd not of the life he lost nor prize,
But where his rude hut by the Danube lay,
There where his young barbarians all at play,
There was their Dacian mother. — He, their sire
Butchered to make a Roman holiday. —
All this rush'd with his blood. — Shall he expire
And unwenged? — Arise! ye Goths, and glut your ire.

Childe Harold, canto IV, stanza 140

« Je vois le gladiateur étendu devant moi, il s'appuie sur sa main. — Son mâle regard consent à mourir; mais il triomphe de l'agonie, et sa tête penchée s'affaisse insensiblement vers la terre. — Les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement de sa large blessure; elles tombent pesamment une à une, comme les premières gouttes d'une pluie d'orage; mais ses yeux expirants se troublent; il voit nager autour de lui ce grand théâtre et tout ce peuple il meurt, et l'acclamation retentit encore, saluant son méprisable vainqueur; il a entendu ce cri et l'a méprisé. — Ses yeux étaient avec son cœur, et son cœur est bien loin! Il ne pense ni à la vie qu'il perd, ni au prix du combat. Il songe à sa hutte sauvage adossée à un rocher sur le bord du Danube. Là, tandis qu'il meurt, ses petits enfants jouent entre eux; il voit leur mère qui les caresse; lui, leur père, est massacré de sang-froid, pour faire un jour de fête aux Romains. Toutes ces pensées s'évanouissent avec son sang. — Mourra-t-il, et sans vengeance? — Levez-vous, Germains, assouvissez votre rage! »

Il était près de deux heures du matin quand nous avons quitté le Colysée.

Je crains de ne pas avoir de place :

1° Pour la description des tapisseries ou *Arazzi* de Raphaël, exposées au Vatican, dans les salles voisines des stanze. Ces morceaux, au nombre de vingt-deux, font beaucoup de plaisir au voyageur qui est à Rome depuis plusieurs mois. Rien peut-être ne fait mieux connaître la manière dont Raphaël envisageait les sujets à traiter en peinture. (Ce qu'un mathématicien appellerait la mise en équation du problème. Voir le *Tremblement de terre*.)

2° J'aurais voulu donner une description du *mécanisme actuel* du gouvernement pontifical. Cela n'est peut-être pas très-amusant ; mais, faute de cette connaissance positive, le voyageur est exposé à se laisser persuader de singuliers mensonges.

3° Je supprime, sans grand regret, deux longues descriptions des statues du Capitole et de celles du musée Pio-Clémentin. On vend la liste de ces statues à la porte des musées. J'ai indiqué l'ouvrage de Visconti, qui donne assez bien leur histoire et les *conditions* que les sculpteurs durent remplir. Je n'aurais pu ajouter que quelques mots d'appréciation ; il aurait fallu parler du *beau idéal*, rien n'est plus difficile.

Pour comprendre les discussions de ce genre, il faut avoir de l'âme. Au lieu de prendre pour vrai ce qu'on a lu dans des auteurs accrédités, il faut interroger ses propres souvenirs, il faut être de bonne foi avec soi-même. Tout cela n'est pas chose facile. Les convenances de tous les instants que nous impose la civilisation du dix-neuvième siècle enchaînent, fatiguent la vie, et rendent la rêverie fort rare. Quand nous rêvons à quelque chose, en France, c'est à quelque malheur d'amour-propre.

Si quelque voyageur se croit la candeur et la sensibilité nécessaires pour sentir le *beau idéal*, je lui indiquerai, non pas assurément comme bonne, mais comme mienne, l'explication qui se trouve au commencement du second volume de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Je n'aurais pu que me répéter ici : à mes yeux, la beauté a été dans tous les âges du monde la *prédiction d'un caractère utile*. La poudre à canon a changé la manière d'*être utile;* la force physique a perdu tous ses droits au respect.

4° J'avais réservé pour la fin de ce voyage dans Rome le journal de nos excursions à Tivoli, à Palestrina, et de nos promenades dans les *ville* des environs. La place me manque. Il aurait fallu porter cet itinéraire à trois volumes, et, en vérité, c'est trop de moitié dans ce siècle, qui n'a qu'une passion : établir un bon gouvernement.

Voici le nom des *ville* qui nous ont fait le plus de plaisir :

Mills, bâtie sur les ruines de la maison d'Auguste : joli portique, fresques de Raphaël, figures de Vénus;

Ludovisi : *Aurore* du Guerchin;

Pamfili : architecture de l'Algarde, et squelettes singuliers tombant en poussière;

Borghèse : statues et beaux jardins;

Albani : statues, belle architecture;

Corsini, sur le penchant du mont Janicule : position délicieuse;

Lante : architecture de Jules Romain;

Aldobrandini, ou du Belvédère, à Frascati;

Giraud, ou Cristaldi : bizarre architecture;

Madama, par Raphaël : perfection de l'architecture gentille;

Mattei, ou du prince de la Paix : bons tableaux;

Medici, ou Académie de France;

Olgiati, ou Nelli, près la villa Borghèse, jadis habitée par Raphaël : trois fresques : un *Sacrifice à Flore;* le *Bersaglio,* beaucoup de belles figures nues; et enfin les *Noces d'Alexandre et de Roxane,* tableau digne de Raphaël;

Poniatowski : architecture de M. Valadier. Cet homme a construit à l'entrée de la rue del Babbuino une maison dont chaque étage a une terrasse. Il a du style;

Villa Adriani, près de Tivoli;

Mellini, au monte Mario : vue magnifique; c'est de là que M. Sickler a pris la vue panoramatique de Rome et des environs. Cette vue nous a été fort utile, ainsi que la notice de soixante-quatorze pages qui l'accompagne.

Quelques accès de colère que nous nous donnions, le gouvernement sera à peu près dans vingt ans ce qu'il est aujourd'hui. Les deux volumes in-quarto formant les Mémoires d'Horace Walpole me semblent une prédiction claire des intrigues par lesquelles nous allons passer d'ici à vingt années. Or, à cette époque, le monde sera bien près de finir pour beaucoup d'entre nous. Il n'est donc pas sage de remettre les jouissances que peuvent nous donner les beaux-arts et la contemplation de la nature au temps qui suivra l'établissement d'un gouvernement parfait. Il y aura toujours de ce côté des sujets de colère, et c'est, selon moi, une triste occupation que la colère impuissante. J'engage le très-petit nombre de personnes qui ont à se reprocher beaucoup d'actions ridicules, inspirées par les passions tendres, à se livrer à l'étude des beaux-arts.

On se trouvera bien de ne parler sur ce sujet qu'à très-peu de gens.

L'état dans le monde n'y fait rien; à Paris, un père qui a du crédit dans la peinture fait son fils peintre. Tel homme tient depuis dix ans l'état d'artiste et vous reçoit dans un atelier arrangé avec le plus de coquetterie et de génie, qui sent

moins les arts que tel pauvre diable en prison pour dettes. J'ai choisi exprès ce point de comparaison. Rien ne me semble plus contraire aux arts que les habitudes en vertu desquelles un homme fait fortune. Après la fortune d'argent, celle qui est notée dans l'*Almanach royal* me semble exprimer le caractère le plus antipathique au culte du beau. Ensuite viendraient dans ma liste d'exclusion l'*esprit d'à-propos* et l'*esprit* tout court. Il faut pour les arts des gens un peu mélancoliques et malheureux.

L'esprit d'ordre annonçant l'absence de la rêverie qui ne trouve rien de si doux qu'elle-même, et renvoie toujours à la minute suivante un arrangement nécessaire, me semble aussi un grand indicatif de l'absence de ce qu'il faut pour sentir le beau.

ÉCOLE FRANÇAISE DES BEAUX-ARTS A ROME.

J'ai lu dans le *Journal des Débats* que l'arrangement actuel est absurde ; les jeunes artistes établis à Rome dans la villa Medici forment, dit-on, une oasis parfaitement isolée de la société italienne, et où règnent despotiquement toutes les petites convenances qui ont étiolé les arts à Paris.

On pourrait établir que les élèves qui ont obtenu le grand prix iraient où ils voudraient en Italie, pourvu que ce fût au delà du Tesin et de la Trebia. Excepté Turin et Gênes, tous les séjours leur seraient permis. On leur payerait d'avance et par trimestre une pension de cent cinquante ou deux cents francs par mois. Si, à la fin de l'année, un élève n'envoyait aucun ouvrage à Paris, sa pension diminuerait de moitié. La troisième année cette pension se réduirait à cinquante francs par mois, si l'élève continuait à ne pas donner signe de travail.

Les ouvrages envoyés à Paris par les élèves seraient jugés

par un jury. Le meilleur ouvrage vaudrait à son auteur une nouvelle pension de deux mille quatre cents francs, payable pendant un an ; des pensions de dix-huit cents francs, douze cents francs et six cents francs, également accordées pour un an, récompenseraient les mérites inférieurs. Le *Moniteur* publierait exactement chaque année le jugement sur les tableaux, statues et gravures envoyés d'Italie.

Mais comment mettre à l'abri de l'intrigue, qui envahit tout à Paris, ces jugements sur les artistes ?

Toute la difficulté est là ; il faudrait le génie de Machiavel pour déjouer l'esprit de coterie.

Je voudrais que les juges qui doivent assigner un rang aux productions des jeunes gens qui demandent à aller en Italie ou qui y sont déjà n'apprissent qu'ils seront juges qu'une heure avant d'entrer en séance.

Supposons qu'il faille onze juges : M. le ministre de l'intérieur convoquerait pour midi vingt-cinq personnes, sans leur indiquer l'objet dont elles auront à s'occuper. Les onze premiers jurés qui arriveraient s'enfermeraient dans la salle d'exposition, et, sans désemparer, iraient aux voix sur le mérite de chaque tableau, dessin ou statue. Le chef de ce jury porterait immédiatement au ministre la décision prise.

Si toute la besogne n'avait pu être expédiée dans cette première session, quinze ou vingt jours après, d'autres personnes convoquées de la même manière iraient aux voix avec les mêmes précautions contre ce qu'on appelle à Paris les *convenances*, les *injustices à réparer*, les *influences des professeurs*, dont chacun à son tour place un élève favori.

La liste de ce jury des arts ne serait pas fort difficile à établir. Il faudrait que, parmi les onze juges, il y eût toujours trois artistes. Ce qu'il y aurait de pis, c'est que tous les onze fussent artistes. Alors l'opinion de la société de Paris, qui, tôt

ou tard, doit faire vivre, par ses *commandes*, le jeune élève dont on décide le sort, ne serait pas représentée.

Quand Charles le Brun, premier peintre de Louis XIV, était le tyran des arts, il avait intérêt à éloigner des occasions de se faire connaître les jeunes artistes dont le mérite, trop différent du sien, aurait pu en dégoûter. Un acteur, nommé Aufrène, et qui avait une déclamation simple, naturelle, non emphatique, débuta au Théâtre-Français du temps de Lekain; il fut repoussé par l'emphase à la mode. Si vous daignez y réfléchir un instant, vous verrez que les jugements des artistes les uns sur les autres ne sont que des *certificats de ressemblance*. Si Raphaël eût trouvé que le *coloris* était le premier mérite d'un peintre, il eût abandonné son style pour prendre celui de Sébastien del Piombo et du Titien.

Un ministre de l'intérieur homme d'esprit arriverait bien vite à former une liste de cent amateurs riches, connus par leur goût pour les arts, et de cent hommes d'esprit qui passent pour les comprendre. Les noms se pressent dans ma mémoire, et les convenances seules m'empêchent de commencer ces deux listes. On pourrait jeter dans l'urne, avec ces deux cents noms, ceux des membres de l'Institut, et ceux des vingt jeunes artistes qui se sont le plus distingués aux dernières expositions.

Ne trouvez-vous pas que onze personnes, désignées par le hasard parmi ces quatre cents noms, arriveront à des résultats moins ridicules que ceux dont on se plaint tous les jours? Le jugement subit, après la convocation, me semble éloigner ce qu'il y a de plus dégoûtant dans les décisions actuelles.

2 décembre. — M. le prince Santapiro, qui arrive de Toscane, prétend qu'un couvent de religieuses à Pise vient de soutenir un siége contre M. l'archevêque de Pise et les gen-

darmes appelés par ce prélat. Plusieurs de ces dames se trouvaient dans un état bien malheureux pour des religieuses. « Eh bien ! répondaient-elles fièrement à l'archevêque, nous avons reçu des visites du Saint-Esprit. » Les gendarmes sont enfin parvenus à forcer les portes du couvent, et les religieuses malheureuses dans leurs amours ont été envoyées aux bains de Saint-Julien.

En vérité je ne puis croire à ce conte, et je voudrais être démenti.

Le prince raconte que rien ne peut égaler l'importance que se donnent les petits sous-préfets ou *delegati* en Toscane. Quand ces messieurs arrivent au spectacle de leur petite ville, si les acteurs sont au second acte, ils s'empressent de recommencer la pièce. — Il est presque impossible, pour un homme riche, de perdre son procès. — Affaire Malaspina.

Dans beaucoup de localités les vertus des magistrats sont perdues pour le public, tant est grand le nombre d'usages exécrables qui ont force de loi. Cette vérité est sentie en Italie par des personnages augustes qui sont les premiers à gémir du bien qu'ils ne peuvent faire. Où trouver, par exemple, un plus honnête homme que M. le grand duc de T.... ou M. l'archiduc R... ? Je n'ai pas loué suivant ses mérites M. le cardinal Spina, qui, de mon temps, était légat tout-puissant à Bologne. Ce prince de l'Église avait l'esprit nécessaire pour voir le bien et la force de caractère qu'il faut pour l'opérer. J'ai connu beaucoup de magistrats intègres qu'un voyageur compromettrait en les nommant. Si j'ose écrire le nom de M. le cardinal Spina, c'est que l'Église romaine est veuve de cet homme illustre.

M. Benedetti, jeune poëte et carbonaro, dit-on, était à Florence en 1822 ; il reçut une lettre imprudente par la poste. L'autorité avait eu l'attention paternelle d'écrire sur le dos de

cette lettre : *Vue à la police*. Le pauvre Benedetti ne comprit pas cet avertissement, il prit un *calessino* et alla sur-le-champ se brûler la cervelle à Pistoja. On a publié beaucoup de vers de M. Benedetti, il n'a manqué à ce jeune homme que d'être plus sévère pour lui-même.

Le prince Santapiro est grand admirateur du talent de M. Niccolini. Ce jeune poëte dramatique n'est pas dramatique, mais fait des vers admirables ; voir *Ino e Temisto, Foscarini* et *Nabuco*, tragédies. Cette dernière est une allégorie contre Napoléon.

Alphonse d'Aragon, premier du nom, fut appelé au trône de Naples par Jeanne II ; ce prince eut un favori, Gabriel Coréale, gentilhomme de sa cour. Coréale mourut, et, dans l'église de Monte-Olivetto, on lit sur son tombeau cette épitaphe naïve, où Marcus remplace Gabriel :

Qui fecit Alphonsi quondam pars maxima regis
Marcus hoc modico tumulatur humo.

Le prince m'explique cette épitaphe singulière, à laquelle je n'avais rien compris.

3 décembre 1828. — J'ai oublié de dire que, dès les premiers mois de notre séjour à Rome, nous avons appris à reconnaître les armes des papes qui ont protégé les arts ; on les trouve sur le moindre pan de mur qu'ils ont fait relever. Les cinq balles ou pilules de la famille Médicis sont connues de tout le monde. Un chêne, *robur*, indique Jules II, qui s'appelait *della Rovere* (du Chêne). Un aigle et un dragon forment les armes de Paul V, Borghèse ; Urbain VIII, Barberini, avait pour armes des abeilles, qui n'étaient pas sans dard, disaient les gens d'esprit de son temps.

Nous nous étonnons souvent du peu de *piquant* que présente

l'esprit du seizième siècle. Les écrivains de ce temps-là étaient fort supérieurs à leurs ouvrages. L'*esprit* exige une certaine dose de surprise et par conséquent d'inconnu. Voiture et Benserade firent le charme d'une des plus aimables cours du monde ; quoi de plus insipide aujourd'hui ? Peut-être l'*esprit* ne peut-il durer que deux siècles. Un jour Beaumarchais sera ennuyeux ; Érasme et Lucien le sont bien.

Il y a un an que M. Dodwell, le mari de la plus jolie femme de ce pays, donna à l'un de nous une liste des lieux situés dans les montagnes près de Rome, où l'on trouve des restes de constructions cyclopéennes. On appelle ainsi depuis quelque temps des murs bâtis en gros blocs de pierre fort bien joints, mais auxquels on a laissé leur forme irrégulière. On ne les a taillés que pour former les joints. MM. Petit-Radel et Dodwell prétendent que ces constructions remontent à onze cents ans avant la fondation de Rome. La pauvre logique se trouve un peu maltraitée dans ce système.

On ne prouve nullement bien, selon moi, que les murs composés de polygones irréguliers, et qu'on appelle *cyclopéens*, soient si anciens. Dans les pays calcaires dont la pierre se casse naturellement en polygones, cette manière de construire, si elle n'est pas la plus expéditive, est au moins celle qui se présente naturellement à des peuples simples. En Espagne, les paysans n'ont pas encore inventé les roues à jantes. Leurs malheureuses charrettes portent sur des roues pleines comme celles des chariots des enfants. Il y a des murs cyclopéens au Pérou. On ne prouve nullement que les murs cyclopéens de plusieurs villes n'ont pas été bâtis depuis la fondation de Rome.

Les joints sont parfaits; on ne pourrait pas y introduire la lame d'un couteau ; mais cette circonstance se remarque dans plusieurs constructions de pierres équarries : par exemple dans les fondements de Pœstum, au *tabularium* du Capitole,

la plus ancienne construction de Rome. Nous avons vu huit ou dix ruines cyclopéennes, mais toujours en pays de montagnes, et de montagnes calcaires. Si le lecteur a de la curiosité ou des doutes, je l'engage à chercher un passage de Vitruve, liv. II, chap. VIII, commençant ainsi : « *Itaque non est contemnenda Græcorum structura,* » etc. Vitruve appelle cette manière de bâtir *emplecton,* et ajoute *qua etiam nostri rustici utuntur.*

Dès le lendemain de notre arrivée, nous vîmes l'*opus reticulatum* au *muro torto,* à trois cents pas à gauche de la porte del Popolo, en allant à la villa de Raphaël. Ce mur, qui penche réellement, est formé de petits morceaux de pierre carrés, qui portent sur un angle comme un V majuscule. La plupart des ruines des environs de la baie de Gaëte sont bâties ainsi.

(On m'annonce que ce volume va finir; j'en suis bien fâché; j'aurais voulu avoir encore cent cinquante pages à ma disposition. Je vais resserrer le plus possible quelques articles de notre journal, relatifs aux premiers mois de 1829.)

4 décembre 1828. — Milady N., piquée d'honneur par le joli concert du jeune seigneur russe dont j'ai parlé, a voulu donner aussi un concert de musique antique. Tamburini s'est surpassé; c'est décidément le premier chanteur du moment; la voix de Rubini tremble un peu, celle de Lablache devient *grasse.* Madame Tamburini, l'une des plus jolies femmes de Rome, a fort bien chanté un air délicieux de Paisiello.

La fête de ce soir était magnifique, mais un peu *collet monté,* comme toutes celles que donnent les familles anglaises. On parlait beaucoup de certains refus d'invitation.

J'ai fui le récit de toutes ces picoteries du Nord, et n'ai voulu parler qu'avec des Italiens. Suivant eux, il y a plus de mélodie dans le seul Paisiello que dans tous les autres compo-

siteurs pris ensemble; ce qui est d'autant plus singulier, que son chant se renferme presque toujours dans une octave. L'orchestre de Paisiello n'est presque rien; par ces deux raisons, il ne forçait jamais la voix de ses chanteurs. Rubini, qui n'a peut-être pas trente ans, est déja usé : c'est qu'il a chanté Rossini, tandis que Crivelli, ténor sublime, chante encore divinement bien à soixante-quatre ans. Il a toujours eu le chant *spianato*.

Les véritables amateurs qui ce soir me faisaient l'honneur de parler musique avec moi méprisent parfaitement Guglielmi père et fils, Zingarelli, Nazolini, qui n'était qu'un *tailleur d'airs*, d'après la portée de la voix de tel ou tel chanteur; Federici, Niccolini, Manfrocci, tous gens *sans idées*.

Ils font, au contraire, le plus grand cas de Raphaël Orgitani, mort très-jeune à Florence; il écrivait dans le style de Cimarosa. Son *Jefte* et son *Medico per forza* sont des chefs-d'œuvre. En trois jours, Rossini pourrait fortifier l'orchestre de ces opéras de façon à les rendre jouables.

Fioravanti a de l'esprit, mais rien que de l'esprit.

M. Mercadante a été quelquefois simple et touchant, comme une belle élégie. *Utinam fuisset vis!* Que n'a-t-il plus de force ! On fait le plus grand cas de M Carafa, à qui l'on doit plus de vingt opéras applaudis.

M. Bellini fera peut-être quelque chose; son *Pirate* est bien; mais il vient de donner un second opéra, la *Straniera*, qui ressemble beaucoup trop au premier. C'est la même nature d'idées, la même coupe. Beaucoup de gens de mérite au dix-neuvième siècle n'ont fait de bien que leur premier ouvrage. Rossini ne peut être jeté dans l'oubli que par un style absolument différent du sien, et M. Bellini le rappelle trop.

Les compositeurs célèbres du dix-huitième siècle *inventaient en mélodie;* tels ont été Buranello, il Sassone (Hasse),

Martini, Anfossi, et Cimarosa, qui s'élève tellement au-dessus d'eux tous. De deux opéras de ces grands hommes on en peut faire un; il ne s'agit que de changer les plus beaux airs en *finale* et en *trio*, et d'ajouter des accompagnements et des ouvertures retentissantes comme des symphonies de Beethowen.

On nous a chanté ce soir l'air du ténor dans la *Flûte enchantée*, de Mozart, au moment où il essaye la flûte. Il n'y a peut-être que cela de bon dans cet opéra; mais les Italiens ont été étonnés, leurs yeux semblaient dire : « Il y a donc une autre musique que celle d'Italie ! »

M. Ghirlanda nous raconte toutes les infortunes de Rossini le jour de la première représentation du *Barbier de Séville* à Rome (1816, au théâtre d'Argentina).

D'abord, Rossini avait mis un habit vigogne, et, lorsqu'il parut à l'orchestre, cette couleur excita une hilarité générale. Garcia, qui jouait Almaviva, arrive avec sa guitare pour chanter sous les fenêtres de Rosine. Au premier accord, toutes les cordes de sa guitare se cassent à la fois. Les huées et la gaieté du parterre recommencent; ce jour-là, il était plein d'abbés.

Figaro, Zamboni, paraît à son tour avec sa mandoline; à peine l'a-t-il touchée, que toutes les cordes cassent. Bazile arrivait sur le théâtre, il se laisse tomber sur le nez. Le sang coule à grands flots sur son rabat blanc. Le malheureux subalterne qui faisait Bazile a l'idée d'essuyer son sang avec sa robe. A cette vue, les trépignements, les cris, les sifflets, couvrent l'orchestre et les voix; Rossini quitte le piano, et court s'enfermer chez lui.

Le lendemain, la pièce alla aux nues; Rossini n'avait pas osé s'aventurer au théâtre ni au café; il s'était tenu coi dans sa chambre. Vers minuit, il entend une effroyable bagarre dans la rue; le tapage approche; enfin il distingue de grands

cris : Rossini ! Rossini ! « Ah ! rien de plus clair, se dit-il, mon pauvre opéra a été encore plus sifflé que hier, et voilà les abbés qui viennent me chercher pour me battre. » On prétend que, dans la juste terreur que ces juges fougueux inspiraient au pauvre *maestro*, il se cacha sous son lit, car le tapage ne s'était pas arrêté dans la rue : il entendait monter dans son escalier.

Bientôt on heurte à sa porte, on veut l'enfoncer, on appelle Rossini de façon à *svegliar i morti*. Lui, de plus en plus tremblant, se garde bien de répondre. Enfin, un homme de la bande, plus avisé que les autres, pense qu'il n'est pas impossible que le pauvre *maestro* ait peur. Il se met à genoux, et, baissant la tête, il appelle Rossini par la chatière de la porte. « Réveille-toi, lui dit-il, en le tutoyant dans son enthousiasme, ta pièce a eu un succès fou, nous venons te chercher pour te porter en triomphe. »

Rossini, très-peu rassuré et craignant toujours une mauvaise plaisanterie de la part des *abatti* romains, se détermine pourtant à faire semblant de s'éveiller et à ouvrir sa porte. On le saisit, on l'emporte sur le théâtre, plus mort que vif, et là il se convainc en effet que le *Barbier* a un immense succès. Pendant cette ovation, la rue de l'Argentina s'était remplie de torches allumées, on emporta Rossini jusqu'à une *osteria*, où un grand souper avait été préparé à la hâte ; l'accès de folie dura jusqu'au lendemain matin. Les Romains, ces gens si graves, si sages en apparence, deviennent fous dès qu'on leur lâche la bride ; c'est ce que nous avons bien vu au carnaval de l'an passé. Celui de cette année s'annonce comme devant être encore plus extraordinaire.

Je me trouvais ce soir chez lady N. avec des Italiens de Venise, de Florence et de Naples. Ces messieurs sont philosophes, et le punch anglais nous disposait à la franchise. Rome était représentée par deux hommes du plus rare mérite : que

ne puis-je les nommer! Les étrangers qui liront ce voyage sauraient dans quelles maisons on peut se faire présenter avec l'espoir de rencontrer la réunion la plus parfaite du plus rare bon sens, de l'âme de feu qu'il faut pour les beaux-arts et d'un esprit étonnant. En 1828, je rencontrais ces messieurs chez une dame française, faite pour comprendre ce que le génie a de plus élevé; en vain se logeait-elle dans les quartiers les plus reculés de Rome, nous faisions chaque soir une lieue dans des rues solitaires; où ne fût-on pas allé dans l'espoir de rencontrer l'esprit le plus vif et le plus imprévu, une franchise parfaite et la plus aimable gaieté?

Cette gaieté n'est pas précisément ce que nous trouvions ce soir au concert de lady N.; mais enfin, dans notre petit coin tout italien, nous n'étions point tristes, le *cant* (hypocrisie de mœurs et de décence) n'avait pu pénétrer jusqu'à nous [1].

Don F. G. nous disait donc : Un prince romain, riche, jeune et galant, s'il est amoureux de la femme d'un menuisier ou d'une femme du *secondo ceto*, de la femme d'un marchand drapier, par exemple, *a peur du mari.*

Ce mari, s'il prend de l'humeur, donnera fort bien au prince un coup de poignard mortel.

Voilà pourquoi Rome l'emporte sur toute l'Italie. Dans les autres villes, un prince jeune, prodigue, amoureux de ses plaisirs, payera le menuisier dont la femme lui plaît, accordera une protection fort utile au marchand de drap, et tout

[1] Lord Byron, parlant de la société anglaise de 1822, s'écrie : « The cant which is the crying sin of this doubledealing and false-speaking time of selfish spoilers. » Préface aux derniers chants de *Don Juan.* Cette ridicule hypocrisie de mœurs rend révoltants, en 1829, beaucoup d'écrits graves qui, sans le *cant*, n'eussent été que plats. On est d'un parti, on veut plaire à beaucoup de gens enrichis et incapables de raisonner juste sur des choses fines, lesquels font la force de ce parti.

s'arrangera le plus pacifiquement du monde. Si, par hasard, le mari est d'humeur revêche, sa colère se bornera à battre sa femme, et il se trouvera héroïque s'il va jusqu'à faire mauvaise mine au prince. Dans certaines villes tout à fait sans préjugés, ou tout à fait sans passions, le mari sera le meilleur ami du prince, et ira commander les dîners à l'*osteria*.

A Rome, je le répète, le mari tuera le prince sans façon.

En 1824, un Anglais donne un fusil de chasse à raccommoder à un armurier de la place d'Espagne; le lendemain, un ouvrier rapporte le fusil en demandant deux écus; ce prix paraît exorbitant à l'Anglais, qui n'en donne qu'un. « Je ne puis laisser le fusil, dit l'ouvrier, mon maître me gronderait; permettez-moi de prendre la baguette, vous viendrez la chercher à la boutique et parler au maître. »

Le jeune Anglais arrive dans la boutique, réclamant sa baguette : bientôt il y a altercation; les Romains prétendent que l'Anglais donna un coup de cravache au maître armurier. Le fait est que l'Anglais et l'armurier se battaient quand entra dans la boutique un jeune ouvrier attiré par le bruit. Voyant son maître battu, ce jeune homme saisit une vieille lame d'épée qui était abandonnée sur le pavé, et la plonge dans la cuisse de l'Anglais, qui fut sur le point d'en mourir.

Les Anglais qui se trouvaient à Rome jetaient feux et flammes. Le cardinal Cavalchini dit d'un grand sang-froid : « Il paraît que MM. les Anglais sont habitués à battre les ouvriers en Angleterre et en France. Pourquoi viennent-ils à Rome? Est-ce qu'ils ignorent le vieux proverbe : « *Si vivis Romæ, ro-* « *mano vivito more.* »

Je ne doute pas que le grand nom de Romain n'ait beaucoup contribué à donner au peuple cette élévation de caractère. Lors de la république romaine, en 1798, de simples ouvriers se firent soldats, et, dès le premier jour qu'ils virent

l'ennemi, donnèrent des preuves d'une bravoure héroïque.

Mais le Romain ne se bat que quand il est en colère. Il méprise le voisin, ou ne pense à lui que pour le haïr. Ce respect pour les autres que les peuples vaniteux appellent *honneur* lui est inconnu. Essayez de battre un ouvrier à Paris, à Londres et à Rome, vous verrez que le Romain sera assez *méchant* pour se venger. — Nous avons quitté notre philosophie pour aller voir danser les filles de madame la duchesse Lante; ce sont, à mon avis, les plus belles personnes de Rome. Mesdames Orsini et Dodwel étaient bien jolies ce soir.

Vers la fin de la soirée a paru M. Savarelli, un de nos amis qui arrive du nord de l'Italie. Il est enchanté de Milan : c'est la ville du plaisir, rien ne peut lui être comparé en ce genre; Turin et Gênes ont l'air de prisons.

M. de Metternich vient de changer de système à l'égard des Milanais; il veut les séduire par la volupté. « Je crois, dit M. Savarelli, que tous les jolis officiers de hussards de l'armée autrichienne se sont donné rendez-vous à Milan. La noblesse boudait et économisait depuis Marengo ; voilà vingt-neuf ans. Aujourd'hui on n'entend parler que de bals et de festins. Le luxe des chevaux anglais est poussé à un point de dépense incroyable. »

M. Volpini, secrétaire général de la police, jeune homme fort poli, disait à M. Savarelli que depuis deux ans on n'a chassé que trois Français, M. H. B. [1] était l'un des trois. M. Lorenzani-Langfeld, le directeur général de la police, expliquait à M. Savarelli le nombre des patrouilles par la quantité de *masnadieri* (voleurs) qui rôdent autour de Milan. Savarelli n'a garde de croire à ces voleurs; mais il voit dans ce propos une attention polie de M. de Langfeld, qui veut que les patrouilles

[1] L'auteur de ce livre, M. Henry Beyle. — Note des éditeurs.

destinées à contenir cette *colonie* n'effarouchent pas les plaisirs. Savarelli nous conte des anecdotes charmantes; en un mot, la volupté est la reine de cet aimable pays, finit-il par nous dire. Milan va oublier 1810, et redevenir tout doucement à ce qu'elle était en 1760, quand Beccaria écrivait : Nous sommes ici cent vingt mille habitants, et il n'y en a pas douze qui songent à autre chose qu'à la volupté.

M. de Walmoden, général commandant les garnisons de la Lombardie, et M. de Strasoldo, gouverneur, luttent entre eux à qui donnera les fêtes les plus aimables. Ces messieurs ne montrent de mauvais goût qu'en faisant de temps en temps des plaisanteries amères sur le *Constitutionnel* et le *Figaro*. Ces mots maladroits peuvent rappeler aux bons Milanais qu'ils sont un peu esclaves.

Rubini chante chaque soir trois airs nouveaux à la Scala; ce théâtre fait tout au monde, mais en vain, pour lutter avec madame Pasta, qui chante au petit théâtre de Carcano. Les gens d'esprit se réunissent dans un café près de la Scala, et là, jusqu'à trois heures du matin, on parle de musique, d'amour et de Paris [1].

Milan est sans doute, dans ce moment-ci, l'une des villes les plus heureuses du monde. Les chefs autrichiens sont gens d'esprit; et, après avoir échoué par la rigueur, veulent essayer de la séduction. Regretter l'existence politique que Milan avait sous Napoléon quand elle était la capitale de l'Italie sera bientôt, aux yeux des jolies femmes, une marque de vieillesse et de tristesse insupportable.

10 décembre 1828. — Nous venions de revoir cette ébauche

[1] The day of paq, 1829, nopr bylov; the 21 of june nop bywa and hap. Ever sanscrit. Drama forpr. The death of Crescentius.

de Michel-Ange qui est sous une porte cochère dans le Corso, à côté de San-Carlo, quand de grands cris nous ont fait regarder un homme qui fuyait. On nous a dit : « C'est un garçon meunier qui vient de tuer un riche marchand de blé qui était l'amant de sa femme. »

Nous étions à pied, et, malgré la terreur de nos compagnes de voyage, nous avons suivi de loin le mari jaloux. Il est allé tomber sur les degrés de Sainte-Marie-Majeure, après avoir couru près d'une demi-heure. La police a placé à l'instant une sentinelle pour surveiller l'assassin, pendant qu'on allait chercher l'autorisation nécessaire pour l'arrêter sur les marches de l'église. La populace du quartier de' Monti entourait l'assassin et la sentinelle, qui se regardaient. Placés à une fenêtre voisine louée sur le moment, nous attendions la fin de cette aventure, quand tout à coup nous avons vu le peuple faire irruption entre la sentinelle et le garçon meunier, qui a disparu.

Dans le Corso, au moment où il sortait de la maison du riche marchand de blé, le peuple criait : « *Poveretto !* » Nous pensions que cette marque d'intérêt était accordée à l'homme qui expirait ; pas du tout : il s'agissait de celui qui venait de se venger.

11 décembre. — La *tramontana* (c'est l'incommode vent du nord) porte sans doute à l'assassinat. Voici ce qui s'est passé cette nuit dans la Via Giulia, derrière le palais Farnèse. Un jeune homme, qu'on dit horloger, faisait la cour depuis plusieurs années à Métilde Galline. Il l'a demandée à ses parents, qui la lui ont refusée parce qu'il n'avait rien ; Métilde n'a pas eu assez de caractère pour prendre la fuite avec lui. On l'a mariée à un riche négociant, et la cérémonie a eu lieu hier. Pendant le repas de noce, le père et la mère de Métilde ont

éprouvé de vives douleurs; ils étaient empoisonnés, et sont morts vers minuit. Alors le jeune homme, qui, déguisé en musicien, rôdait autour de la salle à manger, s'est approché de Métilde et lui a dit : « A nous maintenant! » Il l'a tuée d'un coup de poignard et lui après. Aussitôt la mort du père et de la mère, le mari futur, comprenant de quoi il s'agissait, avait pris la fuite.

12 décembre 1828. — Que ne donnerais-je pas pour pouvoir faire au lecteur qui a eu la bonté de me suivre jusqu'ici ce que c'est que la *tranquillité de physionomie* d'une belle Romaine! Je suis convaincu qu'un homme qui n'est pas sorti de France ne peut s'en faire d'idée. A Paris, l'usage du monde et une certaine disposition à *être plu* se marquent par un mouvement imperceptible des yeux et des coins de la bouche, qui peu à peu devient habitude.

Une Romaine regarde la figure de l'homme qui lui parle comme le matin, à la campagne, vous regardez une montagne. Elle se croirait extrêmement sotte de montrer des dispositions à sourire avant qu'on lui dise quelque chose qui mérite qu'elle rie. C'est cette parfaite immobilité de leurs traits qui rend si flatteuse la moindre marque d'intérêt. J'ai suivi à la campagne, quelquefois trois jours de suite, l'expression des traits d'une jeune Romaine : ils étaient immobiles, et rien ne les faisait sortir de cette expression. Ils n'avaient point d'humeur, ils n'étaient point sévères, hautains, ni rien en ce genre, ils étaient seulement *immobiles*. L'homme le plus philosophe se dit : « Quel bonheur de rendre folle d'amour une telle femme! »

15 décembre. — Journée passée à la bibliothèque du Vatican, recherches sur Crescentius, saint Nil, Tamnus et saint Romuald. — Beaucoup de manuscrits romains ont fait le voyage

de Paris du temps de Napoléon, et sont revenus ici sans avoir été regardés. Un seul savant, qui travaillait pour M. de Châteaubriand, en explora quelques-uns. « Les plus terribles pour certaines prétentions, me disait ce soir M. l'abbé B**, ont été détruits ou du moins volés, pour être vendus à des Anglais. » « Monsignor Altieri fait fortune à ce métier, » disait Paul-Louis Courier en 1804.

Ce voyage à Paris sert de texte aux plaisanteries des savants allemands. Je vois que, parmi les peuples d'Europe, le Français joue le rôle d'un fat plein de mérite. Anecdote du Jupiter Feretrius. Un savant français fait de cette épithète fort connue de Jupiter un *roi Feretrius*, jusqu'à lui ignoré dans l'histoire, et traduit hardiment : *Jupiter et le roi Feretrius*. Un trait pareil perdrait un homme en Allemagne ou en Italie, où l'on a encore le loisir de penser aux *choses littéraires*. Là tous les écrivains se connaissent et les journaux ne peuvent faire les réputations. En France, les journaux auront créé la liberté et perdu la littérature.

16 décembre. — Pour obtenir un passe-port pour Naples, il faut que l'ambassadeur de France à Rome réponde *personnellement* du voyageur. Or, c'est ce qu'un ambassadeur peut refuser très-raisonnablement, car, enfin, je n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement de ce grand personnage. Maintenant, messieurs les voyageurs de Paris à Saint-Cloud, moquez-vous bien de M. Tambroni, sujet de l'Autriche, qui aime à s'entendre appeler *cavaliere*, et accusez-le de petite vanité. Ce titre dérive de la croix de la Couronne de fer, que jadis Napoléon lui donna. L'Autriche le chicane, elle voudrait que cet homme d'esprit signât : *Tambroni, cavaliere della Corona di ferro* (chevalier de la Couronne de fer), et non pas *cavaliere Tambroni*. Cette manière d'écrire ne doit appartenir, dit l'oli-

garchie de Vienne, qu'aux nobles de naissance. En effet, *cavaliere*, en Italie, veut dire *noble*, et comme il n'y a pas de *de* dans cette langue, un étranger peut demander d'un Falconieri, par exemple : « Est-il noble ? »

Sir William R. disait fort bien ce soir : « Les bonheurs de vanité sont fondés sur une comparaison vive et rapide avec les *autres;* il faut toujours les *autres :* cela seul suffit pour glacer l'imagination dont l'aile puissante ne se déploie que dans la solitude et l'entier oubli des *autres.* »

18 décembre. — Rome n'est rien moins que gaie et retentissante du mouvement et du tapage d'une grande capitale comme Naples. Les premiers jours on se croit en province. Toutefois on s'attache singulièrement à cette vie tranquille qu'on trouve ici. Elle a un charme qui amortit les passions inquiètes. Un Français, homme d'un esprit naïf, juste et profond, me disait hier : « En vérité, je voudrais que le pape me fît monsignore. Je passerais ici ma vie à contempler les monuments et à deviner leur origine. »

Du temps du cardinal Consalvi, j'eusse partagé ce vœu : Rome serait une retraite fort douce contre le monde, les intrigues, les passions,

And their sea of troubles.
(*Hamlet.*)

Voilà le sentiment qui peuplait les cloîtres au treizième siècle.

20 décembre 1828. — En ce pays, le gouvernement touche à tout ; les particuliers ne peuvent rien faire sans permission, tout le monde cherche à obtenir un privilége. Malgré soi, l'é-

tranger éprouve le désir de se faire une idée de cette action gouvernative, dont les effets l'environnent de tous côtés; rien n'est plus difficile. La plupart des actes du gouvernement papal sont une dérogation à une règle, obtenue par le crédit d'une jolie femme ou d'un gros moine.

On trouve souvent le nom de *cardinal* dans les lettres de saint Grégoire V; mais ce mot y exprime le chef d'une église. Dans ces temps où le despotisme était rare, parce qu'il y avait du courage individuel et chez les chefs peu de moyens de séduction, les prêtres et les diacres de l'Église romaine gouvernaient avec le pape, qui n'était point un despote. Pendant les interrègnes, ils gouvernaient le diocèse de Rome, et même l'Église universelle. Les prêtres et les diacres de l'Église romaine choisissaient ordinairement le pape parmi eux. Les actes des conciles tenus avant l'an 1000 font voir que les évêques précédaient les cardinaux. Les diacres-cardinaux étaient fort inférieurs aux autres.

Enfin, en 1179, dans le troisième concile de Latran, Alexandre III ordonna que l'assentiment des deux tiers des cardinaux suffirait pour l'élection du pape. Innocent IV leur donna le chapeau rouge en 1244. Cette couleur fut choisie pour montrer aux cardinaux qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour la défense de l'Église. Paul II donna aux cardinaux la calotte rouge vers 1450, et Alexandre VII décida, vers 1666, qu'ils ne porteraient jamais le noir, pour aucune espèce de deuil.

Il n'y avait que sept cardinaux en 1277; il y en avait vingt en 1331. Sous Léon X, on en compte environ soixante. Enfin, Sixte-Quint, considérant que Jésus-Christ avait eu soixante-dix disciples, ordonna, en 1586, que tel serait le nombre des cardinaux. Mais ce prince habile voulut qu'il y en eût toujours quatre tirés des ordres religieux mendiants.

Parmi les soixante-dix cardinaux, six sont évêques, cinquante ont le titre de *cardinal-prêtre*, et quatorze sont *cardinaux-diacres*. L'aimable cardinal Consalvi n'a jamais été que diacre, et ne se considérait nullement comme prêtre. M. le cardinal Albani, cardinal depuis 1801, n'était pas même sous-diacre en 1823; il ne prit les ordres que pour entrer au conclave, où nul laïque ne peut être admis.

Les six cardinaux-évêques sont ceux de Porto, d'Albano, de Sabine, de Frascati, de Palestrina et de Velletri. Les cinquante églises principales de Rome servent de titre aux cinquante cardinaux-prêtres. Les quatorze diaconies des cardinaux étaient autrefois des chapelles annexées à des hôpitaux, dont les diacres avaient la direction.

Les places de camerlingue, de vice-chancelier, de vicaire et de secrétaire d'État sont occupées par des cardinaux.

On a vu sous Napoléon le secrétaire d'État de France (M. Maret) d'abord n'être pas ministre; ensuite on l'a vu ministre, et enfin le premier des ministres. Une révolution semblable a eu lieu à Rome. Il y a cent cinquante ans que la place de secrétaire d'État n'avait presque pas d'importance; aujourd'hui, pour les affaires temporelles des États du pape, il est premier ministre; et, comme il voit souvent Sa Sainteté, il a une grande influence, même sur les affaires ecclésiastiques.

Le cardinal camerlingue est ainsi appelé, parce qu'il est à la tête de la *camera apostolica*, ou des finances de l'État. Le jour de la mort du pape, son autorité devient immense; la garde suisse l'accompagne partout, on bat monnaie en son nom et à ses armes; c'est lui qui ôte l'anneau du pêcheur du doigt du pape défunt, et il prend à l'instant possession du palais. Dans le temps de la puissance des cardinaux-neveux, ils étaient ordinairement camerlingues; le président de Brosses décrit d'une manière fort pittoresque la conduite du terrible cardi-

nal Albani, camerlingue en 1740, lors de la mort de Clément XII.

« Rome, 10 février 1740.

« Enfin, le fidèle Pernet, entrant ce matin dans ma chambre, vient de m'annoncer que tout était consommé pour le vicaire de Jésus-Christ; il est mort entre sept et huit heures du matin. J'entends déjà sonner la cloche du Capitole et battre le tambour dans notre quartier. Je vous quitte.

« Je viens de voir, au palais de Monte-Cavallo, une triste image des grandeurs humaines; tous les appartements étaient ouverts et désertés; je les ai traversés sans y trouver un chat, jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit et gardé par quatre jésuites qui récitaient des prières ou en faisaient semblant. Le cardinal-camerlingue (Annibale Albani) était venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé, à diverses reprises, d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : Lorenzo Corsini ! et, voyant qu'il ne répondait pas, il a dit : « Voilà ce qui fait que votre fille est muette; » et, lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. Tout le monde l'a suivi lorsqu'il est sorti. Aussitôt après, comme le corps du pape doit rester longtemps exposé en public, on est venu lui raser le visage et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette grande pâleur de la mort. Je vous assure qu'en cet état il a meilleure mine que je ne lui ai vu durant sa maladie. Il a naturellement les traits assez réguliers; c'est un fort beau vieillard; son corps doit être embaumé ce soir. Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettent la ville en mouvement : les obsèques, le catafalque, les préparatifs du conclave. Le camerlingue commande souverainement pendant la vacance. Il a le droit pendant quelques jours de

faire frapper la monnaie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la monnaie que si, dans l'espace des trois jours suivants, il n'en avait pas fabriqué pour une certaine somme, fort considérable, il le ferait pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer; ce terrible camerlingue est homme de parole. »

Je supprime une description du gouvernement pontifical qui prendrait au moins vingt pages. Tout sera peut-être changé quand on lira ceci.

Le premier pape qui aura une tête administrative supprimera tout ce qui existe et établira quatre ministres avec les attributions qu'ils ont en France, savoir :

1° Un ministre des affaires ecclésiastiques;

2° Un ministre des affaires étrangères et de la police;

3° Un ministre de l'intérieur et de la justice;

4° Un ministre des finances.

Le bienfait serait complet si, avec cette organisation nette, précise, et quatre ministères, le pape donnait à ses sujets le Code civil des Français et leur organisation judiciaire. C'est ainsi que le roi de Prusse fait oublier la charte qu'il promit en 1813.

22 décembre. — Nous avons vu ce matin beaucoup de statues modernes qui veulent représenter des héros ou prétendus tels, morts il y a quelques années.

Rien de tout cela n'approche du *Bonchamps* de M. David. Dans l'église de la petite ville de Saint-Florent, en Vendée, le marquis de Bonchamps, blessé à mort, est représenté sur son tombeau au moment où il ordonne d'accorder la vie à cinq mille soldats républicains qui viennent d'être faits prisonniers

à la bataille de Cholet. La blessure du héros a permis à M. David de le représenter à demi nu. Rien de plus simple, de plus vrai, et, par conséquent, rien de plus touchant que cette statue, plus grande que nature. Elle est placée dans l'église même où furent renfermés les cinq mille prisonniers de guerre sauvés par le mot de Bónchamps.

Il y a quelque chose de mou et de niais dans les bustes de la sculpture moderne en Italie : voir le buste de lord Byron par M. Thorwaldsen ; voir tous les bustes réunis au Capitole, dans ce qu'ils appellent la *Protomothèque*, à droite en arrivant sur la place. Nous n'avons rien vu, je ne dirai pas de supérieur, mais de comparable aux bustes de MM. de Béranger, Châteaubriand, de la Fayette, Grégoire, Rouget-Delisle, Rossini, par M. David.

Frédéric remarquait ce soir que rien n'hébète un Français médiocre comme un trop long séjour en Italie. Il devient grossier ; son esprit, qui n'est plus avivé par la crainte de l'épigramme, tombe dans la torpeur, et aucun mouvement passionné ne vient remplacer le silence de l'esprit.

J'ai un genre de mensonge à me reprocher : les mœurs de Ferrare ne sont nullement celles de Bologne ou de Padoue. Tout change en Italie à chaque vingt lieues de distance, et cependant, pour n'être pas indiscret, il a fallu changer le lieu de la scène des petites anecdotes que je rappelle. Je n'ai pu conserver à chaque ville d'Italie sa physionomie originale.

Dans un grand bal donné à Brescia au Casino des nobles, le jeune Vitaliani de Crémone se promenait d'un air désœuvré et même embarrassé. Ses dix-neuf ans en étaient cause. Il est accosté par un homme d'un certain âge, qu'il connaissait pour être l'un des *patiti* de la jolie et brillante comtesse Pescara. « Mon cher enfant, lui dit le *patito*, je sais que vous désirez être présenté à la comtesse Pescara ; venez, elle est ici,

je me charge de la *cerimonia*. — Qui? moi! à la comtesse Pescara? répond le jeune homme en rougissant, oh! non, je n'y pense pas du tout! — Quel enfantillage! Je suis sûr du contraire, vous en mourez d'envie, allons, venez avec moi. »

Le jeune homme, par timidité, résiste et s'éloigne. Le pauvre *patito* va rendre compte de sa mission, et on lui dit qu'il n'est qu'un sot et un maladroit.

Un instant après, dans une porte où la foule se pressait, la comtesse Pescara donne un petit coup d'éventail sur l'épaule de Vitaliani, et lui dit avec un charmant sourire : « Vous êtes présenté. — Quoi, madame! dit Vitaliani en rougissant. — Je désire vous voir dans ma société, venez chez moi demain à deux heures. »

Le feu monte au visage du jeune homme, il ne trouve rien à dire, salue gauchement et s'éloigne. Il ne dormit pas de la nuit, et arriva plus mort que vif au rendez-vous du lendemain. On prévoit le dénoûment; de sa vie Vitaliani n'avait été aussi heureux. Le soir, ivre de bonheur et de joie, il rencontre madame Pescara au théâtre; il veut l'aborder, elle répond à peine, et par quelques mots insignifiants. Le lendemain il la retrouve dans une soirée nombreuse, elle a l'air de ne le plus connaître. Le surlendemain elle ne le connaît absolument pas et demande tout haut : « Quel est donc ce grand jeune homme blond qui me regarde sans cesse? Je ne l'ai vu nulle part, il sort sans doute du collége? »

Le prince don C. P. soutient que ces traits-là sont fort rares à Rome, où ils nuiraient à la réputation d'une femme. Cet aimable jeune homme veut connaître la France et l'effet d'un gouvernement représentatif; il me consulte sur le projet de venir habiter pendant un an une petite ville du Midi. « Vous vous y ennuierez à périr, et ne trouverez pas un salon ouvert. Il n'y a plus de société; le Français, qui aimait tant à parler et

à dire ses affaires, devient insociable. Si vous trouvez un homme très-poli et liant, remarquez qu'il a plus de cinquante ans.

« Les destitutions du ministère Villèle ont rompu toute société à Cahors, à Agen, Clermont, Rhodez, etc. Peu à peu, la peur de perdre sa petite place a porté le bourgeois à rendre plus rares ses visites à ses voisins, il va même moins au café. La crainte de se compromettre fait que le Français de trente ans passe ses soirées à lire auprès de sa femme. On vous prendra pour un espion; votre séjour fera la nouvelle du pays, peut-être serez-vous insulté. Le Français n'est plus ce peuple qui cherchait à rire et à s'amuser de tout.

« Les salons de Paris seraient aussi froids et aussi ennuyeux que ceux de province; mais 1° le médecin, le peintre, le député, y arrivent pour avancer leur fortune et faire du charlatanisme; 2° on y apprend des nouvelles; 3° les hommes que réunit une grande ville au nombre de plus d'un demi-million sont forcément moins bêtes et moins méchants. Vous trouverez trop souvent dans nos petites villes le désir de thésauriser inspiré par la peur de l'avenir et l'impossibilité de dépenser son revenu avec agrément.

« A Dijon, ville de gens d'esprit, j'ai remarqué qu'on ne reconnaît la supériorité d'un homme célèbre né à Dijon que lorsqu'on est bien sûr qu'il n'a plus de petits-fils ou de cousins qui pourraient tirer vanité de sa réputation. Au lieu de gaieté et de la soif de s'amuser, vous trouverez en France de l'envie, de la raison, de la bienfaisance, de l'économie, beaucoup d'amour pour la lecture. En 1829, les petites villes les plus gaies et les plus heureuses sont celles d'Allemagne qui ont une petite cour et un petit despote jeune. »

23 décembre 1828. — Nous sortons de l'Académie d'ar-

chéologie qui se réunit près du palais Farnèse. Ces gens-ci ne sont pas intrigants ; on voit qu'ils travaillent leurs ouvrages et non pas leurs succès. Ce dont ils parlent, ils l'ont étudié sérieusement, chacun suivant les forces de son esprit. Les savants de Rome vivent seuls ; mais aussi, soustraits à la plaisanterie par leur vie solitaire, dès qu'un fait leur convient, ils le *regardent comme prouvé*. Je leur croirais volontiers un tact extrêmement fin pour ce qui concerne le *style* en architecture. La forme des lettres d'une inscription leur montre tout de suite qu'elle est de tel ou tel siècle.

Chaque jour l'on découvre ici quelque monument. Hier on a trouvé, près du tombeau de Cecilia Metella, la pierre tumulaire d'un colonel de cavalerie, mort à dix-neuf ans sous les premiers empereurs. Trois membres de l'Académie sont allés ce matin descendre dans la fouille, et ce soir ont fait un rapport sans goût ni grâce, mais fort substantiel. Un ou deux des savants derrière lesquels nous étions assis ont tout à fait la mine de charlatans de place, défaut qui, chez les dentistes, par exemple, n'exclut nullement la plus grande habileté. — Terreur d'un savant qui critiquait devant nous une opinion qu'on sait protégée par le pape régnant ; mais, en revanche, ton méprisant et indécent avec lequel on parle du pape dernier mort, ne l'appelant jamais que par son nom de famille Chiaramonti.

Le séjour à Rome fait naître le goût pour l'art ; mais les dispositions naturelles ou l'esprit d'opposition lui donnent souvent une direction singulière. Ainsi, trois d'entre nous qui, avant le voyage de Rome, ne regardaient pas un tableau, soutiennent avec feu que Rubens est le premier des peintres, et que sir Thomas Lawrence fait mieux le portrait que le Morone, le Giorgion, Paris Bordone, Titien, etc.

Sir Thomas Lawrence sait donner aux yeux une expression sublime, mais toujours la même ; les chairs de ses visages ont

l'air *molles* et tombantes. Il dessine d'une manière trop ridicule aussi les épaules de ses portraits. A mon gré, rien ne fait mieux connaître un homme qu'un portrait d'Holbein; voir au Louvre le simple profil d'Érasme.

On parle souvent, quand on est à Rome, des visites des barbares qui sont venus la ravager et détruire les monuments romains. Cette idée, comme tout ce qui n'est pas net, tourmente l'imagination. Malgré la crainte de faire un trop gros volume, je place ici le commencement d'un article sur les barbares. La plupart avaient la bravoure et la liberté, et de grands restes des mœurs décrites par Tacite dans sa Germanie.

1. Alaric, roi des Goths, prend Rome l'an 410. C'est Paul Diacre qui raconte cette invasion, liv. XII. Cherchez le récit original qui n'est pas long et qui a été défiguré par les savants.

L'armée d'Alaric ne resta dans Rome que trois jours; les ravages furent plus grands dans la campagne que dans Rome même. Alaric plaça son camp dans le voisinage de la porte Salara, la dévastation s'étendit vers Baccano et Monterotondo.

Après qu'Alaric fut mort à Cosenza, les Goths revinrent à Rome, menés par leur nouveau roi Athaulf. Tout le pays, sur la route de Terracine à Rome par les montagnes, fut ravagé.

2. En 424, Genseric, roi des Vandales, entra dans Rome, qui ne se défendit pas. Il n'y resta que quinze jours. (Voir Paul Diacre, liv. XV.) Genseric emporta tout ce qu'il put en statues et objets d'art. Les supplications du pape saint Léon eurent un grand succès auprès de lui; mais tout le plat pays entre Rome, Naples et la mer, fut mis à feu et à sang.

3. En 1472, Ricimer, roi des Goths, entra dans Rome qui fut pillée; beaucoup de maisons furent brûlées. (Paul Diacre, liv. XVI.) Ricimer arriva par Civita-Castellana et Sutri.

4. De 520 à 530, Odoacre, roi des Hérules, ravagea deux fois la campagne de Rome. La première, quand, après l'abdication d'Augustule, il vint prendre possession de Rome; la seconde, quand, fuyant Théodoric, roi des Ostrogoths, qui l'avait battu près d'Aquilée et de Vérone, Rome refusa de lui ouvrir ses portes. (Paul Diacre, liv. XVI.)

5. En 527, Vitigès, roi des Goths, assiége Rome, que Bélisaire dé-

fend pendant un an, et que le barbare ne peut prendre ; il s'en venge en ordonnant à ses troupes d'anéantir dans la campagne de Rome tout vestige de civilisation. Il prit à tâche de faire détruire les monuments et aqueducs qui se trouvaient sur la voie Appienne, de Rome à Terracine. (Paul Diacre, liv. XVII.)

6. De 546 à 556, Totila, roi des Goths, acheva la ruine des environs de Rome. Après un siége de plusieurs mois il entra dans Rome par la porte d'Ostie; il était arrivé par Palestrina et Frascati. Il eut le projet de raser Rome. (Voir Muratori, tome III; Procope, liv. II; Paul Diacre, liv. XVII.)

7. Enfin les Lombards achevèrent la désolation de la campagne de Rome, et firent plus de mal à eux seuls, disent les historiens contemporains, que tous les barbares qui les avaient précédés. Ils vinrent la première fois en 593, et la seconde longtemps après, en 755, sous leur roi Astolphe. (Voir Muratori, tom. III, p. 96 et 177; Baronius, historien vendu à la cour de Rome, tom. X.)

Nous arrivons à l'histoire plus compliquée des invasions de l'empereur Henri IV, de Robert Guiscard et des Sarrasins. Sur toutes ces choses, cinquante pages des auteurs originaux en apprennent plus que cinq cents lues dans les écrivains modernes, presque tous vendus au pouvoir ou à un système.

25 décembre 1828. — Nous sommes allés ce matin, pour la dixième fois peut-être, à la messe papale; c'est comme la réception du dimanche aux Tuileries. On célèbre cette messe à la chapelle Sixtine, quand le pape occupe son palais du Vatican ; et à la chapelle Pauline, quand Sa Sainteté habite le Quirinal. Cette messe a lieu tous les dimanches et jours de fête, et, quand le pape se porte bien, il n'y manque jamais. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange occupe le mur du fond de la chapelle Sixtine, grande comme une église. Les jours de chapelle papale, on cloue contre cette fresque un morceau de tapisserie qui représente l'*Annonciation de la Vierge* par le Barroche; c'est devant ce morceau de tapisserie qu'est placé l'autel. Assurément rien d'aussi barbare n'a lieu en France. Le pape entre par le fond de la chapelle et s'assoit à la gauche

des spectateurs, sur un fauteuil dont le dossier est fort élevé. Ce trône est recouvert d'un baldaquin. M. Ingres a exposé en 1827 un petit tableau qui donne une idée parfaitement juste de cette cérémonie et de la chapelle Sixtine.

Le long du mur, à gauche, sont assis, revêtus de leur robe rouge, les cardinaux évêques et prêtres. Les cardinaux diacres, en fort petit nombre, se placent à la droite du spectateur et vis-à-vis du pape. La messe papale est le rendez-vous de tous les courtisans. Une assez grande quantité de moines a droit d'y assister, et n'y manque pas. Ce sont les généraux d'ordre, les *procureurs*, les *provinciaux*, etc. Ces derniers personnages ne sont séparés du public que par une barrière de cinq pieds de haut, en planches de noyer. Il n'est point difficile à un étranger un peu adroit de lier conversation avec eux. Si l'étranger veut s'amuser à professer une admiration sans bornes pour les jésuites, il verra la plupart de ces moines, et surtout ceux qui sont habillés de blanc, comme le cardinal Zurla, trahir une antipathie bien décidée pour les disciples de Loyola.

Ces conversations ont lieu avant le commencement du service divin et pendant qu'on attend le pape. On voit arriver successivement tous les cardinaux. Chacun de ces messieurs, en entrant dans la chapelle, va se mettre à genoux sur un prie-Dieu placé en face de l'autel, et y reste trois ou quatre minutes, comme enseveli dans la prière la plus fervente; plusieurs cardinaux s'acquittent de cette cérémonie avec beaucoup de dignité et d'onction. Parmi les plus dévots nous avons remarqué ce matin le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, et le beau cardinal Micara, général des capucins : celui-ci conserve la barbe et l'habit de son ordre; il en est de même de tous les cardinaux moines; ils ne sont cardinaux que par la calotte rouge.

Nous avons remarqué parmi les courtisans deux moines vêtus de blanc, dont le costume est fort élégant. Ces messieurs ont eu la bonté de nous nommer les cardinaux qui entraient. Il est important d'être vêtu avec beaucoup de soin; ces bons moines sont fort curieux d'examiner les croix et les décorations, et ne prisent un homme que par l'habit.

30 décembre 1828. — Nous faisons des visites d'adieu à quelques monuments dont j'ai oublié de parler. Nous sommes allés ce matin, par un beau froid, à l'église de Sainte-Agnès hors des murs; c 'est un des plus jolis buts de promenade.

A environ un mille hors de la porte Pia, on aperçoit une petite église dans laquelle on descend par un magnifique escalier de quarante-cinq marches, sur les murs duquel on voit, à droite et à gauche, plusieurs inscriptions sépulcrales. Cette façon d'entrer dans l'église rappelle d'une manière frappante la fin des persécutions contre les chrétiens et le siècle de Constantin qui l'a bâtie. Nous avons retrouvé ici ce respect pour les antiquités chrétiennes qui quelquefois saisit nos cœurs, malgré le souvenir de ce que les chrétiens ont fait quand ils ont été les plus forts [1].

L'église de Sainte-Agnès a trois nefs, formées par seize colonnes antiques, dont dix sont de granit, quatre de *porta santa*, et deux de marbre violet; ces dernières chargées de moulures. Le portique supérieur, formant tribune, est soutenu par seize colonnes de moindre grandeur.

Le maître-autel est charmant; il est décoré d'un baldaquin et de quatre colonnes de porphyre; au-dessous se trouve la statue de sainte Agnès; le torse appartint à quelque statue antique d'albâtre oriental.

[1] Histoire fort intéressante de l'auto-da-fé de 1680 à Madrid, par Dall' Olmo; in-folio en espagnol.

Tout est précieux dans cette jolie église. La tribune est ornée d'une ancienne mosaïque du temps d'Honorius Ier ; on y lit le nom de sainte Agnès. Nous avons remarqué sur l'autel de la Madone une tête du Sauveur, que je croirais volontiers de Michel-Ange. Il y a dans cette même chapelle un beau candélabre antique. Sainte-Agnès se rapproche beaucoup de la forme de ces basiliques qui jouaient un si grand rôle dans l'emploi de la journée des Romains.

Anastase le bibliothécaire, cet auteur indiscret qui raconte l'anecdote de la papesse Jeanne, dit que Constantin le Grand, après avoir bâti l'église de Sainte-Agnès, fit ériger à côté un baptistère de forme ronde, dans lequel les deux Constances, sa sœur et sa fille, reçurent le baptême. On a découvert dans ce baptistère, qui s'appelle aujourd'hui l'église de Sainte-Constance, un sarcophage de porphyre, sur lequel sont sculptés en bas-relief des génies avec des grappes de raisin. Pie VI l'a fait transporter au musée du Vatican.

Quelques savants prétendent que ce baptistère a été un temple de Bacchus, parce qu'on voit sur la voûte de la nef circulaire une mosaïque d'émail, représentant des génies avec des grappes de raisin. Mais souvent les chrétiens de la primitive Église ont adopté cet ornement ; mais ce bâtiment appartient aux temps de la décadence extrême. Jamais, pendant que le paganisme régnait, l'architecture n'est tombée aussi bas.

En 1256, le pape Alexandre IV reconnut que le corps placé dans le sarcophage dont nous avons parlé était celui de sainte Constance ; il le fit placer sous le grand autel et convertit cet édifice en église. Elle est de forme ronde et a soixante-neuf pieds de diamètre ; l'autel est au centre et la coupole est soutenue par vingt-quatre colonnes de granit, d'ordre corinthien, accouplées ; exemple unique peut-être dans l'antiquité. L'espace qui est entre ces colonnes et le mur circulaire de l'édifice

forme une galerie sur la voûte de laquelle on remarque des mosaïques qui représentent des génies, des raisins, et les travaux de la vendange. Tout autour de ce bâtiment curieux, il y avait un corridor qui, aujourd'hui, est presque entièrement détruit.

Dans le siècle dernier, on a pris pour un hippodrome de Constantin une enceinte de forme oblongue, qui fut construite au septième siècle, peut-être dans un but de défense militaire.

En rentrant dans Rome, nous sommes allés revoir cette ruine pittoresque qu'on appelle le temple de Minerva Medica. On la dirait arrangée exprès pour servir de sujet à quelqu'une de ces belles estampes anglaises qui prétendent représenter l'Italie et où tout est faux, excepté les lignes des monuments. On a dit que cette voûte nue suspendue dans les airs appartenait à la basilique de Caïus et Lucius, érigée par Auguste, ou au temple d'Hercule Callaïcus, bâti par Brutus. On vint ensuite à y découvrir cette fameuse statue de Minerve avec un serpent à ses pieds, que Pie VII a achetée de M. Lucien Bonaparte (maintenant dans le Braccio nuovo au Vatican) ; de là le nom actuel, Minerva Medica.

Il me semble que ce bâtiment fut tout simplement un pavillon élevé par quelque riche Romain au milieu de ses jardins. Le style de la voûte et des murs qui la soutiennent semble annoncer le siècle de Dioclétien.

Cette ruine, que l'on aperçoit de fort loin, au milieu des jardins, à l'orient de la belle rue droite qui de Sainte-Marie-Majeure conduit à la basilique de Santa-Croce in Gerusalemme, est de forme décagone (elle a dix angles), et, la distance d'un angle à l'autre étant de vingt-deux pieds et demi, la circonférence totale est de deux cent vingt-cinq pieds. On y trouve dix fenêtres et neuf niches pour des statues. Outre la statue de Minerve, on y a découvert sous Jules III les statues d'Escu-

lape, de Pomone, Adonis, Vénus, Faune, Hercule et Antinoüs. La voûte de briques qui fait tout le pittoresque de cette ruine vient d'être restaurée sous Léon XII.

Les thermes de Titus, de Domitien, de Trajan et d'Adrien ne sont probablement qu'autant de parties séparées d'un vaste édifice où les Romains trouvaient des jardins, des bains, des bibliothèques, et par-dessus tout le plaisir de la conversation. Il s'étendait depuis le Colysée jusqu'à l'église de Saint-Martin. Il faudrait vingt pages de description pour donner une idée un peu nette de ces ruines ; c'est plus qu'elles ne valent.

Les étrangers vont chercher aux thermes de Titus de petites peintures à fresque délicieuses. Ce sont des arabesques. Elles appartenaient à des salles de la Maison de Néron qui servirent plus tard de *substructions* aux thermes de Titus. On a dit que Raphaël, après avoir profité de ces ouvrages pleins de grâce, pour les arabesques du Vatican, avait fait remplir de terre les chambres et corridors où ils se trouvent ; c'est une calomnie. Ces souterrains, après avoir été oubliés vers le commencement du dix-huitième siècle, furent découverts en 1776 par Mirri. En 1811, Napoléon a fait exécuter ici des travaux considérables. On découvrit, à cette époque, une chapelle bâtie dans ces thermes au sixième siècle, et dédiée à sainte Félicité.

Près des thermes de Titus se trouvait le palais de ce prince ; on y voyait un groupe célèbre de *Laocoon*. Celui que nous connaissons a été découvert sous Jules II, précisément dans le lieu occupé par ce palais entre Sainte-Marie-Majeure et les *sept salles*.

Les *sept salles* étaient un réservoir d'eau, *piscina*, construit probablement avant les thermes de Titus. Cet édifice avait deux étages, dont le premier est sous terre. L'étage supérieur est divisé en neuf corridors. Les murs sont fort épais et recouverts d'un double enduit : le premier est un mastic imper-

méable; le second a été formé par une déposition calcaire laissée par les eaux. M. Raphaël Sterni, cet excellent architecte, nous faisait admirer la disposition savante des portes qui ne diminuent point la force des murs. Le corridor du milieu a douze pieds de largeur, trente-sept de long, et huit de haut.

Les thermes les plus grands de Rome furent construits par Dioclétien, cet homme singulier qui préféra au pouvoir suprême la culture de ses laitues, et par son collègue Maximien. Ils furent dédiés par Galerius et Constance. Trois mille deux cents personnes pouvaient se baigner à la fois dans ces thermes, qui formaient un carré de mille soixante-neuf pieds de côté. On trouve aujourd'hui dans ce carré des greniers bâtis par Clément XI, les églises de Saint-Bernard et de Sainte-Marie-des-Anges, deux grandes places, des jardins, une partie de la villa Massimi, etc., etc. Nous sommes allés revoir l'amphithéâtre Castrense, ainsi nommé parce qu'il était destiné aux combats des soldats contre les bêtes féroces. On reconnaît que cet édifice était environné d'un double étage de demi-colonnes et de pilastres corinthiens. Il servit pour l'enceinte d'Honorius. Lors des fouilles faites en dernier lieu, on a trouvé des caves remplies d'ossements de gros animaux.

Nous sommes arrivés à la porte Majeure, remarquable par ses longues inscriptions. Les anciens avaient la coutume d'orner avec magnificence leurs aqueducs dans les endroits où ces monuments traversaient les voies publiques. Dix-neuf grandes routes partaient de Rome; un grand nombre d'aqueducs y apportaient des eaux; vous concevez de combien de monuments dans le genre de la porte Majeure cette terre était chargée quand Properce et Tibulle la regardaient.

Claude amena dans Rome deux sources d'eau. L'un des aqueducs avait quarante-cinq milles de long, et l'autre soixante-

deux. C'est ce que nous apprend l'une des inscriptions, les deux autres appartiennent à Vespasien et à Titus.

L'ancien mille romain a cinq mille vingt-trois pieds anglais, et le mille romain moderne quatre mille huit cent quatre-vingt-trois.

Le monument élevé par Claude a deux grands arcs et trois plus petits. Il est construit de gros blocs de travertin placés sans mortier les uns au-dessus des autres. Cette manière de bâtir est vicieuse en ce qu'elle fait éclater les *arêtes* des blocs.

31 décembre. — Nous sommes descendus dans la vallée appelée autrefois *Murcia*, entre les monts Palatin et Aventin. Romulus choisit cette vallée pour y célébrer des jeux magnifiques en l'honneur de Neptune Consus. Le lieu où nous sommes fut le théâtre de l'enlèvement des Sabines. Ici Tarquin bâtit un cirque appelé Circus Maximus. Denys d'Halicarnasse vit ce cirque après que Jules-César l'eut restauré et agrandi, et nous en a laissé une description. Lorsqu'il eut été agrandi de nouveau par Trajan et Constantin, il put contenir quatre cent cinq mille spectateurs.

Ce cirque, comme tous les autres, avait la forme d'une carte à jouer. Un des petits côtés formait un demi-cercle; l'autre décrivait une courbe presque imperceptible. La grande porte d'entrée était dans le demi-cercle.

Vis-à-vis étaient placés les chars attelés qui devaient concourir; le lieu où l'on retenait les chevaux et les chars jusqu'au moment du signal s'appelait *carceres*. Au Circus Maximus, les *carceres* étaient vers le Tibre, et la porte d'entrée du côté de la voie Appienne.

On appela *spina* cette plate-forme longue et étroite qui s'étendait au milieu de l'arène, et autour de laquelle les chars devaient faire sept tours. De petits autels, des statues, des co-

lonnes et deux obélisques égyptiens étaient placés sur la *spina* du Circus Maximus. Aux extrémités de la *spina* se trouvaient les bornes nommées *Metæ*.

Metaque fervidis
Evitata rotis.
HORAT.

Excepté du côté des *carceres*, l'arène du Circus Maximus était environnée de portiques placés les uns au-dessus des autres. En avant de ces portiques se trouvaient des gradins.

C'est ici qu'eut lieu la fameuse aventure d'Androclès, qui nous a fait tant de plaisir au collége. Aulu-Gelle raconte qu'Androclès, ayant été exposé aux bêtes féroces pour être dévoré, fut tout à coup reconnu par un lion qui déjà se précipitait sur lui, et auquel il avait arraché une épine du pied en Afrique. Le lion vint le caresser.

Des greniers à foin, des remises et des maisons ont été construits au bas du mont Palatin, sur les restes du Circus Maximus. Les ruines trop informes exigent des gravures, et je renonce à en parler. Ce serait trop d'ennui pour le lecteur ; ces sortes de choses, quand on est résolu à ne pas les *exagérer*, ne sont bonnes qu'à voir.

Près d'ici, vers la rue San-Gregorio, se trouvait le fameux Septizonium, bâti par l'empereur Septime Sévère. Quelle était la forme de ce portique magnifique? Tout ce que nous en savons, c'est qu'il avait trois étages, et que Sixte-Quint le fit démolir pour employer les colonnes à la basilique de Saint-Pierre. Le Septizonium fut probablement une des portes du palais des Césars.

Après avoir revu les thermes de Caracalla, nous avons visité le cirque de Caracalla, qui désormais va s'appeler le cirque de Romulus ; car on prétend qu'il fut construit, vers l'année 311,

en l'honneur de Romulus, fils de Maxence. Près de la porte principale, vous trouverez l'inscription de laquelle on déduit ce fait.

Ce cirque a été déterré par ce fameux marchand de rubans de fil, si connu sous le nom de duc de Bracciano. Depuis Samuel Bernard jusqu'à M. Bouret, aucun enrichi français n'a fait de telles choses pour les arts. Je ne leur en fais point un crime; je note les différences des caractères nationaux.

Ce cirque déterré par M. Torlonia donne une idée parfaite des cirques anciens, tels que je viens de les décrire à propos du Circus Maximus. Les murs sur lesquels les gradins étaient appuyés ont été découverts, ainsi que la grande porte. Il a fallu enlever quinze pieds de terre. On voit ici la *spina;* on aperçoit encore les soubassements des bornes (*metæ*) placées aux extrémités de la *spina*.

On remarque dans les voûtes de cet édifice beaucoup de vases de terre cuite. Cette pratique est raisonnable, elle allégeait les voûtes; mais on n'en trouve d'exemple que vers l'époque de la décadence complète de l'architecture. Ce cirque est contemporain de l'arc de Constantin.

Il avait mille cinq cent vingt-quatre pieds de long et huit cent quatre-vingt-quinze de large ; il ne pouvait contenir que vingt mille spectateurs, et n'avait pas dix rangs de gradins. La *spina* n'est pas sur le grand axe du cirque, et, du côté opposé aux *carceres* d'où partaient des chars, se rapproche de trente-trois pieds du côté gauche, afin de donner aux chars plus de facilité pour tourner, lutter de rapidité et se devancer.

Au milieu de la *spina* était l'obélisque que vous voyez à la place Navone. Chaque course était de quatre chars attelés de deux ou de quatre chevaux. La sottise de Néron a rendu célèbres les couleurs des habits des cochers, il y avait quatre divisions : les bleus, les verts, les rouges et les blancs.

Les Romains aimaient les courses de char avec fureur. L'immortel Vigano, si inconnu en France, nous a rendu ce spectacle au premier acte de l'admirable ballet de la *Vestale*[1].

Il nous restait un peu de jour : nous en avons profité pour descendre dans la prison Mamertine et Tullienne.

Ancus Martius, quatrième roi de Rome, était pauvre, et construisit cette prison dans une ancienne carrière ; Servius Tullius y ajouta une prison creusée au-dessous de la première et qui fut destinée aux grands criminels. De son nom elle fut apléé Tullienne.

Cet édifice est composé de grands quartiers de pierres volcaniques. Sa façade vers le Forum a quarante pieds et demi de long sur dix-neuf de haut. Une sorte de frise construite en travertin présente les noms des consuls C. Vibius Rufinus et M. Cocceius Nerva, qui ont restauré cette prison l'an 22 de J. C. et de Rome 775.

Nous avons trouvé que la prison supérieure a vingt-cinq pieds de long, dix-huit de large et treize de haut. Les prisonniers y étaient descendus au moyen d'une corde et par un trou rond pratiqué dans la voûte.

On les introduisait de la même manière dans la prison inférieure, qui a dix-huit pieds de diamètre et six de hauteur.

Du côté du Forum étaient les *scalæ gemoniæ*, ainsi appelées à cause des gémissements des malheureux qu'on menait en prison ; c'est comme le Ponte de' Sospiri, à Venise. Près de ces degrés on jetait les cadavres des criminels pour effrayer le peuple.

Ce fut dans cette prison que Jugurtha périt de faim. Elle a vu Syphax, roi de Numidie, et Persée, roi de Macédoine. On prétend que sous Néron saint Pierre fut enfermé ici pendant

[1] Donné à Milan en 1818.

neuf mois ; rien de plus faux suivant les écrivains protestants. Les escaliers intérieurs sont modernes, au-dessus de cette prison est la petite église de San-Giuseppe.

Ce soir, chez madame de T***, l'aimable don F. C. s'est moqué de deux ou trois mauvais poëtes ultra-libéraux. Ces messieurs copient en tout Alfieri, jusqu'à sa sotte colère contre les Français. Alfieri, tête étroite, ne pardonna jamais à cette révolution qui devait donner les deux chambres à l'Europe et à l'Amérique de lui avoir confisqué à la barrière de Pantin quinze cents volumes reliés en veau. Il me semble que tous ces mauvais poëtes libéraux d'Italie ont la tête encore plus étroite que les *Country squires* Anglais. Ces rimeurs ne comprennent absolument rien que ce qu'ils ont lu dans Alfieri et le Dante. Ils haïssent tout le monde, mais je crois encore plus les Français que les Autrichiens.

Nous avons fait venir de Milan les partitions des ballets de Vigano. Ce grand homme avait choisi et arrangé les airs convenables pour redoubler l'effet des passions que ses ballets représentent. Madame Lampugnani joue ces partitions d'une manière admirable, et elles me semblent réussir beaucoup auprès du petit nombre d'amateurs véritables admis à nos soirées. Pour y avoir accès, il faut admirer Cimarosa d'une façon ridicule. Ce soir monseigneur N. me disait d'un air de triomphe, une *Gazette de France* à la main : « Votre gouvernement représentatif parle sans cesse d'économies ; vous en agissez comme les fils de famille mauvais sujets, vous emprunterez tout l'empruntable et ne cesserez de vous livrer à de folles dépenses que lorsqu'on ne voudra plus vous prêter. » — Rien de plus vrai.

1er janvier 1829. — Depuis notre retour de Naples, nous avons vu plusieurs tableaux précieux que l'on a des raisons pour ne montrer à aucun voyageur. Nous devons cette faveur

une réputation de discrétion, et surtout aux charmantes gravures de M. Tony Johannot. On nous envoie de Paris tout ce que publie cet aimable artiste, et nous avons offert ces estampes si pittoresques et si spirituelles à ceux de nos amis romains qui aiment les miracles du clair-obscur. Une surface grande comme un écu de cinq francs donne une idée nette et noble.

Lorsque j'étais à Naples, en 1824, j'allai voir la bataille d'Aboukir de M. Gros. Ce chef-d'œuvre n'était pas à la mode à cause de la figure du roi Murat. Mais, dans l'espoir d'obtenir quelques *carlins* de la curiosité des étrangers, le custode avait déroulé cette toile immense. Elle gisait étendue sur le plancher d'une vaste salle, et l'on marchait dessus pour aller reconnaître la figure du fameux ingrat fusillé à Pizzo. Ce bel ouvrage, où il y a tant à louer et à blâmer, n'a point réveillé les peintres de Naples. Par la chaleur de l'exécution, par l'exagération même du groupe principal, par l'action aisée à comprendre et frappante pour le lazzaroni comme pour le philosophe, on eût pu croire que ce tableau les tirerait de leur peur. Rien n'y a fait. Ils auraient vu la *Peste de Jaffa* qu'ils seraient restés maniérés et plats comme devant.

Excepté M. Hayez de Milan, et peut-être M. Palaggi, les peintres vivants d'Italie ne peuvent le disputer aux nôtres. Nous n'avons rien vu de comparable à la *Mort d'Élisabeth* et au *Cardinal de Richelieu menant Cinq-Mars au supplice*, de M. Delaroche. Les Romains eux-mêmes reconnaissent la supériorité de M. Schnetz. Il est singulier que tant de vérité et de succès ne les tire pas de la froide imitation de MM. Benvenuti et Cammucini, eux-mêmes froids imitateurs de David.

Ils ont vu M. Court faire à Rome les *Obsèques de César*, et n'ont pas eu l'idée de revenir à la vérité et d'abandonner le genre théâtral.

L'état actuel de la société à Paris n'admet pas les travaux qui exigent de la lenteur et de la patience. Je ne sais si c'est la raison pour laquelle les gravures de MM. Anderloni, Garavaglia, Longhi, Jesi, l'emportent sur les nôtres.

Rien n'est peut-être plus agréable dans un voyage que l'*étonnement du retour*. Voici les idées que Rome nous a données à Paris.

Nos compagnes de voyage ne peuvent concevoir que l'on ne fasse pas un portique de huit colonnes dans le genre de celui du Panthéon de Rome, pour cacher la vilaine porte du Louvre et ses *œils de bœuf* du côté des Tuileries.

Elles ne comprennent pas que nos architectes soignent si peu dans leurs édifices la ligne du ciel (le contour qui se détache sur le ciel). Pour supprimer la vue hideuse des cheminées, il suffirait, en laissant l'élévation de l'intérieur telle qu'elle est, de multiplier les façades par vingt et un vingtièmes.

Tous nos palais plus bas que les maisons voisines leur semblent plats.

Les magnifiques colonnes de la Bourse, qui conduisent à une salle formée d'arcades et de simples piliers, leur paraissent un contre-sens plaisant.

Pourquoi ne pas planter les quais de distance en distance? pourquoi dans cent ans d'ici ne pas couper en deux ou trois endroits la terrasse du bord de l'eau aux Tuileries? En dehors du jardin royal on aurait trois collines avec des échappées de vue sur la Seine. Le talus planté de ces collines descendrait jusqu'au fleuve.

A Rome, choqués par quelque crime ou délit, nous disions souvent : « Pourquoi ne pas établir notre Code civil, des administrations raisonnables à la française ? » etc. De retour à Paris, nous voyons les embellissements qui auront lieu d'ici à cent ans ; si toutefois les économies du budget et la tristesse répu-

blicaine ne paralysent pas tout ce qui dans les arts s'élance au delà de la peinture de portrait ou de la statue pour le tombeau d'un éloquent député.

6 janvier 1829. — Je viens de montrer Rome à un jeune Anglais de mes amis qui arrive de Calcutta, où il a passé six ans. Son père lui a laissé dix mille francs de rente, et il était déshonoré auprès de ses amis de Londres, parce qu'il annonçait l'intention de vivre en philosophe avec cette petite somme et sans rien faire pour augmenter sa fortune. Il a fallu partir pour les Indes ou s'exposer au mépris de toutes les personnes de sa connaissance.

Il m'a présenté à M. Clinker; c'est un Américain fort riche qui a débarqué il y a huit jours à Livourne avec sa femme et son fils. Il habite Savannah et vient voir l'Europe pendant un an. C'est un homme de quarante-cinq ans, de beaucoup de finesse, et qui ne manque pas d'un certain esprit pour les choses sérieuses.

Depuis trois jours que je le connais, M. Clinker ne m'a pas fait une question *étrangère à l'argent*. Comment augmente-t-on sa fortune ici? Quand on a des capitaux inutiles dans l'industrie qu'on a entreprise, quelle est la manière la plus sûre de les placer? Combien en coûte-t-il pour avoir un bon état de maison? Comment faut-il s'y prendre pour n'être pas *imposed upon* (attrapé)?

Il m'a parlé de la France. « Ce que j'entends dire, monsieur, est-il vrai? Serait-il possible qu'un père ne fût pas le maître absolu *of his own money* (de son propre argent), et que votre loi le forçât à en laisser une certaine part à chacun de ses enfants? »

J'ai montré à M. Clinker les articles du Code relatifs aux testaments. Son étonnement a été sans bornes; il répétait tou-

jours : « Quoi! monsieur, vous frustrez un homme du droit de disposer de son propre argent, de l'argent *qu'il a gagné!* »

Toute cette conversation avait lieu en présence des plus beaux monuments de Rome. L'Américain a tout examiné avec ce genre d'attention qu'il eût donné à une lettre de change qu'on lui aurait offerte en payement; du reste il n'a absolument senti la beauté de rien. A Saint-Pierre, pendant que sa jeune femme, pâle, souffrante et soumise, regardait les anges du tombeau des Stuarts, il m'expliquait la manière rapide dont les canaux se font en Amérique; chaque riverain soumissionne la partie qui traverse sa propriété. « La dépense définitive, ajoutait-il d'un air de triomphe, est souvent inférieure à celle du devis! »

Enfin, de la conversation de ce riche Américain, il n'est jamais sorti que ces deux paroles de sentiment : « *How cheap! how dear!* — Combien cela est bon marché! combien cela est cher! » M. Clinker a réellement un esprit fort subtil, seulement il parle par sentences comme un homme accoutumé à être écouté. Ce républicain à beaucoup d'esclaves.

Suivant moi, la liberté détruit en moins de cent ans le *sentiment des arts*. Ce sentiment est immoral, car il dispose aux séductions de l'amour, il plonge dans la paresse et dispose à l'exagération. Mettez à la tête de la construction d'un canal un homme qui a le *sentiment des arts :* au lieu de pousser l'exécution de son canal raisonnablement et froidement, il en deviendra amoureux et fera des folies.

J'ai accompli un devoir en passant trois jours avec le riche Américain; la société de cet homme m'avait profondément attristé. Pour jouir des contrastes, je l'ai présenté à monsignor N***. Ces deux hommes s'abhorrent.

M. Clinker est venu de New-York à Livourne et de Livourne à Rome avec un jeune Péruvien qui arrivait de Smyrne. Un

riche Français donna, il y a un an, un bal magnifique à Smyrne; un grand seigneur turc, ami du Français, y vint; le Français, à la fin du bal, lui demandant son avis, le Turc parut surpris de trois choses.

« Comment, mon ami, dansez-vous vous-même, lorsque, riche comme vous l'êtes, vous pouvez payer des gens pour danser à votre place? Je ne vous croyais pas si riche. Parmi les femmes qui sont ici, quatre-vingts peut-être sont fort jolies et doivent vous avoir coûté bien cher. »

Le Turc pensait que toutes les femmes qu'il avait vues paraître appartenaient à son hôte; il le croyait si bien, qu'il lui dit, en forme d'avis : « Quelques cajoleries que me fissent mes femmes, je ne souffrirais jamais qu'elles parussent avec des robes aussi décolletées. »

Ce matin nous avons rencontré à la villa Ludovisi, vis-à-vis la sublime fresque du Guerchin, M. Constantin, le célèbre peintre en porcelaine. C'est l'homme de ce temps qui a le mieux connu Raphaël et qui l'a le mieux reproduit.

(A notre retour en France, nous venons de voir, à Turin, chez M. le prince de Carignan, douze admirables copies sur porcelaine de tout ce que Florence a de plus beau. Le portrait de Léon X par Raphaël, la *Poésie* de Carlo Dolci, la *Vénus* du Titien, le *Saint Jean dans le désert* (probablement esquissé d'après la figure d'un jeune nègre), nous ont semblé au-dessus de tous les éloges. M. Constantin ne donne dans aucune des petitesses modernes : *il ose être simple.*)

12 janvier 1829. — Un Allemand de nos amis s'occupe d'un ouvrage qui me fait trembler pour la gloire de tous les prétendus savants qui parlent de Rome. M. Von S** a fait la liste de toutes les ruines qui existent à Rome et dans la campagne à dix lieues de distance dans tous les sens.

Il va transcrire *en entier* à la suite de ces noms tous les passages des auteurs anciens qui s'y appliquent évidemment. Il place dans une seconde division, qu'il imprime avec un autre caractère, les passages des auteurs anciens dont les rapports avec telle ruine peuvent être contestés.

Dans une troisième division, il résume en peu de mots les opinions de Nardini, Venuti, Piranesi, Uggeri, Vasi, Fea, etc., etc., etc.

Enfin il propose ses conjectures, basées presque uniquement sur le texte des auteurs anciens, les médailles, les copies des monuments (par exemple, l'arc de triomphe de Bénévent, copie de l'arc de Titus au Forum, détruit par M. Valadier).

Le livre dont je parle, *exécuté en conscience*, exigera un travail de plusieurs années. On verra combien est borné le nombre des raisonnements plausibles que l'on peut faire sur les choses anciennes de Rome. Cet ouvrage changera l'aspect de la science vers 1835.

J'ai cherché à énoncer sur les monuments de Rome l'opinion *la plus probable en* 1829, qui sera peut-être renversée en 1839.

Je vais présenter au lecteur, à propos du temple de Mars hors des murs, un exemple du travail qui a été fait sur beaucoup de monuments, mais par malheur avec une bonne foi souvent douteuse. Trop souvent les savants se volent entre eux, et, pour devancer un rival, publient ou démentent une conjecture avant de s'être environnés de toutes les preuves que pourraient fournir les auteurs anciens. Je m'abstiens de citer des exemples vivants.

Quelle fut la situation du temple de Mars hors des murs?

Ce temple fut non-seulement hors des murs, mais voisin de la porte Capène. « *Extra urbem, prope portam,* » dit Servius. Cette porte fut à peu près d'un mille plus rapprochée du Capi-

tole que la porte actuelle. C'est ce que démontre la colonne milliaire portant le numéro 1, que l'on a trouvée dans la vigne Nari.

Le temple de Mars n'était pas placé précisément sur la voie Appienne, mais sur la petite hauteur voisine, à laquelle on parvenait après quelques pas de montée (*clivus*), qui fut appelée le *clivus* de Mars. Ce *clivus* fut rendu praticable pour les voitures et touchait au tombeau des Scipions (découvert en 1780). On trouve une ancienne inscription ainsi conçue : « *Clivvm Martis Pec. Pvblica..... in planiciem redigervnt S. P. Q. R.* » On voit dans les actes de Saint-Sixte : « *Et ante templum in clivo Martis.* » Ovide nous apprend qu'il était sur une petite hauteur en dehors et vis-à-vis de la porte Capena : « *Quem prospicit extra Adpositum rectæ porta Capena viæ.* » La voie Appienne suivait une ligne droite, tandis que, dans le voisinage de Rome et près de la même porte Capène, on trouvait la voie Latine, qui, commençant à la voie Appienne, se repliait à gauche. Strabon dit : « *Latina... sinistrorsum est prope Romam deflectens,* » comme on le voit encore aujourd'hui auprès de l'église di San-Cesareo.

Ainsi l'on peut regarder comme prouvé aujourd'hui ce que Nardini a présenté comme une probabilité. « Peut-être, disait-il, était-ce sur la hauteur du mont que l'on a pris pour le Celiolo qu'existait ce temple de Mars *extra muros*, à l'endroit où l'on voit maintenant de grands restes de fondations antiques. Peut-être Aurélien a-t-il étendu ses murs jusqu'ici, dans le double but de renfermer ce mont dans son enceinte et d'empêcher que les ennemis ne pillassent ce magnifique temple de Mars. »

22 janvier. — Madame D. nous dit : « La civilisation du dix-neuvième siècle s'élance à des nuances trop fines, peut-être

les arts ne pourront-ils plus la suivre. Alors la partie idéale tombera dans le discrédit. On commence à murmurer de l'air bête de la beauté grecque; la sculpture peut-elle faire préférer la tête de Socrate à celle de l'Apollon?

23 janvier 1829. — Comme j'étais ce matin chez M. N., peintre très-distingué, est entrée une femme fort belle sans doute, mais encore plus remarquable par la férocité de sa physionomie vraiment romaine. C'est le modèle dont il se sert pour une figure de Sophonisbe attachée au bûcher (*Jérusalem délivrée,* chant II). Cette jeune fille portait la marque de plusieurs coups de poignards. Elle nous a fait l'histoire de chacun d'eux. « *Per la santissima Madona!* s'écriait-elle avec rage après chaque récit, je saurai me venger! » A la fin elle était tout à fait en colère. M. Court, l'auteur des *Obsèques de César* (au Luxembourg), a fait un superbe portrait de cette jeune fille, qu'il a représentée un poignard à la main.

Ghita a vingt-deux ans. Lorsque les carbonari tirèrent au sort pour savoir lesquels d'entre eux seraient chargés de poignarder un de leurs collègues qui les avait trahis, Ghita eut la mission d'extraire deux noms de l'urne antique où on les avait tous jetés. La place del Popolo a vu la fin de ces deux hommes.

Ghita a perdu son amant, et, malgré sa rare beauté, jamais elle n'a voulu en prendre un second. Tombée dans la misère, elle s'est faite actrice. Elle joue la tragédie à un petit théâtre, et point mal, après quoi elle danse dans les ballets, comme *prima ballerina,* et reçoit cinq francs par jour pour le tout. Ce théâtre n'est ouvert que pendant six mois de l'année. Ghita sert quelquefois de modèle quand elle trouve un peintre honnête; du reste elle a toujours un poignard à ses côtés.

Pendant que mon ami travaillait à sa *Sophonisbe,* est arrivé

M. l'abbé del Greco, qui nous a conté une insigne calomnie dont un homme de talent est sur le point d'être la victime. On l'accuse d'être espion, et les gens auxquels il inspire de l'envie, sans croire à la calomnie, en sont charmés et ne la démentent que du bout des lèvres. Nous étions indignés. Pour toute réponse, l'abbé nous a récité, avec beaucoup d'âme, le sonnet suivant.

LA GLORIA UMANA.

Gloria, che se' tu mai? per te l' audace
  Espone a dubi rischi il petto forte;
  Sui fogli accorcia altri l' età fugace,
  E per te bella par la stessa morte.
Gloria, che se' tu mai? con ugual sorte
  Chi ti brama, e chi t' ha perde la pace;
  L' acquistarti è gran pena, e all' alme accorte
  Il timor di smarrirti è più mordace.
Gloria, che se' tu mai? sei dolce frode,
  Figlia di lungo affanno, un aura vana
  Che fra i sudor si cerca, e non si gode.
Tra i vivi, cote sei d' invidia insana;
  Tra i morti, dolce suono a chi non t' ode.
  Gloria, flagel della superbia umana!

GIULIO BUSSI.

25 janvier 1829. — Celle de nos compagnes de voyage qui trouve le climat d'Italie si désagréable parce qu'il fait soleil tous les jours et que la mer est trop bleue, me dit : « Vous êtes perfide envers les polices d'Italie ; vous faites entendre souvent que vous pourriez révéler certains faits odieux. Dites-m'en un, là, sans hésiter. »

Réponse. Un souverain traduit un grand nombre de ses sujets (1822) devant un tribunal dont lui-même a nommé les juges. Par la suite, ce tribunal condamne neuf de ces malheureux à la

peine de mort. Les juges citent dans leur arrêt un décret du prince rendu plusieurs mois auparavant, et à l'époque où les accusés venaient d'être arrêtés. Ce décret d'un prince absolu, et qui ne laissa jamais un manque de zèle impuni, *indique par avance le lieu où seront exécutées les sentences de mort*, s'il arrive que le tribunal condamne à mort quelques-uns des accusés.

1er février 1829. — L'un de nous a eu le bonheur de voir ces voleurs dont on nous a peut-être parlé cent fois depuis dix-huit mois. Voici le récit de notre ami, M. R. Colomb.

J'ai pris à Naples (5 mai 1828) une de ces voitures d'Angrisani, qui arrivent à Rome en trente-huit heures (et coûtent cinquante-cinq francs). Départ à trois heures du matin, par un beau clair de lune; j'occupe l'une des deux places du cabriolet, ayant à côté de moi un gros Hambourgeois; quatre autres voyageurs sont dans l'intérieur de la voiture; avec le conducteur et deux postillons, nous formons un effectif de neuf hommes. Quatre chevaux, dont les deux de devant sont attelés à une grande distance de ceux du timon (comme c'est l'usage à Naples), nous enlèvent au galop; nous traversons rapidement Aversa, Capoue et Sparanisi; le pays est superbe. Je dormais tranquillement lorsqu'à dix heures et demie du matin, par un beau soleil, au milieu d'un pays découvert, je suis réveillé par les cris des postillons, du conducteur, des voyageurs, et par le bruit de deux coups de fusil. Je comprends peu à peu que nous avons affaire à des voleurs. Je voyais à six pouces de mon œil l'intérieur du canon du fusil de celui qui me tenait en joue, ce canon était fort rouillé.

Les voleurs parlaient assez bas et fort vite, et avec le bout de leurs fusils frappaient sur nos mains et sur nos genoux, pour nous indiquer qu'il fallait leur donner *subito* tout ce que

nous possédions. Je donne une pièce de quarante francs à celui qui me tenait en joue, et qui pour la prendre dérange son fusil. Ces brigands étaient si comiques, que je pensais à différentes scènes de la *Caverne*, du *Vieillard des Vosges*, de la *Diligence attaquée* de Franconi. Tout en riant de la peur extrême de plusieurs de nos voyageurs, j'ai glissé dans mes bottes deux ou trois napoléons. Je songeais au moyen de sauver ma montre, à laquelle je suis accoutumé, quand un voleur, qui avait vu la pièce de quarante francs que j'ai eu la sottise de donner à son camarade (j'aurais dû avoir pour les voleurs huit ou dix petites pièces d'argent), vient me demander de l'or. Je réponds en italien que j'ai donné quarante francs, tout ce que j'avais.

Je reçois l'ordre de descendre. On nous place tous au milieu de la route, derrière la voiture, tournant le dos aux voleurs ; nous nous attendons à être *sévèrement* fouillés : le sacrifice de ma montre était fait. Tandis que quatre ou cinq brigands continuaient à nous tenir en joue, les autres vidaient la voiture avec une étonnante promptitude ; mon petit sac de nuit leur paraît d'abord de bonne prise, mais bientôt ils le jettent sur la route, où je le retrouve plus tard. Les *birbanti* demandent les clefs de nos malles, mais ils voient approcher des charrettes chargées de blé, dont les conducteurs ne paraissent guère s'inquiéter de ce qui se passe ; cependant les voleurs décampent : nous les voyons fuir dans la campagne.

Ils étaient au nombre de huit ; tous jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans et de petite taille, habillés en paysans. Leur costume n'avait rien de remarquable, si ce n'est un mouchoir tombant depuis les yeux jusqu'à la poitrine, et qui cachait la plus grande partie de leur figure. Ils n'articulaient presque aucun mot. Ils étaient armés de couteaux, de poignards, de haches ; cinq d'entre eux seulement avaient des fusils. Ils ont

recueilli, soit en montres, soit en argent, une valeur de mille à douze cents francs. Le conducteur, indépendamment de sa bourse, perd ses boucles d'oreilles et reçoit un coup de bâton sur la tête; personne autre n'a été frappé. Les chevaux avaient été dételés dès l'abord; les deux postillons et le conducteur sont restés étendus la face contre terre, pendant les sept à huit minutes que l'opération a duré. — Première déclaration de notre mésaventure aux carabiniers de Cascana, un peu avant d'arriver à Sainte-Agathe. Seconde déclaration au commissaire de police de Mola di Gaeta, qui en rédige procès-verbal que nous signons. Troisième déclaration et nouveaux procès-verbaux de l'intendant et d'autres fonctionnaires. Nous séjournons trois heures à Mola pour cet objet, et signons beaucoup d'écritures. Les autorités nous traitent avec une grande affabilité, et nous offrent des secours pécuniaires, et dans les termes les plus obligeants; nous n'acceptons pas, chacun avait à peu près ce qui lui est nécessaire pour achever le voyage. — M. le prince de Cariati, intendant à Mola, a les manières de l'homme le mieux élevé; c'est tout à fait un Français. Il me serre la main affectueusement, et nous remontons en voiture pour traverser Itri et Fondi, petites villes situées sur la voie Appienne, et dont les habitants ne vivaient autrefois que par le vol. On peut faire par mer le trajet de Terracine à Mola di Gaeta et sauter ces villes terribles.

5 février 1829. — Il y avait ce soir un concert détestable chez madame Marentani. Ennuyé de la musique de Donizetti, j'ai eu une grande conversation politique avec monsignor N***. C'est un homme supérieur, au fond excessivement *ultrà*.

A Rome, on a une peur extrême de la France. Je crois que les fins politiques du pays aimeraient mieux que nous fussions

protestants. Chaque prélat un peu instruit exècre les *quatre propositions de* 1682, comme mettant en danger son bien-être particulier.

« Vous avez cinquante ans, monseigneur, répondais-je à mon interlocuteur; croyez-vous qu'avant cinquante ans d'ici les quatre propositions viennent vous chercher à Rome? »

Cette raison excellente ne prend pas sur monsignor N***. C'est une de ces âmes généreuses et romanesques qui jouissent ou s'inquiètent de la postérité, comme Napoléon. Il a peur des maladresses du pouvoir en France, et cependant compte beaucoup sur le culte du Sacré-Cœur; c'est la véritable religion du pape.

« Pour que la religion du concile de Trente reprît son éclat en France, il faudrait, lui ai-je dit, que tout curé devînt inamovible comme un juge, après trois ans d'exercice, et que les curés eussent la nomination des évêques. Au moyen âge, le noble voisin faisait nommer évêque son fils cadet, âgé de vingt ans; un tel abus n'est plus à craindre.

« Faute de cette mesure, jamais les jeunes plébéiens pauvres, mais qui ont reçu une excellente éducation, n'entreront dans les ordres. Le commerce, le barreau, la médecine, leur offrent des chances bien plus avantageuses; vous n'aurez que de grossiers paysans.... »

Nous avons été interrompus par une délicieuse chanson napolitaine, qui m'a vivement rappelé notre séjour à Ischia. Le soir, les matelots la chantaient en voguant près du rivage; le ton est plaintif et mélancolique. Madame Tamburini l'a chantée à ravir; elle était secondée par la belle voix de M. Trentanove, le sculpteur. Voici le sens des vers napolitains :

« Je veux me bâtir une maison au milieu de la mer (oui, au milieu de la mer); elle sera faite de plumes (oui, de plumes) de paon. — Je ferai des escaliers d'or et d'argent, et des balcons

de pierres précieuses. — Quand ma jolie Nena sort de son lit, on dit que le soleil va bientôt paraître.

Pendant la chanson, nous nous sommes aperçus qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. La maîtresse de la maison a écrit et envoyé plusieurs billets. Peu à peu chacun a remarqué l'air préoccupé de madame Marentani, et il s'est établi un silence profond, assez singulier au milieu d'un bal. Madame Marentani a appelé l'homme d'esprit avec lequel je venais d'avoir une conversation politico-religieuse. Monsignor N*** a eu la bonté de venir m'apprendre, un instant après, que Léon XII était gravement indisposé. Cette nouvelle a circulé de groupe en groupe; on n'ajoutait rien. Enfin, deux ou trois espions étant sortis, la maîtresse de la maison n'a pas pu y tenir plus longtemps, et a dit tout haut : « Le pape est mourant. »

Cette nouvelle a été suivie d'une discussion médicale et chirurgicale qui m'a révolté. Il était trop évident que chacun désirait la mort de ce pauvre vieillard. Personne n'avouait ouvertement ce désir, mais on insistait sur la gravité des symptômes de la strangurie dont il souffre beaucoup depuis deux heures. Madame Marentani a été probablement la première dans Rome à savoir cette grande nouvelle.

Un pauvre vieillard seul, sans famille, abandonné dans son lit aux soins de personnes qui hier le flattaient bassement, et qui aujourd'hui l'exècrent et désirent ouvertement sa mort, présente une image trop laide pour moi. On m'a plaisanté sur ma sensibilité, on m'a accusé d'affectation, on m'a rappelé les hommes que les préjugés du pape moribond ont envoyés au supplice.

Je n'ai pu voir que l'homme souffrant et *abandonné* de tout le monde. Monsignor N*** m'a dit en sortant : « Il est vrai, nos places dureront plus que nous; mais n'est-ce rien que de

savoir l'accueil que recevra l'annonce de notre mort? — Monseigneur, ai-je répondu, les âmes romanesques et généreuses doivent se faire artistes. »

Il y a trois jours, le 2 février, fête de la Purification, nous étions allés à la chapelle Sixtine, Frédéric et moi, pour examiner l'*Arche de Noé*, fresque de Michel-Ange au plafond, nous avons vu Léon XII entonner le *Te Deum*. Il était fort pâle, comme à l'ordinaire, mais avait l'air de se très-bien porter.

8 février. — Grand changement dans toutes les intrigues; on sera plus raisonnable et moins passionné; le pape va mieux. Hier et avant-hier il était au plus mal, ce matin on a des espérances. Depuis trois jours les médecins du pape sont les personnages les plus recherchés de Rome. Tout se sait ici; cette ville est trop petite et ses habitants trop judicieux pour qu'il y ait lieu à fausses nouvelles. On a mis une sentinelle à la statue de *Pasquino*. On y trouve des vers délicieux.

9 février. — Léon XII vient de recevoir le viatique, qui lui a été administré par son *cameriere secreto* (ou chambellan), monsignor Alberto Barbolani.

On dit généralement que le pape est plus mal; d'autres personnes soutiennent que la circonstance du viatique ne signifie rien : Léon XII est fort pieux, et a déjà reçu le viatique dix-neuf fois de compte fait. On prétend que les médecins sont devenus discrets; l'agitation morale est au comble. Dès qu'on a discuté les dernières nouvelles dans une maison, on retombe dans la grande question : « Qui sera pape? » Et bientôt après on arrive à celle-ci : « Qui voudrions-nous qui fût pape? » J'ai bien reconnu toute la profondeur sombre du caractère italien; plusieurs personnes ont dit devant moi, en parlant du papisme : « *Da lui corda.* »

Ces trois petits mots signifient : « Désirons que l'on fasse le plus mauvais choix possible ; nous arriverons à tous les excès et serons plus tôt délivrés [1]. »

L'habitude de la prudence fait que, dans la conversation, l'on ne sort guère de ces métaphores inintelligibles peut-être hors de Rome. Pour moi, je voudrais que l'Italie évitât les crimes qui accompagnent souvent les révolutions. Je désire voir sur le trône de Saint-Pierre le cardinal le plus raisonnable, et mes vœux sont pour M. Bernetti.

Aussitôt après la cérémonie du viatique administré au pape, M. le cardinal Bernetti, secrétaire d'État, a annoncé le danger où Sa Sainteté se trouvait :

1° A Son Éminence le cardinal della Somaglia, doyen du sacré collége ;

2° A Son Éminence le cardinal Zurla, vicaire général du pape, c'est-à-dire faisant à Rome les fonctions d'évêque ;

3° Au corps diplomatique.

Le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, averti par le cardinal doyen, est entré chez le pape pour prendre soin de sa conscience. Le Saint-Sacrement a été exposé dans les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure ; on a récité dans les églises l'oraison *pro infirmo pontifice morti proximo.*

Tous les étrangers qui sont à Rome suivent ce cérémonial avec la plus vive curiosité. Nous cherchons surtout à deviner la pensée du peuple. Il y a d'abord un sentiment que je ne veux pas dire ; ensuite la mort du pape et la nomination du successeur sont pour ce peuple un jeu, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant au monde. Je ne note que la plus petite

[1] *Da lui corda*, lâchez la corde à cet animal furieux, afin qu'il se jette de lui-même dans le précipice.

partie de tout ce que nous avons vu. — Je suis persuadé que, si l'on rédigeait en articles séparés tout ce qui doit se pratiquer à la création d'un pape et à sa mort, ce code aurait plus de deux mille articles.

Ce soir tous les théâtres ont été fermés.

Le pape est, dit-on, plongé dans une profonde léthargie. Dans les maisons les mieux instruites on regarde la mort comme certaine. L'agitation morale est à son comble, toutes les physionomies sont changées. Ces Italiens, qui se traînent si lentement dans les rues, aujourd'hui marchent presque aussi vite qu'à Paris.

10 février 1829. — On nous réveille à neuf heures, tout est fini pour Léon XII. Annibale della Genga était né le 2 août 1760; il a régné cinq ans quatre mois et treize jours. Il vient d'expirer sans douleurs apparentes, à huit heures et demie.

Nous n'avons pas perdu de temps pour nous rendre au Vatican. Il fait un froid piquant.

Le 4 février, Sa Sainteté avait accordé une audience d'une heure à notre ami le jeune seigneur russe, et à deux Anglais. Le pape avait l'air de fort bonne humeur et très-bien portant. La conversation roula sur les uniformes des différentes armes de l'armée russe et de l'armée prussienne. « Le pape m'a semblé fort laid, nous disait M. N.; il a tout à fait le ton d'un vieil ambassadeur homme d'esprit, très-fin, et peut-être un peu méchant. Souvent Sa Sainteté a plaisanté, et fort bien. Le pape s'est moqué indirectement d'un des cardinaux qu'il a nommés en dernier lieu. »

Le cardinal Galeffi, camerlingue, a réuni le tribunal de la *Reverenda Camera apostolica*, et à une heure après midi est entré dans la chambre du feu pape. Après une courte prière, le camerlingue s'est approché du lit; on a ôté le voile qui

couvrait la tête du défunt, le camerlingue a reconnu le corps, et *monsignor maestro di Camera* lui a remis l'anneau du pêcheur.

A sa sortie du Vatican, le camerlingue, qui représente maintenant le souverain, a été suivi de la garde suisse, revêtue de son grand costume du quinzième siècle, mi-parti jaune et bleu. Tous les honneurs militaires lui ont été rendus sur son passage. On s'est occupé de la toilette du feu pape. Il a été habillé, rasé ; on prétend qu'on lui a mis un peu de rouge. Ce sont les pénitenciers de Saint-Pierre qui gardent le corps. On a procédé à l'embaumement ; le visage sera recouvert plus tard d'un masque de cire fort ressemblant.

A deux heures, le sénateur de Rome, ayant appris officiellement la mort du pape, a fait sonner la grosse cloche du Capitole. Par ordre du cardinal Zurla, vicaire, toutes les cloches de Rome ont répondu à celle du Capitole. Ce moment a été assez imposant. C'est au son de toutes les cloches de la ville éternelle que nous avons commencé nos visites d'adieu à ses plus beaux monuments. Nos affaires nous rappellent en France, et nous comptons partir pour Venise aussitôt après la clôture du conclave.

14 février 1829. — Les obsèques du feu pape ont commencé aujourd'hui à Saint-Pierre ; elles dureront neuf jours, suivant l'usage. Nous étions à Saint-Pierre dès les onze heures du matin. Monsignor N*** a la bonté de nous expliquer tout le cérémonial que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Le catafalque du pape a été élevé dans la chapelle du chœur ; il est entouré des gardes nobles, revêtus de leur bel uniforme rouge avec deux épaulettes de colonel en or. Le corps du pape n'y est pas encore.

Nous avons assisté à une grand' messe dite en présence de ce catafalque. C'est le cardinal Pacca qui a officié en sa qua-

lité de sous-doyen du sacré collége. Le cardinal Pacca est le candidat du parti ultrà, et a beaucoup de chances pour succéder à Léon XII. Je lui trouve une physionomie spirituelle. Tous les étrangers assistaient en foule à cette messe.

On se disait les noms des cardinaux, on étudiait leur physionomie. Huit ou dix de ces messieurs ont l'air grave ou plutôt malade ; les autres parlent beaucoup entre eux, et comme ils feraient dans un salon.

Après la messe, les cardinaux sont allés gouverner l'État; la séance a eu lieu dans la chambre du chapitre de Saint-Pierre. Ils ont confirmé tous les magistrats. Les conservateurs de Rome sont venus leur faire un discours de douleur sur la mort de Léon XII, qui met en joie tout le monde. Au reste, ce pape eût été un Sixte-Quint, qu'il en serait de même. Les cardinaux, chargés de faire construire les petits appartements pour la tenue du conclave, au palais du Monte-Cavallo, ont fait leur rapport.

Pendant que les cardinaux gouvernaient, le clergé de Saint-Pierre est allé chercher le corps de Léon XII dans la chapelle où il était exposé. On a chanté le *Miserere* assez mal. Le corps du pape étant arrivé dans la chapelle du chœur, les cardinaux y sont revenus ; le corps était vêtu magnifiquement en blanc ; on l'a placé avec pompe, et en se conformant strictement à un cérémonial fort compliqué, dans un linceul de soie cramoisie, orné de broderies et de franges d'or. On a déposé dans le cercueil trois bourses remplies de médailles et un parchemin contenant l'histoire de la vie du pape.

Les rideaux de la grande porte de la chapelle du chœur étaient fermés ; mais quelques étrangers protégés ont été introduits furtivement dans la tribune des chanteurs.

Un notaire dresse procès-verbal de toutes les cérémonies dont je vous rends un compte extrêmement sommaire. Une

juste méfiance préside à tout ce qui se passe à la mort d'un pape. Car enfin le pauvre défunt n'a pas de parents présents, et les personnages chargés de lui choisir un successeur pourraient enterrer un pape vivant.

En revenant à la maison, bien fatigués et mourants de froid, nous avons remarqué que le prince don Agostino Chigi, maréchal du conclave, a une garde d'honneur à la porte de son palais.

16 février 1829. — Nous avons passé deux heures à Saint-Pierre. Le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, a dit la messe auprès des restes du pape. Beaucoup d'églises de Rome ont élevé des catafalques, nous sommes allés voir celui de Saint-Jean-de-Latran.

Ce soir est arrivé S. M. le roi de Bavière, sous le nom de comte d'Augsbourg ; grande jubilation parmi les artistes, dont ce prince est adoré.

18 février. — Les cardinaux arrivent en foule. Le roi de Bavière est allé voir le mausolée de Pie VII, chez M. Thorwaldsen. Ce mausolée se trouve prêt justement au moment convenable. Léon XII va être mis au-dessus d'une porte, près la chapelle du chœur, dans Saint-Pierre, où il remplacera le bon Pie VII. On déposera les restes de ce pape dans les souterrains de Saint-Pierre, jusqu'au moment où ils trouveront place dans les fondations de son tombeau. Vous savez que c'est le cardinal Consalvi qui, par son testament, a pourvu à ce que son maître eût un tombeau. L'État ne fait rien ici pour un pape défunt au delà des neuf jours d'obsèques solennelles. On parle déjà de Léon XII comme s'il fût mort il y a vingt ans.

Le cardinal Albani ne veut pas admettre dans Saint-Pierre

le tombeau de Pie VII, que Thorwaldsen vient de terminer. La raison, c'est que Thorwalsen est un hérétique.

Le roi de Bavière a été si content des trois statues destinées au monument de Pie VII, qu'il a décoré sur-le-champ M. Thorwaldsen de la croix de commandeur de son ordre. Ce nouvel honneur ne réussit point à Rome; on prétend que l'artiste est un faux bonhomme et un grand diplomate. C'est peut-être l'envie qui parle : M. Thorwaldsen réunit huit ou dix décorations. Comme je n'admire guère ses ouvrages, je n'ai point cherché à lui être présenté.

Nous avons obtenu l'insigne faveur de voir le conclave; ce bonheur est si grand et si compromettant pour qui nous le procurait, que nous n'avons pu en jouir que pendant trois minutes. Chacun des cardinaux aura un appartement de trois petites pièces. Aujourd'hui ces messieurs ont tiré au sort les appartements du conclave. M. de Châteaubriand, ambassadeur du roi, a fait son premier discours aux cardinaux; c'est M. le cardinal della Somaglia qui lui a répondu.

19 février. — C'est M. le cardinal de' Gregorio qui a dit la messe ce matin devant le corps du feu pape. C'est à M. de Gregorio que tous les étrangers donnent leur voix, car M. Bernetti est décidément trop jeune pour monter sur le trône.

20 février. — On vient d'élever un magnifique catafalque au milieu de la grande nef de Saint-Pierre. Les ornements sont de M. Tadolini, le sculpteur. M. Valadier, connu par la profanation de l'arc de Titus, a été l'architecte. Ceci n'est réellement pas mal.

On a donné à ce tombeau la forme générale d'une pyramide; mais on a ajouté beaucoup d'ornements, et avec raison. Il y a des bas-reliefs représentant les actions de Léon XII, et force

inscriptions latines de M. l'abbé Amati. Le corps diplomatique assistait à la cérémonie qui a eu lieu autour de ce catafalque. Ces cérémonies, toujours les mêmes, commencent à nous sembler longues. Les Anglais, accourus de Naples, s'y portent au contraire avec fureur. On a payé des chevaux de poste, sur la route de Naples, à des prix fous. Il est presque impossible de se loger à Rome. Nous prêtons notre maison de campagne de Grotta-Ferrata à deux familles napolitaines qui ont été parfaites pour nous pendant notre séjour dans leur pays. Chaque soir, malgré le froid qu'il fait, nos amis ont la patience d'aller à Grotta-Ferrata. Nous lisons dans leurs yeux que toutes ces cérémonies funèbres sont pour eux une chose bien autrement grave que pour nous.

22 février, dimanche. — Dernier jour des cérémonies de Saint-Pierre. Monsignor Mai, sous-bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican, a prononcé un discours latin sur les vertus de Léon XII, en présence des cardinaux et du corps diplomatique. Ce discours est un centon de Cicéron; pas une idée; il pourrait s'appliquer également à tous les papes sous le règne desquels il y a eu un jubilé.

23 février. — Hier, dans la nuit, nous avons assisté, par grande protection, à un spectacle lugubre. Dans cette immense église de Saint-Pierre, quelques ouvriers menuisiers, éclairés par sept ou huit flambeaux, clouaient définitivement le cercueil de Léon XII. Des ouvriers maçons l'ont ensuite hissé, avec des cordes et une grue, au-dessus de la porte, où il remplace Pie VII Ces ouvriers ont plaisanté constamment; c'étaient des plaisanteries à la Machiavel, fines, profondes et méchantes. Ces hommes parlaient comme les démons de la *Panhypocrisiade* de M. Lemercier; ils nous faisaient mal. Une

de nos compagnes de voyage, qui avait les larmes aux yeux, a obtenu de donner deux coups de marteau pour enfoncer un clou. Jamais ce spectacle lugubre ne sortira de notre mémoire ; il eût été moins affreux si nous eussions aimé Léon XII.

Les obsèques sont enfin terminées.

Le cardinal della Somaglia vient de chanter une messe du Saint-Esprit à l'occasion de l'ouverture du conclave. Cette cérémonie a encore eu lieu dans la chapelle du chœur, à Saint-Pierre, dont le lambris doré est orné de tant de statues nues. Ce contre-sens nous a poursuivis tout le temps des obsèques. Aujourd'hui, monsignor Testa a prêché en latin sur l'élection du pape. Ma foi, c'est trop d'ennui et de fausseté; tout le monde avait l'air de penser à autre chose

Le parti ultrà parmi les cardinaux s'appelle, je ne sais pourquoi, le parti sarde ; aujourd'hui on dit qu'il l'emportera. Le pape futur continuera le règne de Léon XII à l'intérieur, et n'aura pas la même modération dans ses rapports avec les puissances étrangères. Il faut que ces vieux cardinaux aient des cœurs de bronze pour résister à la perspective des derniers moments de Léon XII. Je voudrais, avant tout, être aimé de ce qui m'entoure.

Ce soir, à vingt-deux heures (deux heures avant le coucher du soleil), nous sommes allés voir la procession des cardinaux entrant au conclave. Cette cérémonie a eu lieu sur la place de Monte-Cavallo, autour des chevaux de grandeur colossale. La croix qui précédait les cardinaux était tournée en arrière, c'est-à-dire que ces messieurs pouvaient apercevoir le corps du Sauveur. Toutes ces choses ont un sens mystique que monsignor N*** a la bonté de nous expliquer. Chaque cardinal était accompagné de son conclaviste, qui, ce me semble, prend le titre de baron au sortir du conclave.

La réunion des cardinaux étant traitée avec les honneurs dus

au souverain, ces messieurs étaient environnés des gardes nobles et des Suisses en grande tenue du quinzième siècle. Ce costume nous a semblé de fort bon goût en cette occasion.

La procession commençait par les cardinaux évêques; nous en avons compté cinq : LL. EE. della Somaglia, Pacca, Galeffi, Castiglioni et Beccazzoli. Le peuple disait autour de nous que l'un de ces messieurs sera pape.

Après eux s'avançaient vingt-deux cardinaux prêtres, ayant M. le cardinal Fesch à leur tête; et enfin cinq cardinaux diacres.

Monsignor Capeletti, gouverneur de Rome et directeur géral de la police, marchait à côté du cardinal doyen, M. della Somaglia.

Cette procession a été reçue à la porte du conclave par une commission de cinq cardinaux; M. Bernetti était du nombre; c'est pourquoi on ne l'a pas vu à la procession, où tous les étrangers, et surtout ceux qui sont arrivés d'aujourd'hui, le cherchaient des yeux.

Nous sommes allés dîner, et, comme de vrais badauds, sommes revenus sur la place de Monte-Cavallo à trois heures de nuit (huit heures et demie du soir), pour attendre les fameux trois coups de cloche. Ils se sont fait entendre; toutes les personnes étrangères au conclave sont sorties; le prince Chigi a établi sa garde, et les cardinaux ont été murés.

Maintenant, quand sortiront-ils? Tout ceci peut être long. Rien ne se décidera qu'après l'arrivée du cardinal Albani, légat à Bologne, qui a le secret de l'Autriche, c'est-à-dire qui est chargé de son *veto* (vous savez qu'au conclave de 1823, le cardinal Albani donna l'exclusion au cardinal Severoli).

On sent bien que je ne puis pas tout dire. On fait courir dans Rome des vers délicieux; c'est la force de Juvénal mêlée à la folie de l'Arétin.

Ces vers disent qu'il y a trois partis bien formés : le parti sarde ou *ultrà*, qui prétend qu'il faut gouverner l'Église et les États du pape de la façon la plus sévère. Ce parti est dirigé par M. le cardinal Pacca.

Le parti libéral, à la tête duquel est M. le cardinal Bernetti.

Le parti autrichien, ou du *centre*, qui a pour chef M. le cardinal Galeffi; c'est un homme instruit et qui aime les arts. Ce qu'il y a de singulier pour nous autres ignorants, c'est que les jésuites sont du parti du centre. Est-ce pour le trahir? « *Il tempo è galantuomo*, » dit monseigneur N., c'est-à-dire nous saurons la vérité à la fin du conclave.

L'attendrons-nous à Rome? Notre projet était de nous mettre en route aussitôt après la fermeture du conclave. Mais il fait froid, et nous allons au nord avec la tramontane au visage; mais nos compagnes de voyage désirent voir le couronnement d'un pape. Il vient d'être décidé, bien malgré moi, que nous attendrons ce grand événement pendant trente jours. Nos amis anglais ont fait des paris énormes à ce sujet. On parie quinze cents guinées contre mille que le conclave durera plus de trente fois vingt-quatre heures, c'est-à dire plus de sept cent vingt heures.

4 mars. — Puisque je dois parler du conclave, je cède à la tentation de citer quelques fragments d'une lettre écrite de Rome par un jeune diplomate. Il est des familles dans lesquelles l'esprit et les talents sont héréditaires.

« On peut appeler Rome la ville des élections. Depuis l'année de sa fondation, c'est-à-dire pendant un espace de près de vingt-six siècles, la forme de son gouvernement a presque toujours été élective. Nous voyons les Romains élire leurs rois, leurs consuls, leurs tribuns, leurs empereurs, leurs évêques et

enfin leurs papes. Il est vrai que les élections des papes sont remises entre les mains d'un corps privilégié; mais, ce corps n'étant point héréditaire, se recrutant sans cesse d'individus sortis de tous les rangs et de toutes les nations du monde, on peut dire que, bien que le principe de l'élection directe soit faussé, c'est toujours une élection du peuple faite par l'organe de ceux qui sont parvenus au sommet de l'échelle sociale.

« . . . . Le peuple entier élisait le consul; plus tard, c'est aussi le peuple entier qui élit l'évêque, et, lorsque les institutions se perdent et se corrompent, c'est la garde prétorienne qui élit les empereurs; ce sont les cardinaux qui élisent le pape.

« . . . . Les chefs spirituels de Rome sont d'abord élus par l'assemblée des chrétiens cachés au fond des catacombes. Lorsque l'empire est transporté en Orient, lorsque l'arrivée des barbares a donné plus de force aux chrétiens, l'élection se fait publiquement par le peuple. Plus tard, lorsque l'évêque a acquis plus de puissance, lorsqu'un clergé s'est formé, c'est par les membres de ce clergé qu'il est élu; le peuple s'efface déjà. Bientôt Charlemagne et ses successeurs imaginent de ressusciter l'empire d'Occident..... et, pour donner à l'empire l'appui de la religion, ils pensent que ce n'est qu'à Rome qu'ils pourront poser sur leur tête la couronne impériale... Le titre d'évêque, déjà commun en Europe, est changé contre celui de pape; une hiérarchie s'est formée dans le clergé; le pape dédaigne de tenir son autorité de simples prêtres; désormais les cardinaux seuls concourront à son élection. . . . .
. . . . Un jour, le peuple, fatigué de la longueur des opérations des électeurs, s'avise de murer les portes du palais dans lequel ils sont réunis, et de les tenir enfermés jusqu'à ce que leur choix soit proclamé. Ce précédent fait loi : le

conclave se ferme désormais pour chaque élection. . . . . Enfin s'introduisit l'usage et le droit, de la part de plusieurs puissances catholiques, de s'opposer, au sein du conclave, par l'organe d'un cardinal, à certains choix qui pouvaient leur porter ombrage.

« Tel était l'état des choses quand un nouvel empereur d'Occident, réunissant Rome à son empire, vint proclamer que « toute souveraineté étrangère est incompatible avec « l'exercice de toute autorité spirituelle dans l'intérieur de « l'empire.

« Et que, lors de leur exaltation, les papes prêteront ser-« ment de ne jamais rien faire contre les quatre propositions « de l'Église gallicane, arrêtées dans l'assemblée du clergé en « 1682. » (Sénatus-consulte du 17 février 1810.)

« . . . . Les deux puissances qui exercent aujourd'hui le plus d'influence dans un conclave sont la France et l'Autriche. Leurs intérêts sont différents; mais tout s'arrange : si l'une l'emporte dans le choix du pape, l'autre a le dessus dans l'élection du secrétaire d'État.

« . . . . Le clergé en France est grave et religieux, il commande le respect; à Rome les abbés sont les heureux du siècle : ils sont gais, comiques et quelquefois bouffons. . . . . Ce ne sont pas nos petits abbés à l'ambre et au musc de l'ancien régime; les Italiens n'ont pas ces soins délicats de leurs personnes, ... ils n'ont pas leurs poches pleines de petits vers à Chloé. . . . . Mais ils savent presque toujours quelque grosse histoire sur un capucin ou sur un chartreux; ils ont découvert que la nouvelle chanteuse avait une jambe plus courte que l'autre; ils ont le rire inextinguible des dieux.

« . . . . Les deux extrémités de la rue Pia sont fermées par une cloison de planches recouverte de

vieilles tapisseries. Un factionnaire suisse, vêtu comme au quatorzième siècle, et armé d'une longue hallebarde, protége cette faible barrière.

« La grande porte du palais de Monte-Cavallo est ouverte, mais gardée par un poste nombreux. Les fenêtres de la façade, au premier étage, sont fermées par des persiennes. Celle du milieu, au-dessus de la grande porte, et donnant sur un balcon, a seule été murée[1]. »

5 mars 1829. — Nous avons rencontré, en venant à la place de Monte-Cavallo, trois processions que l'on fait pour demander au ciel la prompte élection du souverain pontife. Le dernier artisan de Rome sait bien que l'élection n'aura pas lieu les premiers jours; il faut que les partis reconnaissent leurs forces. Les premiers scrutins, qui ne peuvent amener aucun résultat, sont de pure politesse; les cardinaux donnent leur voix à ceux d'entre leurs collégues qu'ils veulent honorer par une marque d'estime publique.

Nous avons assisté à la *fumata*, et aux bruyants éclats de rire qu'elle excite toujours. Voici ce que c'est :

De la fenêtre la plus voisine de celle qui a été murée dans la façade du palais de Monte-Cavallo qui regarde les chevaux de grandeur colossale, sort un tuyau de poêle long de sept à huit pieds. Ce tuyau joue un grand rôle pendant le conclave.

Les journaux vous ont appris que tous les matins les nobles reclus vont aux voix. Chaque cardinal, après avoir fait une courte prière, va déposer dans un calice, placé sur l'autel de la chapelle Pauline, une petite lettre cachetée. Cette lettre, pliée d'une façon particulière, contient le nom du cardinal élu, une devise prise dans l'Écriture, et le nom du cardinal électeur.

[1] M. Henri Siméon

Chaque soir on procède à un ballottage entre les candidats qui ont eu des voix le matin. La petite lettre cachetée contient ces mots : « *Accedo domino* N. »

Ce vote ne doit être accompagné d'aucun raisonnement, d'aucune condition. Remarquez bien ceci. Cette cérémonie du soir a pris le nom d'*accession;* quelquefois un cardinal, mécontent des choix indiqués le matin, écrit sur son billet du soir : « *Accedo nemini.* »

Deux fois par jour, quand les cardinaux chargés du dépouillement du scrutin ont reconnu qu'aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages, on brûle les petits billets, et la fumée s'échappe par le tuyau de poêle dont je viens de parler; c'est ce qu'on appelle la *fumata.* A chaque fois cette *fumata* excite le gros rire du peuple assemblé en foule sur la place de Monte-Cavallo, et qui songe au désappointement des ambitions ; chacun se retire en disant : « Allons, nous n'avons point de pape pour aujourd'hui. »

6 mars. — L'agitation morale est au comble. Le 2 et le 3 mars, sont arrivées LL. EE. les cardinaux Ruffo-Scilla, de Naples, et Gaysruck, de Milan. Ces messieurs vont faire leur prière à Saint-Pierre, reçoivent des visites plus ou moins mystérieuses, et ensuite entrent au conclave en se conformant à un cérémonial curieux à voir, mais dont la description ennuierait le lecteur, peut-être un peu las déjà de tout ce qui a rapport au pape. Nos compagnes de voyage s'amusent fort de ces cérémonies exécutées par des gens profondément occupés de tout autre chose que de ce qu'ils font. Pour moi, j'ai déjà vu tout cela lors de l'élection de Léon XII.

Nous avons eu ce matin le spectacle de l'arrivée du dîner des cardinaux ; chaque dîner occasionne une procession qui traverse Rome au petit pas. D'abord s'avance la livrée du car-

dinal, en nombre plus ou moins considérable, suivant la richesse du patron. (La livrée la plus brillante est celle du cardinal de' Gregorio.)

Vient ensuite un brancard porté par deux *fachini*, sur lequel est un grand panier décoré des armes du cardinal; ce panier contient le dîner; deux ou trois voitures de *gala* terminent la procession. Un cortége semblable part tous les jours du palais de chaque cardinal et arrive à Monte-Cavallo.

Grâces à monsignor N***, nous avons assisté ce matin à la visite des dîners; plusieurs cortéges étaient déjà arrivés. Après avoir passé la porte, non sans peine, et traversé la grande cour du palais de Monte-Cavallo, nous sommes arrivés à une salle provisoire construite en planches et en tapisseries, au fond de laquelle on a établi deux tours.

Là un évêque procédait à la visite des dîners. On ouvre les paniers, on remet les plats un à un dans les mains de l'évêque, dont la visite devrait avoir pour but de prévenir toute correspondance. L'évêque regardait les plats d'un air grave, les flairait quand ils avaient bonne mine, et les remettait à un employé subalterne, qui les plaçait dans le tour. Il est clair que chaque dîner pouvait contenir, dans le corps des poulets ou au fond des timbales de légumes, cinq ou six billets.

Comme après la visite de deux ou trois dîners toute cette cuisine nous ennuyait, et que nous étions sur le point de nous retirer, nous avons vu arriver par le tour, de l'intérieur du conclave, un billet qui contenait deux numéros, 25 et 17, avec prière de les mettre à la loterie.

Les jeux de hasard sont une des grandes passions des Italiens. Un Romain est-il abandonné par sa maîtresse, quel que soit son désespoir, il ne néglige pas de mettre à la loterie le nombre d'années de sa maîtresse, et le quantième du mois indiqué par le jour de la rupture. Le mot même d'*infidélité*,

cherché dans le dictionnaire *del Lotto*, correspond, si je ne me trompe, au nombre trente-sept. Les numéros arrivés de l'intérieur du conclave pouvaient aussi signifier que, dans le scrutin de ce matin, le cardinal qui occupe l'appartement nº 25 a eu 17 voix, ou toute autre chose. Ces numéros 17 et 25 ont été fidèlement remis à un domestique du cardinal P.

La description de l'entrée au conclave du dîner des cardinaux vous a montré que rien n'est plus facile que la correspondance du matin. Le soir, après la *fumata*, quand tout le monde est retiré, on lance, sur la place de Monte-Cavallo ou dans la rue Pia, des piastres creuses renfermant de petits billets écrits sur du papier fin, et il se trouve toujours par hasard quelqu'un pour les ramasser.

La seule nouvelle officielle qu'il y ait à apprendre, ce sont les noms des cardinaux chefs d'ordre chargés du dépouillement du scrutin. Les cardinaux chefs d'ordre pour les journées des 5, 6 et 7 mars, sont LL. EE. Arezzo, de l'ordre des évêques; Testaferrata, de l'ordre des prêtres, et Guerrieri-Gonzaga, de l'ordre des diacres.

7 mars. — Voici un grand événement, mais oserai-je le raconter? Il a été pour la société romaine comme une forte secousse électrique. Il faut savoir qu'on était excédé ici de la manière de gouverner du feu pape, et que l'on est convaincu que le parti ultrà l'emportera, et que le choix sera exécrable. (Telle n'est pas l'opinion des étrangers modérés.)

Tout à coup ce soir, vers les dix heures, on a appris que le choix a été sur le point d'être excellent.

Il paraît que, depuis plusieurs jours, le cardinal Bernetti, ancien gouverneur de Rome et fort aimé ici, c'est le préfet de police de ce pays, le cardinal Bernetti donc s'était concerté avec les cardinaux italiens. « La religion doit être au-dessus de

tous les partis : si elle se fait autrichienne, elle entre en partage de la haine bien ou mal fondée qui anime contre l'Autriche les dix-neuf millions d'Italiens. Nommons donc un pape avant l'arrivée du cardinal Albani, porteur de l'exclusion autrichienne. » Tels sont les raisonnements que l'on prête à l'ancien gouverneur de Rome, et dont je ne réponds point. Quelques cardinaux timides, d'autres disent gagnés d'avance par l'Autriche, ont demandé deux fois vingt-quatre heures pour se décider.

Enfin hier on a calculé que le cardinal Albani ne devait pas tarder d'arriver. Ce matin on est allé au scrutin ; tous les cardinaux dont on n'était pas sûr avaient reçu l'avis de voter pour le cardinal de' Gregorio, le candidat du parti libéral. Les cardinaux *sûrs* devaient ce soir décider la nomination en *accédant* au cardinal de' Gregorio.

Ce soir, à l'accessit, on compte les voix ; le cardinal de' Gregorio avait réuni les deux tiers des votes et allait être adoré ; malheureusement M. le cardinal Benvenuti avait fait de l'esprit en ajoutant une phrase ou deux à son vote, qui a été déclaré nul. Sur-le-champ on a tout préparé pour réussir demain matin ; mais, ce soir même, M. le cardinal Albani est entré au conclave ; tout est perdu.

Tels sont les *on dit* de Rome. Je puis répondre que voilà ce qu'on raconte dans les cercles les mieux informés ; est-ce la vérité ?

9 mars. — On n'a plus le courage de s'occuper du conclave. Nous sommes allés passer les journées d'hier et d'aujourd'hui à Tivoli ; le temps est magnifique. Ce soir, au retour, nous avons trouvé nos Romains plongés dans le désespoir ; leurs mines sont réellement changées. « Que vous importe la nomination du pape ? nous disent-ils, c'est pour vous un objet de

curiosité. Un pape dure en général huit ans, la nomination que nous venons de manquer assurait notre tranquillité pour plusieurs années. » A cela il n'y a rien à répondre. On dit qu'en Romagne le mécontentement est au comble.

10 mars. — M. de Châteaubriand a fait un discours au conclave. Par une distinction flatteuse, son carrosse, en allant à Monte-Cavallo, était suivi des carrosses de tous les cardinaux : ces messieurs, de l'intérieur du conclave, avaient donné des ordres à cet effet. M. de Châteaubriand a donné de belles fêtes; il a fait faire des fouilles ; il annonce le projet d'élever un tombeau au Poussin ; il a été poli envers M. le cardinal Fesch. Il me semble que ce personnage illustre a réussi auprès des cardinaux.

C'est dans la salle où a lieu la visite des dîners que M. de Châteaubriand a parlé, vis-à-vis une petite ouvèrture où un œuf n'aurait pu passer. De l'autre côté de ce trou était la députation du conclave. M. le cardinal Castigliani a répondu au discours de l'ambassadeur du roi; nous avons cité un fragment de cette réponse, tom. I, page 236.

Le discours de M. l'ambassadeur d'Espagne était en latin, M. de Châteaubriand a parlé en français. Son discours est fort libéral; il y a un peu trop de *je* et de *moi;* à cela près il est charmant et a le plus grand succès. Il a déplu aux cardinaux. Quelle que soit l'opinion personnelle du gouvernement français, sous peine de n'être rien, il est forcément en Italie le protecteur du parti libéral. Ce soir on a lu dans tous les salons des copies du discours de M de Châteaubriand.

15 mars. — Toujours des processions et des prières pour la prompte élection du pape. On commence à murmurer vivement. Les Romains craignent pour leur semaine sainte ; si le

pape n'est pas nommé pour le 19 avril, jour de Pâques, il n'y a pas de semaine sainte, et adieu les loyers exorbitants. Nos hôtes parlent de la semaine sainte comme d'une récolte, ils prétendent qu'elle s'annonce fort bien cette année. Les étrangers que les cérémonies du conclave ont attirés à Rome ne s'en iront pas, et il en viendra beaucoup d'autres. Nous avons couru tous les quartiers de Rome hier et aujourd'hui; nous voulions trouver un logement pour un de nos amis qui vient de Sicile; impossible de rien avoir : les prix sont du dernier ridicule.

20 mars. — Probablement l'Espagne a chargé de ses intérêts M. le cardinal Giustiniani, que l'on dit ami particulier de S. M. Ferdinand VII, et qui est connu à Rome par un grand cordon espagnol qu'il porte toujours par-dessus son habit de cardinal[1]; ses belles actions en Espagne ont failli le faire préférer au cardinal Pacca par la faction ultrà. Dans le fait, la France et l'Autriche sont les deux seules puissances réellement intéressées à la nomination du pape. On a grand' peur de la France à Rome; d'ailleurs nous ne pouvons rien faire pour un cardinal italien. L'Autriche peut donner des évêchés aux neveux des cardinaux qui voteront pour elle.

31 mars 1829. — Ce matin il pleuvait par torrents, une véritable pluie des tropiques, lorsqu'un perruquier, à qui nous avions promis quelque argent, est entré essoufflé et véritablement hors de lui dans le salon où nous déjeunions. « *Signori, non v'è fumata.* » Voilà les seuls mots qu'il a pu prononcer :

[1] M. le cardinal Giustiniani est évêque d'Imola. Faites-vous raconter la révolte qui a eu lieu à Imola au commencement de juin 1829, à propos d'une relique. Quelle énergie! A la vérité dans un but criminel ou ridicul . Lisez l'interdiction lancée sur Imola, qui s'en moque. — Expulsion des juifs.

Messieurs, il n'y a pas eu de *fumata*. Donc le scrutin de ce matin n'a pas été brûlé ; donc le pape est nommé.

Nous nous sommes trouvés pris *sans vert;* comme César Borgia, nous avions tout prévu pour le jour de la nomination du pape, excepté une pluie de tempête. Nous l'avons bravée.

Nous venons d'avoir la constance de passer trois heures sur la place de Monte-Cavallo. Il est vrai qu'au bout de dix minutes nous étions mouillés comme si l'on nous eût jetés dans le Tibre. Nos manteaux de taffetas ciré protégeaient un peu nos compagnes de voyage, aussi intrépides que nous. Nous avions à notre disposition des fenêtres donnant sur la place, mais nous tenions à être tout contre la porte du palais, à côté de la fenêtre murée, afin d'entendre la voix du cardinal qui allait proclamer le nom du nouveau pape. Jamais je n'ai vu une telle foule : une épingle ne fût pas tombée par terre, et il pleuvait à verse.

De braves soldats suisses, gagnés d'avance, nous ont fait parvenir aux places gardées pour nous tout près de la porte du palais. Un de nos voisins, homme fort bien mis et qui recevait déjà la pluie depuis une heure, nous a dit : « Ceci est cent fois plus intéressant que le tirage de la loterie. Songez, messieurs, que le nom du pape que nous allons apprendre influe directement sur la fortune et les projets de tout ce qui à Rome porte un habit de drap fin. »

Peu à peu l'attente, dans une situation si incommode, a mis le peuple en colère, et dans ces circonstances tout le monde est peuple. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre les transports de joie et d'impatience qui, en un clin d'œil, nous ont tous agités lorsqu'une petite pierre s'est détachée de cette fenêtre murée donnant sur le balcon, et sur laquelle tous les yeux étaient fixés. Une acclamation générale nous a assourdis. L'ouverture s'est agrandie rapidement, et, en peu de minutes,

la brèche a été assez large pour permettre à un homme de s'avancer sur le balcon.

Un cardinal s'est présenté; nous avons cru reconnaître M. le cardinal Albani; mais, effrayé de l'horrible averse qu'il faisait en ce moment, ce cardinal n'a pas osé se hasarder à la pluie après une si longue réclusion. Après une demi-seconde d'incertitude, il a reculé. Qui pourrait peindre à ce moment la colère du peuple, ses cris de fureur, ses imprécations grossières? Nos compagnes en ont été réellement effrayées. Ces furieux parlaient de démolir le conclave, et d'aller en arracher *leur nouveau pape*. Cette étrange scène a duré plus d'une demi-heure. A la fin, nos voisins n'avaient plus de voix et étaient hors d'état de crier.

La pluie a diminué un instant; le cardinal Albani s'est avancé sur le balcon; cette foule immense a jeté un soupir de contentement; après quoi il s'est fait un silence à entendre voler une mouche.

Le cardinal a dit : « ANNUNTIO VOBIS GAUDIUM MAGNUM, PAPAM HABEMUS EMINENTISSIMUM ET REVERENTISSIMUM DOMINUM (l'attention a redoublé) FRANCISCUM-XAVERIUM, EPISCOPUM TUSCULANUM, SACRÆ ROMANÆ ECCLESIÆ CARDINALEM CASTIGLIONI, QUI SIBI NOMEN IMPOSUIT PIUS VIII [1]. »

Aux mots de *Franciscum-Xaverium*, quelques personnes très-instruites des noms des cardinaux ont deviné le cardinal Castiglioni; j'ai entendu prononcer ce nom fort distinctement; aux mots *Episcopum Tusculanum*, vingt voix ont répété ce nom, mais à voix très-basse, afin de ne rien perdre de ce que disait le cardinal Albani. Au mot de *Castiglioni*, il y a eu

[1] Je vous annonce une grande joie. Nous avons un pape, l'éminentissime et révérendissime seigneur François-Xavier, évêque de Frascati, de la sainte Église romaine, cardinal Castiglioni, qui s'est imposé le nom de Pie VIII.

comme un cri supprimé, suivi d'un mouvement de joie marqué. On dit que ce pape a toutes les vertus; surtout il ne sera pas méchant.

Avant de se retirer, le cardinal Albani a jeté au peuple un papier contenant les mêmes mots qu'il venait de prononcer. Il a fini par battre des mains. Des applaudissements universels lui ont répondu; au même instant le canon du fort Saint-Ange a annoncé ce grand événement au peuple de la ville et des campagnes.

J'ai vu des larmes dans beaucoup d'yeux; était-ce simple émotion pour un événement si longtemps attendu? Ces larmes étaient-elles l'expression du bonheur d'avoir obtenu un souverain aussi bon après une si grande crainte? Le peuple se moquait fort, en s'en allant, des deux ou trois cardinaux dont la nomination l'aurait consterné.

Nous sommes revenus bien vite nous chauffer. De la vie aucun de nous n'a été mouillé à ce point.

Voici quelques détails, ceux que la prudence permet de donner.

C'est une sorte de prédiction de Pie VII qui a valu à Pie VIII les trois ou quatre voix qui ont décidé son élection. On rapporte que Pie VII, en le faisant cardinal, dit, d'une façon assez obscure toutefois : « Celui-ci sera mon successeur. » La faction ultrà n'a pas réussi; la faction libérale n'a plus eu d'espoir après la victoire manquée du 7 mars; c'est le parti autrichien et modéré qui a porté au trône le cardinal Castiglioni.

1er avril 1829. — Hier soir, l'aspect de la société était taciturne; chacun calculait sa position à l'égard du nouveau pape et des amis du nouveau pape. Quand nos amis romains parlaient, c'était pour se faire remarquer de petites conséquences de l'élection de Pie VIII, pour nous inintelligibles.

Toutes les vertus sont montées sur le trône avec ce pape. Il a passé le règne de Napoléon, de 1809 à 1814, à Mantoue, à Milan et à Pavie. On le dit fort savant en théologie; il était fort lié avec Consalvi, et donnera de l'avancement au cardinal de' Gregorio. Mais il est souvent malade; qui sera son ministre?

Pie VIII a été nommé après quarante-neuf jours de siége vacant et trente-six jours de conclave. Notre ami H*** gagne son pari de mille guinées. La nomination du cardinal Castiglioni a été décidée dans la nuit. Il a été élu au scrutin du matin. Le cardinal della Somaglia lui ayant demandé s'il acceptait; il a répondu *oui*, sans phrases, et a choisi le nom de Pie VIII.

Aussitôt monsignor Zucchi, notaire du saint-siége, a dressé procès-verbal de l'élection.

MM. les cardinaux Albani et Caccia Piatti ont accompagné le nouvel élu dans la sacristie de la chapelle Pauline, où il a été revêtu des habits pontificaux. On en avait préparé pour trois tailles différentes.

Le pape s'est ensuite placé sur l'autel de la chapelle Pauline, et a reçu la première adoration, qui consiste dans le baiser de la main et un double embrassement. M. le cardinal Galeffi, camerlingue, lui a remis l'anneau du pêcheur.

1er avril 1829 au soir. — Ce matin, sur les quinze heures (neuf heures du matin), le nouveau pape s'est rendu du palais Quirinal au Vatican. Il a été salué avec enthousiasme. Le peuple disait : « Mais qui choisira-t-il pour secrétaire d'État? » Les Romains ne savent pas encore que le cardinal Albani a été nommé hier par un *motu proprio*, écrit de la main du pape. Nous avons reconnu, dans le carrosse de Sa Sainteté, MM. les cardinaux della Somaglia et Galeffi. Nous avons vu le

pape sur le grand autel de Saint-Pierre. On a chanté le *Te Deum*, et Pie VIII a reçu la troisième adoration.

Pendant cette cérémonie assez longue, M. N***, cet homme aimable, qui m'annonça la maladie de Léon XII chez madame M***, qui nous a comblés de prévenances et qui est devenu notre ami ; M. N***, dis-je, nous a fait l'histoire de Pie VIII.

François-Xavier Castiglioni est né à Cingoli, petite ville de la Marche d'Ancône, le 20 novembre 1761 ; il fut d'abord évêque de Montalto ; le 8 mars 1816, il fut fait cardinal et évêque de Césène par Pie VII. Ce fut à cette occasion que ce pape dit. « Il viendra après moi. » Bientôt on sentit qu'il fallait un homme instruit pour la place de grand pénitencier, car la tradition des usages était interrompue, et le cardinal Castiglioni fut nommé uniquement à cause de sa profonde science.

M. le cardinal Albani a soixante-dix-huit ans ; il est trop âgé pour être papé à un autre conclave. C'est un grand seigneur qui aime les plaisirs ; quel parti va-t-il prendre? Voudra-t-il se faire haïr? Il me semble que l'on peut être soi-même dans deux positions, quand on n'est rien et quand on est tout. Comme toute sa vie l'on a vu M. le cardinal Albani dévoué à la politique de la maison d'Autriche, beaucoup de soupçons ont accueilli sa nomination au ministère. C'est un homme aimable, un peu don Juan dans sa jeunesse ; il a des manières élégantes pour un Italien. Je l'ai vu à Bologne, aux soirées de M. Degli Antonj, où il faisait exécuter de la musique de sa composition par mademoiselle Cantarelli.

Le style de cette musique était antique ; mais elle eût passé pour savante en 1775, époque probable des études de M. le cardinal Albani ; il n'est entré dans les ordres qu'en 1823, à l'occasion du conclave.

Le nouveau secrétaire d'État vient d'annoncer à M. le cardinal de' Gregorio qu'il était nommé grand pénitencier, et à

M. le cardinal Pacca qu'il était confirmé dans sa place de *pro-datario*.

4 avril 1829. — M. le cardinal Bernetti est exilé à Bologne, où il sera légat; cette nouvelle consterne tout le monde.

Nous venons des loges de Raphaël. A l'occasion de l'exaltation du pape, monsignor Soglia, aumônier de Sa Sainteté, vient de distribuer une aumône d'un *paolo* par tête aux pauvres de Rome rassemblés dans la cour du Belvédère au Vatican. Un élève de Gall nous avait engagés à voir ce spectacle d'une fenêtre basse du palais. En présence de tant de têtes d'un caractère marqué, notre ami a parlé avec beaucoup de grâce, mais ne nous a pas convaincus; il n'y a tout au plus de vrai, dans ce système, que les généralités. Le siége des passions est beaucoup plus développé chez la canaille romaine que celui de l'intelligence. Nous avons vérifié les idées du docteur Edwards sur les races d'hommes. J'ai oublié de dire que, le 1er et le 2 avril, il y a eu de grandes illuminations.

5 avril. — Belle journée de printemps. Ce matin, dans Saint-Pierre, nous avons assisté au couronnement de Pie VIII; à quatorze heures (huit heures et demie du matin), nous avons vu Sa Sainteté arriver du Quirinal à Saint-Pierre; par politesse pour la France et l'Autriche, le pape avait pris dans son carrosse MM. les cardinaux de la Fare et Gaysruck, le digne archevêque de Milan. La cérémonie de Saint-Pierre a été fort belle : immense concours de peuple et d'étrangers; tout le monde était parfaitement à l'aise, tant cette église est vaste.

Le pape sera-t-il Autrichien ou Français? telle est la question à l'ordre du jour. Le carbonarisme a pénétré si profondément dans le peuple, que le cocher de notre fiacre avait, avec le laquais de place, exactement la même conversation que nous venions d'avoir avec M. le prince N***.

Pie VIII a plusieurs frères à Cingoli, l'un desquels est archidiacre et bientôt sera cardinal.

12 avril. — Première chapelle papale tenue par Pie VIII; il y avait un monde énorme; le pape a distribué des rameaux; il y a eu procession dans la salle royale; Sa Sainteté était portée en chaise *gestatoria* (comme Jules II, dans l'*Héliodore chassé du temple*, de Raphaël).

23 avril 1829. — Les cérémonies de la semaine sainte ont été magnifiques. On ne se souvient pas d'avoir vu une telle foule à Rome; beaucoup d'étrangers sont obligés d'aller coucher à Albano; on a payé de petites chambres fort mesquines jusqu'à un louis par jour. Quant au dîner, c'est un problème difficile à résoudre. Les *osterie*, assez peu propres en temps ordinaire, sont encombrées dès dix heures du matin, de façon à ne pas pouvoir passer la porte; à l'heure du dîner, il y a foule comme devant un théâtre les jours de première représentation.

Les étrangers qui n'ont pas un ami à Rome qui puisse leur offrir l'absolu nécessaire sont bien malheureux. La paresse romaine triomphe dans cette occasion; j'ai vu un petit marmiton refuser *avec orgueil* cinq francs qu'on lui offrait pour faire cuire une côtelette. Plusieurs curieux napolitains ont vécu tout un jour avec du chocolat et des tasses de café. — Épigrammes bien plaisantes.

Rome a pris depuis le dimanche des Rameaux un air de fête bien étrange; tout le monde se presse, tout le monde marche vite.

Je n'ai pas le courage de décrire les cérémonies de la semaine sainte; deux ou trois moments ont été magnifiques. Quand on se trouve ici à cette époque, on peut acheter un

petit volume de quatre-vingt-deux pages, publié en français de Rome, par M. l'abbé Cancelieri. — Le pape vient d'accorder deux séances à M. Fabris, sculpteur; nous sommes allés voir ce buste, qui est fort ressemblant.

Demain nous quittons Rome, à notre grand regret. Nous allons à Venise; nous passerons cet été quinze jours aux bains de Lucques et un mois aux bains délicieux de la Battaglia, près Padoue.

Dans ces lieux de plaisir, le génie italien oublie d'avoir peur et de haïr. La nomination de M. le cardinal Albani commence à produire son effet; on a trouvé ce matin, écrit en lettres énormes, avec de la craie blanche, en vingt endroits de Rome, et à la porte du palais de Monte-Cavallo, où réside le pape :

Siam servi si, ma servi ognor frementi.

ALFIERI.

APPENDICE

MANIÈRE

DE VOIR ROME EN DIX JOURS.

Chaque jour, à Rome, nous avons cherché les monuments que nous nous sentions la curiosité de voir. Il est une autre façon de voir Rome, beaucoup plus régulière et surtout beaucoup plus commode : elle consiste à examiner tout ce qu'un quartier présente de curieux avant de passer à un autre.

Absolument parlant, on peut voir Rome en dix jours. Un de nos amis a vu Rome en quatre jours, et toute l'Italie, y compris Pestum et Venise, en trente-deux jours.

Lorsqu'on veut voir Rome en dix jours, on prend un antiquaire (un sequin par jour), on achète dans le Corso les deux ou trois meilleurs plans de Rome antique et moderne. On se fait indiquer, par le maître de l'hôtel de *madama* Giacinta, un bon valet de place, qui procure une calèche attelée d'excellents chevaux. Avec cet état-major, on peut voir physiquement Rome en quatre jours; mais aura-t-on du plaisir? conservera-t-on quelque souvenir distinct? Il faudrait commencer et finir par les douze choses principales indiquées tome Ier, page 21 de cet ouvrage. Ce sont celles dont il importe de garder un souvenir.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Saint-Pierre, le Vatican, le Colysée, le Panthéon, le palais de Monte-Cavallo, le Corso, les musées du Capitole et du Vatican, les galeries Borghèse et Doria, Saint-Paul hors des murs, la pyramide de Cestius, faire le tour des murs, errer dans Rome au hasard. — Si l'on veut obtenir une réponse, il faut demander les monuments et les rues par les noms italiens.

SECONDE JOURNÉE.

Le pont Molle, les monuments sur la voie Flaminienne, la porte du Peuple, la place du Peuple, l'église de Sainte-Marie du Peuple, la rue du Cours, l'église de Sainte-Marie de Monte-Santo, l'église de Sainte-Marie des Miracles, l'église de Jésus et Marie, l'église de Saint-Jacques des Incurables, l'église de Saint-Charles, le palais Ruspoli, l'église de Saint-Laurent in Lucina; l'église de Saint-Sylvestre in Capite, le palais Chigi, la place Colonna, Monte Citorio, Curia Innocentiana, la maison et église des Pères de la Mission, le temple d'Antonin, l'église de Saint-Ignace, le palais Sciarra, l'église de Saint-Marcel, l'église de Sainte-Marie in Via Lata, le palais Doria, le palais dit de Venise, le palais Torlonia, l'église de Jésus, l'église de Sainte-Marie d'Ara-Celi, le mont Capitolin, le Capitole moderne, le palais Sénatorial, le musée du Capitole, le palais des Conservateurs, la Protomothèque, la galerie des tableaux du Capitole.

TROISIÈME JOURNÉE

Le Forum Romanum, le temple de Jupiter Tonnant, le temple de la Fortune, le temple de la Concorde, l'arc de Septime-Sévère, la prison Mamertine et Tullienne, l'église de Saint-Luc, la basilique Émilienne, la colonne de Phocas, la Græcostasis, la Curia, l'église de Saint-Théodore, les Rostra, le temple

d'Antonin et Faustine; le temple de Romulus et Remus, la basilique de Constantin ou plutôt le temple de la Paix, l'église de Sainte-Françoise romaine, l'arc de Titus, le temple de Vénus et de Rome, le mont Palatin, le palais des Césars, les jardins Farnèse, la Villa Palatina ou Mills, l'arc de Constantin, le Colysée, l'église de Saint-Clément, l'église de Saint-Étienne le Rond, l'église de Sainte-Marie in Domnica, l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, la place de Saint-Jean-de-Latran, l'église de Saint-Jean in Fonte, la basilique de Saint-Jean-de-Latran, le saint Escalier, la porte de Saint-Jean, la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, les jardins Variani, l'amphithéâtre Castrense, le prétendu temple de Minerva Medica, les trophées de Marius, l'église de Sainte-Bibiane, l'église de Saint-Eusèbe, la porte Saint-Laurent, la basilique de Saint-Laurent, l'arc de Gallien, la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

QUATRIÈME JOURNÉE.

L'église de Sainte-Praxède, l'église de Saint-Martin, les sept Salles, l'église de Saint-Pierre in Vincoli et le *Moïse*, les thermes de Titus, l'église de Sainte-Prudentienne, l'église de Saint-Paul, premier ermite; l'église de Saint-Vital, l'église de Saint-Denis, l'église de Saint-Charles aux quatre fontaines, l'église de Saint-André; l'église de Saint-Bernard, la fontaine de l'eau *Felice*, les thermes de Dioclétien, l'église de Sainte-Marie des Anges, l'église de Sainte-Marie de la Victoire, la porte Pie, l'église de Sainte-Agnès, l'église de Sainte-Constance, le mont Sacré, la porte Salaria, la villa Albani, le pont Salario, les jardins de Salluste, la villa Ludovisi, l'église de Saint-Nicolas de Tolentin, la place Barberini, l'église des Capucins, le palais Barberini, l'obélisque de la Trinité du Mont, la villa Medici, la villa Borghèse, le Muro Torto. Ateliers de M. Schnetz, rue del Babbuino, — de Canova, — de M. Thorwaldsen, piazza Barberini; — de M. Tadolini, — de M. Marezini, — de M. Cammucini, — de M. Agricola.

CINQUIÈME JOURNÉE.

La rue du Babouin, la place d'Espagne, l'église de la Trinité, l'église de Saint-André delle Fratte, la fontaine de Trevi, la place de Monte-Cavallo, le palais Pontifical, le palais de la Consulte, le palais Rospigliosi, l'église de Saint-Sylvestre, l'église des Saints-Dominique et Sixte, le Forum de Trajan, l'église de Sainte-Marie de Lorète, le palais Colonna, l'église des Saints-Apôtres, l'église de Saint-Marc, le tombeau de Caïus Publicius Bibulus, le Forum Palladium, le Forum de Nerva, le temple de Nerva, la rue de Ripette, le mausolée d'Auguste, l'église de Saint-Roch, le port de Ripette, le palais Borghèse, la place de Campo-Marzo, l'église de Sainte-Marie Magdeleine, l'église des Orphelins, la place de la Rotonde, le Panthéon.

SIXIÈME JOURNÉE.

La place de la Minerve, l'église de Sainte-Marie sur Minerve, l'Archigymnase de la Sapienza, le palais Madama, le palais Giustiniani, l'église de Saint-Louis des Français, l'église de Saint-Augustin, l'église de Saint-Antoine des Portugais, l'église de Saint-Apollinaire, le séminaire romain, l'église du Saint-Sauveur in Lauro, l'église de Sainte-Marie in Vallicella, l'église de Sainte-Marie de la Paix, l'église de Sainte-Marie de l'Ame, la place Navone, l'église de Sainte-Agnès, le palais Braschi, l'église de Saint-Pantaléon, le palais Massimi, l'église de Saint-André de la Valle, le palais Mattei, le palais Costaguti, l'église de Sainte-Marie in Campitelli, le portique d'Octavie, le théâtre de Marcellus, l'église de Saint-Nicolas in Carcere, le Janus Quadrifrons, l'église de Saint-Georges in Velabro, l'arc carré de Septime-Sévère, le grand Cloaque, le grand Cirque, l'église de Saint-Grégoire, les thermes de Caracalla, l'église de Saint-Nérée et Achillée, la vallée d'Égérie, le tombeau des Scipions, l'arc de Drusus, la porte Appienne ou Saint-Sébastien, la basilique de Saint-Sébastien, le temple

de Romulus, fils de Maxence; le Cirque de Romulus, le tombeau de Cecilia Metella, le temple de Bacchus, le Nymphée communément dit d'Égérie, le temple vulgairement appelé du Dieu Rédicule, la basilique de Saint-Paul, l'église de Saint-Paul aux trois fontaines, la porte Saint-Paul, la pyramide de Caïus Cestius, le Monte Testaccio, l'église de Saint-Sabbas, l'église de Sainte-Prisque, le Navalia, le pont Sublicius, le mont Aventin, l'église de Sainte-Marie in Cosmedin, le temple de Vesta, le temple de la Fortune Virile, la maison de Rienzo, le pont Palatin, ou Rotto.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le pont Fabrice, ou Quattro-Capi, l'île du Tibre, l'église de Saint-Barthélemy, le pont Gratien, l'église de Sainte-Cécile, le port de Ripa-Grande, l'hospice de Saint-Michel, la porte Portese, l'église de Saint-François, l'église de Sainte-Marie in Trastevere, l'église de Saint-Chrysogone, l'église de Sainte-Marie della Scala, le mont Janicule, l'église de Saint-Pierre in Montorio, la fontaine Pauline, la porte Saint-Pancrace, l'église de Saint-Pancrace, la villa Pamphili-Doria, le palais Corsini, la cassine Farnèse et les fresques de Raphaël, l'église de Saint-Onuphre et le buste du Tasse dans la bibliothèque, la porte Saint-Esprit, le pont Sixte.

HUITIÈME JOURNÉE.

La fontaine du pont Sixte, l'église de la Trinité des Pèlerins, l'église de Saint-Charles aux Catinari, le palais de la Chancellerie, l'église de Saint-Laurent in Damaso, le palais Farnèse, le palais Spada, le palais Falconieri, l'église de Saint-Jean des Florentins, le pont Vatican.

Effacer avec un trait de crayon les noms des monuments qu'on a vus.

NEUVIÈME JOURNÉE.

Le pont Ælius ou Saint-Ange, le mausolée d'Adrien, l'hôpital du Saint-Esprit, la place de Saint-Pierre, l'obélisque du Vatican, la basilique de Saint-Pierre, la façade de la basilique, l'intérieur de la basilique, la *Confession* de Saint-Pierre, le maître-autel, la grande coupole, la tribune, la partie méridionale de la basilique, la croisée méridionale, la chapelle Clémentine, le bas-côté méridional, la chapelle du chœur, la chapelle de la Présentation, la chapelle des fonts baptismaux, la chapelle de la Pietà, la chapelle de Saint-Sébastien, la chapelle du Saint-Sacrement, la chapelle de la Vierge, la croisée septentrionale, le souterrain de la basilique, la sacristie de Saint-Pierre, la partie supérieure de Saint-Pierre, le palais du Vatican, la chapelle Sixtine, la chapelle Pauline, les loges de Raphaël, l'appartement Borgia, le corridor des inscriptions, la bibliothèque du Vatican, le musée Chiaramonti, le nouveau bras du musée Chiaramonti, le musée Égyptien, le musée Pio-Clémentin, les chambres de Raphaël, les vingt-deux morceaux de tapisserie exécutés à Arras d'après les cartons de Raphaël, la collection des tableaux du Vatican, les jardins du Vatican, le Monte-Mario et la villa Millini, vue superbe, c'est de là que Sickler a pris sa vue panoramique de Rome, ouvrage utile.

DIXIÈME JOURNÉE.

La route de Rome à Tivoli, le lac de la Solfatara, le tombeau des Plautii, la villa Adrienne, la villa de Tivoli, le temple de Vesta, la grotte de Neptune, la grotte des Sirènes, les cascatelles de Tivoli, la villa de Mécène, la villa d'Este, Palestrina, Frascati, Grotta-Ferrata et les fresques du Dominiquin, Marino, Castel Gandolfo, Albano, la Riccia.

On peut dédoubler les journées et voir Rome en vingt jours.

La lumière qui éclaire les monuments de Rome est différente de celle que nous avons à Paris. De là, une foule d'effets et une physionomie générale qu'il est impossible de rendre par des paroles.

C'est surtout à l'*Ave Maria*, quand le soleil vient de se coucher et que toutes les cloches sont en mouvement, que vous trouverez à Rome des effets de lumière que je n'ai jamais vus à Paris.

M. Visconti nous disait aujourd'hui que M. Nibby a eu le plus grand tort de vouloir changer le nom du temple de la Paix au Forum, et de l'appeler la basilique de Constantin.

Ne faites aucune attention aux noms qui ne sont pas prouvés par des inscriptions *antiques*.

Le seul homme un peu supérieur parmi ceux qui ont écrit sur les antiquités de Rome a été Famiano Nardini. Il mourut en 1661, et son livre ne parut qu'en 1666, sous le titre de *Roma antica*. Cette première édition a cinq cent quatre-vingt-trois pages in-quarto, d'un caractère très-fin; nous avons acheté la troisième édition, qui est de 1772. On a cru faire bien des découvertes depuis Nardini; elles sont à la mode pendant quelques années, et puis l'on s'aperçoit qu'elles n'ont pas le sens commun.

La veille de notre départ de Rome, nous sommes allés à Canino revoir les vases et objets *italo-grecs* que l'on y découvre tous les jours. Les vases fort grands ont des inscriptions grecques relatives à des athlètes.

On nous écrit de Rome que des fouilles récentes semblent prouver que la Via Sacra ne passait pas sous l'Arc de Titus.

Un peintre de nos amis vient de voir toute l'Italie en cent jours et pour quinze cents francs.

Encore un mot sur les *mesures*.

Les milles romains, indiqués par les pierres milliaires sur les grands chemins des environs de Rome, ont sept cent soixante-quatre toises. Le pied romain antique était de dix

pouces onze lignes; les modèles antiques au Capitole ne sont pas exactement de la même longueur.

Le stade romain avait six cent vingt-cinq pieds antiques; le mille avait huit stades ou sept cent cinquante-huit toises.

Le *jugerum* romain avait sept cent vingt-quatre toises carrées. Le *rubio* actuel a quatre mille huit cent soixante-six toises carrées.

Le palme des marchands de Rome a neuf pouces trois lignes et quatre dixièmes.

Le pied grec avait onze pouces quatre lignes. La mesure de blé, nommée *rubio,* pèse six cent quarante livres romaines ou quatre cent quarante-trois livres poids de marc.

Le baril de vin a deux mille neuf cent soixante-seize pouces cubes; le baril se divise en trente-deux *bocali.*

La livre de Rome pèse six mille six cent trente-huit grains de France.

La livre des anciens Romains pesait six mille cent quarante-quatre grains. Le *palmo da muratore* a huit pouces trois lignes et un trentième.

Le conseil d'aller en Italie ne doit pas se donner à tout le monde. En ce pays il n'y a pas de jouissances de vanité, chacun doit vivre sur son propre fonds, on ne peut plus s'appuyer sur les autres. Plus la position dans le monde est brillante à Paris, plus vite on doit s'ennuyer en Italie.

TO THE HAPPY FEW

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TABLE

DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.